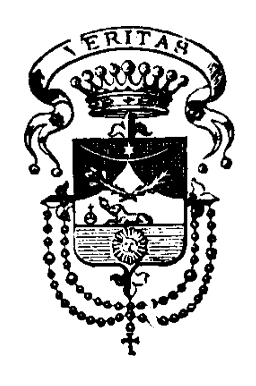
R. P. CHARLES-ANATOLE JOYAU, O. P.

SAINT THOMAS D'AQUIN

Patron des Écoles Catholiques

En vertu de Notre suprême autorité, Nous déclarons le Docteur angélique, SAINT THOMAS, patron des Universités, Académies, Collèges et Ecoles catholiques. (*Bref de S. S. Léon XIII.*)

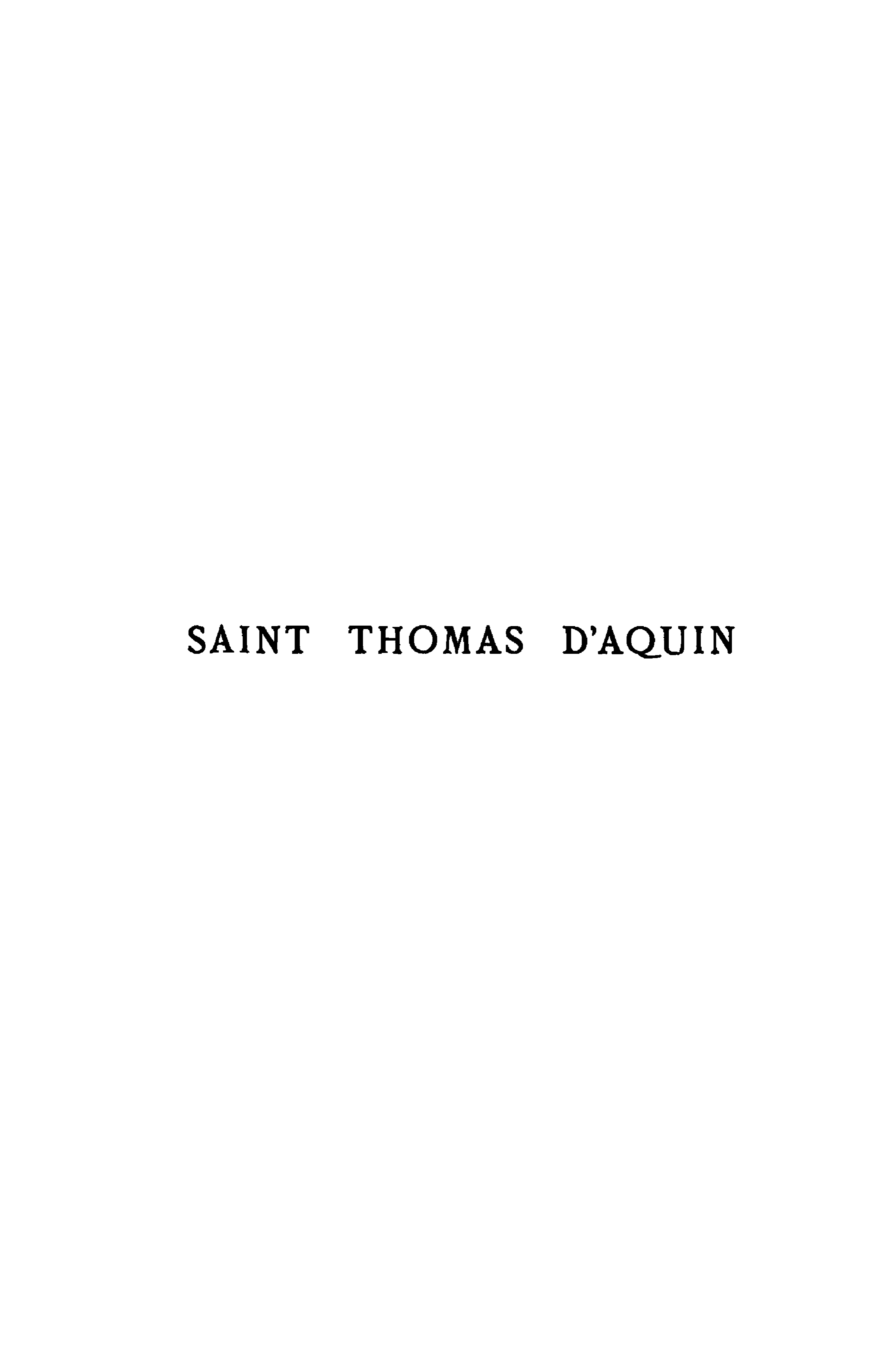
NOUVELLE ÉDITION



LYON
Librairie Générale Catholique et Classique
EMMANUEL VITTE, DIRECTEUR
Imprimeur-Libraire de l'Archevêché et des Facultés catholiques
3 & 5, PLACE BELLECOUR

1898





SAINT THOMAS D'AQUIN

DU MÊME AUTEUR

Saint Pie V, Pape du Rosaire, in-8°. Dix gravures.

Sainte Catherine de Sienne, modèle de dévouement à l'Église, in-8°. Onze gravures.

Saint Thomas d'Aquin, patron des écoles catholiques, traduction allemande, in-12, chez Druckerei, Paderborn.

Le même, traduction flamande, in-8°, chez Vander Schelden, Gand.

Le même, édition anglaise, abrégée par le R. P. CAVANAGH, O. P., in-8° carré, dix gravures, chez Burns et Oates, Londres.

AUTRES PUBLICATIONS RECOMMANDÉES

Petit Office de saint Thomas d'Aquin, par le R. P. ROUSSET, O. P., in-32, chez Em. Vitte, Lyon.

Le Cordon de saint Thomas d'Aquin, par le R. P. IWEINS, O. P., in-18, chez Ch. Peeters, Louvain.

La Milice angélique, sa nature, conseils pratiques, par le R. P. A. PRADEL, in-32, chez Poussielgue, Paris.

Lyon. — Imprimerie Emmanuel VITTE, rue de la Quarantaine, 18.



TRIOMPHE DE SAINT THOMAS

par Benozzo di Gozzoli, xv[e] siècle.

Gravure xtraite de la *Vie de Jésus-Christ*, par L. Veuillot. — Firmin-Didot et C[ie], éditeurs.

ARCHEVÊCHÉ DE LYON

IMPRIMATUR

Lugduni, Die 13 Julii 1887.

D. LAJONT,
v. c.



APPROBATION

DES

THÉOLOGIENS DE L'ORDRE

Par ordre des Supérieurs, nous avons lu et examiné l'ouvrage intitulé : *Saint Thomas d'Aquin, Patron des écoles catholiques, ouvrage dédié à la jeunesse, par le R. P. Frère Charles-Anatole Joyau, des Frères Prêcheurs.*

« Faire mieux connaître, aimer et honorer le Docteur angélique dans nos séminaires, collèges, pensionnats, en un mot dans toutes les écoles catholiques, placées, en vertu d'un décret solennel du Vicaire de Jésus-Christ, sous le patronage de saint Thomas d'Aquin » : tel est le but que s'est proposé l'auteur de cet ouvrage. Ce but nous paraît atteint. Le livre est instructif, pieux, édifiant, venant à son heure ; il ne peut manquer d'intéresser maîtres et élèves.

En foi de quoi nous avons signé.

Ce 2 février 1886.

FR. MARIE-LUC MARQUET,
Lect. en S. Théol.

FR. BENOIT CLAVÈRE,
Lect. en S. Théol.

Imprimatur :
Lugduni, die 5 Februarii 1886.
FR. MARIA-AMBROSIUS POTTON,
Pr. Prov. Occ. Immac. Concept.

Reimprimatur :
Pictavii, die 28 Julii 1894.
FR. JOS. AMBROSIUS LABORÉ,
Pr. Prov. Occ. Immac. Concept.



BREF DE S. S. LÉON XIII

En réponse a l'hommage des vies de saint Thomas d'Aquin, de sainte Catherine de Sienne et de saint Pie V, par le R. P. Ch.-Anatole Joyau.

Dilecto Filio Carolo Anatolio Joyau, sodali dominicano, Pictavium.

LEO P. P. XIII

Dilecte fili, salutem et Apostolicam benedictionem.

Grata habemus volumina, quæ, una cum litteris, nuper ad nos perferenda curasti.

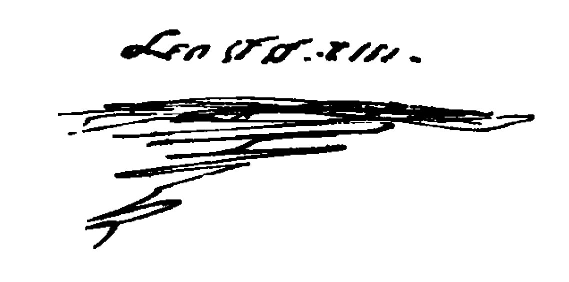
De Thoma Aquinate nihil fere optabilius est quam ut eius cognitio atque amor præsertim in iuvenum animis augeatur, qua ex re expectari non sine caussa potest fructus duplex, nimirum incitamenta virtutum et quoddam quasi invitamentum ad doctrinam eius penitus excolendam.

Nec minus opportunos confidimus fore tuos de vita Catharinæ Senensis et Pii V commentarios. Facile enim profutura sunt innocentissimæ virginis exempla puellis, quarum commodo nominatim perscriptus liber est; similique

ratione sanctissimi pontificis memoria non parum valere potest ad cultum Virginis Deiparæ confirmandum, idque præsertim Rosarii Marialis ope, cuius precationis genus pluries vehementerque, ut nosti, datis in eam rem litteris, Nosmetipsi commendavimus.

Itaque largiatur tibi Deus ut valde frugiferi sint labores isti tui; intereaque cælestium munerum auspicem, paternæque benevolentiæ Nostræ testem, Apostolicam benedictionem tibi, dilecte fili, peramanter impertimus.

Datum Romæ apud S. Petrum, die XXVIII Martii an. MDCCCLXXXXII, Pontificatus Nostri decimoquinto.



A notre bien-aimé Fils Charles-Anatole Joyau, Religieux dominicain à Poitiers.

LÉON XIII, PAPE

Cher Fils, salut et bénédiction apostolique.

Nous avons reçu avec satisfaction les volumes que vous Nous avez fait offrir tout récemment, et la lettre qui les accompagnait.

En ce qui concerne saint Thomas d'Aquin, un de Nos plus chers désirs est assurément de voir s'augmenter la connaissance et l'amour de ce grand docteur, surtout dans

l'âme des jeunes gens; d'où l'on peut attendre, non sans ondement, ce double résultat : un encouragement à imiter ses vertus, et une sorte d'entraînement à faire une étude approfondie de sa doctrine.

Vos travaux sur les Vies de sainte Catherine de Sienne et de saint Pie V ne seront pas moins utiles, Nous en avons la confiance. Les exemples de la très pure vierge profiteront aisément aux jeunes filles, que vous avez eues en vue et auxquelles le livre est dédié. De même, le souvenir du très saint pontife Pie V contribuera puissamment à affermir le culte de la Vierge Marie, Mère de Dieu, à l'aide surtout de son Rosaire, formule de prière que Nous avons, Nous-même, vous ne l'ignorez pas, recommandée plusieurs fois et avec instance, par des Lettres données à cet effet.

Que Dieu donc vous fasse la grâce de voir vos travaux produire des fruits nombreux. En attendant, comme gage des faveurs célestes, et témoignage de Notre paternelle bienveillance, Nous vous accordons très affectueusement, cher Fils, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près saint Pierre, le vingt-huitième jour de mars de l'année 1892, de Notre Pontificat la quinzième.

LÉON XIII, PAPE.



APPROBATIONS ÉPISCOPALES

ARCHEVECHÉ DE TOULOUSE

MON RÉVÉREND PÈRE,

Votre *Vie de saint Thomas d'Aquin*, dont je viens d'achever la lecture, se recommande au double point de vue de l'intérêt et de l'opportunité.

On désire généralement connaître à fond l'existence du Docteur angélique, proclamée souvent, et à juste titre, comme une des plus nobles, des plus fécondes et des plus glorieuses, et vers l'étude de laquelle on a essayé d'attirer et de fixer l'attention, surtout en ces derniers temps. Votre livre contribuera puissamment à assurer ce résultat. Il est écrit dans un style clair, précis, animé ; et l'esprit ne se fatigue point d'en parcourir les pages pleines d'érudition et de charme. Il n'est pas douteux, du reste, qu'il ne vienne à son heure. Le champ de la science est aujourd'hui couvert d'erreurs monstrueuses, au milieu desquelles la vérité disparaît et est comme étouffée. La jeunesse de nos écoles, si elle est désireuse de la dégager des fausses doctrines qui l'environnent, doit prendre des précautions et des moyens sûrs. Or ces précautions et ces moyens sont tout indiqués dans votre ouvrage. Ils y sont enseignés par le *Maître* lui-même, qui y parle si éloquemment. Bien mieux, quand on l'a entendu, on sait à quel prix on peut demeurer toujours maître de soi-même, dominer les passions qui avilissent quand elles triomphent. Mais cet enseignement a une importance exceptionnelle à notre époque, où toutes sortes d'appâts soulèvent et sollicitent les basses inclinations de l'homme.

Ce sont ces quelques considérations qui m'ont fait déclarer que votre travail était d'une opportunité manifeste. Je n'hésite pas à le bénir, lui souhaitant tout le succès qu'il mérite.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'assurance de mon entier dévouement.

† FLORIAN, Card. DESPREZ, *Archevêque de Toulouse.*

Toulouse, le 29 mars 1887.

ARCHEVECHÉ DE CHAMBÉRY

MON RÉVÉREND PÈRE,

J'étais sur le point de quitter Chambéry pour commencer mes visites pastorales, quand le T. R. P. Matthieu Lecomte, de vénérée et si pieuse mémoire, m'a offert, de votre part, un exemplaire de votre ouvrage intitulé : *Saint Thomas d'Aquin, patron des écoles catholiques.*

Depuis lors, au milieu de ces visites, qui se termineront prochainement, j'ai pu trouver le temps de lire en entier cet ouvrage, et je m'empresse de vous dire que je l'ai trouvé excellent.

Il est écrit dans un style élégant et pùr qui ne peut être assez hautement apprécié par la jeunesse à laquelle vous l'avez dédié.

Mais ce qui doit lui plaire avant tout, et contribuer à l'édifier, ce sont les faits de la vie du Saint incomparable, que vous avez reproduits avec tant de vérité, de simplicité et de piété. Pour moi, j'en ai été particulièrement édifié, et, pour m'en tenir à un seul de vos chapitres qui m'ont plu entre tous les autres, je signale celui où vous avez décrit avec une délicatesse de cœur admirable l'amitié qui liait saint Thomas à saint Bonaventure, et qui serait une source abondante et intarissable de vie et de charité pour tous les jeunes gens chrétiens, si, après s'être inspirés de la crainte de Dieu, ils faisaient des efforts sérieux pour la

trouver et la garder inviolable : *Qui timet Deum, æque habebit amicitiam bonam.*

Veuillez, mon Révérend Père, agréer les sentiments de ma gratitude et de mon profond respect.

† FRANÇOIS-DE-SALES-ALBERT,
Archevêque de Chambéry.

Chambéry, 4 juillet 1887.

ÉVÊCHÉ DE NANTES

MON BIEN CHER PÈRE,

Rien de plus agréable et de plus profitable que la lecture de votre ouvrage intitulé : *Saint Thomas d'Aquin patron des écoles catholiques*. Ces pages qui résument très méthodiquement, dans un style simple et lumineux, toute la vie du grand docteur, feront, on peut l'espérer, les délices et l'édification des maîtres et des élèves. Tous admireront dans l'Ange de l'école, en même temps que les splendeurs de son incomparable génie, ces douces et fortes vertus qui l'ont rendu si cher à Dieu et aux hommes ; tous voudront se placer, avec plus de confiance et d'amour que jamais, sous son puissant patronage ; tous, par son entremise, pourront obtenir la grâce de marcher à sa suite dans cet austère mais glorieux sentier qui conduit les âmes de la terre jusqu'au ciel.

C'est là, je le sais, mon bien cher Père, l'unique but que vous vous êtes proposé en écrivant votre livre. Ce but, j'en suis persuadé, vous l'atteindrez. Ce sera votre meilleure récompense. J'unis, pour qu'il en soit ainsi, mes vœux à vos vœux, mon cher Père, et je vous prie d'agréer avec mes félicitations, puisque vous êtes un enfant du diocèse de Nantes, l'assurance de mon paternel et affectueux dévouement en Notre-Seigneur.

† JULES, *Evêque de Nantes.*

Nantes, le 25 mars 1886.

ÉVÊCHÉ DE BLOIS

Mon bien cher Père,

J'ai reçu le précieux exemplaire que vous m'avez fait l'amitié de m'adresser, et je veux sans plus de retard vous remercier tout à la fois de votre aimable envoi et de votre bon souvenir.

Saint Thomas d'Aquin patron des écoles catholiques était un ouvrage à composer. Je bénis Dieu de vous en avoir inspiré la pensée; je ne doute pas qu'il ne soit accueilli avec la plus grande faveur par les étudiants de nos instituts catholiques et par les élèves de nos maisons d'éducation. Je prends volontiers l'engagement de l'accréditer dans mon diocèse, auprès des maîtres et des élèves des séminaires et des écoles libres.....

Veuillez agréer, mon bien cher Père, avec mes remerciements, l'assurance de mes plus dévoués sentiments.

† CHARLES, *Evéque de Blois.*

Blois, le 28 mars 1886.

ÉVECHÉ D'ANGOULÊME

Mon Révérend Père,

Le volume que vous venez de publier sur saint Thomas d'Aquin, pour faire connaître ce grand docteur à la jeunesse studieuse, mérite tous les éloges et semble appelé à un légitime succès. Je l'ai lu avec le plus vif intérêt. Il y a dans ce récit abrégé et cependant suffisant pour le but que vous vous êtes proposé, un charme de piété et de doctrine qui captive de la première à la dernière page. Et le fruit que l'on en recueille, c'est l'amour de l'étude et de la vertu : d'une étude assidue et pieuse, d'une vertu généreuse et constante.

En vous félicitant et même en vous remerciant d'un si utile

travail, je ne puis qu'exprimer le bien sincère désir de le voir entre les mains de tous nos jeunes étudiants.

Et je vous prie, mon Révérend Père, d'agréer l'assurance de mes sentiments les plus dévoués en Notre-Seigneur.

† A.-L., *Evêque d'Angoulême.*

Angoulême, le 13 avril 1886.

ÉVÊCHÉ D'ANNECY

Le Souverain Pontife glorieusement régnant a donné pour patron à toutes les universités, académies et écoles catholiques saint Thomas d'Aquin, de l'ordre de Saint-Dominique et docteur de l'Eglise.

Donner un patron à des chrétiens, c'est leur offrir un protecteur au ciel et leur présenter un modèle sur cette terre. Les élèves des facultés catholiques et des grands séminaires ont donc, avec leurs directeurs et professeurs, le devoir de recourir fréquemment à l'intercession de saint Thomas, de célébrer sa fête avec une solennité particulière; ils ont aussi le devoir d'imiter ses vertus et de se pénétrer de son esprit. La vie du saint docteur apprend excellemment à quelles conditions l'on peut étudier avec profit et enseigner avec fruit les sciences sacrées. Saint Thomas d'Aquin était d'abord et avant tout un Frère Prêcheur, un vrai fils de l'apostolique saint Dominique; il était un vrai prêtre ; il devint un religieux saint, un prêtre saint. Il fut humble, obéissant, extrêmement jaloux de conserver une inviolable pureté de cœur ; il s'adonnait tous les jours aux œuvres du ministère sacerdotal ; et ces vertus, il les porta jusqu'à un degré héroïque.

Nous venons, par ces réflexions, d'exposer quelle est l'opportunité et aussi quel est le mérite de la *Vie de saint Thomas d'Aquin*, écrite tout récemment par le R. P. Joyau, des Frères Prêcheurs. Cette vie devait être écrite avec cette sobriété et publiée dans ce format, afin de pouvoir parvenir jusqu'aux étudiants, jusqu'aux élèves des séminaires de philosophie et de théologie ; elle devait montrer l'homme, le religieux, le saint,

pour faire comprendre le docteur et le patron. Nous estimons que le Père Joyau a fait, avec la grâce de Dieu, une œuvre très utile, et qu'il est du devoir des supérieurs et directeurs de toutes les écoles catholiques de signaler ce volume à leurs élèves, et de le leur offrir comme récompense, de les engager à se le procurer, à l'étudier et à le faire lire autour d'eux. Nous espérons leur donner nous-même un bon exemple en rédigeant et signant la présente approbation.

Fait à Annecy, en la fête de saint Justin, martyr, le 14 avril 1886.

† LOUIS, *Evêque d'Annecy*,
du tiers-ordre de Saint-Dominique

ÉVÊCHÉ DE NIMES

Mon cher Père,

... Que Dieu bénisse le livre que vous m'offrez. Vous avez eu une bonne pensée, et je souhaite bien que Dieu la féconde. Nos écoles catholiques ne peuvent que fleurir sous le patronage de saint Thomas. Mais l'idée de donner en prix l'ouvrage consacré à faire valoir ce patronage glorieux me paraît excellente. Je ne négligerai rien pour répondre à vos vues.

Recevez, avec ma bénédiction, l'assurance de mes plus dévoués sentiments.

† LOUIS, *Evêque de Nîmes.*

Nîmes, le 30 avril 1886.

ÉVÈCHÉ DE RODEZ ET DE VABRES

Mon très cher Père,

C'est un bon livre que celui que vous m'avez envoyé et que vous avez intitulé *Saint Thomas d'Aquin, patron des écoles catholiques.* C'est une vie très claire et très simple de cet illustre

docteur, et elle est conçue sur un plan très méthodique. Chaque phase de sa vie et chacune de ses principales œuvres forme un chapitre distinct et s'appartenant à lui-même, quoique très bien lié avec ceux qui le précèdent et ceux qui le suivent. On voit que vous êtes un lecteur assidu de la *Somme*, de cette grande lumière de l'ordre de Saint-Dominique, et que vous vous êtes inspiré des manières de faire et de procéder de votre héros.

Votre travail sera certainement très utile à la jeunesse à laquelle vous le dédiez. Il lui fera connaître le plus grand génie peut-être de l'Eglise catholique, l'initiera à la science et aux vertus de cet admirable saint, et lui donnera le goût de lier un fructueux commerce avec cet esprit supérieur et cette âme de séraphin.

Quand vous ferez une nouvelle édition de votre livre, vous pourrez ajouter un chapitre comparatif à celui où vous envisagez Thomas d'Aquin comme le chantre de la divine Eucharistie. Rien dans l'antiquité profane ne vaut, pour le fond, les pensées du chantre du Saint Sacrement; et comme forme poétique, il est des strophes qui peuvent soutenir la comparaison avec ce que les anciens ont produit de meilleur.

Veuillez agréer, mon très cher Père, l'assurance de tous mes sentiments en Notre-Seigneur.

† ERNEST, *Evêque de Rodez.*

Rodez, le 12 juillet 1886.

LETTRE DE Mgr GAY, ÉVÊQUE D'ANTHÉDON

MON RÉVÉREND PÈRE,

J'ai lu avec le plus vif intérêt et la plus grande édification votre livre sur saint Thomas d'Aquin, patron des écoles catholiques. En racontant la vie de cet incomparable docteur, vous avez su montrer tout ensemble les dons merveilleux dont il a plu à Dieu de l'enrichir, et la sainte fidélité avec laquelle il en a fait profiter l'Eglise. Ces profits durent encore et dureront jusqu'à la fin des temps. Y a-t-il, après les apôtres, un maître en la doctrine dont

on puisse dire plus que de saint Thomas : *defunctus adhuc loquitur?*

Servir, comme vous venez de le faire, à la propagation de ce magnifique enseignement, rendre saint Thomas plus populaire parmi notre jeunesse étudiante, c'est éminemment bien mériter du peuple chrétien. Vous concourez ainsi à l'œuvre qui semble chère entre toutes au cœur de notre Saint-Père le Pape Léon XIII, et quel gage meilleur pouvons-nous avoir de faire une chose agréable à Dieu, que d'entrer dans les desseins de son Vicaire en terre?

Daigne donc Notre-Seigneur, mon Révérend Père, augmenter de plus en plus le nombre déjà considérable de vos lecteurs, et procurer que nos écoles, celles de philosophie et de théologie surtout, se rangent toutes sous la bannière du Docteur angélique.

C'est mon vœu bien sincère, que je vous adresse en vous réitérant mes félicitations.

† CHARLES, *Evêque d'Anthédon,*
anc. auxil. du card. Pie, év. de Poitiers.

Paris, 13 janvier 1887, en la fête de saint Hilaire.

LETTRE DE Mgr MERMILLOD, ÉVEQUE DE LAUSANNE ET DE GENÈVE

MON RÉVÉREND PÈRE,

J'avais uni mes vœux à ceux d'un grand nombre d'évêques, pour demander au Souverain Pontife de vouloir bien décerner à saint Thomas d'Aquin le titre de *Patron des écoles catholiques*, et j'avais accueilli avec joie le décret du 4 août 1880, qui réalisait ce pieux désir. C'est vous dire combien je suis heureux de bénir le livre que vous offrez à la jeunesse de nos écoles, pour lui faire mieux connaître, et lui faire aimer davantage le Docteur angélique, dont vous proposez les admirables vertus à son imitation.

Dans nos séminaires, dans nos universités, dans nos collèges

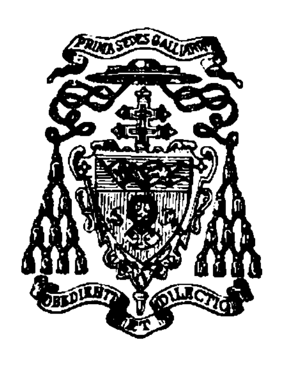
catholiques, les étudiants reçoivent de saint Thomas les notions lumineuses de la saine philosophie ; en lisant vos pages si pieuses, inspirées par un sentiment de filiale dévotion et une légitime fierté de famille, ils subiront, pour le bien de leurs âmes, l'influence salutaire des vertus du saint docteur, et ils comprendront mieux encore cette parole des Livres saints, si opportunément rappelée par Léon XIII : « La sagesse n'entrera pas dans une âme mauvaise ; elle n'habitera pas dans un corps esclave du péché. »

Je vous remercie donc, mon cher Père, et en vous bénissant de tout mon cœur, je souhaite à votre livre le succès qu'ambitionne votre zèle : puisse-t-il faire du bien aux âmes de nos jeunes gens, et susciter à saint Thomas d'Aquin autant d'imitateurs que de disciples.

† GASPARD, *Evêque de Lausanne et de Genève.*

Fribourg (Suisse), le 6 octobre 1887.





APPROBATION DONNÉE A L'ÉDITION NOUVELLE

PAR

SA GRANDEUR MONSEIGNEUR COULLIÉ

Archevêque de Lyon et de Vienne

Primat des Gaules, etc.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Il convenait à un fils de saint Dominique d'offrir une vie de saint Thomas d'Aquin destinée spécialement aux jeunes gens. Dieu a déjà récompensé votre travail, et je vous félicite de l'avoir entrepris.

Prononcer le nom de saint Thomas d'Aquin, c'est dire le travail intelligent et courageux, soutenu par la foi, éclairé par l'amour de Dieu ; c'est présenter aux jeunes générations l'étude de cette mine admirable de science philosophique et théologique dans laquelle l'intelligence et le cœur trouvent les aliments les plus substantiels et les plus délicats ; c'est montrer à nos jeunes chrétiens comment on lutte pour garder la vertu et à quel prix on assure la victoire.

Votre travail réalise toutes ces pensées. Vous avez déjà reçu de nombreux encouragements et de précieuses approbations. Je n'hésite pas à joindre mes vœux à ceux déjà exprimés par d'éminents prélats.

APPROBATION ÉPISCOPALE

La vie de saint Thomas d'Aquin trouvera bon accueil dans s maisons d'éducation, et nos lauréats, en la recevant et en lisant, recueilleront la récompense de leurs efforts et de leur nne volonté.

Agréez, mon Révérend Père, l'expression de mon affectueux vouement en N.-S.

† PIERRE, *archevêque de Lyon et de Vienne,*
Primat des Gaules, etc.

Lyon, le 19 mars 1895.





PROLOGUE

Filii, audite me, timorem Domini docebo vos. Ps. XXXIII, 11.

Chers fils, écoutez-moi, je vous enseignerai la crainte du Seigneur.

JEUNES GENS CHRÉTIENS,

LE *4 août 1880, en la fête de saint Dominique, fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs, Notre Saint-Père le Pape Léon XIII, déférant avec bienveillance aux suppliques que lui avaient adressées cardinaux, évêques, professeurs d'universités et autres personnages éminents en science, piété et dignité dans l'Eglise, proclamait saint Thomas d'Aquin* PATRON DE TOUTES LES ÉCOLES CATHOLIQUES.

Cet acte, émané de la plus haute autorité qui soit au monde, revêt une importance qu'on ne saurait méconnaître.

Le Souverain Pontife vous assigne, jeunes gens chrétiens, un nouveau protecteur au ciel ; en même temps il crée pour vous une obligation, celle de rendre à ce patron un culte spécial, par la prière et surtout par l'imitation.

Mais l'on ne se décide à imiter qu'après avoir appris à connaître et à aimer. « Plus on connaît, plus on aime, » disait le bienheureux Albert le Grand.

Qui de vous connaît véritablement saint Thomas d'Aquin?

Sans doute, vous n'en êtes plus à entendre prononcer pour la première fois son nom ; souvent déjà ont résonné à vos oreilles ces titres glorieux que lui ont décernés les siècles : Docteur angélique, Prince des théologiens, Ange de l'école...

Mais qui jamais vous a révélé le génie de ce Docteur, l'autorité de ce Prince, la pureté de cet Ange?... Voilà, mes jeunes amis, ce que vous apprendra ce modeste ouvrage, écrit particulièrement pour vous.

Avant d'aller plus loin, laissez-moi vous prémunir contre une déplorable erreur trop longtemps accréditée.

On s'est représenté saint Thomas comme un soleil éblouissant : quelques esprits supérieurs pouvaient en soutenir l'éclat, mais il aveuglait les intelligences ordinaires.

Telle n'est pas la vérité, tant s'en faut.

Un témoin au Procès de canonisation a porté le jugement suivant : « Tout homme, selon la mesure modeste de sa capacité, peut facilement tirer profit des écrits du saint Docteur ; c'est pour cela que les laïques eux-mêmes et les hommes d'une intelligence médiocre désirent avec tant d'avidité posséder ses œuvres » (1).

Par ailleurs, Léon XIII, s'appuyant sur une expérience faite dans son diocèse de Pérouse, recommande avec instance l'étude de la philosophie de l'Ange de l'école, comme moyen de relever le niveau intellectuel.

Outre le côté de la science et du génie, il est un autre

(1) *Bollandistes, édition Palmé, tome VII, page 7:3.*

aspect sous lequel saint Thomas s'offre à nos regards : nous voulons parler de ses vertus et du doux rayonnement de sa sainteté.

Oui, chers lecteurs, vous trouverez dans ce grand Saint un modèle qui, nous en avons la conviction intime, gagnera vos cœurs, entraînera vos volontés, quel que soit le milieu où s'écoule votre existence.

Goûtez-vous encore les douceurs du foyer paternel ? L'exquise simplicité, la piété filiale du petit comte d'Aquin, son amour pour les pauvres, vous révèleront les qualités qui font l'ornement d'un enfant chrétien.

Une éducation plus virile a-t-elle succédé pour vous aux tendresses de la famille? L'écolier du Mont-Cassin vous apprendra quelle respectueuse obéissance à ses maîtres, quelle application au travail, quelle charité pour ses condisciples doit pratiquer un écolier vertueux.

Mais vous avez dépassé le terme des Humanités, et pourvus maintenant des diplômes qui attestent le légitime succès de vos études, vous suivez les cours de nos facultés d'enseignement supérieur. Inquiets de l'avenir, sentant frémir en vous des passions naissantes, vous cherchez un appui, un guide, un protecteur : regardez le jeune étudiant napolitain. Quelle réserve dans un âge si prompt aux entraînements ! Piété solide, étude assidue : tel est le double rempart dont il entoure son âme contre les surprises du dehors, vous donnant ainsi une leçon salutaire pour franchir ce passage si périlleux de l'adolescence. Ah ! si jamais la volupté venait à tendre ses pièges sous vos pas, vite un regard vers le glorieux athlète de la chasteté. Avec quelle vigueur il met en fuite l'ennemi de sa vertu, et mérite, après le combat, la visite de deux anges qui le ceignent d'un cordon mystérieux ! Sa victoire excitera votre admiration, car votre âge

s'émeut facilement au spectacle des actions héroïques. Déjà, je vous vois obéir à une salutaire inspiration : vous voulez suivre de si nobles traces, entrer dans la Milice angélique, *et porter ce cordon qui est un préservatif puissant contre le plaisir.*

Vous enfin, jeunes gens que la grâce invite aux sublimes sacrifices du sacerdoce ou de la vie religieuse, et qui avez à subir de redoutables assauts, levez les yeux, prenez courage. L'héritier des seigneurs de Sommacle et d'Aquin foulant aux pieds honneurs, richesses, affections de la nature, et sortant vainqueur d'une persécution domestique de deux années, vous dira par quelle constance et quelle énergie de volonté on assure sa vocation. Et après que vous aurez offert à Dieu l'immolation de tout vous-mêmes, le Docteur angélique vous servira encore de guide dans l'accomplissement de vos devoirs sacrés. Au flambeau de ses vertus sacerdotales et religieuses, vous verrez comment le zèle de la science ecclésiastique, l'amour de Notre-Seigneur et la charité pour les âmes font du Prêtre un saint, et comment l'humilité, l'obéissance et le détachement conduisent le Religieux au sommet de la perfection.

Cet ouvrage se divise en trois livres. Le premier raconte la Vie de saint Thomas d'Aquin *jusqu'à la dernière année de son enseignement.*

Le second comprend les Vertus de saint Thomas, *mises en lumière par des traits nombreux. Ce second livre peut offrir des sujets de lecture pour les jours d'une Neuvaine ou d'un Triduum en l'honneur du Saint.*

Le livre troisième est intitulé Mort et glorification de saint Thomas d'Aquin, *et fournit matière à une dizaine de chapitres. C'est que l'histoire de l'angélique Docteur est loin de se terminer avec sa vie.*

Dans la série des miracles obtenus par son intervention, nous avons choisi de préférence ceux qui nous ont paru plus capables d'intéresser la jeunesse, à laquelle cet ouvrage est dédié.

Pour ceux de nos lecteurs qui désireraient les connaître, voici les sources auxquelles nous avons puisé :

1° La Vie de saint Thomas d'Aquin, *par Guillaume de Tocco, contemporain du saint Docteur, et son premier biographe. Elle est reproduite dans le 7me volume des Bollandistes, tome premier de Mars, avec le procès de canonisation.*

2° Les Histoires *de saint Antonin.*

3° Malvenda, Annales des Frères Prêcheurs.

4° Les Vies des saints de l'ordre des Frères Prêcheurs, *par Jean de Réchac, religieux du* XVIIe *siècle.*

5° L'Année Dominicaine *du P. Jean-Baptiste Feuillet,* XVIIe *siècle, nouvellement rééditée par les PP. Dominicains de Lyon.*

6° Les Écrivains de l'ordre des Frères Prêcheurs, *par Quétif et Echard.*

7° La belle et savante Vie de saint Thomas d'Aquin, *écrite au siècle dernier par le P. Touron, dominicain français.*

Enfin, quelques auteurs modernes et des Revues savantes nous ont fourni plusieurs documents précieux.

Avant de clore ce Prologue, *oserions-nous formuler un désir ?*

En écrivant pour vous cet ouvrage, jeunes gens, notre eule ambition a été de vous faire connaître votre PATRON, *afin que vous l'aimiez, l'invoquiez et cherchiez à l'imiter. Puisse cet humble travail trouver place à côté des* Vies de

saint Louis de Gonzague et de saint Stanislas Kostka !
la lecture que vous en ferez produit d'heureux fruits en v âmes, nous estimons que nos efforts auront reçu ici-b pleine récompense; et, à l'exemple d'anciens hagiographe nous vous demandons en retour l'aumône de quelques A Maria.



PRINCIPAUX SOUVERAINS D'EUROPE

CONTEMPORAINS DE SAINT THOMAS

Papes.

Honorius III,	mort en 1227
Grégoire IX,	† 1241
Célestin IV,	† 1241
Innocent IV,	† 1254
Alexandre IV,	† 1261
Urbain IV,	† 1265
Clément IV,	† 1268
Grégoire X,	† 1276

Empereurs.

Frédéric II,	mort en 1250
Conrad IV,	† 1254

Interrègne.

Rois.

EN FRANCE

Louis VIII,	mort en 1226
Louis IX,	† 1270
Philippe le Hardi,	† 1285

EN ANGLETERRE

Henri III,	† 1272
Edouard Ier,	† 1307

EN ESPAGNE

Castille et Léon.

Ferdinand III,	† 1252
Alphonse X,	† 1284

Aragon.

Jacques Ier,	† 1276

Portugal.

Sanche II,	† 1245
Alphonse III,	† 1279

PRINCIPAUX SAINTS ET BIENHEUREUX

Des Frères Prêcheurs.

S. Dominique, mort en 1221
S. Thomas d'Aquin, † 1274
S. Pierre de Vérone, martyr, † 1252
B. Benoît XI, pape, † 1304
S. Hyacinthe, † 1257
S. Raymond de Pegnafort, † 1275
B. Jourdain de Saxe, † 1237
B. Ceslas, † 1242
B. Gonzalès ou S. Telme, † 1254
B. Humbert de Romans, † 1277
B. Albert le Grand, † 1280
B. Ambroise de Sienne, † 1286
B. Jacques de Bevagna, † 1301
Bse Marguerite de Hongrie, † 1270

Des Frères Mineurs.

S. François d'Assise, mort en 1226
S. Antoine de Padoue, † 1231
S. Bonaventure, † 1274
Ste Claire, vierge, † 1253
Ste Rose de Viterbe, † 1260
Ste Elisabeth de Hongrie, † 1231
Ste Hedwige, duchesse de Pologne, † 1243

Autres Saints.

S. Grégoire X, pape, mort en 1276
S. Pierre Célestin, pape, † 1296
S. Edmond, arch. de Cantorbéry, † 1240
S. Richard, év. de Chichester, † 1253
S. Raymond Nonnat, † 1240
S. Pierre Nolasque, † 1256
S. Simon Stock, carme, † 1265
S. Philippe Benizzi, † 1275
S. Nicolas de Tolentino, † 1308
SS. Sept fondateurs de l'ordre des Servites, vers 1260
S. Ferdinand, roi de Castille, † 1252
S. Louis, roi de France, † 1270

GÉNÉALOGIE DE SAINT THOMAS
d'après les Bollandistes

ADÉNULF,
Patrice de Campanie, comte de Sommaele, vers 996.

N....
au XI[e] siècle.

SICONULF, | LANDOLPHE, vers 1090. | ADÉNULF

PANDOLPHE,

LANDOLPHE,

THOMAS,
lieutenant-général de l'Empire, époux de Françoise de Souabe.

SINIBALD, abbé du Mont-Cassin, vers 1230 | LANDOLPHE, comte d'Aquin, époux de Théodora de Théate.

MARIE, comtesse de Marani dans les Abruzzes. | N..., Epouse du comte de Fondi. | MARIETTA, Abbesse de Ste Marie de Capoue. | THÉODORA, Comtesse de San-Severino, épouse de Roger de Marsico. | Autre fille morte en bas âge.

LANDOLPHE, exilé par Conrad IV. | RAYNALD, mort en prison. | **Saint Thomas,** Docteur angélique.



CHRONOLOGIE D'APRÈS ÉCHARD

1225 ou 1226 Naissance de saint Thomas.
1231 Son entrée à l'Ecole du Mont-Cassin.
1237 Il va étudier à l'Université de Naples.
1243 Vers le mois d'août, il reçoit l'habit de Frère Prêcheur, est arrêté en Toscane au mois de septembre, conduit à Rocca-Secca, et renfermé à Monte-San-Giovanni.
1244 Vers octobre ou novembre, rendu à son Ordre, Thomas fait profession et part pour Cologne.
1245 Il est envoyé au couvent de Saint-Jacques, pour étudier sous le B. Albert le Grand.
1248 Saint Thomas retourne à Cologne avec le B. Albert. Il commence à enseigner.
1252 Le Chapitre général de l'Ordre le renvoie à Paris, pour y prendre les grades universitaires.
1253 Voyage de Tirlemont.
1254 à 1256 Persécutions contre l'enseignement des Réguliers.
1256 En février, saint Thomas reçoit la licence ; il est appelé à Anagni pour réfuter Guillaume de Saint-Amour. En octobre ou novembre, il revient à Paris.
1257 Le 23 octobre, il est reçu Docteur de l'Université de Paris.
1258 Enseignement comme Régent des études, au collège de Saint-Jacques.
1259 Saint Thomas assiste au Chapitre général de Valenciennes.
1261 Il va en Italie, et, par ordre d'Urbain IV, enseigne à la cour pontificale.
1263 Voyage à Londres, à l'occasion d'un Chapitre général.
1264 Saint Thomas compose l'office du SS. Sacrement ; il est institué Régent à Sainte-Sabine.
1265 Il commence sa *Somme théologique*.
1267 Il assiste au Chapitre de Bologne, et reste dans cette ville comme Régent des études.
1269 Chapitre général de Paris. Thomas y assiste, il enseigne à Saint-Jacques encore deux ans.
1271 Retour en Italie, enseignement à Sainte-Sabine.
1272 Le Chapitre de Florence l'assigne à Naples, sur les instances du roi Charles Ier.
1273 Dernière année d'enseignement.
1274 En janvier, il quitte Naples pour se rendre au Concile général de Lyon, et meurt à Fossa-Nuova, le 7 mars.
1323 Canonisation de saint Thomas.
1369 Translation de son corps à Toulouse, par ordre du B. Urbain V.
1567 Saint Pie V le déclare Docteur de l'Eglise.

1880 Saint Thomas est institué par S. S. Léon XIII, PATRON DES ÉCOLES CATHOLIQUES.



LIVRE PREMIER

VIE DE SAINT THOMAS D'AQUIN

CHAPITRE PREMIER

LA MAISON D'AQUIN

Elegit eum Dominus ex omni carne.
ECCLI., XLV, 4.
Le Seigneur l'a choisi parmi toute chair.

SUR les confins de la Campanie, ancienne *Terre de Labour*, dans une plaine baignée par le Garigliano, non loin d'Arpinum, patrie de Marius et de Cicéron, est élégamment assise la ville d'Aquin. Jadis colonie romaine, dont Tacite, Pline, Ptolémée parlent avec éloge (1), berceau de l'empereur Pescennius Niger et du poète Juvénal, elle fut plus tard érigée en comté à cause de son importance, et subsista dans sa splendeur jusqu'à l'année 1251.

(1) Tacit., Hist. liv. I. Plin., liv. III. Ptol., liv. III.

Aujourd'hui bien déchue, réduite à une population de trois mille âmes et vivant des souvenirs de son passé, la petite ville d'Aquin, par sa position pittoresque, ne laisse pas d'attirer l'attention et de piquer la curiosité du voyageur. De beaux arbres l'encadrent, et fournissent à ses habitants, durant l'été, un délicieux ombrage; ses environs abondent en sources fraîches et limpides, qui ont valu probablement à la ville le nom qu'elle porte; des traces de constructions antiques, jetées çà et là, témoignent des diverses dominations qu'elle a subies. Siège épiscopal, Aquin possède un Chapitre dont les chanoines, au nombre de dix, ont le privilège de porter la mitre et les autres insignes pontificaux.

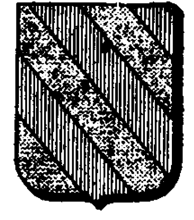
Dans la première moitié du XIIIe siècle, on apercevait à une faible distance, près du torrent de Melfi, qui coule des Apennins, un château féodal appelé *Rocca-Secca*. Placée sur un rocher abrupt, sa masse imposante se dressait en face de la célèbre abbaye du Mont-Cassin, éloignée d'environ deux lieues. C'était la résidence habituelle des comtes d'Aquin, puissants seigneurs qui possédaient de nombreux domaines, et prenaient aussi les titres de comtes de Lorette et de Belcastro.

D'après d'anciennes chroniques (1), ils descendaient des princes lombards, et leurs ancêtres s'étaient illustrés sous les drapeaux de Charlemagne, en combattant les Sarrasins.

Vers 1220, la Maison d'Aquin avait pour chef Landolphe, fils du célèbre Thomas de Sommacle, ancien favori de l'empereur Frédéric Barberousse, et lieutenant-général de ses armées. Voulant récompenser d'importants services, Barberousse avait donné en mariage au comte de Som-

(1) Malvenda, p. 595.

macle sa propre sœur, Françoise de Souabe, avec le fief d'Acerre pour apanage.



BLASON
DES COMTES D'AQUIN
De gueules
à trois bandes d'or

Landolphe avait épousé Théodora, fille du comte de Théate, de la famille des Caraccioli. Les Caraccioli eux-mêmes remontaient aux fameux chefs normands, Guiscard, Roger, Bohémond, Tancrède, dont la vaillante épée chassa de la péninsule les Sarrasins et les Grecs, et fonda le royaume des Deux-Siciles. Maîtres du territoire, ils avaient fait hommage au Saint-Siège de leur conquête, et la possession leur en avait été confirmée, à titre de fief, par les papes Léon IX et Nicolas II.

De plus, la famille d'Aquin était alliée aux maisons royales d'Aragon et de Castille; même elle avait, au témoignage du cardinal Duperron, des liens de parenté avec le roi de France.

De cette lignée devait sortir le Saint dont nous entreprenons d'écrire l'histoire.

Dieu, qui souvent « tire le pauvre de la poussière pour le placer parmi les princes de son peuple, » choisit au contraire pour le Docteur angélique une des premières familles d'Italie, comme jadis il avait pris dans la plus haute noblesse d'Espagne saint Dominique, dont Thomas d'Aquin devait être, en Religion, le plus illustre fils.

Cette conduite de la Providence cachait un mystère. Saint Thomas était destiné à donner l'exemple d'une correspondance héroïque à l'appel divin dans la voie du détachement religieux : sa naissance élevée allait entourer cet exemple d'un éclat sans pareil. En outre, il devait illuminer le monde par la supériorité incomparable de sa science et la splendeur de son génie; or, qui ne sait combien

l'influence d'une éducation exquise, commencée au berceau, favorise le développement des dons de nature et de grâce, là où Dieu les a largement départis?

Mais à la noblesse du sang, la famille d'Aquin joignait une noblesse plus précieuse encore: celle d'une foi sans ombre et d'une vertu sans tache. Brave et loyal chevalier, Landolphe était en même temps chrétien généreux, et Théodora laissa une mémoire tout embaumée de suavité. « C'était, remarque Guillaume de Tocco, une dame de grande dévotion et de rigoureuse abstinence; la continuité de ses prostrations et de ses génuflexions lui avait durci les genoux; elle n'eût pas mérité d'avoir un fils tel que saint Thomas, si sa prière n'eût été agréable à Dieu. » Disons-le toutefois, Théodora avait une fermeté de caractère poussée même à l'excès. Ce qui expliquera l'attitude que nous lui verrons prendre dans le cours de cette histoire.

Huit enfants furent le fruit de son union avec Landolphe. Des cinq filles que le ciel lui donna, deux seulement ont fixé l'attention des auteurs, à cause du rôle qu'elles jouèrent dans la vocation de notre Saint. L'une, du nom de Marietta, se fit Bénédictine au monastère de Sainte-Marie de Capoue, et mourut dans les fonctions d'abbesse, après avoir vécu très saintement. L'autre, appelée Théodora, comme sa mère, épousa Roger, comte de Marsico et de Salerne, auquel elle apporta en dot le comté de *San-Severino*. Sa vie au milieu du siècle fut celle d'une véritable religieuse. Inépuisable dans sa charité, elle employait aux œuvres de miséricorde tout son superflu, parfois même une partie du nécessaire. Discrète, prévoyante, sévère pour elle-même, passant en prières et en austérités le temps que les autres accordent au sommeil, elle excellait en toute sorte de vertus. Quelques années après son heureux tré-

pas, lorsqu'on voulut transférer ses restes dans l'église des Frères Prêcheurs de Salerne, son corps fut trouvé intact, exhalant un parfum dont tous les assistants furent pénétrés.

Quant aux deux fils aînés du comte et de la comtesse d'Aquin, fidèles aux traditions chevaleresques de leur race, ils suivirent la profession des armes, et exercèrent des emplois distingués dans l'armée de Frédéric II, leur parent. Mais bientôt, obéissant à la voix de leur conscience, ils abandonnèrent le parti d'un prince devenu traître à l'Eglise et frappé de ses anathèmes. Cet acte de courageuse indépendance leur attira de cruelles vexations. Conrad, fils de Frédéric II, héritier de sa malice en même temps que de sa couronne, conçut contre eux une telle fureur qu'il mit à feu et à sang la ville d'Aquin, rasa le château de Rocca-Secca, bannit à perpétuité Landolphe, l'aîné, et fit périr le second, Raynald, dans les horreurs d'un cachot.

Malgré cette persécution et bien d'autres vicissitudes dans les âges suivants, la maison d'Aquin, grâce à d'illustres alliances, conserva durant cinq siècles l'éclat de son antique noblesse. Les deux derniers descendants directs furent un Dominicain et un Evêque, qui laissèrent à la maison du prince de Castiglione leurs titres et leurs biens. Mais, dit un écrivain moderne (1), cette branche finit en 1799, dans la personne de Vincente d'Aquin, épouse du duc Montfort-Laurito.

Maintenant la famille d'Aquin nous est connue; étudions la vie de celui qui en a immortalisé le nom.

(1) Mgr Salzano, des FF. Prêcheurs, ministre d'Etat sous Ferdinand II, roi de Naples.



CHAPITRE II

PREMIÈRE ENFANCE

Puer eram ingeniosus, et sortitus sum animam bonam. SAP., VIII, 19.

J'étais un enfant bien né, et j'avais reçu de Dieu une bonne âme.

ARFOIS Dieu se plaît à faire abonder les miracles dans la vie des saints, et permet que leur naissance soit accompagnée de signes merveilleux. Ainsi en fut-il pour le Docteur angélique : les prodiges forment comme une auréole autour de son berceau.

Quelques chroniqueurs rapportent qu'en l'année 1220, un phénomène étrange et des plus significatifs fut observé à Bevagna, ville d'Italie. Durant toute une nuit et une partie du jour suivant, trois météores apparurent dans les cieux, portant chacun en son disque l'image d'un Frère Prêcheur. A cet aspect, des enfants se mirent à parcourir les rues, en criant : *A l'école, à l'école, à l'école!* et ils se montraient les nouveaux maîtres que le ciel leur envoyait (1).

De la bouche des tout jeunes enfants, dit le Psalmiste, *vous avez*, Seigneur, *fait sortir la louange, pour la confusion de vos ennemis.*

Dût-on ne voir qu'une gracieuse légende dans le récit

(1) Malvenda, p. 550.

qu'on vient de lire, toujours est-il qu'à la même époque venaient au monde les bienheureux Jacques de Bevagna et Ambroise de Sienne, l'un et l'autre savants maîtres et éloquents prédicateurs dans l'Ordre de Saint-Dominique, et peu après, saint Thomas d'Aquin, maître sans rival, docteur incomparable.

Voici un fait plus certain, et universellement admis.

Aux environs de Rocca-Secca, vivait avec plusieurs autres solitaires, un ermite appelé *Fra Buono*, Frère le Bon, meilleur encore, dit Guillaume de Tocco, par ses vertus que par son nom, et jouissant dans le pays d'une juste réputation de sainteté.

Un jour, poussé par l'esprit de Dieu, *Fra Buono* vint trouver Théodora. « Noble Dame, lui dit-il, réjouissez-vous, vous aurez bientôt un fils qui portera le nom de Thomas. Vous songerez, votre époux et vous, à faire de cet enfant un moine du Mont-Cassin, espérant pour lui l'élévation à la dignité abbatiale. Mais Dieu en ordonnera autrement. Ce fils de bénédiction entrera dans l'Ordre des Frères Prêcheurs. Sa science et la sainteté de sa vie répandront un tel éclat qu'on ne pourra trouver son pareil dans le monde entier. »

La châtelaine répondit humblement : « Je suis loin de mériter l'honneur que vous m'annoncez, vénérable ermite; mais que Dieu fasse selon son bon plaisir. »

L'événement ne tarda pas à justifier la prédiction du solitaire : vers la fin de 1225, ou tout au commencement de 1226, naissait au comte et à la comtesse d'Aquin un huitième enfant.

Honorius III exerçait alors le pontificat suprême. Landolphe le pria de vouloir bien être le parrain du nouveau-né. Le pape y consentit volontiers, et se fit représenter par

l'évêque d'Aquin. L'enfant reçut au baptême le nom de Thomas, plutôt en mémoire de son aïeul, le fameux comte de Sommacle, que par déférence pour la parole de l'ermite.

Ce nom, qui en hébreu signifie *abîme*, fut imposé par un secret dessein de Dieu. Il exprimait que cet enfant serait un jour un abîme de science, abîme d'où les saints conciles tireraient leurs décisions, et les universités leurs plus purs enseignements.

On acquit bientôt une preuve nouvelle de la protection céleste dont notre Saint était l'objet. Une nuit d'été, l'orage qui grondait au loin se déchaîne tout à coup au-dessus de Rocca-Secca; la foudre tombe sur la tour du château, y fait un dégât considérable, et pénètre dans l'appartement où reposaient les enfants du comte. A cet effroyable coup de tonnerre, la mère épouvantée se précipite. Une sœur de Thomas, plus âgée que lui d'un ou deux ans, est étendue sans vie; quant à l'enfant privilégié, il repose sain et sauf entre les bras de sa nourrice. Théodora, malgré ses larmes, remercie Dieu, et commence dès lors à espérer fermement la réalisation de ce qui lui a été prédit sur ce fils bien-aimé.

Quelque temps après, la comtesse d'Aquin se rendait aux bains de Pouzzoles, non loin de Naples. Ne pouvant se résigner à être séparée d'un enfant devenu plus cher que jamais, elle l'emmène avec elle. Or, un jour qu'on se disposait à le baigner, Thomas aperçoit un morceau de papier, le saisit et le tient fortement dans sa main. Vainement la nourrice essaie de lui faire lâcher prise; l'enfant serre toujours davantage et finit par éclater en sanglots. Touchée de sa douleur, cette femme n'insiste pas; mais soupçonnant quelque mystère dans cette obstination, de retour au logis, elle en donne avis à la mère. Théodora prend la main de l'enfant, l'ouvre de force, en retire le papier, et y lit ces

mots : *Ave Maria*. Thomas redouble ses cris pour demander son trésor ; à peine le lui a-t-on rendu, qu'il le porte à sa bouche et l'avale aussitôt.

Les auteurs qui ont rapporté ce fait y voient présagée l'avidité spirituelle de Thomas d'Aquin pour les saintes Ecritures. Ils disent aussi qu'il figurait la dévotion filiale que devait professer envers la très sainte Vierge le plus grand des docteurs.

Dès sa plus tendre enfance, le moyen infaillible d'arrêter ses pleurs était de lui présenter des livres ou des manuscrits ; il prenait un singulier plaisir à les remuer et à les feuilleter. Une fois même, alors qu'il commençait à marcher, trouvant ouvert le coffre où étaient renfermés les papiers de famille, il les en tira un à un et les rangea avec une admirable symétrie.

Après de tels indices, on n'aura pas de peine à comprendre de quels soins le comte et la comtesse entourèrent l'éducation de leur dernier enfant. La pieuse mère surtout s'empressa de diriger vers Dieu l'exercice naissant de sa raison, et imprima dans sa jeune âme les notions élémentaires de la foi. C'est bien, en effet, sur les genoux maternels que le cœur de l'enfant doit s'épanouir aux rayons de la vérité. C'est des lèvres de sa mère qu'il doit apprendre à connaître Dieu, et à balbutier avec amour les noms de Jésus et de Marie.

Heureux l'enfant à qui Dieu fait le don inappréciable d'une mère vraiment chrétienne : elle est l'Ange visible qui protège son berceau, la lumière douce et sereine qui plus tard éclairera sa route à travers les obscurités de la vie, et le gardera, dans la nuit, du précipice ouvert sous ses pas.

Telle fut Théodora pour Thomas d'Aquin. Nul doute aussi que le Saint-Esprit ne guidât les mouvements de ce

jeune cœur, pour l'incliner sans cesse vers le bien. Sous cette double influence, l'enfant grandit en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes. Mille reparties fines, mille traits charmants révélaient la vivacité de son esprit et la bonté de son âme. Les parents étaient les premiers à jouir de ces développements merveilleux, et les habitués du château, ravis d'admiration, empruntaient volontiers les paroles que les voisins et les proches de sainte Elisabeth disaient au sujet de Jean-Baptiste, le divin Précurseur : « Voici un enfant extraordinaire : que pensez-vous qu'il soit un jour ? »

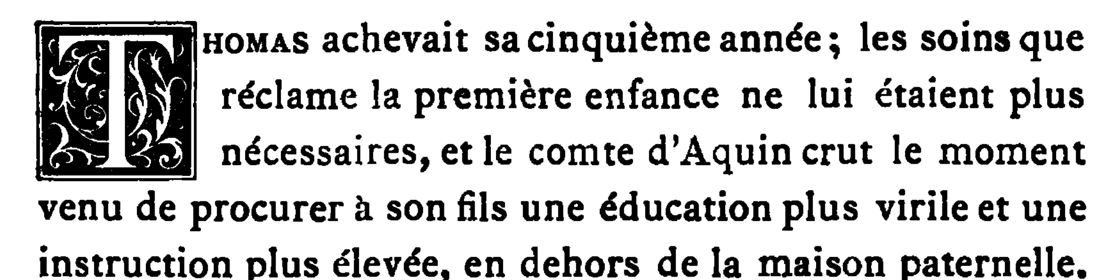




CHAPITRE III

L'ÉCOLIER DU MONT-CASSIN

> *Dedit illi coram præcepta, et legem vitæ et disciplinæ.* ECCLI., XLV, 6.
>
> Le Seigneur dirigea son cœur vers les préceptes, et la loi de vie et de doctrine.



THOMAS achevait sa cinquième année; les soins que réclame la première enfance ne lui étaient plus nécessaires, et le comte d'Aquin crut le moment venu de procurer à son fils une éducation plus virile et une instruction plus élevée, en dehors de la maison paternelle.

Mais à quels maîtres le confier? Le choix ne fut pas long. L'abbaye du Mont-Cassin, avons-nous dit, n'était qu'à deux lieues de Rocca-Secca. Fondée par saint Benoît, peu après la naissance de son institut à Subiaco, elle était regardée comme la capitale de l'ordre monastique en Occident. C'est là que le saint patriarche avait fini sa carrière; c'est là qu'on vénérait son tombeau, avec celui de sainte Scholastique, sa sœur : tombeaux vides, il est vrai, depuis que les précieux corps en avaient été secrètement retirés l'an 647, et transportés dans les Gaules, à Floriacum, aujourd'hui Saint-Benoît-sur-Loire.

Au Mont-Cassin, de même que dans les autres abbayes bénédictines, existait une école où de jeunes enfants étaient admis à recevoir la culture de l'esprit et du cœur.

Les plus nobles familles y envoyaient leurs fils. Du temps même de Benoît, nous voyons le patrice romain Tertullus confier au saint abbé le jeune Placide encore enfant, et le sénateur Equitius, son fils Maur, adolescent de grande espérance, tous deux illustres parmi les premiers disciples du bienheureux patriarche, tous deux parvenus à l'honneur des autels.

Au terme seulement de leur éducation littéraire, ces jeunes gens regagnaient le foyer de la famille. Mais il n'était pas rare qu'épris des charmes de la solitude, et subjugués par la vertu de leurs saints maîtres, ils renonçassent pour jamais au monde. Aussi les écoles monastiques du moyen âge devenaient-elles pour la vie religieuse de riches et fécondes pépinières.

Est-il permis de voir dans ces institutions admirables le type de nos collèges ecclésiastiques et de nos petits séminaires? Sans aucun doute. Les petits séminaires en particulier sont, dans la pensée de l'Eglise, des écoles de science et de perfection. Une jeunesse d'élite y reçoit l'enseignement de maîtres instruits et dévoués. Combien de prêtres vénérables, cachés dans l'obscurité d'une maison d'éducation, sacrifient chaque jour au service de l'enfance et de la jeunesse, comme jadis les moines bénédictins, des talents et des vertus, qui auraient jeté un vif éclat en un rang supérieur de la hiérarchie sacerdotale!...

Mais si nos collèges chrétiens sont établis sur le modèle des institutions monastiques d'autrefois, les *Ecoles apostoliques*, de fondation récente, en présentent une copie peut-être plus fidèle encore. Grâce aux libéralités de généreux bienfaiteurs, jaloux de mériter la récompense promise à ceux qui prennent soin des ministres de l'Evangile (1), ces

(1) Matth., x, 40, 41.

écoles reçoivent des enfants issus de chrétiennes familles, et joignant à une bonne intelligence le goût de l'étude et de la piété. Soumis à une règle un peu plus stricte que n'est celle des petits séminaires, formés peu à peu aux vertus religieuses et discrètement initiés à la divine psalmodie, ces jeunes gens sont comme des plantes de choix dans le parterre réservé de la sainte Eglise. Quel milieu favorable pour l'épanouissement d'une vocation!... Et quand, docile à l'appel d'en haut, usant de la plénitude de sa liberté, l'*Apostolique* sollicitera la faveur d'être désormais le frère en Religion de ceux dont il n'a été jusqu'ici que le disciple, en passant de l'école au noviciat, il y transportera des germes de vertus déjà nombreux, et pourra devenir, en un degré supérieur, le modèle de ses frères, le soutien de son ordre, la consolation de l'Eglise.

Telle est l'idée que nous pouvons nous faire de l'école du Mont-Cassin, à l'époque où Thomas y fit son entrée.

En plaçant son fils dans cette maison, le comte d'Aquin eut-il l'intention arrêtée de le donner à l'ordre, pourvu que l'enfant ratifiât plus tard cette consécration? La déposition d'un témoin au procès de canonisation le ferait croire, et donnerait même à entendre que les pensées secrètes du comte avaient une plus haute visée. « Le père, homme noble et puissant, dit Barthélemy de Capoue, voua frère Thomas tout enfant à la vie monacale, présumant qu'il gouvernerait un jour l'abbaye du Mont-Cassin (1). »

Ce rêve d'ambition, qu'on pardonne à un père, Landolphe pouvait d'autant mieux le caresser, que Sinibald, qui tenait alors la crosse abbatiale, était l'oncle paternel du

(1) Boll., VII, 710

jeune Thomas (1). Cependant, il n'existe aucune preuve que notre Saint ait jamais contracté un engagement quelconque avec cet ordre illustre, ni même qu'il en ait porté l'habit, autrement qu'à titre d'élève de l'école monastique. Mais, chose certaine, il demeura constamment attaché de cœur aux fils de saint Benoît, et Dieu voulut qu'il vînt achever ses jours dans un monastère de l'ordre de Cîteaux, qui est une branche du tronc bénédictin.

Le jeune seigneur d'Aquin quitta Rocca-Secca l'an 1231. La douleur du comte et de la comtesse ne leur permit pas de le remettre eux-mêmes aux mains de Sinibald; ils le firent conduire avec escorte, et Guillaume de Tocco nous donne ce détail, que la nourrice de Thomas fut chargée de le présenter au nom de ses parents.

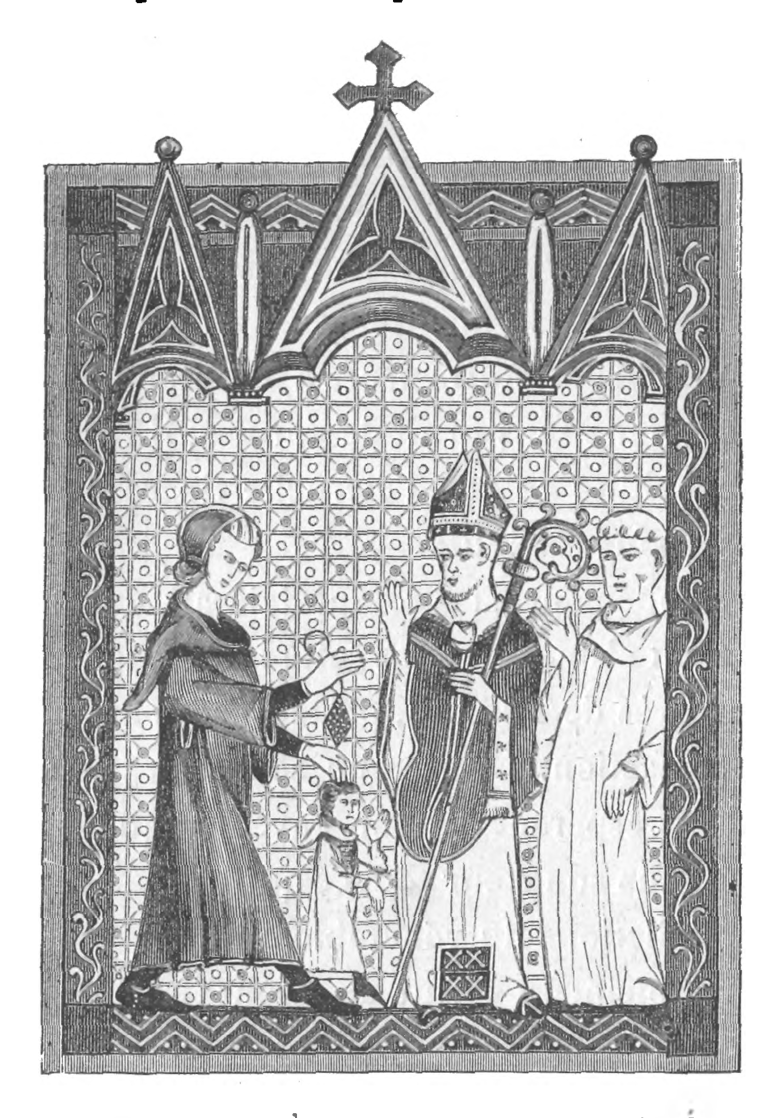
Instruits des particularités merveilleuses de sa première enfance, les moines du Mont-Cassin accueillirent leur élève avec une sainte fierté, et le confièrent aux soins d'un maître choisi.

Sous la conduite de ce digne religieux, le nouveau Samuel ne tarda pas à faire de rapides progrès et à montrer des vertus vraiment supérieures à son âge.

Jamais on ne le vit s'abandonner, même quelques instants, à une conduite légère et dissipée. Posé, réfléchi, taciturne même, exempt de toute puérilité, il fuyait par goût les amusements et les conversations des autres petits gentilshommes, qu'on formait, comme lui, aux bonnes mœurs et aux nobles traditions. Toutefois il était à leur égard plein d'amabilité et de prévenances. Il restait de longs moments à l'église, réitérant ses prières, et tenant presque toujours un livre à la main. Son application à l'étude était remar-

(1) Echard, I, p. 271.

quable ; il n'avait garde de manquer à la tâche des leçons et des devoirs qui lui étaient prescrits.



OBLATION D'UN ENFANT A UN ABBÉ

Miniature du XIIIe siècle. Figure extraite de la *Vie religieuse au Moyen âge*, par Paul Lacroix. Firmin-Didot et Cie, éditeurs.

A mesure que dans cette âme la raison se formait aux plus solides jugements, une pensée devenait prédominante : la pensée de Dieu.

Un jour, Thomas parcourait avec ses jeunes condisciples les grands bois qui avoisinaient l'abbaye ; un religieux ancien dirigeait l'excursion. La petite troupe avait fait halte et prenait ses ébats sous les chênes séculaires. Un

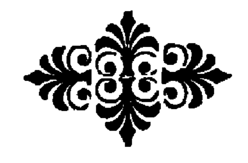
peu à l'écart, Thomas restait silencieux. Le religieux s'approche, pose la main sur le front de l'enfant et lui demande à quoi il réfléchit. Celui-ci lève la tête et fixant ses grands yeux sur le vieillard : « Je cherche, répondit-il, à comprendre Dieu. Maître, dites-moi, qu'est-ce que Dieu ? » Sublime question ! fréquemment elle revenait sur ses lèvres ; le charmant écolier se complaisait dans la réponse qui lui était faite et la méditait longtemps. Il ne s'en tenait pas là. Plus attentif encore à écouter le Maître intérieur qui enseigne sans bruit de paroles, il recueillait avec une sainte avidité ce que l'éternelle Sagesse lui révélait déjà de ses divins attributs.

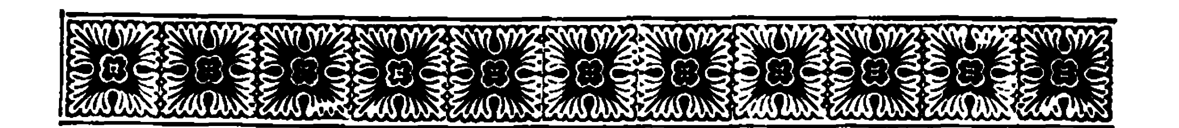
Un développement si prompt laissait entrevoir quels trésors allaient s'amasser dans cette intelligence, et la nouvelle des progrès de Thomas, portée à ses parents, les comblait de satisfaction. Le père ne se lassait pas d'exprimer hautement ses espérances pour l'avenir ; quant à la mère, renfermant dans son cœur tout ce qui lui était dit, elle songeait aux prédictions du vénérable ermite.

Vraisemblablement, ce fut au Mont-Cassin que l'enfant béni se nourrit pour la première fois du Pain des anges. Comment se prépara-t-il à cet acte, d'une souveraine importance pour orienter la vie chrétienne ? Sur ce point l'histoire est muette ; mais il est aisé de comprendre quelles douces et suaves émotions goûta le futur chantre de l'Eucharistie, en s'asseyant au banquet ineffable où se donne en nourriture Celui qui a dit : *Laissez venir à moi les petits enfants.*

Depuis près de cinq ans, cette jeune plante, à l'abri dans la maison du Seigneur, y prenait de rapides accroissements. L'abbé Sinibald, surpris de l'ardeur que montrait pour la science l'élève admiré et aimé de tous, remarquait

en même temps les indices d'une sainteté précoce. Sentant la grave responsabilité qui lui incombait dans l'instruction d'un tel enfant, il manda le seigneur Landolphe, et, avec un désintéressement parfait, lui conseilla d'envoyer son fils à Naples, afin qu'il y continuât ses études en suivant les cours de l'Université.





CHAPITRE IV

L'ÉTUDIANT NAPOLITAIN — LES FRÈRES PRÊCHEURS

Hanc amavi et exquisivi à juventute mea. SAP., VIII, 2.

J'ai aimé la Sagesse et l'ai recherchée dès ma jeunesse.

DANS la période du moyen âge, le XIIIe siècle, qui s'ouvre par le pontificat d'Innocent III, et qui contient le beau règne de saint Louis, fut incontestablement pour les lettres l'époque la plus brillante. Les peuples nouveaux, qui s'étaient constitués sur les débris du vieux monde, atteignaient le plein épanouissement de leur civilisation, et les croisades, familiarisant les Latins avec les langues de la Grèce et de l'Orient, contribuaient à développer le goût des arts et de la littérature. Mettant à profit son influence puissante et salutaire, l'Eglise avait créé, d'accord avec les princes chrétiens, des Universités qui ne tardèrent pas à devenir célèbres, et à réunir une nombreuse jeunesse autour des maîtres les plus distingués.

Ces maîtres, pour la plupart, appartenaient à la cléricature, et leur science exerçait un tel prestige, que le nom de clerc était devenu synonyme d'homme lettré.

Tous les principaux Etats de l'Europe possédaient des

universités, ou des écoles d'enseignement supérieur élevées plus tard au rang d'universités. La Grande-Bretagne mettait en première ligne Oxford et Cambridge; l'Allemagne, Cologne; la France, Paris; l'Espagne, Palencia; l'Italie, Padoue, Bologne et Naples.

L'université de Naples datait seulement de 1224. L'empereur Frédéric II l'avait fondée moins à cause de la protection qu'il accordait aux lettres, étant lui-même littérateur de mérite, que par un sentiment hostile au Saint-Siège, contre lequel il était perpétuellement en lutte. Il se flattait que la réputation de l'école de Naples ruinerait l'influence de Bologne, ville qu'il détestait pour son attachement à la cause du pape. Afin de mieux réussir dans son dessein, il avait attiré les plus savants professeurs par l'appât de larges rémunérations, et défendu à ses sujets d'aller étudier en toute autre université.

Par suite de cette prohibition, et aussi à raison de la proximité du lieu, le comte d'Aquin décida d'envoyer son fils dans la grande cité napolitaine.

Après un séjour de quelques mois au sein de la famille, à son retour du Mont-Cassin, l'enfant dut quitter de nouveau le manoir de ses ancêtres. La séparation fut douloureuse : parents et serviteurs avaient apprécié une fois de plus les rares qualités du jeune Thomas. En même temps, on redoutait les dangers inévitables qu'allait offrir à son innocence une ville où régnaient le luxe et le plaisir. Car si la douceur du climat, la beauté du site, la magnificence des palais et des villas faisaient de Naples la première ville de l'Italie méridionale, la licence y étalait de toute part sa souveraineté. Aussi le proverbe suivant avait-il cours parmi les Italiens : *Naples est un paradis sur terre, mais un paradis habité par des démons.*

On comprend surtout les alarmes de Théodora ; son cœur éprouva les angoisses que ressent le cœur de toute mère chrétienne, en voyant s'éloigner le fils de sa tendresse, sur le point d'affronter les séductions les plus dangereuses. Mais la volonté du comte était formelle, et, au jour marqué, Thomas partit pour Naples, accompagné d'un gouverneur qui avait ordre de veiller sur lui. C'était probablement à l'automne de 1237.

Le noble étudiant eut pour maître dans la grammaire, les humanités et la rhétorique, le plus savant professeur de la ville, nommé Martin. Deux ans après, ayant fourni la carrière des arts libéraux, il aborda la philosophie et les sciences naturelles, sous la direction d'un autre professeur également distingué, qui s'appelait, du nom de son pays, Pierre d'Irlande.

A l'école de ces docteurs, Thomas fit preuve d'une profondeur de jugement, d'une perspicacité et d'une pénétration vraiment surprenantes. Il répétait la leçon avec plus de clarté que les maîtres n'en avaient mis à l'enseigner. Quand il attaquait une proposition ou défendait une conclusion philosophique, on l'eût tenu pour maître, écrit un auteur, et non pour disciple, si sa taille peu élevée et son âge encore tendre n'eussent indiqué le contraire. Tels étaient les progrès de cet admirable jeune homme, qu'ils semblaient le fruit d'une intelligence plus qu'humaine, et jetaient les professeurs dans la stupéfaction. Aussi sa renommée volait-elle de bouche en bouche dans toutes les écoles de la grande cité.

En même temps que son intelligence étendait chaque jour le champ de ses conquêtes par l'acquisition des connaissances les plus variées, son âme, loin de fléchir et de descendre au contact d'une jeunesse dissipée et volage,

s'affermissait dans la vertu et gravissait les sublimes degrés de la perfection.

Jamais il ne tirait vanité ni de sa naissance, ni de ses talents. On le voyait facile dans son abord, simple en ses manières, affable pour tous, mais non jusqu'au point de former liaison avec des camarades aux mœurs équivoques ou à la foi douteuse. Fidèle aux saintes pratiques de son enfance, tout le temps qui n'était pas employé à feuilleter Aristote ou à transcrire les enseignements de la classe, il le donnait soit à l'oraison, soit à l'exercice de la charité. Tandis que ses compagnons, durant leurs heures de délassements, couraient aux spectacles et aux plaisirs, le saint jeune homme pénétrait dans le réduit du pauvre, visitait quelque église ou monastère, et de préférence le couvent des Frères Prêcheurs.

La vie d'étudiant, au sein des grandes villes, a toujours été exposée à de tristes naufrages. Cette agglomération d'écoliers différant de mœurs et de caractères, la secrète jouissance d'avoir passé de la surveillance de la famille ou du collège à la période d'émancipation, l'effervescence d'un cœur de seize à dix-huit ans : autant d'éléments exploités par l'ennemi des âmes, pour tuer l'innocence du jeune homme chrétien.

L'Eglise, qui est la plus vigilante des mères, a pris constamment un soin jaloux des étudiants ; à l'époque dont nous parlons, elle leur ouvrait à côté des principaux centres de l'enseignement, des asiles et des refuges pour affermir leur vertu et la retremper au besoin. Lorsque saint Dominique, fondateur d'un nouvel ordre, dispersa ses Frères à travers le monde, en disant avec confiance : *On doit semer le grain,* il les dirigea tout d'abord vers les villes célèbres par leurs

universités, afin d'exercer une action bienfaisante sur la jeunesse des écoles. Dans la suite, les fils de saint Dominique, héritiers de l'affection de leur père pour les jeunes étudiants, continuèrent envers eux l'office charitable de leurs devanciers, et aujourd'hui, rapprochement providentiel ! quand reparaissent sur le sol français les universités catholiques, chacune des villes qui en sont dotées : Paris, Lyon, Toulouse, Angers, Lille, possède son couvent dominicain.

A Naples, les Frères Prêcheurs s'étaient établis, en 1231, dans les dépendances de l'église Saint-Archange, que l'archevêque leur avait concédées. Fort appréciés des fidèles, ils voyaient une foule nombreuse assister à leurs cérémonies. Thomas d'Aquin allait fréquemment prier dans leur église ; il suivait assidûment les prédications entraînantes de Fr. Jean de Saint-Julien, alors en grande réputation, et même il était entré en communication intime avec plusieurs religieux, notamment avec le prieur Thomas Agni de Lentino, homme en tout point digne d'éloges, qui devint archevêque de Cozenza et enfin patriarche de Jérusalem.

La vue de ces saints religieux, la gravité de leur maintien, le charme de leur conversation inspirèrent bientôt au jeune comte la pensée d'embrasser leur institut. Il se disait en lui-même que ce pourrait lui être un sujet de damnation d'avoir enfoui dans les soucis d'une vie commune et séculière le talent qui lui avait été confié par la divine Providence, tandis qu'entrant dans un ordre religieux, il pourrait aisément le faire fructifier.

Les Dominicains, de leur côté, chaque jour plus ravis de leurs rapports avec le fils du seigneur d'Aquin, souhaitaient secrètement le voir revêtir leur habit ; mais aucun d'eux n'osait aborder avec le noble adolescent un sujet si délicat.



SAINT THOMAS D'AQUIN
Vitrail de l'Eglise des Dominicains à Lyon,
dessin du R. P. Antonin Danzas.

Cependant ils priaient, et il leur sembla que le ciel se déclarait pour eux, le jour où un Frère protesta avoir vu très distinctement, et par trois fois, la face du jeune comte toute rayonnante, pendant qu'il priait à l'église.

Cette circonstance fit tomber toute hésitation : Frères Jean de Saint-Julien et Thomas de Lentino se décidèrent à parler.

La première ouverture faite à leur aimable visiteur eut l'effet désiré. Thomas avoua sans détour que depuis longtemps son âme aspirait à la vie du cloître : « Mais, ajouta-t-il en tombant à genoux, n'en suis-je pas indigne, et mon âge n'est-il pas un obstacle ?... »

Les deux religieux s'empressèrent de le rassurer et l'engagèrent doucement à suivre l'attrait divin. Toutefois, il se passa près de trois années avant que le projet fût mis à exécution, soit discrétion des Frères, qui craignaient d'influencer la décision d'un jeune homme appelé par sa

naissance à un brillant avenir, soit opposition du comte d'Aquin, informé sans doute par le gouverneur des intentions de son fils.

En dépit de ces lenteurs, le noble postulant persista dans sa résolution, et les supérieurs, après avoir de nouveau consulté Dieu dans la prière, reconnurent qu'un plus long délai était inutile, et pourrait même devenir funeste. En conséquence, Fr. Agni de Lentino, ayant pris conseil des plus anciens religieux, réunit la communauté dans l'église de Saint-Dominique, et conféra à l'héritier des comtes d'Aquin, de Lorette et de Belcastro, les livrées de *Religieux mendiant*.





CHAPITRE V

VOCATION — ÉPREUVES

Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu persecutionem patientur.
II TIM., III, 12.

Tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus souffriront persécution.

TANDIS que les enfants de saint Dominique se réjouissaient dans le Seigneur de voir un si illustre adolescent conduit à eux par la Providence, les grandes familles de Naples ne revenaient pas de leur surprise. Un jeune noble déserter ainsi la maison paternelle ! mentir aux espérances d'élévation que présageaient ses débuts, et aller dans un cloître revêtir l'habit de simple religieux mendiant ! Cette nouvelle paraissait à peine croyable. Quelques-uns, il est vrai, admiraient la détermination du saint jeune homme, tout en la taxant de témérité; la plupart blâmaient ouvertement son entreprise, accusant même les Prêcheurs de n'agir en cette circonstance que par des vues d'intérêt.

Voilà bien le monde ! (entendons le monde adonné à la dissipation et au plaisir, en opposition perpétuelle avec l'esprit de Jésus-Christ). Livrez-vous à lui, acceptez ses

offres, il n'a pas assez de voix pour vous exalter. Méprisez ses promesses, renoncez à ses joies éphémères pour choisir la sainte pauvreté et goûter l'âpre jouissance du sacrifice religieux, il n'est blâme qu'alors il ne vous inflige, à moins qu'il ne se contente de vous jeter son dédain. Mais la sagesse du monde est folie devant Dieu; aussi les saints ont-ils eu pour maxime constante de laisser dire le monde, et, sans nul souci de ses jugements, de suivre la voie que Dieu montrait à leur courage.

La nouvelle de l'entrée de Thomas en Religion, portée à Rocca-Secca, consterna serviteurs et vassaux. Tous déploraient la perte d'un seigneur si accompli.

Quels furent les sentiments du père et de la mère ?

Suivant le plus ancien biographe de notre Saint, la comtesse ne se montra nullement affligée. Les paroles du pieux ermite de la montagne revinrent à sa mémoire. Impatiente de contempler sous l'habit dominicain son fils bien-aimé, désireuse de l'affermir de ses encouragements maternels, Théodora prend le cortège indispensable à son rang, et se met en route pour Naples.

Quant au comte Landolphe, son mécontentement fut extrême. Il permettait à Thomas de se faire religieux au Mont-Cassin; mais le voir embrasser un ordre mendiant, un ordre établi sur l'humilité, sur la pauvreté la plus stricte, lui semblait pour le nom d'Aquin une sorte de flétrissure. Aussi résolut-il de combattre ce projet de vie religieuse, en s'armant de toutes les rigueurs du pouvoir paternel.

Nous touchons ici une question délicate, question qu'enveloppent bien des préjugés, qu'obscurcissent bien des idées fausses : quelques notions exactes données en pas-

sant serviront, croyons-nous, à porter la lumière dans les esprits.

L'état religieux, étant par excellence l'état de perfection, demande un appel spécial de Dieu. Résister à cet appel est manifestement une imprudence souveraine au point de



SAINT THOMAS REÇOIT LE CORDON ANGÉLIQUE

Peinture du P. Besson, O. P., à Saint-Sixte, Rome.

vue du salut, imprudence qu'on excuserait difficilement, bien qu'en soi les conseils évangéliques n'obligent pas sous peine de péché.

Par une conséquence directe, chercher de parti pris à entraver, détruire une vocation, c'est s'opposer à Dieu même et assumer une terrible responsabilité.

Que fera donc un jeune homme placé en face de son avenir et attiré vers la vie religieuse ?

Il interrogera sans détour la volonté du ciel.

Pour connaître cette volonté, outre le directeur de la conscience et les autres personnes compétentes, parents et proches doivent-ils être consultés ?

« *S'il y a conseil à prendre sur l'entrée en Religion, il faut écarter avant tout les proches selon la chair :* Ab hoc consilio primo quidem amovendi sunt carnis propinqui. *Il est dit au livre des Proverbes :* Traite ta cause avec ton ami, et ne révèle point ton secret à l'étranger. *Or, dans cette affaire, les proches selon la chair ne sont point des amis, mais plutôt des ennemis, suivant la parole de saint Matthieu :* Inimici hominis domestici ejus... *Il faut donc, en pareille circonstance, éviter principalement les conseils des proches selon la chair :* Sunt præcipue vitanda carnalium propinquorum consilia. »

Qui tient ce langage ?

Le Prince des théologiens lui-même, celui dont nous allons rapporter les luttes et le triomphe.

Prêtons encore l'oreille.

Au jeune homme qui demandait la permission d'aller régler ses affaires avant de le suivre, Notre-Seigneur répond : *Celui qui met la main à la charrue et regarde en arrière, n'est pas propre au royaume des cieux.* — « *Oui,* dit l'angélique Docteur, *c'est regarder en arrière que de prendre du temps pour conférer avec les siens sur l'affaire de sa vocation* » (1).

Une expérience de tous les jours vient appuyer cet

(1) *Contre ceux qui s'opposent à l'entrée en Religion,* ch. IX. — 2a 2æ, Q. 189, a. 10.

enseignement. Combien de parents, même chrétiens, se laissent égarer par l'intérêt personnel, les faux préjugés, une excessive tendresse, au point de ne se faire nul scrupule d'entraver la vocation religieuse de leurs enfants !

Cette vocation pleinement reconnue, si l'opposition des parents persiste, le jeune homme, disent les maîtres de la vie spirituelle, tout en usant d'égards dans un adieu qui ouvre d'ordinaire au sein de la famille une plaie douloureuse, doit aller où Dieu l'appelle, sans tenir compte d'une résistance que rien ne justifie.

Ces réflexions, en éclairant la suite de notre récit, serviront à légitimer une conduite que plusieurs auraient jugée blâmable.

Comprenant, en effet, quel sacrifice il imposait à tous les siens, et craignant d'inévitables et terribles assauts, Thomas résolut de mettre sa vocation à l'abri. Il supplia donc ses supérieurs de l'emmener sans retard hors du royaume. Avant que la comtesse eût eu le temps de se rendre à Naples, le fervent novice, en compagnie de plusieurs de ses frères, s'était dirigé vers Terracine, puis Anagni, et était enfin arrivé à Rome, au couvent de Sainte-Sabine, où l'attendait l'accueil le plus empressé.

Théodora éprouve une déception cruelle en ne trouvant plus son fils ; mais sa résolution n'en est point ébranlée. Elle se met à la poursuite du fugitif, et, stimulée par son amour de mère, franchit avec une incroyable promptitude la distance de Naples à Rome. Elle se présente à Sainte-Sabine.

Là son espoir est trompé une fois encore. Vainement elle insiste, vainement elle proteste de ses bonnes inten-

tions : Frère Thomas hésite à affronter une entrevue dont il redoute les suites. Les religieux, jugeant d'après le cours ordinaire des choses, n'osent combattre ses appréhensions; ayant en outre l'obligation de sauvegarder les intérêts spirituels de leur novice, ils cèdent à ses instances, et lui ménagent une sortie facile de Rome et de l'Italie. Selon la chronologie la plus probable, on était au mois de septembre 1243. Le B. Jean le Teutonique, Maître de l'Ordre, devait se rendre prochainement en Lombardie pour y faire la visite de ses couvents ; il hâta son voyage, emmenant avec lui Thomas et trois autres Frères.

A la nouvelle de ce départ, la colère de la comtesse ne connaît plus de bornes. Blessée dans ses plus tendres affections par l'éloignement de son fils, piquée dans son amour-propre pour avoir vu sa sincérité mise en doute, elle conçoit contre les Frères un sentiment profond d'amertume, et jure en elle-même de leur arracher à tout prix leur conquête. Sans perdre de temps, elle dépêche un courrier à ses deux aînés, qui commandaient dans les troupes impériales, aux environs d'*Aqua-Pendente*, en Toscane, et leur ordonne, s'ils prétendent à sa bénédiction, d'arrêter Thomas, que les Prêcheurs ont affublé d'un froc, et qu'ils envoient secrètement hors de l'Italie.

Empressés d'être agréables à leur mère en exécutant son mandat, les deux comtes obtiennent de l'empereur la permission d'aposter des soldats à tous les passages qui conduisent en France.

Le succès fut complet.

Notre Saint, avec ses compagnons de route, se reposait près d'une fontaine et y prenait son repas, vers le milieu du jour, lorsque Landolphe et Raynald, suivis de gens armés, tombent sur lui, « non en frères, mais en enne-

mis » (1), et veulent le dépouiller de l'habit religieux. La résistance du pieux novice rend leurs efforts impuissants. Remarquant le trouble extrême dans lequel l'a jeté cette brusque attaque, ils cessent la violence, laissent en liberté les autres religieux, et entraînent leur captif au lieu du campement. Le lendemain, ils l'envoient sous bonne escorte à Rocca-Secca.

(1) Guillaume de Tocco.





CHAPITRE VI

LA CAPTIVITÉ

Qui amat patrem aut matrem plus quam me non est me dignus.
MATTH., X, 37.

Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi.

L'ON ne saurait exprimer la joie de la comtesse d'Aquin à l'arrivée de son cher fugitif. Théodora se flattait de le ramener doucement à des dispositions plus en rapport avec ses propres désirs; dans ce but, il n'est sorte d'industries auxquelles elle n'eut recours. Mais Thomas demeura inflexible : promesses, artifices, tendres reproches ne purent faire brèche en son âme.

Non pas que notre Saint fût insensible aux remontrances de l'amour maternel. Profonde était son affection pour son père et sa mère; grande par conséquent sa douleur de leur être un sujet de peine. Mais pour obéir à ses parents selon la chair, pouvait-il désobéir au Père qui est dans les cieux, et ne pas écouter cette parole de Jésus-Christ : *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi?* D'ailleurs il ne cédait pas à un enthousiasme de jeunesse ni à une ferveur passagère : son projet avait été mûri

par trois années de sérieuses réflexions. Connaissant en outre la foi de son père et la piété de sa mère, il pouvait espérer que la grâce l'emporterait à la longue sur les sentiments de la nature, et que devant son attitude ferme, mais toujours respectueuse, ses parents finiraient par ouvrir les yeux.

Après avoir constaté l'impuissance de ses propres efforts, la comtesse chercha des auxiliaires pour remporter la victoire.

Thomas chérissait tendrement ses sœurs Marietta et Théodora. Elles sont envoyées l'une et l'autre auprès de notre novice, avec mission de le fléchir par leurs larmes et de lui faire abandonner la vie religieuse, ou tout au moins la profession dans un ordre mendiant.

Dociles aux recommandations de leur mère, les deux jeunes personnes rendent à Thomas de fréquentes visites, et n'épargnent ni les conseils, ni les prières, ni les témoignages de l'affection la plus touchante, pour amollir son cœur, et l'amener à des volontés qui leur semblent d'ailleurs très légitimes. Thomas les écoute avec calme, leur répond toujours avec amabilité, justifie sa conduite par des raisons tellement péremptoires, que toutes deux ne tardent pas à s'avouer vaincues. Bientôt même les rôles changent. Thomas attaque à son tour. Ses sœurs étaient venues pour le gagner au monde, c'est lui qui les gagne à Jésus-Christ. Non content de leur expliquer la sainte Ecriture, et de les initier aux secrets de la vie spirituelle, il leur parle en termes si avantageux de l'état de perfection, qu'elles songent à suivre ses exemples. L'aînée, qui s'est montrée la plus ardente dans la lutte, prend la résolution de renoncer, aussitôt qu'elle le pourra, aux vanités du siècle, pour mériter par la profession religieuse les joies dont son frère l'a

entretenue; nous savons qu'elle tint parole. L'autre, nous l'avons dit au chapitre premier, imita dans le mariage les femmes saintes que l'Eglise a placées sur les autels.

Les tentatives de la persuasion avaient échoué; on eut recours à la rigueur.

A une faible distance de Rocca-Secca, sur un plateau des Abruzzes, le comte d'Aquin possédait une sorte de citadelle, appelée château de Mont-Saint-Jean (1). On y conduit Thomas, on l'enferme dans une haute tour; des gardes lui sont imposés avec ordre de le surveiller et de l'empêcher de correspondre avec qui que ce soit. Etrange conduite qu'explique seul, sans l'excuser, l'égarement de la passion dans des parents néanmoins réputés chrétiens !

La captivité fut dure, et se prolongea au delà d'une année. Observé de près, le jeune prisonnier n'avait aucune liberté de sortir; même « durant quelque temps, dit Thomas de Cantimpré, il endura la faim, le froid et une disette des choses les plus nécessaires. » Bref, il ne manqua que les chaînes et les ténèbres, pour que Thomas d'Aquin, le descendant des Sommacle et des Caraccioli, fût traité dans la maison de ses aïeux comme le dernier des malfaiteurs.

De temps à autre, il recevait la visite de son père ; cette visite se terminait invariablement par une scène des plus pénibles. Landolphe s'indignait qu'un fils osât lui résister; son irritation éclatait en paroles sévères et en reproches terribles. D'autres fois, il apportait à son prisonnier des habits de gentilhomme ou de moine bénédictin. Il suffisait à Thomas, pour rentrer en grâce avec lui, de prendre les uns ou les autres ; mais un tel acte de complaisance n'eût-il pas été une impardonnable faiblesse ? Incapable de trahir

(1) Cf. *Voyage au pays de saint Thomas d'Aquin*. Année dominicaine 1889, mars.

la foi jurée, le soldat du Christ préférait voir son vêtement dominicain tomber en lambeaux plutôt que de revêtir une livrée étrangère.

Assurément pareille épreuve eût ébranlé mille fois toute âme moins fortement trempée, et réduit à néant une vocation douteuse. Celle de notre Saint s'affermit au creuset de la tribulation. Le Seigneur descendit vraiment dans sa prison, comme, autrefois en Egypte, il était descendu dans le cachot du chaste Joseph ; il illumina l'âme du jeune captif des rayons de sa vérité, et remplit son cœur d'un calme inexprimable. La solitude se changea pour lui en délices, la prison lui devint un paradis, et les heures s'écoulaient rapides dans un doux commerce avec Dieu.

Le prisonnier de Mont-Saint-Jean se consolait d'autre part en reportant fréquemment sa pensée vers ses supérieurs et ses frères en Religion. Par l'intermédiaire de ses deux sœurs, il parvint à les rassurer sur sa persévérance, leur demanda un bréviaire, une bible et quelques livres.

De leur côté, les enfants de saint Dominique n'oubliaient point le fils qu'ils avaient engendré dans le Seigneur. Après l'avoir vu arraché de leurs mains par la force brutale, ils étaient allés trouver Innocent IV, et s'étaient plaints humblement de ce que, par mandat impérial, on se fût porté à un tel excès contre l'Ordre entier, en la personne d'un novice canoniquement admis. Le pape se montra fort mécontent de cette violence exercée à son insu, dans ses propres domaines ; il écrivit aussitôt à l'empereur pour demander justice de ce sacrilège attentat.

Frédéric, en ce moment réconcilié avec le pontife, craignit d'encourir son indignation s'il n'accueillait pas sa requête. Il fit arrêter les frères de Thomas et informer les Dominicains qu'ils pouvaient exposer leurs griefs à son

tribunal. Mais ceux-ci, par amour de la paix, se désistèrent de toutes poursuites, s'appliquant de préférence à soutenir le cher novice de leurs prières et de leurs conseils.

A des heures convenues, Frère Jean de Saint-Julien se tenait aux alentours du château, et remettait aux deux sœurs les vêtements et les livres dont le captif avait besoin. Plus d'une fois même, il pénétra dans la prison. Le comte le surprit sans doute dans une de ces charitables visites, puisque, d'après la déposition d'un témoin, il le retint en captivité un ou deux jours (1).

N'entrevoyant point de terme à son épreuve, Thomas continua d'en tirer le meilleur parti possible. Il partageait son temps entre la prière et l'étude, aussi bien qu'il l'eût fait dans un couvent des plus réguliers. Comme pour lui, selon la judicieuse remarque de l'un de ses historiens (2), lire, comprendre et retenir n'étaient pas choses distinctes, il profita considérablement dans cette retraite forcée. Il apprit par cœur toute la Bible et les quatre livres des *Sentences ;* il commenta aussi quelques traités d'Aristote, tout particulièrement attiré par la logique de ce puissant génie.

Quant aux malheureux parents, obstinés dans leur inflexible rigueur, ils espéraient que, lassé par le temps, Thomas finirait par se rendre. Ils comptaient également, comme dernière ressource, sur l'arrivée prochaine de leurs deux fils Landolphe et Raynald, qui venaient d'obtenir un congé.

(1) Boll., VII, 710.
(2) Touron, liv. I, ch. XII.





CHAPITRE VII

TRIOMPHE DE LA CHASTETÉ

Certamen forte dedit illi ut vinceret.
SAP., X, 12.
Le Seigneur l'a engagé dans un rude combat, afin qu'il remportât la victoire.



PEINE arrivés au château paternel, les deux officiers allèrent visiter le captif, et mirent tout en œuvre pour lui faire quitter l'habit de Frère Prêcheur. Le trouvant de marbre aux insinuations les plus adroites, comme aux exhortations les plus pressantes, ils pensèrent l'intimider par la hauteur de leurs paroles. « De leur bouche, dit Jean de Réchac, sortaient les vociférations et les menaces comme des éclats de tonnerre. » Leur courroux s'allumant devant l'impassibilité du courageux novice, ils en viennent aux voies de fait, et s'efforcent de lui arracher le vêtement dominicain qu'ils mettent en pièces. Mais le saint jeune homme en recueille les lambeaux avec un pieux respect. Quel pinceau pourrait retracer cette scène sublime ? Combien ce spectacle dut réjouir les anges !... Qu'il est beau de contempler cet intrépide champion de la vie religieuse, aux prises avec l'ennemi de sa vocation, défendre son froc de moine, comme le soldat blessé, mais non vaincu, serre dans ses mains crispées l'étendard confié à sa

vaillance, et s'enveloppe des plis glorieux de son drapeau !

Contraints de céder, et voulant à toute force emporter la place, Landolphe et Raynald imaginent un genre d'attaque vraiment diabolique, « capable, dit Guillaume de Tocco, d'ébranler les tours, d'amollir les rochers et de briser les cèdres du Liban, genre d'attaque dans lequel on trouve des combattants nombreux, mais peu de vainqueurs, à cause des difficultés de la lutte ».

Ces indignes frères se disent que c'en sera fait d'une vertu qui a résisté aux séductions, aux menaces et aux mauvais traitements, si l'on parvient à la traîner dans la fange, que cette vocation si tenace s'évanouira au souffle de la volupté. Renouvelant alors une scène dont l'ère des martyrs offre plus d'un exemple, ils introduisent furtivement dans la chambre de leur victime une misérable chargée de lui ravir avec l'innocence l'honneur lui-même.

Aux premières paroles de la perfide visiteuse, le saint jeune homme a compris le danger : il frémit, lève les yeux au ciel, court au foyer, et, s'armant d'un tison, poursuit jusqu'à la porte le suppôt de l'enfer. Tremblant à la pensée du péril auquel il vient d'échapper, et rapportant à Dieu l'honneur de sa victoire, il trace une croix sur la muraille avec le tison encore embrasé ; puis, tombant à genoux, il fait cette prière, accompagnée de sanglots :

« Bien-aimé Jésus, je sais que tout don parfait, et plus encore que tout autre, celui de la chasteté, dépend de la puissante action de votre providence ; je sais que sans vous aucune créature ne peut rien. Défendez par votre grâce, je vous en supplie, la chasteté, la pureté de mon âme et de mon corps. Et si jamais j'ai reçu l'impression d'un sentiment quelconque capable de ternir ces aimables vertus, ô Maître suprême de mes facultés, arrachez-la loin

de moi, afin que je puisse, avec un cœur sans tache, avancer dans votre amour et votre service, en m'offrant tous les jours de ma vie, comme une victime chaste, sur l'autel très pur de votre divine Majesté » (1).

A cette prière succède un sommeil extatique, pendant lequel deux anges descendent du ciel, et ceignant le jeune athlète d'un cordon miraculeux : « Nous venons, disent-ils, de la part de Dieu, te ceindre du cordon de la chasteté perpétuelle. Le Seigneur a exaucé ta prière, et ce que la fragilité humaine ne saurait mériter, Dieu te l'assure par un don irrévocable. »

Ce ne fut point une simple vision, mais une réalité. Les anges serrèrent si fort, que la douleur fit revenir le jeune homme de son extase, et lui arracha un cri involontaire. Des serviteurs accoururent ; mais Thomas, dissimulant la faveur qu'il venait de recevoir, les renvoya courtoisement, et garda son secret jusqu'à la mort. A cet instant suprême, il le fit connaître à son confesseur et ami, Frère Réginald, lequel, pour l'honneur de Dieu et la glorification du Docteur angélique, révéla sous la foi du serment cette incomparable merveille.

Ecoutons maintenant les exclamations enthousiastes que suggère au premier historien de saint Thomas ce triomphe de la chasteté :

« O heureuse prison, que les plus beaux rayons de l'intelligence ont illuminée d'une si grande splendeur! O salutaires entraves, qui ont conféré la pleine liberté de l'esprit au contemplateur des choses célestes ! O épreuve qui a produit la force dans la lutte, et la suave ivresse

(1) Pour les associés de la *Milice angélique* qui récitent chaque jour cette prière, indulgence de cent jours ; plénière, une fois le mois. (Grégoire XVI, 8 mai 1844.)

après la victoire ! A l'heure où l'ennemi redoublait d'efforts pour écraser cette belle résistance, la divine grâce en a procuré le triomphe. Marques infaillibles des mérites acquis par la sainteté : assailli par les délices et les injures, l'invincible athlète n'a pu être ni amolli, ni terrassé ! Vaillant champion, jeune soldat déjà aguerri, il a vaincu la chair, cet ennemi domestique, et remporté dans un rude combat une signalée victoire. Aussi mérite-t-il désormais de porter à son front la couronne. Encore voyageur, et hôte du siècle qui passe, Thomas s'est élevé par son triomphe à la hauteur des cieux ; le voilà digne de contempler ses immortels concitoyens, digne d'être honoré de la visite des anges, accourus pour le ceindre du cordon de la chasteté. Après ce combat immortel en l'honneur de l'angélique vertu, il n'est plus un homme, mais un Ange !... »

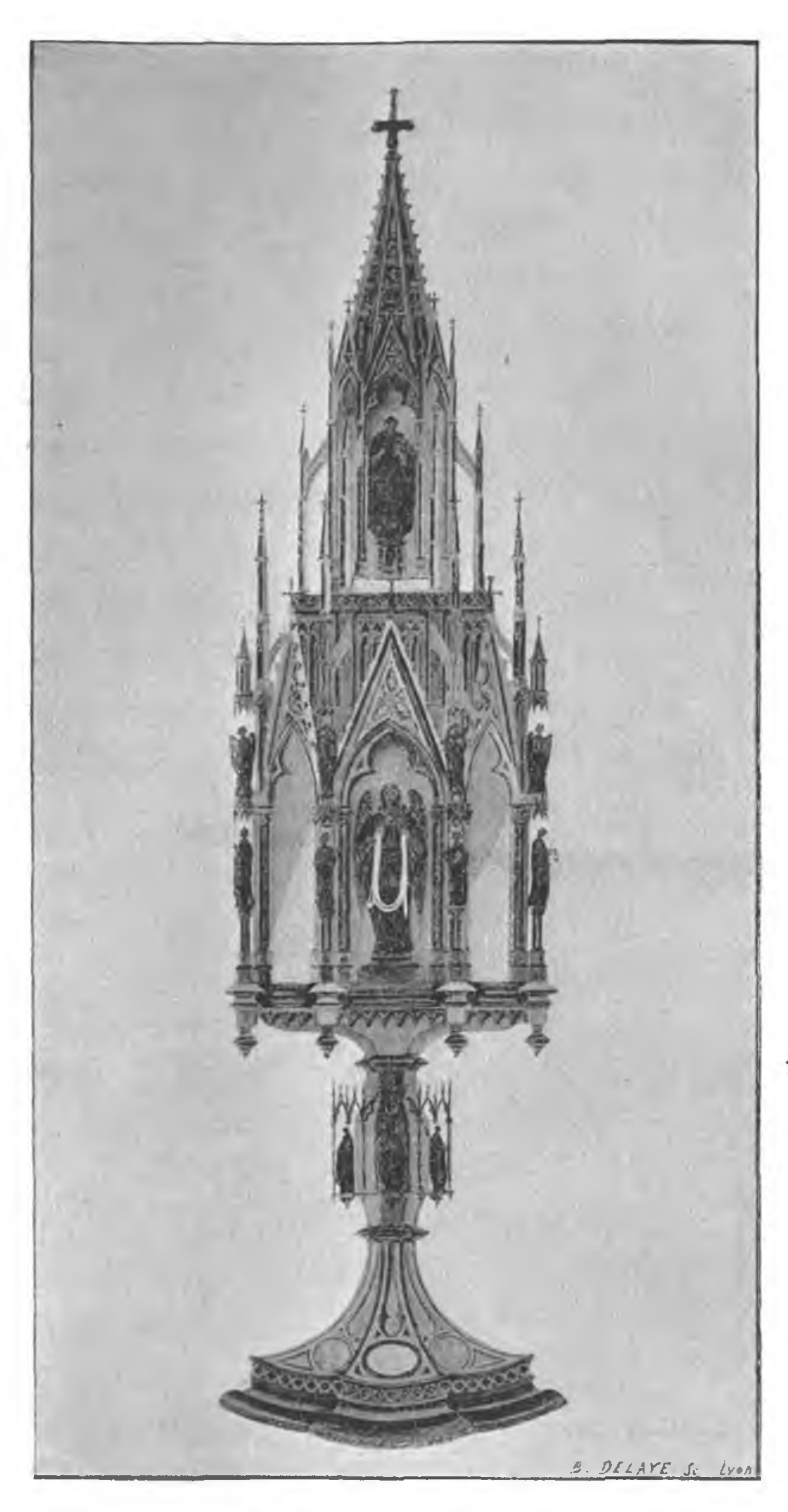
Répondons ici à une question que n'auront pas manqué de se poser nos lecteurs.

Ce cordon apporté du ciel était-il un objet palpable, matériel ?

Aucun doute à cet égard, et l'insigne présent des anges est resté l'une des principales richesses de la famille dominicaine (1).

Le B. Jean de Verceil, qui gouvernait l'Ordre à l'époque où mourut saint Thomas, donna la miraculeuse ceinture à son couvent ; elle y devint durant plusieurs siècles l'objet d'une vénération toujours croissante. Les efforts de plusieurs papes, de saint Pie V lui-même, ne purent décider les Frères Prêcheurs à s'en dessaisir. La maison

(1) Boll., VII, 744.



NOUVEAU RELIQUAIRE
renfermant le cordon miraculeux.
Eglise Saint-Dominique, à Chieri (Italie).
Dessin du R. P. Mariano Pavoni, O. P.

de Verceil ayant été détruite en 1799 par les armées françaises, le cordon céleste fut transporté, avec d'autres reliques, au couvent de Chieri, en Piémont, dont il est sans nul doute le plus précieux joyau. Récemment, on l'a renfermé dans un reliquaire de style gothique, vrai chef-d'œuvre d'orfèvrerie, construit d'après un dessin du R. P. Mariano Pavoni, Dominicain italien.

Le cordon angélique est blanc, long de sept palmes, un mètre soixante-cinq environ, composé de fils nombreux d'une finesse telle, que les hommes les plus compétents n'en peuvent déterminer la nature. L'une des extrémités est munie de deux petites boucles dans lesquelles s'engage en glissant l'extrémité opposée, ce qui permettait à saint Thomas de porter toujours ce cordon. La partie destinée à entourer le corps est aplatie, dépassant un peu la largeur d'une paille. Le reste se sépare en deux cordonnets carrés, présentant à distance égale quinze nœuds, en l'honneur sans doute des quinze mystères du Rosaire.

Pour encourager la piété des fidèles, un fils de saint Dominique, le P. Cyprien Uberti, fit faire en 1580 de petits cordons semblables, qui ne tardèrent pas à se répandre dans toute l'Italie.

Un demi-siècle plus tard, le P. Deurwerders, Dominicain flamand, établit, à l'Université de Louvain, une confrérie sous le nom de *Milice angélique.* Tous les docteurs, professeurs et élèves de la Faculté de théologie s'y enrôlèrent, prenant l'engagement de porter sans cesse le cordon de saint Thomas, exemple suivi bientôt dans toutes les universités catholiques. En même temps, des personnes de tout sexe et de tout rang, évêques, prêtres, religieux, princes du sang, entraient avec bonheur dans la Milice

angélique. Les Clercs réguliers et les Pères de la Compagnie de Jésus l'introduisaient dans leurs collèges.

Qui dira les innombrables fruits de chasteté dont cette dévotion fut la semence ? Le P. Camille Quadrio, Jésuite, écrivait en 1664 qu'il aurait à remplir des volumes, s'il voulait rapporter toutes les faveurs reçues par les fidèles, grâce au Cordon. Saint Louis de Gonzague, qui avait dans sa cellule l'image du Docteur angélique, portait aussi cette ceinture de pureté, au rapport du P. Masnieri, son historien, et la recommandait instamment à ses compagnons ; est-il téméraire de penser qu'il lui dut en partie la conservation de son innocence ?

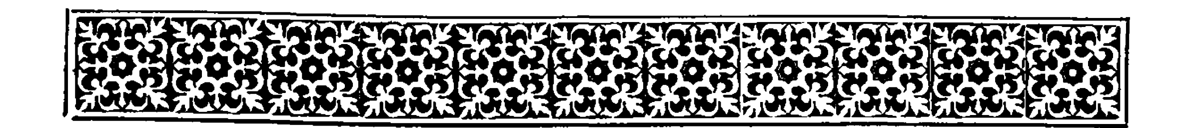
Par décret du 21 mars 1651, le pape Innocent X approuva la *Confrérie* de la Milice. Après lui, Alexandre VII, Innocent XI, Innocent XII, Pie VII, Pie IX l'enrichirent d'indulgences. Benoît XIII, pape dominicain, lui assigna pour fête patronale la Translation du corps de saint Thomas, 28 janvier. Enfin, dans son bref du 4 août 1880, notre Saint-Père le Pape, Léon XIII, mentionne le miracle du Cordon céleste et la faveur qui en fut la suite, comme un des motifs qui le déterminent à déclarer saint Thomas patron des étudiants.

Que la jeunesse de nos écoles soit donc attentive aux enseignements des âges passés et à la voix des souverains pontifes. Les raisons qui engagèrent jadis les fidèles, et particulièrement les étudiants chrétiens, à vouer un culte spécial à saint Thomas d'Aquin pour s'assurer la conservation de l'aimable vertu, subsistent, et sont même devenues plus pressantes que jamais. Les flots de la corruption montent sans cesse, et des séductions inconnues aux âges de foi assaillent de toutes parts l'âme de l'adolescent. Les secours puisés dans la *Confrérie de la Milice*

angélique seront une armure impénétrable aux traits de l'enfer.

Puissions-nous voir les élèves des séminaires, collèges, pensionnats, de toutes les écoles catholiques en un mot, se ranger sous la bannière de leur angélique patron, s'inscrire dans sa *Milice*, ceindre son cordon, et, semblables aux soldats d'une nombreuse et vaillante armée, soutenir triomphalement les luttes si difficiles de la chasteté !





CHAPITRE VIII

LA DÉLIVRANCE — UN DERNIER ASSAUT

Per fenestram in sporta dimissus sum per murum, et sic effugi. II Cor., II, 33.
On me descendit dans une corbeille par une fenêtre le long de la muraille, ainsi s'opéra ma délivrance.

Après la terrible épreuve rapportée au chapitre précédent, toute opposition, semble-t-il, devait cesser. Le jour était fait sur l'inébranlable fermeté du pieux novice ; il ne restait plus qu'à lui rendre sa liberté. Il n'en fut rien. Ses liens se resserrèrent, sa prison devint plus étroite, et pour terminer la persécution, il fallut une intervention à laquelle on n'aurait jamais songé. L'empereur Frédéric, informé des vexations que les seigneurs Landolphe et Raynald continuaient d'infliger à leur frère, en témoigna un vif mécontentement, et alla, dit-on, jusqu'à les menacer de mort, s'ils ne remettaient incessamment Frère Thomas entre les mains de ses supérieurs.

En les frappant de stupeur, cette menace produisit sur les deux comtes l'effet salutaire qu'aurait dû obtenir la seule crainte de Dieu. Ils avertissent promptement leur mère des volontés du souverain, et la prient d'élargir au plus tôt le prisonnier.

De son côté, Théodora n'espérait plus changer un cœur que la grâce rendait inflexible. La foi reprenant tous ses droits en son âme, elle commençait à craindre la colère divine par une résistance plus prolongée. A sa prière, le comte d'Aquin se laisse persuader, et renonce à la lutte.

Mais qu'il en coûte à l'amour-propre d'avouer une défaite !

Pour simuler une évasion, à laquelle le consentement paternel resterait en apparence étranger, on imagine de faire descendre le captif dans une corbeille par une des fenêtres. Avis en est donné à Frère Jean de Saint-Julien. Cet excellent religieux, saintement attaché à son cher et infortuné novice, avait toujours gardé une ferme confiance de le voir tôt ou tard rendu à l'Ordre.

Au jour fixé, plusieurs religieux venus de Naples se tiennent au pied de la tour témoin de tant de merveilles, et assistent dans une anxiété muette à la périlleuse descente. La corbeille glisse lentement le long de la muraille, et dépose à terre Thomas, qui se trouve dans les bras de ses véritables frères. Tous s'apitoient sur ses malheurs, le félicitent de sa constance, mêlent leurs larmes aux siennes, et bénissent en commun le Père des miséricordes d'une délivrance tant souhaitée. C'est ainsi que le Docteur angélique sortit de sa prison, comme autrefois le Docteur des nations s'échappa de Damas, où un roi barbare le tenait enfermé.

Les Frères Prêcheurs s'en retournèrent à Naples. « Ils tressaillaient dans le Seigneur, dit la chronique, ayant retrouvé leur Joseph, doué comme le fils de Jacob de l'esprit d'intelligence, et plus sage mille fois que tous les sages de l'Egypte. »

Cette captivité, marquée par tant de luttes si vaillam-

ment soutenues, fut jugée pour la vie religieuse une probation plus que suffisante; il n'y avait plus lieu de différer la profession. Thomas prononça ses vœux, dans l'église Saint-Dominique, entre les mains du prieur, Agni de Lentino, celui-là même qui lui avait donné le saint habit, deux années auparavant.

On conçoit sans peine avec quelle générosité notre Saint accomplit cet acte de consécration, que lui-même appelle un *second Baptême*, « consécration qui, en éloignant l'homme religieux des périls du siècle et du tumulte d'un monde corrompu et souvent corrupteur, le voue pour toujours au service des autels, lui fait obtenir le pardon de ses péchés, affermit sa volonté dans le bien sans diminuer sa liberté, et le mettant dans l'heureuse nécessité de tendre sans cesse à la perfection, le rend en quelque sorte semblable aux Bienheureux. » Ces paroles sont du saint Docteur lui-même, dans la seconde partie de sa *Somme*, où il traite de l'état religieux (1).

La législation dominicaine veut qu'après sa profession, le jeune religieux soit immédiatement appliqué aux sciences sacrées. Une nouvelle phase dans la vie de saint Thomas va donc s'ouvrir à nos regards. Mais avant de le suivre dans la carrière des études théologiques, qu'il doit parcourir avec tant d'éclat, rapportons ici, pour n'avoir pas à y revenir, le dernier assaut que subit encore cette vocation si rudement éprouvée.

Quelque temps après la délivrance de notre novice, les deux comtes Landolphe et Raynald allèrent trouver Innocent IV, moins pour se justifier des rigueurs exercées par eux sur leur frère, que pour solliciter du souverain pontife

(1) 2a 2æ, q. 188, a. 4.

la nullité d'un engagement qu'ils ne pouvaient se décider à croire irrévocable.

Père de tous les chrétiens, le pape les écouta avec patience, et malgré le peu de solidité qu'offraient leurs raisons, il voulut bien évoquer l'affaire à son tribunal. Un bref apostolique obligea Thomas à venir dans la Ville éternelle, exposer les motifs qui l'avaient poussé à embrasser la vie dominicaine, contre la volonté de ses parents.

Le fils de saint Dominique comparut devant la cour pontificale, et répondit à toutes les questions avec cette lucidité qui lui était propre. Il n'incrimina personne, et ne parla des vexations domestiques qu'il avait subies que pour les attribuer à ses péchés, lesquels, disait-il, demandaient cette épreuve. Découvrant toute son âme, encore illuminée des clartés surnaturelles puisées dans sa prison, il fit connaître que son unique ambition était de renoncer aux avantages du siècle, pour servir, pauvre et ignoré, un Dieu qui a voulu naître dans l'indigence et mourir dans l'opprobre. Son éloquence persuasive convainquit ses juges, et son émotion gagna tous les assistants. Dans cette illustre assemblée de cardinaux et de prélats rangés autour du trône, on ne savait qu'admirer le plus de la piété du jeune religieux, de la vivacité de son esprit, de la profondeur de son jugement ou de cette noble candeur et de cette aimable simplicité qui brillaient dans son langage, ses gestes et toute sa personne. On s'intéressait au jeune homme, on félicitait la famille et on la plaignait tour à tour; on allait presque jusqu'à excuser en secret les efforts de la mère pour retenir auprès d'elle un fils si digne de son amour.

La cause était gagnée ; toutefois, par surcroît de condescendance pour l'illustre famille d'Aquin, et dans la haute opinion qu'il concevait de la vertu de Frère Thomas, le

pape lui offrit la dignité d'abbé du Mont-Cassin, en ce moment vacante, sans exiger qu'il quittât son Ordre et cessât d'en porter l'habit. C'était lui faire un honneur considérable, car, de toutes les abbayes bénédictines, celle du Mont-Cassin était la plus renommée, et pourvue des plus riches bénéfices : sept évêchés en dépendaient ; sans avoir le caractère épiscopal, l'abbé marchait de pair avec les évêques, et officiait avec tous les insignes pontificaux. Mais Thomas, inaccessible à l'attrait des honneurs, fidèle à ce sentiment d'humilité qui lui fit mettre toute sa vie parmi les objets principaux de ses prières celui de n'être élevé jamais à aucun emploi honorifique, sortit victorieux de cette dernière épreuve. Avec une grâce exquise il remercia le souverain pontife de sa bienveillance, et le supplia de lui accorder faveur entière, en lui laissant la liberté de demeurer simple religieux.

Grandement édifié d'un si rare désintéressement, Innocent IV encouragea le vertueux jeune homme à persévérer, et après lui avoir donné la bénédiction apostolique, le congédia, défendant qu'on l'inquiétât à l'avenir sur sa vocation. Thomas d'Aquin était acquis pour jamais à l'Ordre de Saint-Dominique.





CHAPITRE IX

LE MAITRE DU DOCTEUR ANGÉLIQUE

Disputavit a cedro usque ad hyssopum... et veniebant de cunctis populis ad audiendam sapientiam Salomonis.

III Reg., iv, 33, 34.

Il discourut sur toutes choses à partir du cèdre jusqu'à l'hysope, et on accourait de tous les pays pour recueillir la sagesse de Salomon.

La paix avait succédé à la lutte, le calme à la tempête; le nouveau profès, jouissant enfin d'un repos si chèrement acheté, allait poursuivre sa formation religieuse et achever son instruction de Frère Prêcheur, dans une maison où les observances et les études atteignaient leur complet épanouissement.

A cette intelligence d'élite, en possession déjà de connaissances prodigieuses, il fallait une école de premier ordre, et, s'il se pouvait, un maître en tous points accompli. Les supérieurs crurent avoir trouvé cette école au couvent de Cologne, et ce maître dans un professeur regardé alors comme l'oracle du monde et le Salomon de son temps. Il se nommait en religion Frère Albert, mais on ne l'appelait communément que le Philosophe. La postérité lui a décerné

le titre de Grand, et l'Eglise l'a placé sur les autels, en fixant sa fête au 15 novembre, jour de sa naissance au ciel.



MAITRE ALBERT ET THOMAS D'AQUIN

Peinture de l'église de l'Université catholique, à Fribourg (Suisse).

Né à Lavingen, en Souabe, de l'illustre famille de Bollstadt, Albert le Grand, après une première éducation libérale et chrétienne, était allé terminer ses études dans les universités de Padoue et de Bologne. Dès sa plus tendre enfance, il avait ressenti une dévotion singulière pour la très sainte Vierge ; aussi, quand vint pour lui le moment de

choisir une carrière, pria-t-il cette divine Mère de lui servir d'étoile et de guider ses pas. Marie daigna lui apparaître, et lui dit d'entrer dans l'Ordre des Frères Prêcheurs, récemment fondé. Docile à cette voix, fortifié d'ailleurs par les prédications du bienheureux Jourdain de Saxe, successeur de saint Dominique dans le gouvernement général de l'Ordre, le jeune étudiant échangea les vêtements du siècle pour ceux de la Religion, en 1223.

Dieu permit qu'Albert rencontrât tout d'abord des épines sur sa route.

Dans le fameux couvent de Bologne, maître Jourdain avait rassemblé des diverses maisons de son Ordre la fleur de la jeunesse savante, et le novice allemand, au travail opiniâtre mais lent et réfléchi, malgré une remarquable intelligence, se vit bientôt devancé par ses condisciples, italiens en grand nombre, doués d'un esprit vif et pétillant.

L'ennemi de tout bien profita de ces débuts malheureux pour le porter au découragement, et lui suggérer même la pensée d'abandonner la vie religieuse.

Sous le poids d'une tentation si violente, Albert eut recours à la divine consolatrice des affligés. Il conjura avec larmes l'auguste Mère de Dieu de lui accorder la clef des connaissances humaines, mais en même temps de fortifier sa foi, afin qu'au milieu des subtilités de la scolastique, il ne fût jamais ébranlé dans ses croyances. Marie lui apparaît resplendissante de lumière et ayant à ses côtés deux vierges martyres : « Mon fils, lui dit-elle, tes demandes sont exaucées. Persévère dans les travaux de l'étude. Dieu protègera ta science et la conservera parfaitement pure pour le bien de son Eglise. Mais afin que tu saches que tu es redevable à ma bonté, et non à tes efforts personnels, de ton

immense savoir, il te sera enlevé quelques années avant ta mort. »

A partir de cette vision, les progrès du jeune religieux ne connurent plus d'arrêt.

Les supérieurs se rappelant qu'*on ne place pas la lumière sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle brille aux regards de tous*, chargèrent Albert d'enseigner la philosophie et la théologie, d'abord à Cologne, puis en diverses autres villes de l'Allemagne. Plus tard, il vint à Paris, précédé d'une réputation telle que les écoles se trouvèrent trop petites pour contenir la foule des auditeurs. Il lui fallut tenir son cours sur une place publique, que les écoliers appelèrent place de Maître Albert. Par corruption de langage, elle est devenue la *place Maubert*, nom qu'elle porte encore aujourd'hui.

L'importance de ses leçons, qui durèrent, presque sans interruption, jusqu'au terme d'une très longue carrière, n'empêcha pas Albert le Grand de composer des ouvrages d'une érudition surprenante. On en publia au XVIIe siècle vingt et un volumes in-folio. Ce sont des traités ou des commentaires sur la philosophie, la théologie, l'Ecriture sainte; de nombreux sermons, véritable mine d'or pour les prédicateurs; deux cent trente questions en l'honneur de la sainte Vierge, connues sous le titre de *Mariale*. Très versé dans les mathématiques, la physique et la mécanique, Albert contribua par ses écrits à l'avancement de ces sciences. Un passage de ses œuvres rend probable l'opinion qu'il inventa divers automates parlants. D'après certains auteurs, l'une de ces machines, de forme humaine et de grandeur naturelle, disait par trois fois à qui la touchait : Salut !

De récentes découvertes permettent de revendiquer pour

notre Bienheureux, une part considérable d'influence sur les arts en Allemagne, spécialement sur l'architecture ogivale, que d'anciens livres désignent même par le nom de *science Albertine*. A Cologne, il réédifia le chœur de l'église des Dominicains, « monument, écrit un auteur, digne, par la parfaite application des lois géométriques, de servir de modèle à tous les architectes ».

Nos jeunes élèves, que les exigences des programmes modernes obligent à une étude plus étendue qu'autrefois des sciences naturelles, veulent-ils savoir quel jugement porte d'Albert, comme zoologue et botaniste, un savant d'autant moins suspect de partialité qu'il n'eut pas le bonheur de partager notre foi? Qu'ils lisent attentivement les appréciations suivantes du docteur Pouchet, de Rouen (1):

« Il est incontestable qu'au moyen âge les sciences acquirent le plus magnifique développement. J'ai pris Albert le Grand comme type; c'est évidemment le plus beau génie de l'époque, et celui qui lui imprime son plus indélébile cachet (2).

« Aucun homme n'a peut-être joui d'une plus vaste intelligence qu'Albert, être privilégié, créature d'élite, pouvant à la fois embrasser les incommensurables conceptions de la métaphysique et les moindres observations des sens.

« La plupart des anatomistes ont commencé leur traité d'ostéologie en décrivant le crâne : direction vicieuse, qui ne fut généralement réformée que par nos modernes zootomistes. Cependant, dès le XIIIe siècle, notre Dominicain avait tracé la marche philosophique que notre époque elle-même ne devait adopter qu'après beaucoup d'oscillations.

(1) 1800-1872.
(2) On voit assez que l'auteur ne connaissait pas saint Thomas.

En effet, il commence l'histoire du système osseux en décrivant la colonne vertébrale, qui en constitue rationnellement la base.

« De l'espèce humaine il passe à toutes les autres formes qu'offrent les séries zoologiques à mesure que les appareils vitaux se simplifient et s'effacent. En suivant cette voie, le Dominicain de Cologne descend graduellement du mammifère jusqu'à l'éponge, qui, pour lui comme pour les modernes, représente le dernier terme de l'animalité. Là, pour la première fois, se trouvent posées les bases de la série animale, idée vraiment gigantesque pour une époque où l'observation présentait d'insurmontables difficultés.

« Les travaux botaniques d'Albert ont été jugés avec une implacable sévérité par Haller et Sprengel (1). Un profond érudit, Mayer (2), confesse qu'en lisant l'ouvrage du Dominicain sous l'impression de ces jugements, il ne pouvait en croire ses sens; car, au lieu de cette ignorance, de cette superstition qui lui étaient signalées, il n'y trouvait que de vastes connaissances, une méthode rigoureuse et un jugement éprouvé. Mayer s'exprime ainsi : *Nous ne trouvons pas un seul botaniste qu'on puisse lui comparer, hormis Théophraste qu'il ne connaissait pas.*

« Parmi cette multitude d'organes qui concourent à la formation du végétal, la graine est un des plus complexes et des plus difficiles à anatomiser. Véritable plante microscopique, on n'en pénètre la structure qu'avec le secours des instruments grossissants. Cependant Albert, à une époque où nos moyens d'investigation manquaient absolument,

(1) Haller, savant de Berne, 1708-1777. Sprengel, botaniste allemand, 1766-1833.

(2) Médecin français, né à Belfort en 1814.

parvint à reconnaître la partie la plus essentielle de cet organe, l'embryon; il expose avec exactitude sa situation et ses formes.

« En fait de physiologie végétale, on ne sait ce qui doit le plus étonner, ou du savoir de l'auteur, ou de l'audace avec laquelle il traite les plus délicates questions. On le voit tenter d'élucider, au XIII[e] siècle, des phénomènes dont les botanistes de nos jours n'abordent qu'avec crainte l'explication (1). »

Dans Albert le Grand, l'humilité du *saint* brillait à l'égal de l'érudition du *savant*. Le Bienheureux se regardait comme le dernier de ses Frères, cherchant partout des occasions d'être méprisé. Assidu aux exercices de la règle, il trouvait encore, en dehors de ses occupations prodigieuses, le temps nécessaire à la récitation journalière du Psautier et à de longues oraisons. Il remplit avec une rare prudence et un très grand succès plusieurs charges importantes de son Ordre, et diverses missions que lui confièrent les souverains pontifes. Mandé à Rome par le pape Alexandre IV, et institué Maître du Sacré-Palais, il reçut l'ordre de répondre aux écrits de Guillaume de Saint-Amour, adversaire acharné des Religieux mendiants. Les Pères du concile général de Lyon n'admirèrent pas moins son éloquence et son énergie à combattre les erreurs. Elevé à la dignité épiscopale, malgré les résistances de son humilité, notre Bienheureux fit briller sur le siège de Ratisbonne un zèle éminemment apostolique, une inépuisable charité pour les pauvres, et une remarquable sagesse dans l'ordonnance de sa maison. Mais au bout de deux ans, ayant déposé le bâton

1) *Histoire des sciences naturelles au moyen âge.*

pastoral entre les mains du pape Urbain IV, il rentra dans son cloître, pour y vivre en simple religieux et reprendre son enseignement.

Les derniers écrits du Maître furent l'admirable livre *sur le Sacrement de l'Eucharistie*, et l'opuscule *de l'Union à Dieu*, charmante fleur mystique au suave parfum de laquelle il voulait se fortifier à l'approche du trépas.

Albert avait atteint sa quatre-vingt-troisième année, quand un jour, au milieu d'une leçon publique, la mémoire lui fit tout à coup défaut. Voyant en cet accident un avertissement céleste et l'annonce de sa fin prochaine, l'humble vieillard adressa un touchant adieu à son auditoire, et descendit, pour n'y plus remonter, de cette chaire où sa parole avait jeté tant d'éclat. Dès lors il ne vécut plus que dans la pensée de la mort : chaque jour il visitait l'endroit fixé pour sa sépulture, et récitait l'office des défunts pour lui-même, comme pour un trépassé. Enfin, le 15 novembre 1280, à l'âge de 86 ans, Albert le Grand cessa de vivre sur la terre pour commencer à vivre éternellement au ciel. Longtemps après, son tombeau ayant été ouvert, on trouva le corps entier, exhalant une agréable odeur et retourné la face contre terre, position habituelle du Bienheureux quand il priait. De nombreux miracles attestèrent sa sainteté (1).

Tel est l'homme que Dieu avait prédestiné à être le maître du Docteur angélique. Nos jeunes lecteurs, que nous ne perdons pas de vue en écrivant ces pages, voudront bien nous pardonner les proportions faites ici au portrait d'Albert le Grand. Ils apprendront de ce chapitre com-

(1) Rodolphe, *Vie du B. Albert le Grand.*

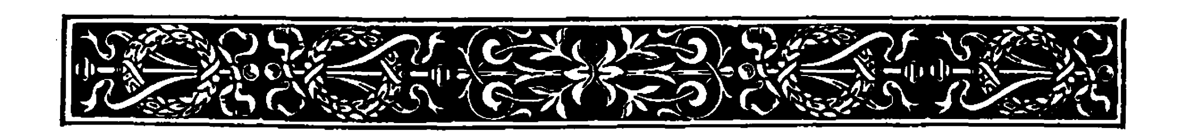
ment l'intervention de la Mère de Dieu, invoquée avec amour, dissipe les obscurités de l'étude et montre à chacun sa voie.

Ils apprendront aussi de quel prix inestimable est pour l'adolescent la rencontre de maîtres chrétiens, au front desquels resplendit la double auréole de la science et de la vertu.

Les deux noms de Thomas d'Aquin et d'Albert le Grand se renvoient les mutuels rayons d'une lumière éclatante : la célébrité du maître ajoute à la gloire du disciple, et plus encore la gloire du disciple grandit l'honneur du maître.

Albert éclaira la jeunesse de Thomas par sa réputation justement acquise, et Thomas illumina la vieillesse d'Albert par la splendeur de sa renommée. Le philosophe servit d'introducteur au théologien, et se vit sans amertume dépassé par lui dans la voie qu'il avait frayée. Après avoir prédit le succès de saint Thomas, il fut le premier à y applaudir. Il eut révélation de sa mort, et lui garda dans son cœur un impérissable souvenir. Plus qu'octogénaire, il n'hésita pas à quitter Cologne et à entreprendre un long voyage pour venger la mémoire de son cher disciple, attaquée, disait-on, dans les Ecoles de Paris.

Tous les deux enfin, les plus vastes génies peut-être du XIII[e] siècle et des âges suivants, comblés d'éloges par leurs contemporains et la postérité, ont pu être comparés à ces deux grands luminaires dont il est parlé au premier chapitre de la Genèse, placés par Dieu au firmament pour éclairer le monde. Le premier, le plus brillant, est saint Thomas d'Aquin, docteur de l'Eglise ; le second est le bienheureux Albert le Grand.



CHAPITRE X

LA MANIFESTATION DU GÉNIE

Erumpet quasi mane lumen tuum.
ISAI., LVIII, 8.
Votre lumière éclatera comme l'aube du matin.

FRÈRE Thomas, dit un biographe, se rendit à Cologne avec l'ardeur d'un cerf altéré qui court vers l'eau pure des fontaines. Dès son arrivée, il adopta la ligne de conduite dont il ne devait plus se départir jamais : joindre, dans une mesure pour le moins égale, la culture du cœur à celle de l'esprit.

Afin de progresser dans la perfection religieuse, obligation capitale de l'état qu'il avait embrassé, il s'adonna particulièrement à trois choses : l'oraison, le recueillement, l'humilité.

A l'oraison il consacrait un temps considérable, c'était le meilleur de la journée ; gardant à la pensée le souvenir de Dieu, au dehors plein d'une retenue angélique, il se maintenait dans un recueillement tant intérieur qu'extérieur ; enfin, soigneux de pratiquer la plus profonde humilité, il s'effaçait volontiers, écoutait ses Frères avec déférence, parlait peu, et fuyait tout ce qui pouvait ressentir la vanité.

D'autre part, il se livra aux études avec une ardeur sans pareille, persuadé que dans un ministre des autels le défaut de science n'est pas moins funeste que le défaut de piété, et l'expose à cette terrible menace fulminée par Dieu lui-même, dans le prophète Osée (1) : *Parce que vous avez rejeté la science, je vous rejetterai moi aussi de mon sacerdoce, afin que vous n'en remplissiez plus les fonctions... Car*, dit un autre prophète (2), *les lèvres du prêtre seront les dépositaires de la science, et c'est de sa bouche que l'on recherchera les connaissances de la Loi, parce qu'il est l'Ange du Seigneur des armées.*

Notre novice savait apprécier l'avantage d'avoir pour guide dans les sciences sacrées un maître tel que le bienheureux Albert. Il trouvait de plus, dans cette maison d'études, la sainte émulation du bon exemple, entouré qu'il était de jeunes religieux déjà d'une éminente vertu, et dont plusieurs ont mérité, comme lui, d'être placés sur les autels.

Silencieux et réservé par nature, Thomas demeura longtemps sans prendre part aux discussions scolastiques, sans proposer aucun argument, ni répéter une seule leçon ; mais attentif aux explications, laissant parler les autres, il réfléchissait en son esprit, et, la classe terminée, se hâtait de regagner sa cellule, où il notait avec soin ce qu'il avait appris.

Cette taciturnité extraordinaire fut remarquée, et avec cette pointe de malice qui de tout temps, paraît-il, a caractérisé les écoliers, plusieurs de ses rivaux, faisant allusion à sa stature, le surnommèrent le *grand Bœuf muet de Sicile*.

(1) Ch. IV, 6.
(2) Malachie, II, 7.

Albert, à la perspicacité duquel n'avait pas échappé, sans doute, l'attitude singulière de son nouveau disciple, suspendait son jugement. .Thomas lui avait été confié par le Général de l'Ordre, Jean le Teutonique. Ce vénérable vieillard l'avait amené de Rome à Cologne, et, en le remettant aux mains de Maître Albert, avait fait l'éloge de sa haute intelligence, attestée par des succès éclatants à l'Université de Naples. Quelle déception pour l'illustre professeur de ne rien rencontrer dans le jeune étudiant qui fît écho à ce que la renommée avait publié ! Une circonstance inattendue fit jaillir l'étincelle qui manifesta le génie.

On était arrivé à l'interprétation du livre de saint Denys l'Aréopagite sur les *Noms divins*. La leçon était difficile, les écoliers avaient peine à la suivre, et Thomas se montra d'une attention exceptionnelle. Un condisciple charitable, assis à ses côtés, pleinement convaincu que le pauvre Sicilien n'avait rien compris à une doctrine si relevée, s'offrit, au sortir de la classe, pour lui répéter la leçon. Notre novice accepta par complaisance, et se prêta très assidûment aux procédés obligeants de son compagnon. Mais voici qu'un jour l'officieux répétiteur s'embrouille dans une question qu'il ne saisissait qu'à demi, et, malgré ses efforts, ne peut achever sa démonstration. En ce moment, une lutte s'engage dans l'âme de notre Saint. L'humilité veut que Thomas pousse jusqu'au bout le rôle modeste d'un disciple qui apprend ; la charité réclame qu'il vienne en aide à un Frère animé des intentions les plus droites. Dans ce conflit d'un genre nouveau, la charité finit par triompher, et Thomas demande à son interlocuteur la permission de lui dire ce qu'il croit avoir compris. Il le fait d'une façon magistrale, éclaircit le passage obscur, en tire des déductions, et montre dans son raisonnement une

lucidité si parfaite, que l'étudiant, saisi d'admiration, demande à son tour que Frère Thomas veuille dorénavant lui servir à lui-même de répétiteur.

Le Saint, confus de cette prière qui choquait sa modestie, s'en défend de son mieux; il finit par consentir, mais à la condition expresse que personne n'en saura rien.

Le secret fut gardé par le trop consciencieux novice, bien qu'à certains moments il eût scrupule de tenir cachée aux supérieurs sa précieuse découverte. Un jour néanmoins il s'en ouvrit au maître des étudiants, lequel s'étant placé, sans être vu, près du lieu où se donnait la répétition, put se convaincre par lui-même de la réalité. Mais Dieu, qui se plaît à exalter les humbles, ménageait une manifestation plus éclatante de ce génie avide d'obscurité.

Une feuille de papier, recueillie par un condisciple devant la cellule de Frère Thomas, fut lue avec surprise et portée au régent des études. Sur cette feuille était résumée une des questions les plus ardues des *Noms divins*, avec une série d'arguments relatifs à l'interprétation donnée en classe, et enfin la solution complète des objections proposées. Le tout était présenté d'une manière si relevée et si savante, qu'on eût dit que saint Denys lui-même y avait expliqué sa pensée.

Albert demeura stupéfait de la science profonde que révélait cet écrit. Voulant par une épreuve décisive arriver à une certitude absolue, il enjoignit au maître des étudiants d'avertir le jeune religieux qu'il aurait le lendemain, en séance publique, à soutenir une thèse dont le sujet était d'une difficulté majeure. Sincèrement convaincu de son incapacité, Thomas eût volontiers paré le coup; mais contraint de céder en vertu de la sainte obéissance, il recourut à l'oraison.

Le Père des lumières, qui découvre ses plus hauts secrets aux petits et aux humbles, exauça notre Saint au delà de sa demande. Le moment solennel arrive ; après avoir réfuté, l'un après l'autre, divers arguments non moins subtils que pressants, Thomas se mit à reprendre tout ce qui avait été dit, et expliqua le point en litige au moyen d'une distinction lumineuse qui ravit toute l'assistance. « Frère Thomas, dit gravement Albert, vous ne parlez pas à la façon d'un répondant, mais comme un docteur qui conclut. — Maître, reprit sur le ton de l'excuse l'humble disciple, s'il est une autre manière de répondre, je ne la vois point. — Eh bien ! poursuivit Albert le Grand, voyons si vous résoudrez mes objections avec la même assurance. » Et il lui en proposa quatre, telles qu'on pouvait les attendre de la part d'un si grand maître, décidé à presser son adversaire jusqu'à lui faire rendre les armes. Saint Thomas répéta les quatre arguments, les réfuta l'un après l'autre, et finit par poser un principe qui ne laissait plus de place à la moindre objection.

Aussi franc et généreux qu'il était modeste, le bienheureux Albert, en voyant se lever comme un soleil qui allait éclipser la renommée de tous les autres docteurs, ne put contenir sa joie. Il félicita son jeune disciple, et tourné vers les étudiants, dit avec un accent prophétique : « Ah ! vous appelez Frère Thomas un *Bœuf muet !* Eh bien, moi, je vous le dis, les mugissements de ce Bœuf retentiront si loin qu'on les entendra d'une extrémité de la terre à l'autre. »

Un pareil témoignage échappé d'une bouche si autorisée ne put enfler le cœur du jeune homme. Thomas s'empressa de rapporter à Dieu le mérite de son succès et ne changea rien de sa simplicité habituelle. Mais sa réputation était désormais fondée. Maître Albert recourait à lui pour re-

prendre le développement des questions les plus relevées de la scolastique. Ses propositions étaient sans réplique, ses explications sans obscurité ; on l'écoutait comme un oracle, on le proclamait la merveille du siècle. Après le livre de saint Denys l'Aréopagite, le bienheureux Albert ayant expliqué la Morale d'Aristote, saint Thomas l'étudia fort avidement et en écrivit des commentaires, qu'il donna, par modestie, comme le résumé des leçons de son maître. Il sut, en élevant les sentences du Stagyrite jusqu'aux maximes évangéliques, faire en quelque sorte du philosophe païen un philosophe chrétien.

Il n'y eut bientôt qu'une voix parmi les professeurs et les écoliers pour proclamer Frère Thomas digne d'aller étudier dans la première université du monde. Sur ces entrefaites, le Chapitre général de l'Ordre assigna Maître Albert à Paris, pour y recevoir le doctorat et occuper une des deux chaires réservées aux Frères Prêcheurs ; il fut décidé en même temps que saint Thomas l'accompagnerait dans la métropole des lettres. C'était en 1245.





CHAPITRE XI

COUVENT DE SAINT-JACQUES. — LE PROFESSEUR

Ista sapientia quam sine fictione didici et sine invidia communico.

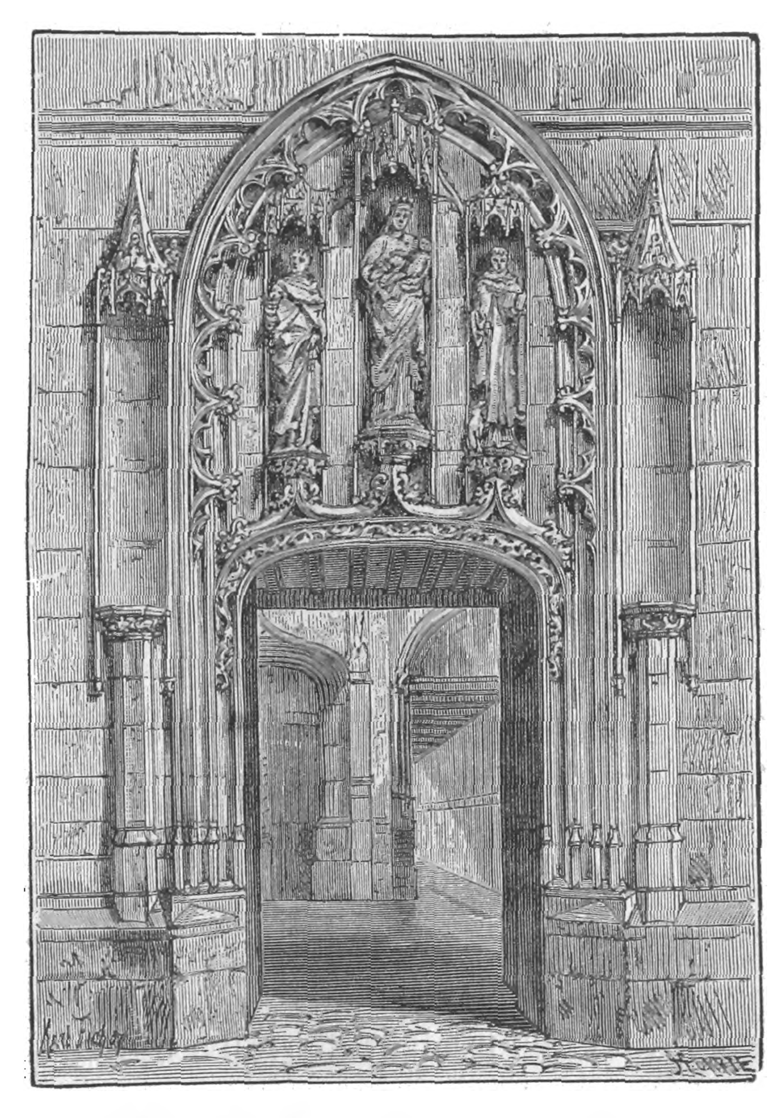
SAP., VII, 13.

Cette sagesse que j'ai apprise sans détour, je la communique sans envie.

Nos deux voyageurs se mirent en route, se conformant aux usages des pauvres, disons mieux, aux coutumes inaugurées par saint Dominique et ses premiers disciples. Le bâton à la main, les épaules chargées du bréviaire et de la Bible, — saint Thomas y ajoutait le livre des *Sentences*, — ils marchaient depuis l'aube jusqu'au milieu du jour. S'arrêtant alors au bord d'une fontaine, ils mangeaient le pain quêté en chemin, et après un court repos, reprenaient joyeusement leur route. Le soir, ils s'efforçaient de trouver un gîte en quelque monastère, ou allaient frapper à la porte d'une maison charitable, laissant en échange de l'hospitalité reçue des paroles de bénédiction, parfois même des grâces de salut corporel ou de réconciliation avec Dieu.

En arrivant dans la capitale de la France, Albert et son jeune compagnon se dirigèrent vers le couvent de Saint-Jacques, situé au sommet de la montagne Sainte-Geneviève, rive gauche de la Seine.

C'était en 1217, que s'étaient établis à Paris les premiers Prêcheurs, sous la conduite du bienheureux Mannès, frère de saint Dominique. Après dix mois d'une vie inconnue dans un logement provisoire, ils s'étaient vus transportés



PORTE DU COUVENT DE SAINT-JACQUES

Gravure extraite de l'*Année Dominicaine*, Paris.

à leur résidence définitive par un concours de circonstances providentielles.

« En ce temps-là, écrit le P. Lacordaire (1), Jean de Ba-

(1) *Vie de saint Dominique*, chap. XIII.

rastre, doyen de Saint-Quentin, chapelain du roi et professeur à l'Université de Paris, avait fondé à l'une des portes de la ville, appelée la porte de Narbonne ou d'Orléans, un hospice pour les pauvres étrangers. La chapelle de l'hospice était dédiée à l'apôtre saint Jacques, si célèbre en Espagne, et dont le tombeau est l'un des plus grands pèlerinages du monde chrétien. Soit que les Frères espagnols s'y fussent présentés par dévotion ou de toute autre manière, Jean de Barastre vint à savoir qu'il y avait dans Paris des religieux nouveaux qui prêchaient l'Evangile à la façon des apôtres. Il les connut, les admira, les aima, et sans doute comprit l'importance de leur institut, puisque, le 6 août 1218, il les mit en possession de cette maison de Saint-Jacques, qu'il avait préparée à Jésus-Christ dans la personne des étrangers. Jésus-Christ reconnaissant lui envoya de plus illustres hôtes que ceux sur lesquels il comptait, et le modeste asile de la porte d'Orléans devint un séjour d'apôtres, une école de savants, et le tombeau des rois.

« Le 3 mai 1221, Jean de Barastre confirma par un acte authentique la donation qu'il avait faite aux Frères, et l'Université de Paris, à la prière d'Honorius III, abandonna les droits qu'elle avait sur ce lieu, en stipulant toutefois que ses docteurs, à leur mort, y seraient honorés des mêmes suffrages spirituels que les membres de l'Ordre, à titre de confraternité. »

Le premier prieur de Saint-Jacques fut Matthieu de France, homme docte, tout préparé à l'instruction des peuples, dit Etienne de Salanhac, et qui avait passé sa jeunesse dans les écoles de la capitale.

Dire combien d'étoiles dominicaines brillèrent en ce lieu

par la science et la sainteté ne serait pas chose facile. « De la maison de Saint-Jacques, écrit Touron, on vit sortir de célèbres écrivains, des prédicateurs zélés, plusieurs confesseurs de nos rois pendant trois ou quatre siècles, un grand nombre de prélats et de cardinaux, et le premier religieux du même Ordre qui soit monté sur la chaire de Saint-Pierre, sous le nom d'Innocent V. »

La renommée du couvent de Saint-Jacques rejaillit sur les autres couvents du royaume, et le peuple désignait tous les Dominicains de France sous le terme de *Jacobins*, formé du nom latin de l'apôtre saint Jacques. Il en fut ainsi jusqu'aux jours néfastes où des hommes sanguinaires, transformant en club le séjour de la prière et de l'étude, marquèrent d'une flétrissure imméritée ce nom qu'avait entouré d'honneur, pendant près de six siècles, la vénération publique.

A peine installé dans sa nouvelle résidence, Frère Thomas commença par suivre les cours préparatoires au baccalauréat qu'il avait ordre de recevoir. Ce ne fut point sous le fameux docteur franciscain Alexandre de Halès qu'il étudia, mais bien au collège même de Saint-Jacques. Les Pères de Réchac, Touron, et autres biographes français, réfutent longuement l'opinion contraire. Albert le Grand continua donc sa fonction de maître du Docteur angélique, et Thomas d'Aquin, à Paris comme à Cologne, toujours l'élève studieux, le religieux modèle, disposait en son esprit aussi bien qu'en son cœur des ascensions rapides vers les sommets de la science et de la sainteté.

Après le temps régulier des études, Frère Thomas prit le grade de bachelier en théologie. Il dut passer alors du rang modeste de disciple à la chaire de maître, et consacrer

aux jeunes religieux de l'Ordre les prémices de son enseignement. Rien n'était plus juste.

« Le fils de Jacob, observe Guillaume de Tocco, distribua gratuitement à ses frères le froment de l'Egypte; ainsi notre nouveau Joseph commença-t-il par nourrir ses frères en Religion du pain de la parole divine, afin de pourvoir ensuite avec libéralité l'Eglise entière des aliments de la céleste sagesse. »

Cependant ce ne fut point Paris, mais Cologne qui eut l'honneur de ses débuts.

En effet, au Chapitre de 1248, les supérieurs de l'Ordre avaient pris une décision fort importante touchant le développement des sciences théologiques. Jusqu'alors, il n'y avait eu dans la famille de saint Dominique qu'une seule maison d'*Etude générale,* celle de Paris, et chaque province dominicaine y envoyait ses sujets les plus distingués. De ce centre unique repartaient également les nombreux professeurs qui dans chaque couvent offraient au clergé un cours public de théologie.

Or, quoique très vastes, les bâtiments du grand collège de Saint-Jacques étaient devenus insuffisants pour contenir une agglomération de religieux dépassant alors le nombre de cinq cents.

L'assemblée de 1248 vota donc la création de quatre nouvelles *Etudes générales :* Bologne pour les provinces d'Italie, Montpellier pour la province dite de Provence, Oxford pour la province d'Angleterre, et Cologne pour la province d'Allemagne. En même temps, elle désigna les religieux qui devaient inaugurer l'enseignement dans chacune de ces maisons. Maître Albert fut tout naturellement choisi pour diriger la nouvelle *Etude générale* de Cologne, et, sur sa demande, on lui

adjoignit comme *bachelier* son disciple de prédilection, Frère Thomas d'Aquin.

Notre Saint repartit donc pour l'Allemagne, vers la fin de l'année scolaire 1248, afin d'ouvrir les cours au mois de novembre suivant.

Il fut chargé d'abord de *lire*, selon le terme d'alors, c'est-à-dire d'expliquer le *Maître des sentences*. Cet ouvrage, composé d'après les écrits des Pères, eut dès son apparition une très grande vogue, et, faute d'un meilleur recueil, devint pour les professeurs de théologie le thème en quelque sorte obligé de leurs leçons. A notre grand docteur était réservé de fixer pour jamais l'enseignement théologique dans sa *Somme* immortelle. Mais n'anticipons pas.

Saint Thomas dut, en outre, expliquer à ses élèves l'Ecriture sainte et quelques traités d'Aristote. En même temps il composait l'opuscule *Des principes de la nature* et celui *De l'être et de l'essence*. Ce dernier a été de la part de l'éminentissime cardinal Joseph Pecci l'objet d'un commentaire, qui résume en des pages lumineuses toute la philosophie, pour ainsi dire, du Docteur angélique, et révèle dans le frère de S. S. Léon XIII le métaphysicien consommé.

C'est vers cette époque que Thomas fut promu aux ordres sacrés, et bientôt au sacerdoce. Il célébra sa première messe avec les ardeurs d'un séraphin, et dès lors, remarquent tous ses biographes, son union avec Dieu devint plus intime.

Il y avait environ quatre ans que le jeune professeur enseignait à Cologne avec une réputation chaque jour croissante, lorsque le Chapitre général le désigna pour se rendre à Paris, afin de parcourir la carrière qui devait le conduire au doctorat. Trois grands personnages de l'Ordre prirent l'initiative de cette décision : Jean le Teutonique,

Maître général, Albert le Grand et Hugues de Saint-Cher, premier Dominicain honoré de la pourpre romaine.

Le commandement des supérieurs fut un coup terrible pour l'humilité de notre Saint; mais, fils d'obéissance avant tout, il courba la tête, et quitta l'Allemagne au mois de septembre 1252. En traversant la Belgique, il s'arrêta chez Adélaïde de Bourgogne, épouse de Henri III, duc de Brabant. La vertueuse princesse fut si charmée de la conversation du jeune religieux et des conseils qu'il lui donna, qu'elle voulut les avoir par écrit. Saint Thomas ne put s'y refuser, et lui envoya peu après un petit ouvrage qui est rangé dans ses Opuscules sous ce titre : *du Gouvernement des Juifs*.

Cette question des Juifs, si vivement agitée de nos jours, se posait déjà au moyen âge. La duchesse de Brabant, qui avait dans ses Etats quantité de Juifs usuriers, demandait quelle conduite tenir à leur égard, et à quels usages employer l'argent arraché de leurs mains perfides. Le saint Docteur, tout en reconnaissant que le Juif, par suite de son crime affreux, le déicide, ne peut, d'après le droit du temps, jouir de la liberté commune et doit être traité en esclave, incapable par conséquent de posséder, recommande d'user de modération pour qu'on lui laisse largement les choses nécessaires à la vie. Quant à l'argent, fruit de ses usures, qu'il soit rendu aux pauvres victimes de son exploitation, ou qu'il passe en bonnes œuvres.

En suivant la trace de saint Thomas, nous le trouvons ensuite chez les Frères Prêcheurs de Louvain, remplissant la fonction de diacre à une grand'messe célébrée par le bienheureux Albert. Le pupître dont il se servit pour chanter l'Evangile a été soigneusement gardé, et pendant la tenue du Chapitre général de 1885, dans le nouveau cou-

vent de Louvain, on le voyait placé au milieu du chœur Les Mémoires de l'ancien couvent ajoutent que le Docteur angélique fit aux religieux quelques leçons. Ce renseignement n'a rien qui étonne : telle était déjà la réputation du jeune professeur que, dans les monastères où il passait, on désirait l'entendre parler sur l'Ecriture sainte ou la théologie.

L'année suivante, il revenait dans le Brabant pour affaires concernant les chanoines de Tirlemont. Les archives du Chapitre conservaient l'acte de cette visite, signé du serviteur de Dieu, à la date du vendredi 31 octobre 1253.

A Paris, Thomas entra comme assistant de maître Elie Bruneti, dans l'école des religieux étrangers à la France — *Schola externa* — où lui-même avait jadis étudié. Dès les premières leçons, le succès dépassa toute attente ; les vastes salles de Saint-Jacques devinrent insuffisantes, tant les auditeurs se présentaient nombreux, pour écouter un professeur si distingué.

Guillaume de Tocco trace ainsi le caractère de son enseignement :

« Chargé d'un cours, au titre de bachelier, Frère Thomas se mit à répandre à flots pressés les secrets de ses méditations. Dieu lui versa d'en haut une science si vaste, et mit sur ses lèvres une doctrine si ample, qu'il semblait surpasser tous les maîtres, et provoquer plus qu'aucun autre les écoliers à l'amour de l'étude, par la clarté de son exposition. Il savait, en effet, découvrir de nouveaux aperçus, trouver une matière neuve et lucide de définir, et amener des raisonnements inattendus. En l'écoutant, personne ne doutait que Dieu n'eût éclairé son esprit des rayons d'une lumière nouvelle, et donné assez de fermeté à son

jugement pour que, sans hésiter, il proposât et écrivît les solutions heureuses qui lui avaient été inspirées du ciel. Au commencement de son professorat, il composa sur les *Sentences* un ouvrage élégant de style, profond de pensée, remarquable de clarté, dans lequel, pour appuyer ses raisons, il va chercher les sciences humaines, les conduit comme des servantes devant le trône de la divine Sagesse, les oblige à rendre hommage à leur reine, et les met en parfait accord avec les oracles sacrés. « Que personne, ajoute l'auteur, ne trouve absurde cette méthode de recourir aux sciences du siècle pour soutenir les maximes de la Sagesse éternelle, puisque de la même intelligence divine émanent les objets de toutes les connaissances, tant les vérités de l'ordre révélé que les principes du raisonnement humain. »

L'Université félicita les Prêcheurs d'avoir en Frère Thomas un si savant religieux, et le chancelier de Paris, Emeric, accorda au jeune professeur la Licence, dans les premiers mois de 1256. En même temps il insistait pour qu'on l'obligeât à prendre au plus tôt le grade supérieur. Honoré du Doctorat, Thomas d'Aquin enseignerait dès lors avec la plénitude de l'autorité, et servirait plus avantageusement l'Eglise.





CHAPITRE XII

LE DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

Rigans montes de superioribus tuis, de fructu operum tuorum satiabitur terra.
Ps. CIII, 14.

De vos sommets vous arroserez les montagnes, et la terre sera rassasiée du fruit de vos œuvres.

Au moment où notre Saint va se soumettre aux épreuves qui lui assureront la palme de Maître en théologie, une intéressante question se pose pour nous. Qu'était ce docte corps de professeurs qui se préparait à ouvrir ses rangs à l'humble moine?

L'Université de Paris, préparée peu à peu, aux XIe et XIIe siècles, par l'établissement de diverses écoles, mais régulièrement constituée par un acte royal de l'an 1200, dut en grande partie sa prospérité à la haute protection des rois de France et des souverains pontifes.

« A cette époque, dit un chroniqueur (1), l'étude des lettres était florissante à Paris, et nous ne voyons pas qu'il y ait eu jamais, ni à Athènes, ni en Egypte, ni en quelque autre partie du monde, une affluence comparable à celle

(1) Rigord, *Gestes de Philippe-Auguste.*

que l'on trouvait alors dans cette ville. Les écoliers n'y étaient pas seulement attirés par l'admirable aménité du lieu et par l'abondance de tous les biens, mais aussi à cause de la liberté et du privilège d'immunité spéciale que le roi Philippe-Auguste et son père leur avaient accordés. »

Ce nom d'*Université*, appliqué à l'ensemble des écoles, fut, d'après certains auteurs, mis en usage par extension du mot latin *Universitas*, que portaient diverses bulles adressées par Innocent III au corps des maîtres et à celui des écoliers. Suivant d'autres, il vient de l'universalité des sciences qu'on y enseignait.

L'Université se composait de quatre Facultés : Théologie, Droit, Médecine et Arts libéraux. Les Arts se subdivisaient en deux cours : l'un, appelé *Trivium*, comprenait la Grammaire, la Logique ou Dialectique, et la Rhétorique, et conduisait au second, nommé *Quadrivium*, ayant pour objet l'Arithmétique, la Géométrie, la Musique et l'Astronomie.

Par suite du grand nombre des étudiants — 30000 au XIIIe siècle — et de leur diversité d'origine, la Faculté des arts, à Paris, était distinguée elle-même en quatre nations : France, Angleterre, Picardie et Normandie. Chacune d'elles avait son procureur, chaque Faculté son doyen; le chef de l'Université, choisi toujours parmi les docteurs ès arts, portait le titre de Recteur. Enfin, le Chancelier, représentant du Pape, avait droit d'inspection sur l'enseignement; il conférait les grades et délivrait les diplômes.

Les principales écoles universitaires étaient celles du cloître Notre-Dame, de Saint-Victor-l'Abbaye et de Sainte-Geneviève. En 1256, d'après un manuscrit récemment découvert, la Maison de Sorbonne était fondée par le doc-

teur Robert de Sorbon, confesseur du roi, à l'intention principalement des étudiants pauvres. C'est à la Sorbonne que se conférèrent dans la suite les grades théologiques. Enfin les réguliers établis dans la capitale agrégèrent leurs écoles conventuelles à l'Université, et purent jouir dès lors de toutes ses franchises.

Au collège de Saint-Jacques, le religieux muni du titre de bachelier par le supérieur de l'Ordre ou par le Chapitre général, expliquait d'abord le *Maître des Sentences*, dans l'école de quelque docteur ; à la fin de la première année, il obtenait du chancelier de l'Eglise de Paris la *Licence*, c'est-à-dire, selon l'étymologie même du mot, la permission d'enseigner comme Maître.

« Le nouveau licencié inaugurait son enseignement par une leçon solennelle donnée dans la salle des audiences de l'évêché. C'était ce qu'on appelait, dans le langage du temps, tenir sa cour. Tous les docteurs étaient présents, ainsi que l'évêque et le chancelier de l'Eglise de Paris.

« Pendant la seconde année, le licencié continuait ses leçons. Il avait alors une école à lui, mais, comme l'année précédente, il devait encore commenter le texte des *Sentences ;* car, s'il était Maître de droit, il ne l'était pas encore de fait. Enfin, la troisième année, le professeur, affranchi de toute direction, était libre de choisir le sujet de son cours. On lui adjoignait un bachelier, qui, sous ses auspices, s'exerçait à son tour sur le livre des *Sentences*. A la fin de l'année, le Maître lui rendait bon témoignage, et, de concert avec le prieur de Paris, le présentait à la licence. Au bout de ces trois ans d'enseignement, le religieux ordinairement cédait sa place ; mais il conservait jusqu'à la fin

de ses jours le titre, si glorieux au moyen âge, de Maître en théologie de l'Université de Paris » (1).



UNE SÉANCE DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS
D'après une miniature d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale.
Extrait de *Jean Gerson*, Emm. Vitte, éditeur.

Un détail curieux nous fait mieux connaître la physionomie de ces écoles universitaires. Les professeurs ne dictaient point de cahiers; mais après s'être préparés avec

(1) *Année dominicaine*, Mars.

soin, ils débitaient leurs leçons comme des harangues; les écoliers retenaient ce qu'ils pouvaient, ou prenaient quelques notes sur les points essentiels. Afin de leur faciliter ce travail, on jonchait le sol d'une paille épaisse, sur laquelle ils s'asseyaient. Cette coutume toutefois admettait des exceptions, à en juger par diverses miniatures de l'époque, qui représentent les écoliers assis sur des bancs.

L'imprimerie n'existant pas, les livres, tous écrits à la main, étaient assez rares. Saint Louis, protecteur des lettres, désira combler cette lacune. Il avait appris en Palestine qu'un sultan faisait rassembler bon nombre d'ouvrages favorables à la religion musulmane, et en composait une bibliothèque ouverte aux savants de ses états. Jaloux de faire servir cet exemple à la cause de la vérité, le sage roi commanda de transcrire à ses frais tous les manuscrits que l'on pourrait découvrir dans les monastères. Ces exemplaires précieux furent rangés ensuite dans une salle voisine de la Sainte-Chapelle, et mis sous la garde de Vincent de Beauvais, Dominicain d'une érudition profonde, auteur d'une sorte d'encyclopédie intitulée le *Triple Miroir*.

Lorsque saint Thomas connut par la bouche de ses supérieurs l'invitation qui lui était faite de recevoir le doctorat, il allégua, pour s'en défendre, toutes les raisons que l'humilité pouvait suggérer.

Une vision céleste le fit triompher de sa répugnance. D'après les usages, il fallait présenter un texte de l'Ecriture, fournissant avec l'objet des discours préliminaires, toute la matière de la discussion. L'application de chaque mot du texte donnait au candidat les moyens de faire valoir la

finesse de son esprit et la profondeur de son jugement. Dans cette circonstance, l'homme de Dieu défiant de lui-même et plein d'anxiété eut recours à l'oraison.

Accoutumé à tirer des saintes Ecritures la formule de ses prières, il commence le psaume XI : *Salvum me fac, Domine... Seigneur, sauvez-moi, parce que le Saint fait défaut sur la terre, et que les vérités diminuent parmi les enfants des hommes.* Au milieu de ses soupirs, il s'endort, et voit en songe un religieux de l'Ordre, à l'aspect vénérable (1). « Frère Thomas, demande l'envoyé céleste, pourquoi priez-vous avec tant de larmes? — C'est, répond le jeune licencié, que l'on m'impose l'obligation de recevoir le doctorat, et ma science ne peut suffire à cette tâche ; je ne sais même quel sujet de thèse présenter. » Le personnage mystérieux dit alors : « Mon fils, ne craignez pas, Dieu est avec vous ; prenez le grade de Docteur, et pour sujet de thèse choisissez ce verset : *Rigans montes de superioribus tuis, de fructu operum tuorum satiabitur terra. De vos sommets vous arroserez les montagnes, et la terre sera rassasiée du fruit de vos œuvres.* »

Thomas se réveilla et rendit grâces à Dieu. Le texte qui venait de lui être indiqué offrait matière aux plus heureux développements. Il était facile d'en faire l'application au Verbe incarné, Jésus-Christ, Roi des anges et des hommes, lequel, du trône de sa majesté, arrose des torrents de sa gloire les montagnes, c'est-à-dire les esprits célestes, et rassasie en même temps la terre, c'est-à-dire l'Eglise militante, du fruit de ses travaux et de sa mort. Mais aussi, ces

(1) Le chanoine Uccelli, savant italien, découvrait naguère, dans un *Procès de canonisation*, omis par les Bollandistes, et publié par lui, qu'au témoignage de saint Thomas, l'apparition ne fut autre que saint Dominique lui-même.

paroles se rapportaient prophétiquement à l'Ange de l'école, qui, des hauteurs du doctorat, allait déverser ses enseignements, comme une pluie féconde, sur les esprits éminents, sans laisser pour cela de nourrir les âmes simples de la clarté de sa doctrine et de l'efficacité de ses exemples.

Notre Saint se disposait donc à paraître dans la chaire du docteur, lorsqu'éclata une tempête soulevée par l'envie. Certains maîtres et régents de l'Université, voyant les étudiants déserter leurs écoles, pour suivre les cours des réguliers, en furent outrés de dépit, et ne purent pardonner à ces derniers la supériorité de leur science et de leur enseignement. De là, mille chicanes, tracasseries odieuses, actes même d'insolence brutale contre les religieux. On en vint bientôt à exclure violemment Frères Prêcheurs et Frères Mineurs des chaires et des écoles universitaires.

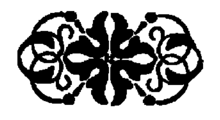
Plainte fut portée auprès du souverain pontife, arbitre suprême de pareils différends. Innocent IV avait essayé vainement jusqu'alors de pacifier les esprits, par ses lettres, ses bulles, ses délégués extraordinaires. Il mourut sur ces entrefaites; mais son successeur, Alexandre IV, réussit à opérer une réconciliation momentanée, et à faire réintégrer les religieux dans leurs fonctions et dans la jouissance de leurs prérogatives.

Tandis que cette affaire se concluait à la cour du pape, saint Thomas, étant à Paris, en eut révélation. Il priait la Reine du ciel pour le rétablissement de la paix, quand il vit en esprit un grand nombre de ses Frères, accablés de tristesse et faisant monter vers Dieu des supplications mêlées de sanglots. Il les considérait attentivement, et voici que devant ses yeux se déroule une banderole portant en lettres d'or : *Dieu vous a délivrés de vos ennemis et des mains de ceux qui vous haïssent.*

Ce ne fut néanmoins qu'une éclaircie pendant l'orage; la tempête reprit bientôt, comme nous le dirons dans l'un des chapitres suivants, et Thomas se trouva retardé encore pour l'obtention d'un grade qu'il méritait à tant de titres.

Enfin, grâce à l'intervention du pape et à celle du roi de France, l'agitation cessa, et le Saint fut prié de préparer sans retard sa thèse solennelle d'inauguration. Le 23 octobre 1257, en présence d'une brillante assemblée que l'éclat de son génie ravit d'admiration, il reçut, selon le cérémonial d'usage, les insignes de Docteur dans l'Université de Paris.

Un autre religieux, la gloire de l'Ordre séraphique, saint Bonaventure, partageait avec lui l'honneur de cette journée.





CHAPITRE XIII

UNE SAINTE AMITIÉ

Stemus simul.

Tenons-nous unis.

ISAI., L, 8.

Le nom de Saint Bonaventure vient de se rencontrer sous notre plume : nos jeunes lecteurs nous sauront gré de consacrer ce chapitre à la sainte amitié qui unit, de leur vivant, deux des plus grands docteurs de l'Eglise.

On peut lire au chapitre vɪᵉ de l'Ecclésiastique l'éloge de l'amitié, et la différence que le Sage établit entre le faux ami et l'ami véritable :

Le premier est *ami pour un temps ; il ne demeure pas au jour de la tribulation. Compagnon de la table, il se retire quand vient l'épreuve, change alors ses sentiments en inimitié, met à nu ses rancunes et se répand en invectives.*

Bien autre est l'*ami fidèle. Ni l'or ni l'argent ne peuvent lui être comparés ; il est une protection puissante, un gage de vie et d'immortalité : qui l'a rencontré a découvert un trésor.*

Le Saint-Esprit ajoute que *la possession d'un tel ami est le partage de ceux qui craignent Dieu.*

C'est assez dire qu'il n'y a pas d'amitié, digne de ce nom, en dehors de la vertu. Par les seules lumières naturelles, Cicéron avait découvert cette loi fondamentale : il le démontre avec élégance dans un Dialogue justement célèbre.

Mais si l'amitié suppose de telles assises, elle ne requiert pas moins, pour être parfaite, des similitudes de talents, de goûts, de mœurs, de condition sociale, et même, s'il se peut, l'égalité d'âge. Aussi le Créateur, qui répartit, selon la libre disposition de sa providence, les dons de nature et de grâce, apanage de chacun, peut-il seul préparer en deux êtres privilégiés l'idéal de l'amitié.

Le Docteur angélique et le Docteur séraphique offrent dans leurs personnes ces qualités multiples, cette ressemblance parfaite, principe d'une liaison aussi pure qu'inaltérable.

L'un et l'autre ont la même patrie terrestre. Thomas vient à la lumière sous le ciel enchanteur du pays napolitain ; Bonaventure, plus âgé de quatre ans, voit le jour à Bagnorea, en cette belle province de Toscane qu'un historien (1) appelle la *fleur de l'Italie.* Son père, Jean de Fidenza, et sa mère, Marie de Ritelli, sont tous deux de noble race, comme les parents de Thomas d'Aquin.

A quatre ans, il est préservé du trépas par la bénédiction de François d'Assise, auquel sa mère est venue le présenter, en demandant un miracle. Cette femme reconnaissante promet de consacrer son fils à Dieu, dans l'Ordre des Frères Mineurs, et le saint patriarche, entrevoyant dans une extase prophétique la future destinée de cet enfant, s'écrie : *O buona ventura*, *O bonne aventure!* Dès lors *Bona-*

(1) Galesini.

venture devient son nom, en s'ajoutant à *Jean*, celui de son baptême.

L'enfant grandit sous l'œil de sa pieuse mère. Ainsi que son émule de Naples, il prime dans les écoles; par une attention spéciale de la Reine des anges, son adolescence,



SAINT BONAVENTURE ET SAINT THOMAS
par Fra Angelico — Chapelle de Nicolas V, au Vatican.

immaculée comme celle de saint Thomas, ne connaît point les luttes qui affermissent la vertu du jeune seigneur d'Aquin.

Parvenu à sa vingt-deuxième année, n'ayant pas oublié le vœu fait par sa mère à la suite de sa miraculeuse guéri-

son, il vient demander à Frère Haymon, Général des Mineurs, la robe de bure et le cordon de saint François. Après sa profession solennelle, il est envoyé terminer ses études théologiques dans cette ville de Paris, alors en si grand renom, à cause de son Université.

Pendant trois ans, Frère Bonaventure recueille les leçons d'Alexandre de Halès, religieux de son Ordre, homme de science et de vertu, surnommé le Docteur irréfragable. Les regards du maître s'arrêtent avec complaisance sur le disciple, dont l'air de candeur lui arrache cet éloge, si enviable pour tout jeune homme chrétien : *Il semble n'avoir point péché en Adam !*

Son amour des saintes Ecritures le porte à copier deux fois la Bible tout entière, et, sous le titre de *Carquois*, il compose, avec d'innombrables extraits des Pères, un livre dont chaque ligne est, au dire de l'un de ses traducteurs, une flèche meurtrière pour l'erreur, le vice ou l'hérésie.

Dans la foule des étudiants qui remplissent les écoles, le jeune Frère Mineur a distingué un jeune Prêcheur, vers lequel son âme se sent portée, comme autrefois l'âme de David était attirée vers l'âme de Jonathas. Le Docteur angélique et le Docteur séraphique se sont rencontrés : le baiser de saint Dominique et de saint François se retrouve sur leurs lèvres, et leur indissoluble amitié rappellera l'union toute sainte de Basile de Césarée et de Grégoire de Nazianze à l'école d'Athènes.

Les destinées de ces deux hommes semblent désormais s'unir, sans toutefois se confondre. Dans les similitudes de leur existence, et jusqu'en ses contrastes, le même souffle les anime, le même esprit les meut : le souffle du génie et l'esprit de sainteté.

On dirait deux fleuves majestueux, roulant dans des lits

parallèles, vers le même océan, leurs eaux limpides et fécondes.

Élevés à la même époque au grade de bachelier, ils reçoivent l'un et l'autre la mission d'enseigner leurs Frères; ils le font avec un égal succès. Même élévation de pensées, même abondance de doctrine, même distinction de langage. L'Université revendique l'honneur de les voir monter dans ses chaires, et, à raison de leur mérite, elle consent à devancer l'âge fixé par ses règlements. Les mêmes vexations retardent leur triomphe, les mêmes interventions leur obtiennent justice. Ils reçoivent ensemble le bonnet de docteur, et cette circonstance fait naître un rare conflit d'humilité. C'est à qui des deux s'effacera pour laisser à son ami la primauté de réception. Ici encore se réalise la parole des saints Livres : *L'aîné servira le plus jeune.* A force d'instances, Bonaventure obtient de céder le pas : il ne prend place qu'après Thomas d'Aquin.

Dans les luttes pour la liberté de l'enseignement théologique, et pour les privilèges des Ordres mendiants, les deux saints sont des premiers sur la brèche, et le traité du Docteur séraphique *Sur la pauvreté de Jésus-Christ* forme un digne pendant à celui du Docteur angélique *Contre les adversaires de la vie religieuse.*

Les productions de leur génie sont d'une fécondité qui dépasse les forces naturelles de l'esprit humain; on ne tarde pas à en pénétrer le mystère. Tandis qu'on entend des esprits célestes conférer avec Thomas d'Aquin touchant les plus hautes vérités, Bonaventure, interrogé sur la source où il puise sa prodigieuse science, répond en montrant son crucifix : « Voilà le livre qui m'instruit. »

Aussi a-t-il un talent merveilleux pour toucher les âmes. « Saint Bonaventure, dit la bulle qui le déclare Docteur de

l'Eglise, émeut le lecteur, en l'instruisant; pénètre jusqu'aux plus intimes replis de son âme; traverse son cœur de ses aiguillons séraphiques, et y répand l'admirable douceur de sa dévotion. »

C'est ici peut-être que l'on trouverait la distinction spécifique entre les œuvres de ces deux génies. Les écrits de saint Thomas sont avant tout rayons de lumière, éclairant les intelligences; ceux de saint Bonaventure sont plutôt rayons de chaleur, embrasant les âmes; les uns et les autres recueillis au même foyer : Dieu, qui est tout ensemble Vérité et Amour.

Que dire de leurs communes vertus?

Mêmes élans de charité, mêmes effusions de larmes dans la contemplation de Jésus crucifié et de Jésus-Eucharistie; mêmes divines caresses de la part du Sauveur.

On les surprend l'un et l'autre soulevés de terre au temps de leurs extases. Du tabernacle sort une voix qui rend témoignage à Thomas d'Aquin sur l'exactitude de sa doctrine; l'hostie sainte disparaît de l'autel, et, portée par un ange, est déposée sur les lèvres de Bonaventure (1).

Même piété filiale à l'égard de la Vierge Mère de Dieu. La dévotion précoce de saint Thomas pour l'*Ave Maria* nous est connue; la dévotion de saint Bonaventure pour la même prière le détermine, devenu Général des Franciscains, à établir dans tous ses couvents la pratique de l'*Angelus* du soir.

Envers les fondateurs de leurs Ordres, saint Dominique et saint François — sur les tombeaux desquels, selon la délicieuse pensée du Père Lacordaire, *fleurirent ensemble* nos deux grands Docteurs — leur dévotion fut celle des fils

(1) S. Antonin, *Chron.* 3e partie.

les plus aimants. Saint Thomas ne passait aucun jour sans étudier les actions de saint Dominique, et saint Bonaventure a laissé couler toute son âme dans la *Légende* ou *Vie* de son séraphique Père saint François.

Un jour qu'il était absorbé dans cette douce occupation, son ami venant le visiter l'aperçoit, à travers la porte entr'ouverte, élevé de terre, immobile et en extase. Il s'arrête, sans oser franchir le seuil. « Laissons, dit-il, un Saint travailler pour un autre Saint. »

Faut-il rappeler la modestie, la douceur, le support des ennemis, dont firent preuve Bonaventure et Thomas d'Aquin ?...

Il plaît à Dieu de manifester leur humilité par un contraste. Thomas demande assidûment la grâce de n'exercer jamais aucune charge, ni dans le cloître, ni dans l'Eglise : sa prière est exaucée. Bonaventure fuit les honneurs, et les honneurs vont à lui. Le suffrage de ses Frères en Religion le place à leur tête ; pendant dix-huit ans, il dirige l'Ordre séraphique avec ce tempérament de force et de suavité dont la Sagesse divine nous offre le mélange parfait dans le gouvernement du monde. Il a refusé l'archevêché d'York ; l'injonction formelle du souverain pontife lui confère, avec la pourpre romaine, le titre d'évêque d'Albano, l'un des sept suffragants de la Ville éternelle. Les deux nonces chargés de lui porter les insignes de sa dignité arrivent au couvent de Mugello, non loin de Florence. Ils trouvent Maître Bonaventure humblement occupé à laver la vaisselle, conformément à la règle de saint François, et ils suspendent le chapeau à une branche de cornouiller, attendant que, sa modeste besogne achevée, le nouveau prince de l'Eglise vienne recevoir les honneurs dus à son rang.

Pour achever un parallèle qui s'impose, il ne reste plus qu'à voir nos saints Docteurs réalisant dans la fin de leur trop courte carrière cette parole des Ecritures : *Aimables et belles durant la vie, leurs âmes n'ont pas été divisées même en la mort.*

Le B. Grégoire X a convoqué à Lyon un concile général, pour remédier aux maux de la chrétienté. Il a fait un appel spécial au Docteur angélique et au Docteur séraphique. Attaqué par la maladie en quittant Naples, saint Thomas succombe à l'abbaye de Fossa-Nuova. Saint Bonaventure arrive à Lyon, mais ne paraît dans ce concile, dont il est vraiment l'âme, que pour laisser à tous un plus vif regret de sa perte. Il prend une part active aux travaux préparatoires des séances, et prononce deux importants discours qui lui gagnent la confiance des Grecs eux-mêmes. Au sortir de la quatrième session, il éprouve une défaillance subite et se voit bientôt réduit à l'extrémité.

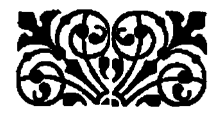
Dans l'impuissance de communier en viatique, par suite de vomissements fréquents, le saint évêque sollicite du moins la consolation d'adorer le corps du Seigneur. L'hostie consacrée est déposée sur sa poitrine : par un prodige inouï de la toute-puissance divine, elle pénètre au dedans (1). Il reçoit l'extrême-onction des mains mêmes du pape, et rend sa belle âme à Dieu, le 14 juillet 1274, quatre mois seulement après son saint ami.

En apprenant cette mort aux Pères du concile, Grégoire X s'écrie avec sanglots : « Elle est tombée, la colonne de la chrétienté; Frère Bonaventure a cessé de vivre ! » A la cérémonie des funérailles, un Prêcheur, le B. Pierre de Tarentaise, tire des larmes de tous les yeux, en commentant

(1) *Histoire abrégée*, par un Cordelier, Lyon 1747.

ce texte de l'Ecriture : *Je pleure sur toi, Jonathas, mon frère.* Les restes mortels du cardinal d'Albano sont déposés dans l'église de son Ordre ; des miracles illustrent sa tombe, et la cité lyonnaise le choisit pour patron. Bientôt mille voix s'élèvent, sollicitant pour le serviteur de Dieu l'honneur des autels. Après un procès juridique, Sixte IV, de l'Ordre des Mineurs, l'inscrit au catalogue des saints. Le 14 mai 1587, un autre fils de François d'Assise, Sixte-Quint, le couronne de l'auréole des Docteurs, vingt ans après qu'un pape de la famille dominicaine, saint Pie V, a décerné la même gloire à saint Thomas.

Tels furent, dans les nœuds de la plus sainte affection, les rapports du Docteur angélique avec le Docteur séraphique, bien dignes l'un et l'autre d'être proposés en exemple à la jeunesse studieuse, et de servir de modèles à ces touchantes amitiés de collège que le temps n'efface pas, mais qui réclament pour base indispensable la crainte de Dieu, et pour ciment l'amour de la vertu.





CHAPITRE XIV

LE DÉFENSEUR DES ORDRES MENDIANTS

Quis consurget adversus malignantes?
Ps. xciii, 16.
Qui se lèvera pour dissiper les complots de l'envie?



Outre les Ordres religieux militaires, issus des croisades, le moyen âge vit éclore, au milieu des troubles de la catholicité, les Ordres mendiants, destinés eux aussi à soutenir des luttes mémorables.

Différentes sectes d'hérétiques, appelés Cathares, Vaudois, Albigeois, Frérots, infestaient alors l'Europe, et, à la faveur d'une apparente austérité de mœurs, semaient parmi les foules des erreurs grossières. Ces faux réformateurs dénonçaient comme un scandale les revenus des églises et les richesses des monastères ; revenus et richesses qui étaient, en principe, un gage de la piété des peuples ou de leur reconnaissance pour de réels services, et que, dans le cours des siècles, avaient accrus une sage adminis- tion de ces mêmes biens, la vie sobre des moines et leurs travaux d'exploitation. D'autre part, le faste d'un trop grand nombre de clercs, contrastant avec le détachement affecté de ces hypocrites, discréditait le ministère de la pa-

role de Dieu. Il fallait donc, tant pour convertir ces fanatiques que pour prémunir les fidèles contre leurs séductions, des hommes au cœur d'apôtre, à la vie manifestement pauvre et mortifiée. Telle fut la pensée qui conçut et enfanta les Ordres mendiants.

Ne possédant point de terres, et vivant d'aumônes, les membres de ces familles religieuses s'adonnèrent au soin des âmes ; par l'exercice de la prédication et la confession, ils devinrent d'utiles auxiliaires pour le clergé séculier, en même temps qu'ils éclairaient l'Eglise par leur enseignement et leurs écrits.

Les plus anciens Ordres mendiants : Carmes, Augustins, Frères Prêcheurs et Frères Mineurs, ne tardèrent pas à se concilier l'estime et l'affection des fidèles, témoins de leurs vertus et de leurs travaux apostoliques. Les papes leur accordèrent des faveurs spirituelles nombreuses, et les princes chrétiens une honorable protection. Saint Louis, non content de les assister de ses royales aumônes, admettait parfois à sa table quelques-uns de leurs membres et s'inspirait de leurs conseils. Enfin, il plut à Dieu d'illustrer leurs berceaux par une pléiade d'hommes éminents en savoir et en sainteté.

Cette prospérité, ce renom, alluma bientôt le feu de l'envie. Des clercs séculiers, d'un mérite inférieur à celui des réguliers, ourdirent contre eux une persécution intestine, au grand scandale des fidèles, et au détriment de la justice non moins que de la charité. Ne nous étonnons point outre mesure de cette conspiration des passions humaines en des ministres des autels ; le divin Maître a pris soin de nous apprendre *qu'il est nécessaire que le scandale arrive ; mais malheur à l'homme auteur du scandale.*

L'opposition qui, dès 1243, avait commencé à gronder

sourdement, comme les roulements d'un tonnerre lointain, devint plus retentissante à partir de 1250, sous forme de railleries, chansons injurieuses, libelles diffamatoires, et finit par éclater, avec le fracas de la foudre, en 1255, dans un livre intitulé : *les Périls des derniers temps.*

L'auteur, Guillaume de Saint-Amour, docteur de Paris, y soutenait que les religieux mendiants, en laissant de côté le travail des mains, étaient en voie de damnation; qu'il ne leur était point permis de vivre d'aumônes; que ni le pape ni les évêques ne pouvaient les admettre à entendre les confessions ou à prêcher sans l'agrément du clergé paroissial; enfin qu'ils étaient positivement ces faux prophètes, précurseurs de l'Antéchrist, dont parlent les livres saints.

Sur dix-sept docteurs que comptait alors l'Université de Paris, trois seulement, outre l'auteur, adhérèrent à ce pamphlet. C'était une minorité infime; mais, comme, de tout temps, l'arrogance d'une poignée d'audacieux a su prévaloir sur la réserve des honnêtes gens, ce groupe hostile, cette réunion d'incendiaires, selon l'expression de Thomas de Cantimpré, déchaîna une foule d'écoliers libertins et désœuvrés, à l'effet de dénigrer les religieux et de porter jusqu'aux nues le nouvel écrit.

Sous le couvert des Ordres mendiants en général, l'ouvrage était dirigé contre les Frères Mineurs et les Frères Prêcheurs. Ces derniers surtout, sans être nommés, étaient désignés si clairement qu'on ne pouvait s'y méprendre.

Les fils de saint Dominique recoururent d'abord à l'assistance divine : des prières publiques furent faites dans les églises de l'Ordre. Mais, se voyant expulsés de leurs chaires d'enseignement, et plus que jamais entravés dans

l'exercice du saint ministère, ils en appelèrent au souverain pontife. De son côté, saint Louis, récemment arrivé de Palestine, dépêcha au Vicaire de Jésus-Christ deux docteurs, pour lui dénoncer le livre des *Périls des derniers temps*.

Alexandre IV reçut très paternellement les délégués du roi, et nomma pour examiner l'ouvrage une commission de quatre cardinaux. En même temps, il chargea le Général des Frères Prêcheurs de le soumettre à l'examen des meilleurs théologiens de son Ordre.

Un Français, Humbert de Romans, gouvernait alors la famille dominicaine ; il manda près de lui Thomas d'Aquin.

Déjà saint Bonaventure et Albert le Grand avaient, sur l'injonction de leurs supérieurs et le désir du Pape, répondu par quelques écrits aux attaques des adversaires ; mais, de l'aveu des contemporains, c'est à l'Ange de l'école qu'échut principalement la gloire d'être le *Défenseur des Ordres mendiants*.

La cour pontificale se tenait à Anagni, et, selon un usage dont on comprend assez la raison, les Généraux d'Ordres y avaient transféré leur résidence. Frère Thomas, guère plus âgé de trente ans, fut introduit dans le Chapitre où siégeaient les plus graves pères, ayant à leur tête le Maître général. « Mon fils, dit le Bienheureux Humbert, vous savez dans quel livre infâme sont attaqués les religieux, et spécialement ceux de votre Ordre. C'est à vous que nous confions le soin de venger l'honneur de vos Frères, et de confondre leurs ennemis. » Thomas reçut cette honorable commission avec larmes, et conjura les dignes supérieurs de l'assister auprès de Dieu. Lui-même se mit à prier, et parcourut ensuite le livre avec la plus minutieuse attention.

Il eut bientôt reconnu la mauvaise foi de l'auteur, et démêlé les erreurs dont ces pages étaient pleines.

Le lendemain, les religieux étant de nouveau réunis par ordre du Maître général, Frère Thomas, comme inspiré d'en haut, leur dit : « Mes Pères et mes Frères, ayez confiance au Dieu qui nous a appelés à son divin service. J'ai lu le livre accusateur : je l'ai trouvé sans aucun fondement théologique, et nullement étayé par les autorités qu'il invoque. A ce libelle je répondrai, avec le secours de l'Esprit Saint, par un ouvrage qui démasque l'erreur et dévoile le mystère d'iniquité. »

En peu de jours, Thomas d'Aquin eut conçu le plan et réuni les développements de l'opuscule publié plus tard sous ce titre : *Contre les adversaires de la vie religieuse.*

Il débute par trois versets du Psaume 82 : *Voici, Seigneur, que vos ennemis ont fait grand bruit, et que ceux qui vous haïssent ont levé la tête. Ils ont formé contre votre peuple un conseil plein de malice, et conspiré contre vos saints. Ils ont dit : « Venez, exterminons-les du milieu des nations, et qu'on ne se souvienne plus à l'avenir du nom d'Israël.* »

Après avoir appliqué ce passage aux attaques présentes, l'auteur annonce la division de l'ouvrage en trois parties.

Dans la première, saint Thomas rappelle succinctement l'origine, l'essence, la perfection de la vie religieuse, et les différentes fins pour lesquelles l'Eglise peut établir ou approuver un Ordre nouveau.

Dans la seconde, d'une assez grande étendue, il répond aux raisons de Guillaume de Saint-Amour, et donne le vrai sens des Ecritures et des Pères dont l'adversaire avait voulu s'appuyer.

Pour procéder avec plus de méthode, le saint auteur réduit la matière à six questions principales :

1° Est-il permis aux religieux d'enseigner?

2° Peuvent-ils entrer dans un corps de docteurs séculiers?

3° Peuvent-ils prêcher et confesser sans avoir charge d'âmes?

4° Sont-ils obligés de travailler de leurs mains?

5° Est-il permis aux religieux de quitter tous leurs biens sans se rien réserver, ni en particulier, ni en commun?

6° Peuvent-ils vivre des aumônes des fidèles?

La troisième partie est une réfutation complète de toutes les accusations injurieuses lancées contre les religieux mendiants. On leur reprochait la pauvreté de leurs habits, les voyages qu'ils entreprenaient pour les besoins du saint ministère, les affaires dont ils se chargeaient quelquefois par charité, leurs observances claustrales et leurs pénitences, la résistance qu'ils opposaient à leurs adversaires, une satisfaction trop marquée pour le succès de leurs travaux, les visites qu'ils faisaient à la cour des princes. Saint Thomas met à jour la malice qui essaie de soulever les multitudes contre les nouveaux venus, en les présentant comme des loups rapaces, de faux prophètes, des envoyés ou des précurseurs de l'Antéchrist. Il conclut en ces termes : « Par ce que nous venons de dire, avec l'aide de la grâce, pour repousser les reproches des méchants, il demeure prouvé qu'il n'y a point de condamnation à craindre pour ceux qui ont l'esprit de Jésus-Christ, et qui vivent, non selon la chair, mais dans la pratique du bien, en portant la croix du Sauveur. Il serait aisé de faire retomber sur nos détracteurs les coups qu'ils veulent nous porter. Mais nous les réservons au jugement de Dieu, leur

malice étant assez manifeste par tout ce qu'elle leur a fait vomir de venin, selon cet oracle évangélique : *Comment pouvez-vous proférer de bonnes paroles, mauvais que vous êtes! Car la bouche parle de l'abondance du cœur* (1) Si quelqu'un refuse de participer à leur iniquité, il sera un vase d'honneur, sanctifié, propre au service de Dieu, et préparé pour toute sorte de bonnes œuvres. Quant à ceux qui consentent à leur dérèglement, et suivent en aveugles ces maîtres aveugles, ils tomberont avec eux dans la fosse. Afin de nous en préserver, il suffira de remarquer ce que nous avons dit, avec le secours du Seigneur, auquel soit honneur et action de grâces dans les siècles des siècles. »

Ce livre, observe un ancien biographe, semble moins une production de l'esprit humain, que l'œuvre du Saint-Esprit remise à l'angélique Docteur par la droite du Très-Haut. « Il a toujours passé, dit Fleury, pour l'apologie la plus parfaite des Ordres religieux (2). » Le même auteur aurait pu y découvrir flagellées d'avance les erreurs du gallicanisme.

Ajoutons une simple réflexion : que de préjugés répandus encore aujourd'hui contre la vie religieuse s'évanouiraient infailliblement, et que de haines gratuites tomberaient d'elles-mêmes, si l'on prenait soin de consulter loyalement ce traité magistral !

On entrevoit sans peine quelle fut l'issue du procès. Les arguments présentés au souverain pontife par saint Thomas et les docteurs catholiques achevèrent de porter la conviction dans son esprit. Mais, avant de rendre son arrêt, le chef de la famille chrétienne, en père équitable et en juge impartial, voulut entendre les parties. Guillaume

(1) Matth., XII, 34.
(2) *Histoire ecclésiastique*, liv. 84.

de Saint-Amour et ses défenseurs essayèrent vainement de soutenir leurs propositions. Le 5 octobre 1256, le libelle, déclaré inique, criminel, exécrable, fut livré aux flammes, à Anagni, sous les yeux du pape. Il eut plus tard à Paris un pareil sort devant le collège universitaire et en présence du roi saint Louis.

En même temps, Alexandre IV expédia une bulle qui ordonnait à quiconque aurait un exemplaire de l'ouvrage condamné, de le brûler dans les huit jours, et cela sous peine d'excommunication. Peu après, le même pontife adressa une lettre aux prélats français, pour assurer contre quelques récalcitrants l'exécution de son décret.

Les trois docteurs, si chauds partisans de Guillaume, se rétractèrent sincèrement. Deux d'entre eux voulurent même, en signe de repentir et comme réparation des injures dont ils s'étaient rendus coupables envers les Frères, avoir pour sépulture le cloître de Saint-Jacques. Ils s'appelaient Chrétien de Beauvais et Odon de Douai.

Quant à l'auteur des *Périls des derniers temps*, source de tout le mal, il s'obstina dans son erreur et fut, par ordre du pape, dépouillé de son canonicat, dépossédé de sa chaire, et enfin banni du royaume. Il se retira, croit-on, à Saint-Amour, lieu de sa naissance, en Bourgogne, et y mourut dans l'obscurité et l'oubli.

L'Ange de l'école, plus humble que jamais, après sa victoire divinement obtenue, revint en France ; sa récompense devant les hommes fut d'être admis, l'année suivante, au grade de docteur de l'Université de Paris, fait que nous avons dû rapporter plus haut pour l'enchaînement du récit.





CHAPITRE XV

LA LUMIÈRE DE L'ÉGLISE MILITANTE
L'ANGE EXTERMINATEUR DES HÉRÉSIES

Illuminans tu mirabiliter a montibus æternis, turbati sunt omnes insipientes corde. Ps. LXXV, 4.

Des montagnes éternelles vous versez des torrents de lumière, et le trouble a saisi tous les insensés.

Il arrive parfois qu'après un radieux lever, le soleil se cache tout à coup sous une épaisse brume ou de sombres nuages. Mais, en parvenant à son midi, il dissipe toute obscurité jalouse, et, brillant désormais dans un ciel sans tache, remplit jusqu'à son coucher l'univers de ses feux. Tel nous apparaît le Docteur angélique, au point où nous en sommes de son histoire. Il est près d'atteindre « la plénitude de l'âge du Christ » : il approche de ses trente-trois ans. Le rayonnement de son génie, voilé d'abord par son humilité, puis arrêté quelque temps par les ombres de la malice humaine, se dégage et prend tout son éclat. Nouveau soleil au firmament de l'Eglise, Thomas d'Aquin dissipe les vapeurs malsaines, et chasse toutes ténèbres devant lui.

Ici la métaphore n'a rien d'outré. Le soleil est, en effet, le symbole que la postérité lui a donné, que l'icono-

graphie place sur sa poitrine, que sanctionne la voix autorisée des souverains pontifes. La liturgie elle-même consacre ce rapprochement, et met sur nos lèvres, dans l'office propre du Saint, la strophe suivante :

Joyeux de cœurs et de visages,
Chantons un triomphe si beau!
De l'erreur ont fui les nuages,
Aux rayons d'un Soleil nouveau (1).

Durant une période de vingt années, saint Thomas est, à la lettre, suivant la parole d'Albert le Grand, la *Lumière de l'Eglise militante*; il est encore, et sera toujours, au témoignage du pape Paul V, l'*Ange exterminateur des hérésies*. C'est donc avec raison que l'art chrétien, s'emparant de cette pensée, le représente sous la figure d'un chérubin, d'une main tenant l'Eucharistie, de l'autre brandissant un glaive flamboyant, pour en frapper sans pitié les hérésies abattues.

Après le livre des *Périls*, le Saint-Siège eut à condamner un autre écrit, l'*Evangile éternel*, composé par un auteur anonyme, d'après la doctrine erronée de l'abbé Joachim, fondateur, au XIIe siècle, du monastère de *Fiora*, en Calabre.

Ce livre partageait la durée du monde en trois époques : la première, sous l'Ancien Testament, avait été le règne du Père Eternel ; la seconde, était le règne de Jésus-Christ; la troisième, la plus parfaite de toutes, devait être le règne du Saint-Esprit, sur le point de commencer.

La vie contemplative pure allait remplacer la vie active,

(1) *Exultet mentis jubilo*
Laudans turba fidelium,
Errorum pulso nubilo
Per novi solis radium. (Hymne des Vêpres.)



L'ANGE EXTERMINATEUR DES HÉRÉSIES

Gravure tirée d'un vieux missel dominicain.

et une Eglise toute spirituelle succéder à l'Eglise visible. La conséquence pratique de cette doctrine était l'abrogation prochaine des institutions du Sauveur, en présence d'un nouveau sacerdoce, de nouveaux sacrements, d'une nouvelle morale.

L'angélique Docteur exerça son zèle contre ces fanatiques, appelés plus tard *Fratricelles* et *Béguins*. Après avoir opposé à leurs rêveries les vérités catholiques, il prouve que la Loi de grâce est l'état par excellence, établi par Jésus-Christ pour préparer la gloire de l'éternité, et qu'il n'y aura jamais d'autre Evangile.

Sur divers points de l'Europe chrétienne, et spécialement dans la haute Italie, restaient encore des traces de manichéisme. Cette hérésie remontait au IIIe siècle, et admettait deux principes éternels : l'un bon, créateur des substances invisibles; l'autre mauvais, créateur des choses sensibles, par conséquent de la terre, des cieux, du corps humain. Peu d'années auparavant, un fils de saint Dominique, Pierre de Vérone, travaillant en Lombardie à l'extinction de cette erreur, était tombé sous le glaive d'un sicaire; on avait vu le saint martyr tremper son doigt dans le sang de sa blessure, et tracer sur le sol sa profession de foi catholique : *Je crois en un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre.*

Pour venir en aide à ses Frères, qui continuaient avec plus d'ardeur que jamais la lutte contre le manichéisme, saint Thomas appliqua son génie à trouver des arguments capables de convaincre et d'éclairer les hérétiques.

Or, dans le temps que son esprit était absorbé par ces questions, dînant un jour à la table de saint Louis, avec le prieur de Saint-Jacques, il lui arriva tout à coup de frap-

per du poing, en s'écriant : *Argument péremptoire contre les Manichéens!* Son supérieur, mortifié d'un tel oubli en pareille circonstance, le tira par son habit pour le faire revenir de sa distraction. L'humble religieux se confondit en excuses; mais le pieux roi, loin de se croire offensé, loua bien haut son zèle pour l'honneur de Dieu, et voulut qu'un secrétaire notât, sans tarder, un si précieux argument.

Au delà des Pyrénées, dans les provinces reconquises sur les Maures par les rois de Castille et d'Aragon, le savant canoniste Raymond de Pennafort s'employait avec succès à la conversion des Musulmans et des Juifs. Convaincu de l'utilité d'un écrit opposé aux erreurs et aux superstitions des infidèles, il recourut à son frère Thomas d'Aquin, et fit appuyer sa demande par le Maître de l'Ordre, Humbert de Romans.

Notre Docteur répondit par la *Somme philosophique* ou *Somme contre les Gentils*, chef-d'œuvre trop peu lu, qui, en réalité, sert d'introduction à la *Somme théologique*, et dont on a pu dire : « Ce que fut la bataille de Poitiers sur le terrain de la force, au temps de Charles Martel, le traité contre les Gentils le fut, au XIIIe siècle, sur le terrain doctrinal » (1).

Divisée en quatre livres, la *Somme contre les Gentils* est une démonstration complète du christianisme. Dieu, ses attributs et ses opérations; l'homme, sa chute, sa réparation; l'Eglise, les destinées de l'âme et du corps, l'état définitif du monde : tout y est passé en revue, et exposé principalement avec des arguments de raison dirigés contre les erreurs orientales.

(1) R. P. Caussette, *panég. de S. Thomas, à Toulouse, 1874.*

A la même époque, vivait un philosophe, nommé Averroës, fils d'un médecin arabe, chrétien à l'extérieur, pratiquement athée. A son sens, le christianisme était *une religion impossible*, à cause du mystère de l'Eucharistie ; le judaïsme, *une religion d'enfants*, à cause de ses observances légales, et le mahométisme, qui ne regarde que le plaisir des sens, *une religion de pourceaux*. On pouvait juger de ses véritables convictions par cette formule, qu'il répétait souvent : *Que mon âme meure de la mort des philosophes.*

Ce prétendu disciple d'Aristote soutenait l'opinion insensée d'une intelligence unique existant dans l'univers, et dont les âmes individuelles n'étaient, au fond, que des modifications ou des manifestations diverses. Un tel système favorisait les passions humaines, et attaquait la vertu des saints, en laissant conclure qu'il n'y avait aucune différence dans les mérites. C'est ainsi que raisonnaient des gens peu éclairés, et qu'on vit à Paris un soldat condamné à mort pour ses crimes, refuser l'assistance du prêtre, en disant : « Si l'âme de saint Pierre est sauvée, la mienne le sera pareillement, car, n'ayant qu'un même esprit, nous ne devons avoir qu'une même fin. »

Contre cette doctrine perverse, l'Ange de l'école composa le traité de l'*Unité de l'intellect, en réponse aux Averroïstes :* merveilleux ouvrage, dans lequel, après avoir exposé les preuves fournies par la raison et par la foi, saint Thomas renverse le système de l'adversaire avec les paroles mêmes d'Aristote, et démontre l'individualité de l'âme et sa responsabilité morale.

Parlant de cette nouvelle victoire sur la barbarie musulmane, un auteur moderne s'exprime ainsi : « Que saint Louis se console, si la croisade d'Egypte et de Tunis a

échoué ! S'il a été vaincu dans le terrible duel de l'islamisme arabe, la croisade de saint Thomas a réussi. Le syllogisme de l'école a brisé comme un bélier de fer toutes les parties de cet édifice philosophique, dont le panthéisme était la base et le couronnement. L'armure d'Averroës a volé en éclats, aux applaudissements unanimes de l'école ravie... Après des siècles, la victoire de saint Thomas s'est traduite par le triomphe de la famille chrétienne sur la famille arabe. »

Tandis que le grand Docteur foudroyait une à une les erreurs de son temps, il éclairait l'Eglise par de lumineux écrits sur le dogme, la morale, le sens des Ecritures.

Il donnait de pieuses et savantes explications de l'*Oraison dominicale*, de la *Salutation angélique*, du *Symbole des Apôtres ;* des expositions sur *la Foi*, *le Décalogue*, *le Précepte de l'amour de Dieu et du prochain*, *les Sacrements ;* des traités sur divers ouvrages de *Boëce*, sur le livre *des Noms divins ;* des commentaires sur *Job*, *les Psaumes*, *le Cantique des Cantiques*, *Isaïe*, *Jérémie*, *les Evangiles de saint Matthieu et de saint Jean*, *les Epîtres de saint Paul*.

A Frère Réginald, son compagnon intime et son confesseur, il dédie, sous le titre modeste de *Compendium*, *Résumé de théologie*, un ouvrage qui ne comprend pas moins de deux cent cinquante-six chapitres ; au B. Jean de Verceil, Maître de l'Ordre, il envoie un traité sur la *Forme* ou *les paroles de l'absolution ;* au même, la *Réponse à quarante-deux questions controversées ;* à bon nombre de personnes, ecclésiastiques, religieuses ou séculières, parfois de très haut rang, qui lui ont proposé leurs doutes ou l'ont consulté sur les sujets les plus variés, il adresse des *Opus-*

cules, dont plusieurs offrent la matière de vingt ou trente pages in-folio. Citons les traités *de la Pensée*, *de la Différence entre le Verbe divin et la parole humaine*, *des Substances séparées ou de la Nature des anges* ; les traités : *des Sorts ; du Destin ; de l'Astrologie judiciaire ; de l'Eternité du monde ; de l'Essence de la matière et de ses dimensions ; du Mélange des éléments ; des Secrets de la nature ; du Mouvement du cœur ; du Gouvernement des Princes ; de la Perfection de la vie spirituelle ;* le traité *Contre la doctrine pestilentielle de ceux qui veulent empêcher l'entrée en Religion*, et bien d'autres, dont le dénombrement nous entraînerait trop loin.

Par ordre du pape Urbain IV, et en vue de préparer la réunion de l'Eglise grecque à l'Eglise latine, saint Thomas composa le traité *Contre les erreurs des Grecs*.

Dans cet ouvrage, il se montre semblable à un habile capitaine, qui, méditant un plan d'attaque, considère les moyens de défense de son ennemi, pour le combattre avec la même tactique et des armes pareilles. Notre intrépide athlète de la vérité oppose à ses adversaires l'autorité même de leurs anciens docteurs, et les convainc de schisme et d'hérésie par les témoignages des Athanase, des Basile, des Grégoire de Nazianze et Grégoire de Nysse, des Cyrille, des Ephrem et des Chrysostome. On comprend quelle impression dut produire un écrit de cette nature, et comment il devint un arsenal pour les docteurs catholiques dans leurs disputes avec les orientaux, aux conciles de Lyon et de Florence, et jusqu'au sein de Constantinople, où, dans deux discussions publiques, le savant Dominicain Barthélemy de Florence confondit Marc d'Ephèse, lequel en mourut de honte et de chagrin.

Saint Thomas couronna son œuvre de polémique, en écrivant, à la prière du chantre de l'Eglise d'Antioche, un nouveau traité *Contre les Grecs, les Arméniens et les Sarrasins.*

Tandis qu'il enseignait à Paris, surgit dans les écoles une controverse restée célèbre au sujet des *accidents eucharistiques*, c'est-à-dire des espèces du pain et du vin après la Consécration. Ces accidents demeurent-ils réellement sans leur sujet ou substance propre, ou bien n'y a-t-il qu'illusion des sens ?

Sur cette question, les docteurs parisiens étaient fort divisés. Après bien des discussions et des conférences, où toutes les subtilités scolastiques avaient été épuisées sans résultat, ils convinrent de consulter Maître Thomas, et de s'en tenir à sa décision. Ils avaient remarqué qu'en d'autres questions épineuses, le savant professeur atteignait la vérité plus sûrement et l'exposait avec plus de clarté qu'aucun autre.

Ce choix révélait une distinction bien flatteuse; mais notre religieux avait une humilité trop profonde pour s'arrêter à cette pensée.

Il chercha dans la prière et le jeûne les lumières dont il avait besoin pour ne rien avancer qui ne fût entièrement conforme à la foi. Puis, ayant pris connaissance de ce qui avait été écrit sur la matière, et s'étant recueilli en lui-même, il se mit à formuler son propre sentiment.

D'abord il distingue l'*être naturel* du corps de Jésus-Christ et l'*être sacramentel* de ce même corps, présent partout où se trouvent les espèces consacrées. Il conclut à la *réalité* des apparences ou accidents eucharistiques, c'est-à-dire de la quantité, de la forme, de la couleur, de la

saveur du pain et du vin, bien que *toute la substance* du pain et du vin ait été changée en la substance du corps et du sang de Jésus-Christ. C'est là le grand miracle que l'Eglise appelle *Transsubstantiation.*

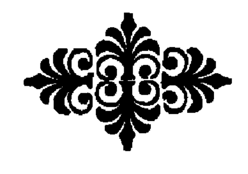
Toutefois, notre Docteur ne voulut pas proposer sa doctrine comme règle d'enseignement dans l'école, sans avoir consulté Celui qui était l'objet même de la question. Il s'approche de l'autel, y dépose son cahier, comme un disciple présente son travail à son maître, et, les mains élevées vers le crucifix, il fait cette prière : « Seigneur Jésus, véritablement présent dans ce Sacrement admirable, et auteur des merveilles qui y sont renfermées, de vous seul j'attends la connaissance de la vérité que je dois enseigner aux autres. C'est pourquoi, je vous en supplie très humblement, si mes sentiments contenus en ces feuilles sont l'expression de la vérité, accordez-moi de les faire clairement entendre. Si, au contraire, j'ai écrit quelque chose qui soit en opposition avec la foi et la réalité de cet adorable mystère, ne me laissez pas aller plus avant, et dire rien de préjudiciable à la doctrine catholique. »

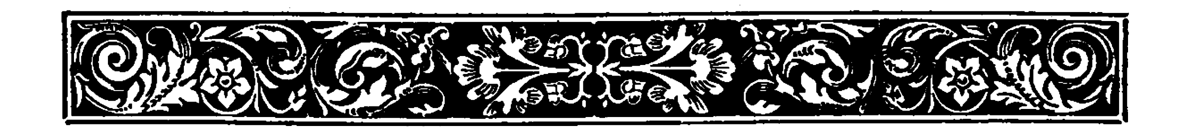
Pendant que saint Thomas priait ainsi, son compagnon et plusieurs Frères qui l'observaient virent tout à coup Jésus-Christ se placer au-dessus du cahier, devant le saint Docteur, et lui adresser les paroles suivantes : « Oui, Thomas, tu as bien écrit du Sacrement de mon Corps et de mon Sang; tu as résolu et traité cette question, autant qu'elle peut être comprise en cette vie par une intelligence humaine. » La vision disparut; mais le Saint, poursuivant son oraison, entra dans un ravissement, durant lequel il fut soulevé de terre d'environ une coudée.

A l'annonce de ce prodige, le prieur du couvent et d'autres religieux accoururent ; de leurs propres

yeux ils constatèrent le miracle et purent en rendre témoignage.

Ne doutant plus de l'exactitude de ses conclusions, Thomas d'Aquin les proposa en présence des maîtres de l'Université, qui les accueillirent avec pleine déférence et entière satisfaction.





CHAPITRE XVI

LE CHANTRE DE LA DIVINE EUCHARISTIE

Egregius Psaltes Israel.
II Reg., XXIII, 1.
Il chanta les plus belles hymnes d'Israël.

APRÈS la glorieuse assurance donnée par le Christ lui-même au Docteur angélique, il demeure avéré qu'une grâce toute particulière le préparait à traiter le mystère de l'amour, et à devenir *le Chantre de la divine Eucharistie.*

L'an 1264, à Orvieto, le pape Urbain IV immortalisait son pontificat par l'institution de la fête du Saint-Sacrement.

Outre la nécessité de confondre des hérétiques dont les blasphèmes attaquaient, spécialement depuis deux siècles, la présence eucharistique du Sauveur, trois causes influèrent sur la détermination du Vicaire de Jésus-Christ.

La première fut l'occurrence de plusieurs miracles relatifs à la sainte Eucharistie.

En 1239, époque où les Maures désolaient le royaume de Valence, six officiers de l'armée chrétienne voulurent, avant de livrer bataille, recevoir le Pain des forts. Pendant qu'ils

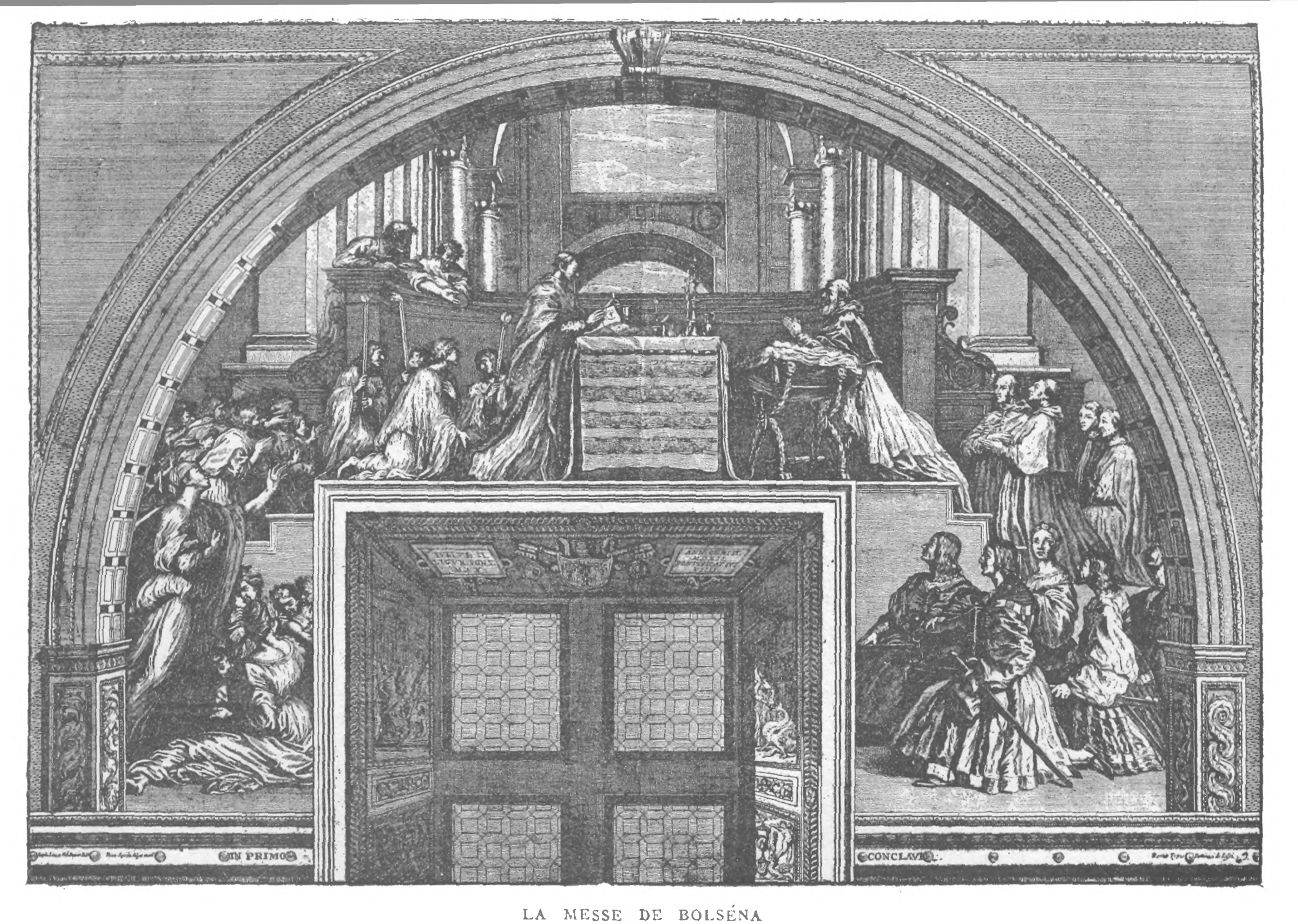
entendaient dévotement la messe, les trompettes sonnèrent l'alarme, et nos braves capitaines de sortir en toute hâte pour se mettre à la tête de leurs troupes. Quelques heures après ils revinrent, en possession de la victoire, et le prêtre, pour satisfaire leur piété, déploya le corporal dans lequel il avait mis en réserve les saintes espèces. Grande fut sa surprise de les trouver ensanglantées et tellement adhérentes au corporal qu'il ne put les détacher. Le camp était à égale distance de plusieurs églises. Comme on ne savait dans laquelle conserver le linge miraculeux, après l'avoir précieusement enfermé, on le plaça sur une mule, qu'on laissa aller suivant son instinct dirigé par la Providence. La mule s'en vint droit à Daroca, et entrant dans la cour de l'hôpital, fléchit les genoux et expira, comme incapable désormais de servir à un usage profane (1).

La Sainte-Chapelle, à Paris, fut le théâtre d'un miracle non moins célèbre.

Un jour de l'année 1258, à l'Elévation de la messe, on aperçut entre les mains du prêtre un petit enfant d'une grâce divine et d'un éclat merveilleux. Pénétré d'une indicible émotion, le célébrant n'osait baisser les mains, de crainte de voir l'apparition s'évanouir. On lui soutint les bras, afin que le roi, dont le palais était proche, pût venir contempler le prodige. Saint Louis se contenta de répondre : « Que ceux qui ne croient pas à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie aillent voir ce miracle. Par la grâce de Dieu, je n'ai pas besoin d'un tel témoignage pour affermir ma foi. »

Un troisième miracle arrivé à Bolsena, ville de l'Etat pontifical, eut plus de retentissement encore.

(1) Fernandez, *Hist. del Corporal de Daroca.*
Cf. Moreri, au mot Daroca.



LA MESSE DE BOLSÉNA

Fresque de Raphaël dans les *Stanze* du Vatican, XVIe siècle.

Gravure extraite de l'ouvrage, *Le Beau dans la nature et dans les arts*, par M. l'abbé Gaborit, Chanoine-archiprêtre de la Cathédrale de Nantes. — Cier, éditeur, Nantes.

Un prêtre, célébrant la messe dans l'église de Sainte-Christine, eut après la Consécration un doute sur la présence de Jésus-Christ. Tout à coup l'hostie commence à verser du sang : elle en répand en si grande abondance que le corporal, les nappes, la table même de l'autel en sont inondés. Le prêtre épouvanté prend la fuite. Il raconte le fait ; on accourt, on constate le prodige, on prévient le souverain Pontife, qui était alors tout près, à Orvieto. Le Pape envoie des prélats de sa maison ; dans une procession solennelle, on apporte à la cathédrale d'Orvieto le corporal ensanglanté, aujourd'hui encore objet de vénération.

L'institution de la fête du très saint Sacrement semblait déjà provoquée par ces faits merveilleux ; elle avait toutefois une raison plus profonde dans le cœur d'Urbain IV.

Encore simple archidiacre de Liège, Jacques Pantaléon, c'était le nom d'Urbain IV avant qu'il devînt souverain pontife, avait connu une Bénédictine hospitalière de Mont-Cornillon, nommée Julienne.

Toute sa vie, cette sainte religieuse avait ressenti une dévotion singulière pour le Sacrement de l'autel ; dès l'âge de seize ans, chaque fois qu'elle se mettait en oraison, il lui semblait voir la lune en son plein, avec une échancrure à son disque. Après de longs efforts pour écarter ce qu'elle croyait une illusion du tentateur, Julienne pria Dieu de lui donner le sens de cette vision. Il lui fut révélé que cette lune mystérieuse représentait l'Eglise, à laquelle il manquait une fête pour honorer le Corps du Seigneur. En même temps lui était intimé l'ordre de faire connaître au monde la volonté du Très-Haut. Vingt ans s'écoulèrent sans que l'humble vierge pût s'y résoudre. Elle s'ouvrit enfin à Jean de Lausanne, chanoine de Saint-Martin-du-Mont. C'était un prêtre fort vertueux, qui accueillit favo-

rablement la communication, et en conféra sans délai avec l'archidiacre et plusieurs doctes théologiens, parmi lesquels se trouvaient Hugues de Saint-Cher, alors provincial des Frères Prêcheurs, et trois autres Dominicains, professeurs à Liège. Leur avis à tous fut qu'il était juste et utile de rendre de nouveaux hommages au très auguste mémorial de la Passion du Sauveur.

Comme toutes les œuvres divines, le projet rencontra des contradictions sans nombre, jusqu'au sein du clergé. On traita la sainte de visionnaire, fausse dévote ; on trouvait suffisant de faire mémoire de l'institution eucharistique chaque année le Jeudi Saint, et chaque jour dans l'action même du divin sacrifice. Mais l'évêque Robert de Torote en jugea tout autrement, et par décret synodal prescrivit, pour le jeudi qui suit l'octave de la Pentecôte, la célébration annuelle, dans son diocèse, d'une fête en l'honneur du Saint-Sacrement, avec abstention d'œuvres serviles et jeûne préparatoire.

La mort le surprit avant que son décret fût mis à exécution ; et seuls les chanoines de Saint-Martin commencèrent, en 1247, à célébrer la fête du *Corps de Jésus-Christ*. L'office en avait été composé, à la prière de la bienheureuse Julienne, par un jeune religieux de son Ordre, nommé Jean, d'une science assez commune, mais d'une grande vertu.

Cinq ans après, Hugues de Saint-Cher, devenu cardinal, et légat du Saint-Siège pour l'Allemagne et les Pays-Bas, fut appelé à Liège par les devoirs de sa charge. On était aux jours consacrés à honorer le Corps du Seigneur. Il voulut donner l'exemple, en célébrant avec solennité la messe du Saint-Sacrement, et il y prêcha. Ensuite, il écrivit aux évêques et aux fidèles de sa légation, pour ordonner la célébration de la nouvelle fête.

Julienne n'eut pas la joie de voir la pleine extension d'une œuvre qui lui était si chère ; elle mourut abreuvée d'amertume, chassée même de son couvent. Mais elle laissait une confidente de sa pensée, dans la personne d'une pauvre recluse, nommée Eve, connue, elle aussi, du pape Urbain. Les recluses, assez nombreuses au moyen âge, étaient de pieuses femmes qui, par un motif de pénitence ou de dévotion, s'enfermaient pour le reste de leurs jours dans une étroite enceinte qu'on murait ensuite, à l'exception d'une ouverture strictement suffisante pour livrer passage à la lumière et aux aliments.

Apprenant l'exaltation de l'ancien archidiacre au trône pontifical, Eve obtint, par les chanoines de Saint-Martin, que l'évêque Henri de Gueldres, successeur de Robert de Torote, sollicitât du pape l'établissement de la grande solennité dans tout le monde catholique.

La demande parvint au Vicaire de Jésus-Christ presque en même temps qu'avait lieu le miracle de Bolsena, et qu'une puissante intervention allait être, selon de graves auteurs, la cause déterminante des résolutions du Pontife. Cette intervention n'était autre que celle de saint Thomas lui-même.

Voici ce que porte un vieux manuscrit : « Par ordre du pape Urbain IV, saint Thomas avait entrepris sur les Evangiles un commentaire, intitulé plus tard *la Chaîne d'or ;* il en offrit les prémices au Pontife, qui pour récompense, lui proposa un évêché. Mais le Saint déclina cet honneur, et pria seulement le Pape d'instituer la *Fête du Corps de Jésus-Christ.* Urbain IV y consentit volontiers, et chargea le grand Docteur de composer cet office admirable qu'on lit par toute l'Eglise. D'où l'on peut dire, en vérité, que la fête

du Saint Sacrement est la fête de saint Thomas et des Frères Prêcheurs » (1).

Cette dernière conclusion cessera de paraître suspecte de partialité, quand on saura comment, en dehors même de l'influence du Docteur angélique, l'Ordre dominicain a su rendre cette fête particulièrement sienne. Nous avons vu plusieurs de ses docteurs approuver le pieux projet, et son premier cardinal étendre, avant tout autre, au delà des bornes d'un simple diocèse, la touchante solennité. En inscrivant à son cycle liturgique la fête du *Corps du Seigneur*, l'Ordre de Saint-Dominique lui a donné un rang égal à celui de Pâques et de la Pentecôte. Renchérissant même sur la liturgie romaine, qui, durant l'octave, exclut seulement les fêtes du rit semi-double ou d'un rit inférieur, la liturgie dominicaine rejette toute autre fête que celles de saint Jean-Baptiste et des bienheureux apôtres Pierre et Paul.

Ce fut au mois d'août 1264 que le Saint-Père signa la bulle *Transiturus*. Pour exciter la piété des fidèles, il ouvrit le trésor des indulgences, en faveur de ceux qui assisteraient dévotement à la Messe et aux différentes heures canoniales de la fête et de son octave ; il n'est point question de la procession, qui ne s'établit, en effet, qu'au siècle suivant.

Le pape envoya sa bulle à Eve nommément, et, le 8 septembre, écrivit de sa propre main à la pieuse recluse une lettre dans laquelle on lisait ces mots : « Nous vous adressons le cahier qui contient l'office de la fête, et Nous voulons que vous en laissiez prendre copie à toutes les personnes qui en manifesteront le désir. »

(1) *Chronique des Frères Prêcheurs*, ch. IX. — Cf. Séraphin Razzi.

Les historiens constatent que l'Eglise de Liège abandonna aussitôt les formules liturgiques dont elle se servait, et rivalisa dès lors avec toutes les Eglises du monde pour ne chanter que le nouvel office, composé par saint Thomas. « Il était juste, dit Antoine de Waithe, moine de l'Ordre de Cîteaux, que ce fût le Docteur angélique qui nous apprît les merveilles et nous expliquât la divine vertu du Pain des anges. »

Denys le Chartreux et quelques auteurs après lui avancent qu'Urbain IV avait chargé séparément saint Thomas et saint Bonaventure de travailler sur le même sujet, et qu'à la lecture du manuscrit de Thomas d'Aquin, le Docteur séraphique, tout inondé de larmes, déchira une à une les pages de son cahier.

Ce récit, dont la première trace n'apparaît qu'un siècle et demi après l'événement, n'est peut-être qu'une légende, dont, à coup sûr, la gloire de saint Thomas n'a pas besoin. Du moins, cet hommage que Bonaventure aurait rendu par ses larmes au chef-d'œuvre de son ami, répond parfaitement au caractère d'un saint dont l'âme toute suave se liquéfiait au feu du divin amour.

L'admiration qui accueillit le monument élevé par l'angélique Docteur à l'adorable Eucharistie n'a pas un instant cessé de grandir : un simple coup d'œil sur la contexture de ses parties y révèle l'empreinte du génie, inspiré par la piété la plus tendre, initié aux secrets de la plus noble poésie.

Les *Antiennes* sont une appropriation d'un verset des psaumes à l'auguste Sacrement, sauf la dernière de toutes, l'*O Sacrum Convivium*, « cri prolongé de reconnaissance pour le banquet sacré de l'union divine, mémorial vivant des souffrances du Sauveur, où l'homme est rempli

de grâce en son âme, et reçoit dans son corps même le gage de la gloire future » (1).

Les *Répons* offrent un parallélisme achevé entre l'Ancien et le Nouveau Testament, entre l'oracle des prophètes et la parole du Christ, promettant ou donnant le pain qui est son Corps, et le vin qui est son Sang. En regard de l'agneau figuratif des Hébreux, le Docteur angélique met le *Christ immolé, notre véritable Pâque ;* à la manne du désert il oppose l'aliment céleste *qui donne la vie au monde ;* au pain qui réconforte le prophète Elie dans sa marche vers Horeb, le *Pain des anges, devenu nourriture de l'homme voyageur.*

Les *Hymnes*, « incomparables et presque divines », au jugement d'un pape (2), sont à peu près les seules auxquelles Urbain VIII, dans sa réforme liturgique, défendit de toucher, à cause de leur perfection et du respect dû à leur auteur. Le *Pange lingua* résume le mystère de la foi dans une doctrine profonde et concise. C'est l'hymne que l'Eglise choisit de préférence pour chanter le divin Sacrement. Dans le *Sacris Solemniis* se déroule, avec des accents vraiment lyriques, le récit de la dernière Cène, et l'énoncé des grands biens conférés à la terre en cette nuit précieuse. L'hymne des Laudes est célèbre par l'admirable strophe quatrième, qui résume si complètement dans sa brièveté gracieuse le mystère du Christ-Jésus, *compagnon, nourriture, rançon* et *récompense* de l'homme. Le poète du bréviaire parisien, Santeul, en témoignait tant d'admiration, qu'il aurait, disait-il, donné volontiers pour elle toutes ses compositions liturgiques.

Que dire enfin de la prose ou séquence *Lauda Sion?*

(1) *Année liturgique*, tome x, p. 330.
(2) Benoît XIII, bulle *Pretiosus*.

Le premier de nos liturgistes modernes, Dom Guéranger, en fait l'éloge suivant : « C'est là que la haute puissance de la scolastique, non décharnée et tronquée, mais complète, comme au moyen âge, a su plier sans effort au rythme et aux allures de la langue latine, l'exposé fidèle, précis, d'un dogme aussi abstrait pour le théologien que doux et nourrissant au cœur du fidèle. Quelle majesté dans l'ouverture de ce poème sublime ! Quelle précision délicate dans l'exposé de la foi de l'Eglise ! Et avec quelle grâce, quel naturel sont rappelées, dans la conclusion, les figures de l'ancienne loi qui annonçaient le Pain des anges : l'agneau pascal et la manne ! Enfin, quelle ineffable conclusion dans cette prière majestueuse et tendre au divin Pasteur, qui nourrit ses brebis de sa propre chair, et dont nous sommes ici les commensaux, en attendant le jour éternel où nous deviendrons ses cohéritiers ! Ainsi se vérifie ce que nous avons dit ailleurs, que tout sentiment d'ordre se résout nécessairement en harmonie. Saint Thomas, le plus parfait des scolastiques du XIII[e] siècle, s'en est trouvé par là même le poète le plus sublime. » (1)

Quant au chant lui-même, il mérite pareillement attention. Certains y voient une réminiscence de pas redoublé du style antique, en usage pour les triomphateurs de Rome païenne, et heureusement appliqué au triomphe de Jésus-Hostie. Sans discuter la valeur de cette assertion, on doit reconnaître que ce chant possède une ampleur, une majesté qui remue jusqu'au plus intime de l'âme, chaque fois qu'il retentit sous les voûtes sacrées.

Tel est l'office dont l'Ange de l'école a enrichi la sainte liturgie. Avant de le présenter au pape, il le déposa au

(1) *Institutions liturgiques*, t. I, ch. XII.

pied du Tabernacle, et le Christ, renouvelant le miracle fait à Paris au sujet de l'opuscule sur les *Accidents eucharistiques*, rendit une seconde fois témoignage à son Docteur. On conserve dans l'église des Dominicains d'Orvieto, le crucifix qui prit la parole en cette circonstance mémorable. Il est connu sous le nom de *Crucifix de saint Thomas*.

Une remarque trouve ici sa place.

Ces hymnes, ces antiennes, ces répons ne prêtent pas seulement leur concours à la solennité des offices dans le temple chrétien ; ils fournissent encore aux fidèles, pour l'adoration silencieuse de la sainte Eucharistie, « le meilleur thème de contemplation qui puisse éclairer leurs intelligences et embraser leurs cœurs ».

Aussi adresserons-nous aux lecteurs pieux l'invitation que fait le continuateur de l'*Année liturgique*, par rapport à la visite au Saint Sacrement : « Durant les heures fortunées qu'un industrieux amour saura dérober aux occupations ordinaires, qu'ils choisissent donc de préférence l'expression de leurs sentiments dans les formules consacrées par l'Eglise elle-même — sous l'inspiration de saint Thomas — à chanter l'Epoux en son divin banquet : non seulement ils y trouveront la poésie, la doctrine et la grâce, habituelle parure de l'Epouse en présence du Bien-Aimé ; mais ils auront fait vite aussi l'heureuse expérience que, comme le mets céleste lui-même, ces formules sanctifiées se prêtent à toutes les âmes, et deviennent en chaque bouche l'expression la plus opportune et la plus vive des besoins et désirs de tous. »

Sublime destinée faite par la Providence à l'œuvre de Thomas d'Aquin ! Ce n'est pas assez que chaque année, au

retour de la fête du Corps de Jésus-Christ, populairement la *Fête-Dieu*, ses hymnes incomparables retentissent dans nos cathédrales, comme dans nos églises de hameaux. Ce n'est pas assez que leur chant triomphal, associé à une pluie de roses et à des nuages d'encens, marque, à travers les rues de la grande cité, et sur les chemins ombragés de l'humble village, le cortège pacifique du Roi des rois ; chaque semaine, pour mieux dire, chaque jour, quand l'Hostie sainte sort du tabernacle pour recevoir les adorations de la foule et pour la bénir, elle est saluée par deux des plus magnifiques strophes du Docteur angélique.

Ainsi en sera-t-il toujours.

Aussi longtemps que durera le monde, jusqu'à l'heure solennelle où le dernier prêtre, quittant la terre, emportera dans sa poitrine la dernière hostie, saint Thomas d'Aquin, nouveau David, *illustre chantre d'Israël*, restera, au sein de l'Eglise catholique, le *Chantre immortel de la divine Eucharistie !*





CHAPITRE XVII

DERNIÈRE PÉRIODE D'ENSEIGNEMENT

Illuminans per omnia respexit.
ECCLI., XLII, 16.
Dans sa course lumineuse, son regard a tout embrassé.

ROIS contrées de l'Europe avaient été marquées de Dieu, pour servir tour à tour de théâtre au rôle providentiel de l'Ange de l'école.

L'Italie lui avait donné naissance, et, après l'avoir initié aux lettres humaines et engendré à la vie religieuse, l'avait vu s'éloigner, en possession d'une vocation vaillamment défendue.

L'Allemagne avait assisté à la manifestation de son génie, et, quelques années plus tard, avait entendu de nouveau *les doctes mugissements du Bœuf de Sicile.*

La France lui était devenue comme une seconde patrie. Jeune étudiant, elle lui avait ouvert les bras ; elle l'avait acclamé professeur au collège de Saint-Jacques, docteur en la première Université du monde, l'oracle d'une foule prodigieuse de disciples, l'arbitre des maîtres eux-mêmes, et la lumière de l'Europe chrétienne, sur laquelle, sans quitter les principaux foyers universitaires, il avait projeté les rayons de la vérité.

Saint Thomas devait encore, il est vrai, poser le pied sur le sol anglais, mais pour quinze jours à peine ; et l'Italie, sa patrie, allait recueillir ses enseignements, pendant la dernière période de cette trop courte carrière.

Urbain IV avait succédé au pape Alexandre IV. A peine assis sur la chaire de saint Pierre, ce pontife manda près de sa personne Thomas d'Aquin, dans la pensée qu'il rendrait à l'Eglise des services encore plus importants. Sans tarder, notre Docteur quitta Paris et arriva dans la Ville éternelle.

Là, il acheva quelques-uns des traités commencés en France, et mit la main à plusieurs nouveaux écrits, dont il a été fait mention au quinzième chapitre.

Le Saint-Père lui demanda un commentaire sur les Evangiles. Saint Thomas composa la *Chaîne d'or*, citée plus haut, œuvre miraculeuse, selon Guillaume de Tocco ; œuvre plus resplendissante que le soleil, au jugement du cardinal Bellarmin.

Dans cet ouvrage, d'une érudition prodigieuse, l'auteur réunit tout ce qui a été dit de plus sublime et de plus édifiant dans une infinité de volumes, par les interprètes grecs et latins. « Thomas parle avec tous, écrit un biographe ; tous parlent et s'expliquent par lui. » Les textes sont rapportés dans un si bel ordre qu'ils semblent émaner d'une seule et même pensée.

« Il a plu à Votre Sainteté, dit-il lui-même dans son épître dédicatoire au pape Urbain, de me confier le soin d'expliquer l'Evangile de saint Matthieu ; je me suis appliqué à ce travail, et j'ai recueilli de nombreux passages des Pères. Mon intention a été non seulement de faire ressortir le sens littéral, mais d'exposer le sens mystique, de réfuter l'erreur et de prouver la vérité. »

Le souverain pontife était tellement ravi de ce commentaire, d'un genre tout nouveau, qu'il voulait élever l'auteur à l'épiscopat, et même à la dignité cardinalice. L'humilité du saint religieux fut une barrière que le pape n'osa franchir. Le Père Annibal de Molaria, intime ami de notre Docteur, après avoir été son disciple, reçut la pourpre romaine, et Thomas, l'éminente fonction d'expliquer la philosophie et les lettres sacrées aux clercs de la maison pontificale.

Attaché dès lors à la cour du pape, le Docteur angélique enseignait et prêchait partout où se rendait le Vicaire de Jésus-Christ. De la sorte, Viterbe, Orvieto, Fondi, Pérouse, et plusieurs autres villes de moindre renom, entendirent cette grande voix que sollicitaient les principales cités de l'Europe.

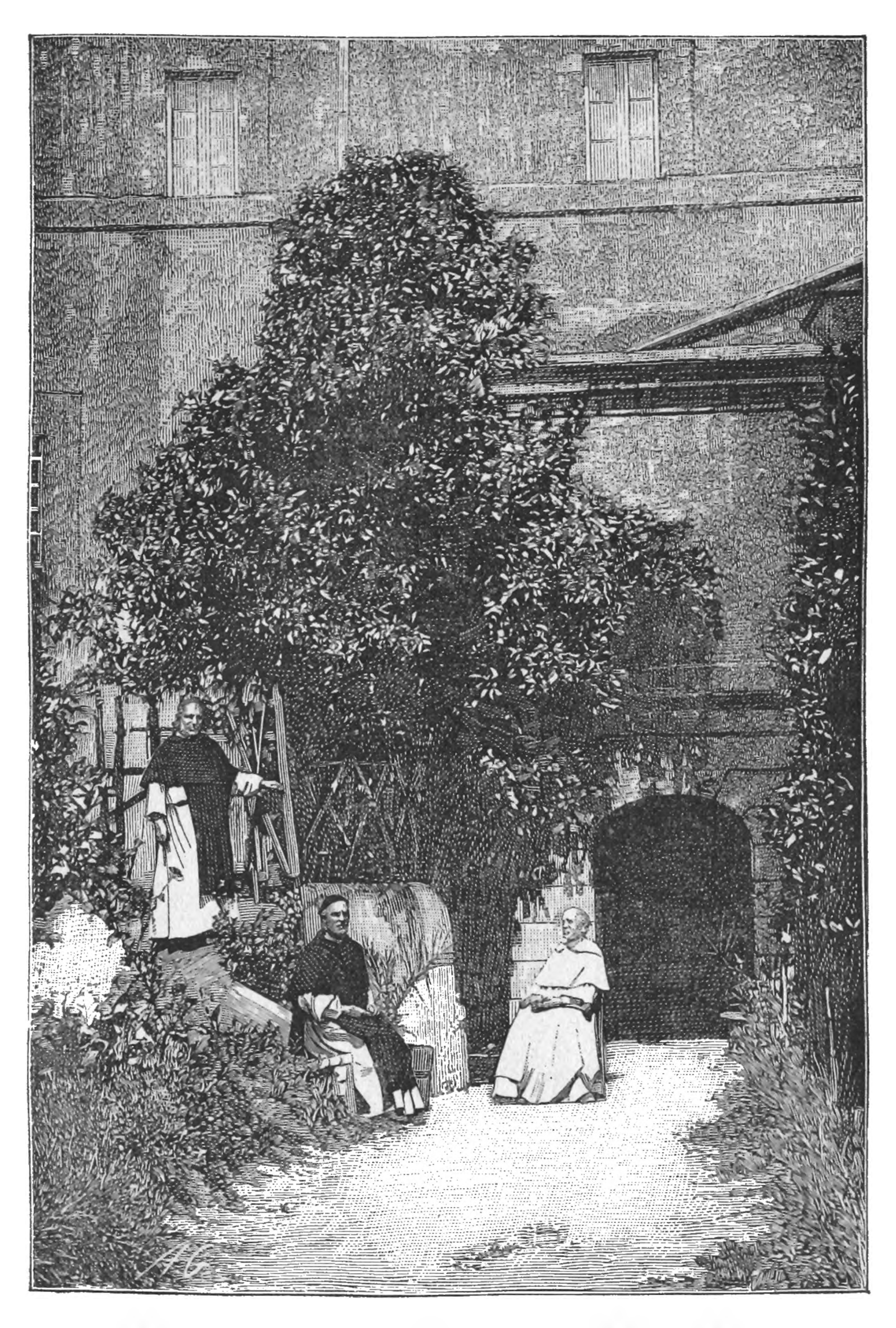
En 1264, le B. Jean de Verceil, Maître général, institua Frère Thomas régent des études à Sainte-Sabine.

Le couvent de Sainte-Sabine, près de l'église élevée sur le mont Aventin à la mémoire d'une martyre du second siècle, avait été donné par Honorius III au bienheureux patriarche des Prêcheurs. Le souvenir du Saint y était toujours vivant. C'est là qu'il avait revêtu des livrées de l'Ordre saint Hyacinthe et le bienheureux Ceslas, deux jeunes Polonais, destinés par Dieu à semer des couvents dans les régions du nord, et à évangéliser des peuples sans nombre. C'est là que Dominique avait planté, en un coin du jardin, un oranger qu'a respecté le temps, et dont le tronc s'est enrichi tout à coup d'une tige nouvelle, l'année même où le P. Lacordaire prenait à Rome le froc monastique. Coïncidence gracieuse, dans laquelle on a voulu voir un symbole de la renaissance de l'Ordre dominicain en France, au souffle de l'illustre conférencier de Notre-Dame!

Quand, en 1273, le Général des Prêcheurs transporta sa résidence à Sainte-Marie-sur-Minerve, au centre de Rome, le couvent de Sainte-Sabine ne cessa point d'être habité par les fils de saint Dominique. Aujourd'hui cette maison est, hélas ! aux mains du gouvernement piémontais, à la réserve d'un bâtiment qu'occupent quelques religieux, chargés de desservir la vieille basilique.

Saint Thomas, installé dans sa nouvelle chaire, déploya les rares talents qu'il avait montrés précédemment à Paris et à Cologne. Toute la ville contemplait non plus un astre naissant, mais un soleil en son midi, ce sont les expressions d'un historien, tant il brillait par la netteté de ses pensées, la clarté de ses raisonnements et la ravissante méthode de ses leçons. Il passa de la sorte deux années, écouté de ses Frères comme un interprète inspiré de l'Ecriture et de la Tradition, estimé du peuple, auquel il annonçait la parole de Dieu, vénéré par les cardinaux et le Vicaire de Jésus-Christ.

Clément IV, successeur d'Urbain, avait en singulière affection l'angélique Docteur. Le siège archiépiscopal de Naples étant venu à vaquer, il en pourvut aussitôt Thomas d'Aquin. C'était honorer tout ensemble et l'élu, à cause de l'importance du siège, et la capitale d'un royaume dont saint Thomas était le plus illustre citoyen. La bulle en fut expédiée à l'humble moine, qu'elle remplit de douleur ; à force de prières et de larmes, il obtint que Dieu changeât les dispositions de son vicaire. Par un de ces faits assez rares dans l'histoire des papes, Clément IV retira sa bulle, laissant au saint religieux l'entière liberté de sa vie modeste et laborieuse. A partir de cette époque, en effet, il n'est plus trace de nouvelles tentatives pour élever saint Thomas aux dignités ecclésiastiques.



ORANGER PLANTÉ PAR SAINT DOMINIQUE

au couvent de Sainte-Sabine, état actuel.

Bien qu'exempt pareillement de toute prélature dans le cloître, il ne laissait pas, en dehors même de l'enseignement, d'avoir sur son Ordre une très utile action.

Deux couvents furent fondés à sa considération ou d'après ses désirs : l'un à San-Germano, petite ville située au pied du Mont-Cassin et dépendante de l'abbaye ; l'autre à Salerne, où fut apportée dans la suite une des mains du saint Docteur, avec le corps de sa sœur, la comtesse de San-Severino.

Sauf de rares exceptions, chaque année le retrouvait éclairant des conseils de sa prudence les assemblées capitulaires de l'Ordre, édifiant tous les religieux par le spectacle de ses vertus.

Au commencement de juin 1259, il se rendit au Chapitre de Valenciennes, et fut chargé par les supérieurs de dresser quelques règlements pour les études. On lui adjoignit dans ce travail Albert le Grand, Pierre de Tarentaise et deux autres docteurs. Les lois fort sages et très propres à perfectionner les études qu'ils firent de concert, furent acceptées, dit Echard, et suivies dans l'Ordre entier.

Le Chapitre de Londres, en 1263, auquel assista notre Saint, est célèbre par la démission volontaire du cinquième Général de l'Ordre, le B. Humbert de Romans. Ce grand homme, non moins illustre par sa science que par ses vertus, se retira au couvent de Valence et y mourut, l'an 1277, chargé de mérites et d'années.

En 1267, le Chapitre se tint à Bologne, et saint Thomas y fut appelé. Les habitants de cette ville voulurent retenir un maître si capable de relever l'éclat de leur Université, jadis la plus florissante de l'Italie.

Il y avait juste un demi-siècle que Bologne avait vu venir à elle un des trois premiers essaims de l'institut naissant.

Elle avait donné aux Frères l'église Saint-Nicolas-des-Vignes, et c'est là que Dominique avait été arrêté par la mort, dans la cinquante et unième année de son âge. Circonstance providentielle ! à l'occasion de ce Chapitre, on transporta son corps du tombeau sans sculpture où il reposait, dans un tombeau plus riche et plus orné. Saint Thomas assista donc à cette translation, faite solennellement en présence de plusieurs évêques, du podestat de Bologne et d'une foule considérable ; et il eut, avec les évêques et les religieux présents, la consolation de baiser le chef sacré de son bienheureux Père.



SAINT THOMAS ET SAINT LOUIS
Fragment du *Couronnement de la Vierge*, par Fra Angelico, Musée du Louvre.

Après quelques jours consacrés uniquement aux effusions de la piété, il commença ses leçons de théologie. « On vit dès lors, à Bologne, écrit Touron, ce qu'on était accoutumé de voir dans tous les lieux où Thomas enseignait : je veux dire une nouvelle ardeur pour l'étude, le concours des citoyens et des étrangers, qui venaient de loin pour l'entendre, l'admiration et l'applaudissement de tous ceux qui avaient le bonheur ou d'écouter ses discours, ou de recevoir ses décisions. »

Cependant la France devait revoir encore son Docteur. Un manuscrit, conservé longtemps dans la bibliothèque de Saint-Victor, nous révèle la présence de saint Thomas d'Aquin à Paris pour le Chapitre de 1269. Il eut alors des entretiens fréquents avec saint Louis, qui était à la veille de s'embarquer pour ces rivages africains, où l'attendait la mort d'un martyr. Le sage monarque admettait dans ses conseils l'illustre Docteur, et celui-ci présentait des avis si pleins de justesse, qu'on y voyait resplendir comme une lumière divine. En cela rien d'étonnant, dit le premier biographe, puisqu'il avait incessamment devant les yeux les principes éternels qui régissent les actes humains. Bien plus, se trouvait-il pour le lendemain quelque affaire épineuse, Louis IX mandait, le soir, à Thomas de lui préparer pendant la nuit une note sur la matière, et l'obéissant religieux se conformait à l'ordre du prince.

Les instances de son royal ami le décidèrent à remonter dans la chaire du couvent de Saint-Jacques. Il y enseigna encore deux ans ; puis, cédant sa place à Frère Romain, neveu du cardinal Gaetano des Ursins, plus tard Nicolas III, il revint en Italie.

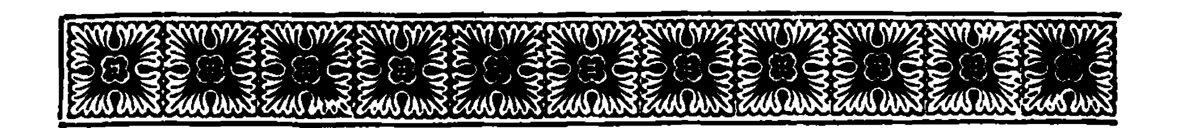
L'antiquité avait vu les villes de la Grèce se disputer la gloire d'être la patrie d'Homère; ainsi voyait-on les plus fameuses Universités rivaliser d'ardeur pour s'attacher Thomas d'Aquin. Plusieurs le demandèrent aux supérieurs de l'Ordre assemblés à Florence, en 1272. Bologne mettait tout en œuvre afin de l'obtenir de nouveau comme Régent. Paris rappelait des droits anciens sur l'homme éminent qui avait reçu dans ses écoles le grade de Docteur. Rome, où il enseignait alors, faisait valoir pour le garder le titre de capitale du monde chrétien. Naples enfin, Naples, son pays natal, désirait ardemment s'abreuver aux eaux de sa doctrine.

Ce royaume venait de changer de maître. Le Saint-Siège, duquel il relevait à titre de fief, en avait conféré l'investiture à Charles d'Anjou, frère du roi de France ; la dynastie des Hohenstauffen, qui avait causé tant de mal à l'Eglise, s'était éteinte, en la personne du jeune Conradin, défait dans une bataille, et décapité sur le Marché de Naples par ordre du vainqueur.

Le roi des Deux-Siciles favorisa les vœux de sa capitale, au sujet du Docteur angélique ; l'auteur d'une histoire de Naples, César Eugène, déclare expressément que les prières du monarque prévalurent dans le Chapitre. Saint Thomas quitta donc la Ville éternelle, et se dirigea vers le lieu que l'obéissance lui assignait. Son entrée fut un triomphe. Les grands et le peuple, les habitants même des campagnes firent éclater des transports de joie. L'Université remercia son souverain de l'honneur qu'il lui avait procuré, et le prince fixa une pension considérable pour l'entretien du saint Docteur.

Le pèlerin qui visite, à Naples, le couvent de Saint-Dominique-le-Majeur, s'arrête à l'entrée d'une grande salle, devant l'image d'un Frère couronné de l'auréole des saints. Au-dessous il lit, gravée sur le marbre, l'inscription suivante : *Avant d'entrer, vénérez cette image, et cette chaire, d'où le célèbre Thomas d'Aquin fit entendre autrefois ses oracles à un nombre infini de disciples, pour la gloire et la félicité de son siècle. Le roi Charles Ier procura cet avantage à son royaume, et assigna au Maître une once d'or de pension pour chaque mois.*





CHAPITRE XVIII

LA SOMME THÉOLOGIQUE

Ut sapiens architectus, fundamentum posui. I Cor., iii, 10.

Comme un sage architecte, j'ai posé le fondement.

L'ordre chronologique, aussi bien que la gradation dans les œuvres de saint Thomas, nous amène en face du monument grandiose, dont les précédents ouvrages de l'angélique Docteur ne sont, pour ainsi dire, que les degrés splendides, le péristyle princier.

Nous avons nommé la Somme théologique.

Son étude sommaire servira de conclusion à ce premier livre.

Qu'est-ce qu'une Somme théologique ?

L'assemblage parfait, harmonieux, de toutes les parties dont se compose la *Théologie*, c'est-à-dire l'étude de Dieu, de Dieu considéré en lui-même et dans ses créatures, principalement l'ange et l'homme, dont il est la fin *ultime*, ou suprême, en même temps que le principe *premier*.

Matériaux immenses ! disséminés dans les Ecritures, la Tradition, les Conciles, les Actes pontificaux, auxquels s'ajoute encore, comme élément utile, sinon nécessaire, le vaste trésor des sciences humaines.

Les anciens docteurs et les Pères de l'Eglise avaient, en de nombreux et lumineux ouvrages, élucidé le dogme chrétien. « Toutefois, nul d'entre eux n'était parvenu à élever l'édifice total de la Théologie. Après douze cents ans de travaux, leurs écrits épars dans le passé ressemblaient aux ruines d'un temple qui n'a pas été bâti, mais à des ruines sublimes, attendant avec la patience de l'immortalité la main de l'architecte. L'architecte devait sortir des cendres de saint Dominique, et, ce que nul n'aurait jamais prévu, l'homme de la Providence, dans cette œuvre incomparable, fut un grand seigneur...

« A l'âge de quarante et un ans, et n'en ayant plus que neuf à vivre, saint Thomas songea au monument qui était le but encore inconnu de sa destinée. Il se proposa de rassembler dans un corps unique les matériaux épars de la théologie ; et de ce qui pouvait n'être qu'une compilation, il fit un chef-d'œuvre dont tout le monde parle, même ceux qui ne le lisent pas, comme tout le monde parle des pyramides d'Egypte, que presque personne ne voit. »

Nos jeunes lecteurs ont remarqué, sans doute, la spirituelle saillie tombée, avec la citation qui précède, de la plume du Père Lacordaire (1). Qu'ils nous permettent de souhaiter à un grand nombre d'entre eux de parler, après les avoir vues et étudiées à loisir, des *Pyramides* de la science sacrée, nous voulons dire des trois Parties de la *Somme théologique*, afin que, devenus par le sacerdoce docteurs dans l'Eglise, ils soient à même d'instruire les fidèles *selon la doctrine irréfragable de saint Thomas*.

(1) *Mémoire pour le rétablissement en France de l'Ordre des Frères Prêcheurs*, ch. IV.

En attendant, nous les invitons à contempler les grandes lignes architecturales du monument immortel.

Au frontispice est inscrit le but du savant ouvrier.

Lisons :

« Le docteur chargé d'enseigner la vérité catholique ne doit pas seulement éclairer les esprits déjà avancés, il lui appartient encore de servir à ceux qui commencent les premiers éléments de la doctrine, selon cette parole de l'Apôtre : *Comme à de petits enfants dans le Christ, je vous ai donné le lait à boire, et non la nourriture solide.* C'est pourquoi notre intention, en composant cet ouvrage, est de présenter l'enseignement qui se rapporte à la religion chrétienne de la manière la plus convenable à l'instruction des commençants. »

L'auteur se propose de le faire clairement et brièvement, autant que la matière le comporte, en élaguant les questions inutiles, cause, à ses yeux, avec le défaut de méthode, de sérieuses entraves pour les jeunes intelligences.

Le but a-t-il été atteint?... La postérité n'a qu'une voix pour l'affirmer. Si certains articles de la *Somme* nous paraissent superflus, disons, avec Fleury, qu'au temps de saint Thomas ils étaient vraiment utiles. Nombreux sont les commentateurs de la *Somme :* aucun n'a surpassé le Maître en clarté, et un auteur dominicain a pu sans prétention intituler un de ses ouvrages : *Saint Thomas interprète de lui-même* (1).

La Somme théologique se divise en trois Parties, dont chacune se subdivise en Questions, et chaque Question en Articles.

(1) MASSOULIÉ, de Toulouse, XVII[e] siècle.

La Première Partie, écrite à Rome, sous le pontificat de Clément IV, a pour objet l'être incréé et les êtres créés : Dieu, l'ange et l'homme.

Etudiant la nature divine, saint Thomas scrute ses profondeurs, explore son immensité, recherche ses attributs essentiels. Il expose, dans un style d'une transparence merveilleuse, quelle est cette Bonté souveraine, vaste océan qui ne connaît ni fond, ni rivages ; cette Immutabilité que rien n'altère ; cette Eternité qui répond à tous les temps ; cette Justice qui s'épanouit en Miséricorde ; cette Providence à laquelle rien n'échappe ; cette Puissance, cette Sagesse, qui agissent de concert dans l'universelle harmonie des êtres.

Puis, comme l'aigle de l'Apocalypse, le Docteur des docteurs s'élève jusqu'aux plus hautes cimes de la science sacrée ; il plane majestueusement autour du soleil de la Trinité, mystère par excellence. Egalité, distinction, noms des divines personnes, processions ineffables... le Prince des théologiens sonde toutes ces merveilles et pénètre en quelque sorte l'impénétrable lui-même.

Après Dieu, ses œuvres ; et d'abord les anges, miroirs limpides de la divinité. Le Docteur angélique entre, comme en pays connu, dans ces régions des purs esprits. Il parcourt tous les rangs de la milice céleste, et son regard si perspicace ne rencontre nulle part complète ressemblance. Au front de chaque citoyen de l'invisible patrie, il aperçoit une beauté distinctive, il remarque un signe spécifique qui n'appartient qu'à lui. C'est la plus prodigieuse variété au sein de ces myriades d'êtres divisés en hiérarchies.

L'aigle abaisse son vol ; le voici descendu jusqu'au monde physique, jusqu'à l'homme, résumé de la création. Avec quelle pénétration saint Thomas fait l'examen de ce

« monde en petit », découvre tous les secrets de sa constitution intime ! Comme il analyse délicatement le composé humain, affirme et démontre son unité substantielle ! Comme il étudie avec une exquise finesse et le ciel de l'âme et le limon du corps !

Dieu, l'ange et l'homme ! Dieu qui attire à lui, comme à leur fin dernière, et l'ange et l'homme ; mais qui les attire avec un souverain respect de leur liberté. Saint Thomas étudie ce retour à Dieu de la créature, invisible et visible. L'ange, d'un seul bond, atteint le terme de sa course ; l'homme s'y achemine par une succession d'actes qui procèdent de son libre arbitre dirigé par la loi, soutenu par la grâce. La Seconde Partie est ainsi consacrée à la morale. Le saint Docteur pose les grands principes sur les *actes humains*, étudie les conditions qui les modifient : passions, habitudes, vertus, vices, péchés ; il aborde ensuite les lois qui les régissent : loi naturelle, loi humaine, loi divine, ancienne et nouvelle ; cette dernière le conduit à parler de la grâce, source de la justification.

Aux considérations générales succèdent les applications particulières, lesquelles diffèrent encore suivant que les actes regardent tous les hommes sans distinction, ou chaque individu, dans la condition spéciale que Dieu lui a faite.

Sous le premier aspect se rangent les questions traitant des *Vertus théologales*, *cardinales* et des *Vices opposés* ; sous le second, le détail des *Devoirs de chaque état*, tracé avec une admirable précision.

Le vol de l'Ange s'élève de nouveau avec la Troisième Partie de la Somme, consacrée à l'*Incarnation* du Verbe, aux mystères de ses anéantissements, de ses humiliations, de ses triomphes, et à l'application de ses mérites par les

Sacrements. L'auteur se propose d'étudier à part chacun des sept sacrements. Après avoir traité du Baptême et de la Confirmation, il arrive à l'Eucharistie. Son exposition est un chef-d'œuvre, elle est le couronnement de l'édifice... Ne convient-il pas plutôt de dire que l'œuvre gigantesque est privée de son couronnement?

Saint Thomas commençait les thèses sur la Pénitence, lorsque sa main fut arrêtée par la mort. La *Somme* eut le sort de ces splendides cathédrales de Paris, Strasbourg, Cologne et autres, contemporaines du grand monument théologique, demeurées inachevées pendant des siècles; quelques-unes le seront probablement toujours. En frappant le sublime architecte avant qu'il eût mis la dernière main à son ouvrage, dans la vigueur de l'âge et la plénitude du génie, Dieu montra une fois de plus que toute œuvre humaine est marquée par quelque endroit au coin de l'infirmité; que seules, ses œuvres à lui sont parfaites.

Dans la suite toutefois, un disciple zélé, Pierre d'Auvergne, membre de la Sorbonne, ou Henri de Gorcum, docteur de Cologne, ajouta au travail du Maître un *Supplément* tiré mot pour mot du commentaire de saint Thomas sur le quatrième livre des *Sentences.*

Ainsi, considérée dans ses grandes lignes, la Somme de théologie contient *six cent treize questions, trois mille cent six articles,* plus de *quinze mille arguments* ou éclaircissements sur les points de dogme et de morale agités dans les écoles; le tout enrichi des maximes des philosophes et des autorités des saints Pères.

Veut-on connaître maintenant la méthode d'exposition de notre Docteur?

Chaque question renferme l'énoncé de la thèse qu'il s'agit d'établir. Dans un préambule très court, l'auteur

formule les propositions à discuter et les ramène à autant de points précis qu'il doit y avoir d'articles. Les articles se succèdent, toujours identiques de construction ; après l'énoncé du sujet sous forme dubitative, la discussion s'ouvre par ces mots : *ad primum sic proceditur*, « pour le premier article on procède ainsi. » Puis viennent les objections, dont la première débute invariablement par ces mots : *videtur quod*, « il paraît que », et les suivantes par cette simple transition : *prœterea*, « en outre ». Ces objections ne sont autres souvent que les attaques nullement atténuées des adversaires. Aux objections succède une contradiction sommaire, généralement ainsi conçue : *sed contra*, et motivée par une citation de l'Ecriture, des Pères, parfois même d'Aristote. La démonstration se fait dans le corps de l'article, et commence régulièrement de la sorte : *Respondeo dicendum*, « je réponds qu'il faut dire. » L'article se termine par la réfutation, une à une, des objections précédemment émises.

Telle est la marche de la Somme théologique, où de déduction en déduction l'esprit est amené irrésistiblement en face de la vérité.

On croirait peut-être qu'un ouvrage de cette importance, écrit tout entier en un pareil style, doit engendrer la fatigue et l'ennui. Il n'en est rien. « Sous la plume de saint Thomas, écrit un auteur moderne, la langue latine est semblable à une eau limpide et transparente qui ne ternit jamais le sol qu'elle arrose. Les moindres objets, si profondément qu'ils y reposent, y apparaissent visibles comme à travers l'éther le plus pur. Ce n'est pas le latin du siècle d'Auguste, c'est une langue simple, digne des sublimes vérités auxquelles elle sert d'enveloppe, et cette enveloppe est si diaphane qu'elle n'arrête jamais l'intelligence de la

pensée, et que l'esprit la conçoit instantanément par une sorte d'intuition. »

D'un autre côté, l'ordre qui règne dans toutes les parties de la *Somme* facilite l'étude. Aussi un homme sérieux trouve-t-il, avec l'acquisition des plus riches connaissances, de vraies délices à parcourir les galeries de ce merveilleux palais.

Ce jugement est celui des siècles. Pour abréger, contentons-nous d'un seul témoignage pris dans le passé, celui du P. Possevin : « L'ouvrage, dit le savant Jésuite, est en tout sens achevé, et il ferme la voie à quiconque tenterait de faire quelque chose de plus beau, de plus précis et de plus complet. Aussi le pape Jean XXII était-il vraiment inspiré, lorsqu'il s'écriait : *Comment objecter que saint Thomas n'a pas fait de miracles pendant sa vie ? Chacun de ses articles est un miracle.* »

Presque aussitôt après son apparition, la *Somme* devint le fondement de l'enseignement théologique, et comme le manuel des maîtres et des étudiants. La preuve en est dans les décisions des Universités d'alors, et les décrets des Généraux d'Ordres religieux ; le P. Touron en donne une énumération détaillée (1).

Voici comment s'exprimait, en 1615, le cardinal Duperron, parlant devant l'assemblée générale du royaume : « La *Somme* de saint Thomas a toujours été regardée comme l'oracle de la théologie, toujours lue publiquement, et, s'il est permis de parler ainsi, toujours *adorée* dans l'Ecole de Paris. »

Faut-il ajouter que, pendant très longtemps, on vit dans le clergé français une floraison merveilleuse de savants théologiens ?

(1) Livre V, ch. IX et suivants.

Depuis un siècle ou deux, la *Somme* de saint Thomas avait cessé d'être expliquée dans nos chaires de théologie. Cet abandon regrettable n'avait-il aucunement abaissé le niveau de la science ecclésiastique?... Mais déjà nous saluons avec bonheur les heureux effets du retour universel à la doctrine de saint Thomas, retour si vivement recommandé par notre Saint-Père le Pape Léon XIII, disciple lui-même et grand admirateur de l'Ange de l'école.

Quant à l'Ordre de Saint-Dominique, est-il besoin de dire qu'il est resté constamment fidèle aux enseignements de son Docteur? Personne n'oserait en douter. Cet attachement pour un patrimoine à jamais inaliénable est une tradition de famille. « Du vivant même de saint Thomas, remarque Echard, ceux qui, après avoir étudié sous lui, enseignaient ensuite dans les universités de Paris, Oxford, Cambridge, Bologne, Naples, Cologne, se bornaient presque à expliquer les écrits de leur commun maître. »

Quelques Frères anglais, cédant à une pression étrangère à l'Ordre, s'étaient écartés des opinions du Docteur angélique. Il y avait quatre ans seulement que Thomas d'Aquin avait cessé de vivre. Le Chapitre de Milan nomme aussitôt deux religieux pour aller faire une enquête, avec plein pouvoir de punir les coupables. A la suite de cet incident, vingt-trois Chapitres généraux édictent ou renouvellent des décrets, en vertu desquels tout Frère se posant en adversaire du saint Docteur sera privé à perpétuité de toute charge ou dignité dans l'Ordre.

D'après un article des Constitutions dominicaines, nul n'est admis au titre de maître, bachelier, lecteur en théologie, prédicateur général, qu'il n'ait émis le serment de tenir toujours pour sienne la doctrine irréfragable de saint

Thomas, exemple suivi jadis par les docteurs de la fameuse Université de Salamanque.

Que de saints personnages, malgré d'incessantes occupations, lisaient la *Somme* avec non moins d'assiduité que de respect ! Citons saint François de Sales, saint Philippe de Néri, saint Charles Borromée, saint Pie V, saint Antonin, saint Vincent Ferrier.

Pendant un an et demi, saint Ignace suivit les cours de théologie au collège de Saint-Jacques, avec grande application et succès, dit son historien (1). Ecrivant ensuite la Règle de sa Compagnie, il fit un point des Constitutions d'y enseigner la théologie selon la doctrine scolastique de saint Thomas.

Le grand Bossuet avait étudié, lui aussi, saint Thomas, à Paris, et il garda constamment l'amour de sa doctrine.

Le savant Erasme déclarait ne connaître aucun théologien qui pût être mis en parallèle avec saint Thomas, pour la rectitude du jugement et la solidité de la doctrine (2).

Le cardinal Bessarion, le plus illustre des représentants de l'Eglise grecque au concile de Florence, professait pour la *Somme* une admiration sans réserve, et se plaisait à en proclamer l'auteur *le plus saint des savants et le plus savant des saints.*

Est-ce un faible titre d'honneur pour l'Ange de l'école que la traduction de sa *Somme théologique*, non seulement en la plupart des langues européennes, mais encore en *grec*, et, par les soins d'un missionnaire de la Compagnie de Jésus, même en *chinois ?*

(1) Joan. Pinius, S. J. — Boll. t. XXXIV, p. 454.
(2) Contre Æcolampade, *sur l'Epître aux Romains.*

Ce n'est pas ici le lieu de rapporter la tradition du Siège apostolique en faveur de la doctrine de saint Thomas; nous aurons occasion d'y revenir. Mais si le pape Jean XXII a pu répondre comme nous l'avons vu plus haut, à quelqu'un qui objectait que saint Thomas n'avait pas fait de miracles, nous ajouterons : combien de miracles de grâce, c'est-à-dire de conversions, la *Somme théologique* n'a-t-elle pas opérés, en portant la lumière et la conviction dans les esprits ?

Au xv[e] siècle, un savant rabbin, Paul de Burgos, se met à la lire, et voici qu'aussitôt tombe le voile qui couvrait ses yeux : il reconnaît Jésus-Christ, il devient catholique, prêtre, évêque, et meurt patriarche d'Aquilée.

Un siècle après, Théobald Thamer, zélé disciple de Mélanchthon, ouvre la *Somme* dans le dessein de la combattre. Il est écrasé sous le poids des arguments qui confondent à l'avance les erreurs protestantes, et il abjure l'hérésie.

Dans le même siècle, en France, le calviniste Duperron demande à la *Somme* de saint Thomas l'éclaircissement de ses doutes. Il découvre la vérité, il l'embrasse, se consacre au service de Dieu, et mérite que l'Eglise l'honore de la pourpre romaine et de la dignité archiépiscopale.

De même qu'en un tableau les ombres font ressortir les lumières, faut-il opposer à ces conversions d'hérétiques de bonne foi, la rage d'autres hérétiques endurcis dans le mal ? Il n'est sorte d'injures que Luther ne dirigeât, en paroles ou en écrits, contre la doctrine de saint Thomas. Martin Bucer, apôtre fanatique de la Réforme, s'écriait avec dépit : « Supprimez Thomas, et j'anéantirai l'Eglise. » *Vaine était l'espérance*, dit à ce propos Léon XIII, *mais le témoignage n'est pas vain* (1).

(1) *Æterni Patris.*

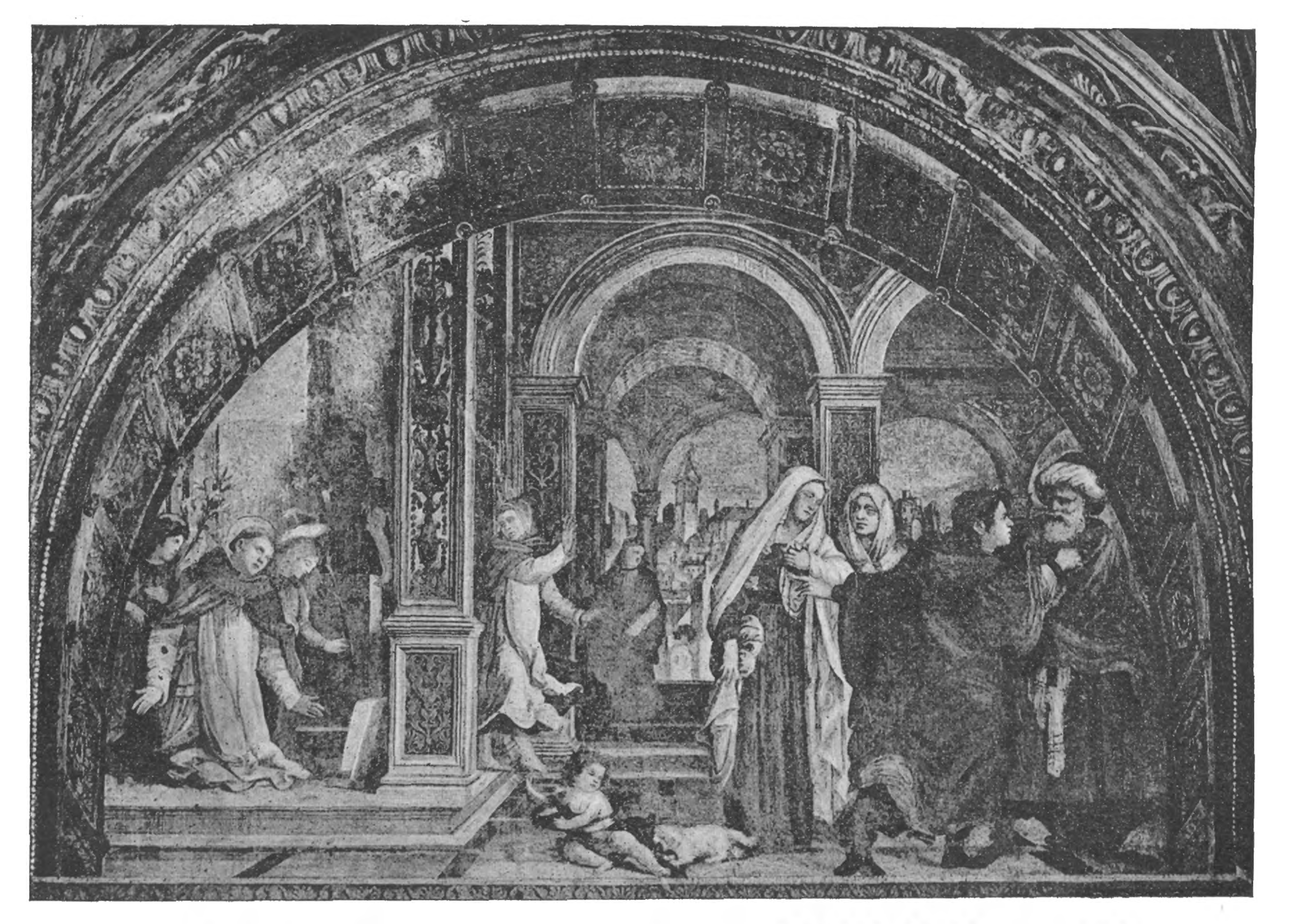
Au rapport de témoins parfaitement véridiques, le saint concile de Trente, ayant à formuler ses décrets contre le protestantisme, ne chercha point ses inspirations ailleurs qu'en saint Thomas ; par un honneur sans égal, au milieu de la salle conciliaire, se voyaient sur une même table l'Ecriture sainte, les Actes pontificaux et la *Somme de saint Thomas !* « Après cela, dirons-nous encore avec le P. Lacordaire, Dieu seul pourra louer ce grand homme dans le concile éternel de ses saints. »

Mais Dieu n'a pas attendu au dernier jour du monde pour parler en faveur de la *Somme théologique.*

Ecoutons Guillaume de Tocco :

« Frère Dominique de Caserte, sacristain du couvent de Naples, homme d'une oraison fervente et d'une vertu éprouvée, mérita d'assister à une scène des plus divines et des plus touchantes. Remarquant que Frère Thomas descendait toutes les nuits de sa cellule, avant Matines, pour se rendre à l'église, il l'observa une fois avec plus d'attention. Retiré au fond de la chapelle de Saint-Nicolas, où Frère Thomas demeurait en prière, il le vit soulevé du sol à la hauteur d'environ deux coudées. Tandis qu'il admirait ce prodige, il entendit soudain, du côté vers lequel était tourné notre Docteur, priant avec larmes, les paroles suivantes prononcées par le Crucifix : *Tu as bien écrit de moi, Thomas, quelle sera ta récompense ? — Seigneur,* répondit le Saint, *pas d'autre que Vous-même.* »

C'est le troisième témoignage rendu par Jésus-Christ à la doctrine de saint Thomas ; c'est aussi celui qui est resté le plus célèbre. Les souverains pontifes l'ont rappelé plus de vingt fois dans leurs bulles ; Pie V a enrichi d'indulgences l'autel miraculeux ; Sixte-Quint a fait représenter



APPROBATION DONNÉE PAR JÉSUS-CHRIST AUX ŒUVRES DE SAINT THOMAS

Fresque de Filippino Lippi, à Sainte-Marie-sur-Minerve, chapelle Caraffa, xv[e] siècle

cette scène sur une toile du Vatican, et la liturgie en consacre la mémoire dans l'office du saint Docteur.

L'historien que nous avons cité ajoute qu'à partir de cette vision, saint Thomas cessa d'écrire, par suite des merveilles que Dieu lui avait révélées. « En lui demandant quel prix il souhaitait de ses travaux, le Seigneur lui faisait assez comprendre que sa tâche était accomplie. Et la récompense qu'il sollicita, toute en rapport avec son noble labeur, était de pouvoir être rassasié, dans la patrie, de cette Vérité adorable, dont il avait publié ici-bas les grandeurs avec tant de jouissance. »

Bientôt, en effet, nous le verrons descendre prématurément dans la tombe, laissant derrière lui le monde éclairé de ses écrits immortels; comme, en un beau soir d'été, l'astre du jour disparaît à l'occident, quittant le ciel empourpré de ses derniers rayons.

Mais arrêtons-nous ; l'heure n'est pas venue de recueillir les élans suprêmes de la sainteté et du génie. Jusqu'ici nous avons admiré dans sa course le soleil de la théologie; ouvrons maintenant nos cœurs à ses chauds rayons, dans la contemplation des vertus dont il fut le foyer : après le Docteur, étudions le Saint.





LIVRE SECOND

VERTUS DE S. THOMAS D'AQUIN

CHAPITRE PREMIER

PRINCIPES ET MAXIMES SUR LA VIE SPIRITUELLE.

> ***Sitis perfecti in eodem sensu et eadem sententia.*** **I Cor., I, 10.**
>
> **Soyez parfaits en adoptant les mêmes sentiments et les mêmes maximes.**

GUILLAUME de Tocco raconte d'un religieux, qui n'est autre que lui-même, la vision suivante :

« Un Frère très dévot à saint Thomas songeait avec anxiété à la manière dont il retracerait une vie que rehaussaient tant de miracles, que recommandait l'éclat d'un si juste renom. Il conjura Dieu, par l'intercession du bienheureux Thomas, de lui accorder les qualités nécessaires pour raconter avec fruit l'heureuse naissance du Saint, les événements de sa vie, ses progrès dans la science et sa précieuse mort. Après avoir prié, il s'en-

dormit vers l'aurore, et vit en songe un tissu aux mailles d'argent, enrichies de pierres précieuses. Ces pierres étaient enchâssées dans chaque nœud avec une variété admirable. Comprenant que ce réseau si richement orné signifiait spécialement la vie et les vertus du saint Docteur, le Frère se demandait à quelles vertus correspondaient les pierreries diversement nuancées. Ayant joui longtemps de cette vision, il se réveilla, et reprit sans peine le travail commencé.

« De cette apparition il ressort manifestement que la vie tout entière de saint Thomas mérite d'être comparée à l'argent : elle en a la blancheur par la pureté des intentions; la netteté, par la simplicité des actions ; la sonorité, par le retentissement de la doctrine. Cette vie ressemble de plus à un réseau, par suite de l'enchaînement fidèle des actes et de l'enseignement. Quant aux pierres précieuses, elles désignent les vertus infuses que Dieu déposa dans cette âme comblée de tous les dons du ciel. »

Ainsi parle dans sa naïveté le pieux chroniqueur.

Avant d'étudier cette trame mystique des vertus de saint Thomas, une exposition sommaire de ses PRINCIPES ET MAXIMES SUR LA VIE SPIRITUELLE nous paraît logique.

D'après l'oracle de la Vérité même, *la bouche parle de l'abondance du cœur*. Les paroles recueillies sur les lèvres du Docteur angélique révèlent, on n'en saurait douter, le trésor amassé au fond de son cœur dès l'âge le plus tendre. Ces paroles, ces maximes, ces réflexions ne sont, il est vrai, qu'un atome, en regard des pages où l'Ange de l'école développe magistralement les principes de la vie spirituelle. Mais un simple atome, quand il s'agit du prince des théologiens, est un monde de richesses.

Touchant la vie religieuse — nous pouvons appliquer cette remarque à toute vie chrétienne — saint Thomas avait pour maxime *qu'il ne faut jamais rien retrancher de ses premières pratiques, mais y ajouter plutôt, chaque jour.*

Il demandait sans cesse dans ses prières la ferveur croissante, estimant comme indigne d'un esprit sérieux et d'un cœur généreux cette déplorable pente au relâchement, qui porte à d'égoïstes calculs une âme rachetée par le sang d'un Dieu !

Pour éviter ce malheur, en même temps que pour entretenir le désir allumé dans son âme à l'époque de ses premiers engagements, Thomas étudiait avec grande avidité les Vies des Pères du désert, et spécialement l'ouvrage connu sous le nom de *Conférences de Cassien.*

Cet ouvrage, dans lequel le fondateur de l'abbaye de Saint-Victor, à Marseille, raconte ses entretiens avec les saints anachorètes d'Egypte et de Palestine, visités par lui, fut, durant le moyen âge, l'aliment spirituel le plus goûté des moines de l'Occident. Saint Benoît le recommandait instamment à ses religieux. L'usage s'était introduit d'en lire quelques lignes à haute voix, pendant que les moines prenaient sur le soir l'adoucissement au jeûne, qui, du titre même du livre, en latin *Collationes,* reçut le nom de *collation.*

En cherchant par cette lecture à raviver sa ferveur, saint Thomas ne faisait qu'imiter son bienheureux Père, saint Dominique.

Les auteurs rapportent que, malgré sa prodigieuse mémoire, à laquelle suffisait habituellement une première lecture, notre Saint ne laissait pas de lire et de relire son livre préféré. On lui demanda, un jour, pourquoi il y consacrait un temps précieux, qu'il aurait pu employer à la

contemplation. Sa réponse fait entendre quel fruit on doit retirer de la lecture spirituelle, tant recommandée aux personnes vraiment désireuses de progresser dans la vertu.

« De cette lecture, dit-il, je recueille la dévotion : mon esprit en a besoin pour s'élever plus haut, mon cœur pour s'enflammer davantage. »

Utile leçon, donnée à tant d'esprits volages, qui parcourent plusieurs livres de spiritualité, sans retirer d'aucun le miel de la vraie dévotion !

Du reste, c'était un autre principe de saint Thomas, pour l'avancement spirituel comme pour le progrès dans les sciences, de s'en tenir à un bon auteur, *un seul*, choisi après mûr examen, ou d'après le conseil d'un guide éclairé. Il réprouvait la multiplicité des livres et l'inconstance de l'esprit porté à tout effleurer sans rien approfondir. Aussi quelqu'un lui ayant demandé le moyen de devenir savant, il répondit : *C'est de ne lire qu'un livre.*

Il protestait hautement qu'une âme qui ne prie pas ne fait aucun progrès dans la vertu, et qu'un religieux sans oraison est un soldat sans armes. D'où cette maxime : *Quiconque aspire à la perfection doit, sous peine de ne point avancer, s'adonner fortement et sérieusement à l'oraison.* Et comme le succès d'une bonne oraison dépend du recueillement en Dieu durant le cours des actions ordinaires, il estimait qu'une personne vraiment chrétienne doit être non moins attentive à la présence de Dieu, que zélée pour l'exercice de la méditation; il allait jusqu'à s'étonner qu'un religieux pût jamais penser à autre chose qu'à Dieu.

On lui demandait à quel signe on pouvait reconnaître un homme vraiment parfait dans les voies spirituelles. Voici la belle réponse qu'il donna : « Lorsque vous verrez

quelqu'un se permettre, en conversation, des propos burlesques, et se montrer piqué d'être compté pour rien, celui-là, quand bien même il ferait des miracles, ne le tenez point pour parfait ; sa vertu manque de base, et qui ne sait rien souffrir est bien prêt de tomber. » Il ajoutait : « Quiconque ne parle que de bagatelles est une paille emportée par le vent. » Aussi, dès sa jeunesse, lorsque la conversation, après avoir roulé sur des sujets édifiants et instructifs, descendait à des frivolités, avait-il coutume de se retirer discrètement.

Ce n'est pas que saint Thomas entendît bannir l'entrain, la gaieté, les joyeusetés de bon aloi, condiment nécessaire d'une récréation utile et honnête : bien au contraire. Mais il condamnait la dissipation, le sans-gêne, à plus forte raison ces plaisanteries fades ou grossières, que le grand Apôtre défendait à ses disciples d'Ephèse, et que réprouve la bonne éducation, à défaut même du sens chrétien.

Il aimait à dire que *l'oisiveté sert d'hameçon au diable pour prendre les âmes et les attirer dans le péché.* Le péché ! comme notre Docteur en avait compris la malice, les redoutables conséquences ! Ce penseur sans rival, qui avait scruté tant de mystères, approfondi tant de questions, avouait pourtant ne pas comprendre une chose : *Comment un homme, avec la conscience chargée d'un seul péché mortel, pouvait manger, dormir et se livrer à la joie !*

Au sujet de la chasteté, voici l'une de ses gracieuses comparaisons. L'artiste, pour faire son tableau, commence par étendre sur la toile une couche légère d'un blanc très pur : « De même, disait-il, la chasteté est comme un fond de neige, sur lequel le Seigneur aime à dessiner l'une ou l'autre de ses grâces ; mais cette vertu, sans l'accompagnement de la charité, n'est qu'une lampe sans huile, inca-

pable de répandre autour d'elle la lumière, l'éclat, l'attrait. »

Parlant de la pauvreté volontaire, dont certains font parade tout en se montrant impatients dans les privations, saint Thomas répétait que la pauvreté du moine qui ne veut endurer la moindre chose est argent perdu et dépense inutile.

Quant à l'obéissance, elle a retrouvé, disait-il, la clef du Paradis que la désobéissance avait perdue.

Une différence notable entre l'impie et l'homme juste, c'est que soumis l'un et l'autre au feu de la tribulation, le premier se consume comme de la paille, le second resplendit comme un or affiné.

Au soldat du Christ, qui a une guerre perpétuelle à soutenir contre ses défauts, est nécessaire, disait-il encore, le bouclier de la patience, vertu qui est un gage certain d'amour pour Dieu. Le triomphe de la patience, ajoutait-il, est supérieur à celui de la force; car il est moins aisé de se vaincre soi-même que de mettre en fuite toute une armée. Le moyen le plus efficace d'acquérir la patience, c'est d'avoir le regard constamment fixé sur la Croix.

Autre maxime du Saint : ne point laisser les vieux amis pour courir après de nouveaux; agir autrement, c'est aimer pour soi-même comme on aime des fleurs, que l'on s'empresse de rejeter dès qu'elles ont perdu leur fraîcheur première.

Estimant la sagesse un des plus grands dons de Dieu, saint Thomas enseignait que l'homme était incapable de l'acquérir par les seules forces de son travail personnel; aussi la science sans la vertu lui parut toujours suspecte.

C'était encore une de ses sentences habituelles, que celui qui veut se faire tout à tous, suivant le conseil de l'Apôtre,

ne doit point, dans son zèle, s'exclure lui-même de cette première charité : savoir s'appartenir était, à ses yeux, d'un prix inestimable; l'une des principales causes du peu de lumière dans le monde provenait, à son avis, du manque de réflexion de l'homme sur lui-même.

Pour encourager les autres à marcher joyeusement dans la voie des observances religieuses, il aimait à parler des avantages que ces observances apportent à l'âme et au corps, tels que santé, prolongement des années, sauvegarde de la vie surnaturelle : le démon vaincu de ce côté n'ose plus exciter les révoltes de la chair, tandis que l'excès dans le boire et le manger ouvre la porte à ses tentations et lui promet un triomphe facile. — A ces premiers avantages, il ne manquait pas d'ajouter celui de l'intelligence de la science divine, apportant l'exemple des trois jeunes Hébreux, estimés plus savants que tous les satrapes de Babylone, grâce à leur sobriété; car, au dire du texte sacré, ils refusaient les mets délicats de la table royale pour se contenter d'une nourriture simple et frugale, et ne buvaient même que de l'eau.

Un jour, la comtesse de San-Severino, sa sœur, lui demanda de quelle manière elle pourrait devenir une sainte. Thomas lui répondit : *En le voulant !* Parole profonde, qui s'entend d'une volonté ferme et efficace, et non de ces velléités, de ces demi-vouloirs avec lesquels tant d'âmes vont en enfer ! Qui plus que notre Saint possédait cette énergie de volonté ? N'en avait-il pas donné la preuve lorsque à l'âge des illusions et des plaisirs, à dix-sept ans, il avait su résister aux entraînements de la chair et du sang, braver même les ennuis d'une longue réclusion, pour suivre la voie qui lui semblait l'unique voie du salut ?

La même comtesse l'interrogea de nouveau sur ce qu'il

y a de plus souhaitable en cette vie. Il lui repartit : *C'est de bien mourir.*

Poursuivant ses demandes, elle le pria de lui dire ce qu'est le Paradis, Il répondit que jamais elle ne pourrait le savoir qu'elle ne l'eût mérité. C'était faire entendre que la possession seule de ce bonheur parfait peut nous en révéler la nature. Autrement nul n'en saurait parler. Car ici-bas *l'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son cœur n'a jamais soupçonné ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment* (1). Il en est du Paradis comme de celui qui en est le maître et souverain monarque : il faut premièrement *goûter, pour juger* ensuite *combien il est doux.* (2)

Les pages qui précèdent résument ce que les historiens nous ont appris des maximes et des principes de saint Thomas sur la vie spirituelle (3).

De tels sentiments, de si admirables dispositions nous montrent à quel degré sublime le saint Docteur possédait les quatre grandes vertus qui forment les assises de la vie morale.

La *prudence* éclate dans les précautions qu'il prend pour ne jamais déchoir de sa première ferveur ;

La *justice*, dans sa fidélité envers Dieu, ses égards et sa déférence pour le prochain, et dans l'abnégation de lui-même ;

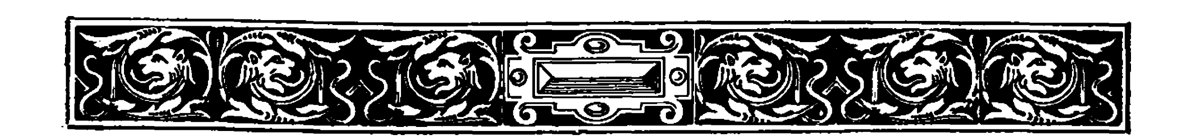
La *force*, dans sa constance à vouloir, mais tout de bon, arriver au salut et à la sainteté ;

La *tempérance* enfin, dans ces principes de réserve, de retenue et de mortification que nous avons cités.

(1) I Cor., II, 9.
(2) Ps. XXXIII, 9.
(3) Cf. CASTILLO, *Histoire de Saint Dominique et de son Ordre.* — FRIGERIO, *Vie de Saint Thomas.* — MARCHESE, *Diario Domenicano.*

Après cela, nous croirons sans peine au témoignage d'un contemporain, Frère Conrad de Suessa, qui ayant vécu plusieurs années dans le même couvent que saint Thomas, à Orvieto, à Rome et à Naples, déposa, sous la foi du serment, qu'il l'avait toujours vu progresser dans la perfection, et avancer de vertu en vertu.





CHAPITRE II

ESPRIT DE PRIÈRE

Apud me oratio Deo vitæ meæ.
Ps. XLI, 9.
Je priais au dedans de moi-même le Dieu qui est ma vie.

COMME une cire tendre et immaculée, l'âme de l'enfant, dans sa candeur native, conserve ordinairement la première empreinte qu'elle a subie. Si cette empreinte est celle du doigt divin, quelle grâce insigne !

Cette grâce, saint Thomas la reçut aux premières lueurs de sa raison. Sitôt qu'il put former quelques paroles, il exprima son amour pour Dieu, le désir de connaître ses perfections adorables. Frappé d'une pensée — pensée bien digne du futur prince de la théologie — à six ans, au Mont-Cassin, déjà il posait gravement cette question : *Dieu, qu'est-ce que Dieu?...* A mesure qu'il connut davantage l'Etre infini, cette Bonté qui sourit à toute la nature, mais qui pour l'homme se montre remplie de prévenances délicates, plus délicates que celles d'une mère à l'égard du fruit de sa tendresse, l'enfant se mit avec ardeur à la poursuite de la Vérité sans ombre, de la Beauté sans tache.

Le Seigneur va au-devant de ceux qui le cherchent ; il

repose avec complaisance son regard sur ceux qui interrogent le sien. Notre grand Docteur éprouva merveilleusement les effets de cette grâce qui prévient, qui soulève, qui rapproche de plus en plus une âme de son centre. Pour employer les termes d'un historien, le Dieu de bonté l'éleva jusqu'au troisième ciel de la plus sublime oraison ; il l'y conduisit doucement, comme par la main, et enfin lui dressa une magnifique tente sur ce Thabor, cette montagne de lumières, séjour des âmes spécialement chéries de l'Eternel.

Saint Thomas vivait de Dieu par une application parfaite à la prière, et par l'offrande assidue de toutes ses actions. Cent fois le jour, il décochait vers le ciel ces flèches embrasées que l'on nomme oraisons jaculatoires. En avançant en âge, il augmenta le nombre de ses prières et de ses méditations ; devenu religieux, il suivit scrupuleusement les exercices de la communauté, et parvint à une union pour ainsi dire perpétuelle avec Dieu.

La nuit, levé avant tous les autres, il priait longtemps dans l'église, et dès que la cloche allait sonner *Matines*, il regagnait sa cellule pour en redescendre aussitôt, et donner ainsi à penser qu'il ne faisait rien d'extraordinaire. Le jour, il assistait habituellement à tous les offices, sans user des légitimes dispenses auxquelles lui donnaient droit ses études continuelles, ses leçons, la composition de si nombreux ouvrages, les visites de tant de personnes avides de ses conseils. La divine psalmodie terminée, il vaquait encore à l'oraison mentale.

Son âme entrait alors dans un commerce intime avec Dieu. Son corps devenait immobile, ses larmes coulaient en abondance, et maintes fois on le vit élevé de terre de plusieurs coudées. C'était le moment où saint Thomas

acquérait les plus hautes connaissances, trouvait infailliblement la solution de ses difficultés, l'intelligence des textes de l'Ecriture, et les décisions théologiques dont il avait besoin. Lui-même en fit la confidence à Frère Réginald, son confesseur, avouant qu'il avait plus appris par ses méditations, à l'église, devant le Saint Sacrement, ou dans sa cellule au pied du Crucifix, que dans tous les livres qu'il avait consultés.

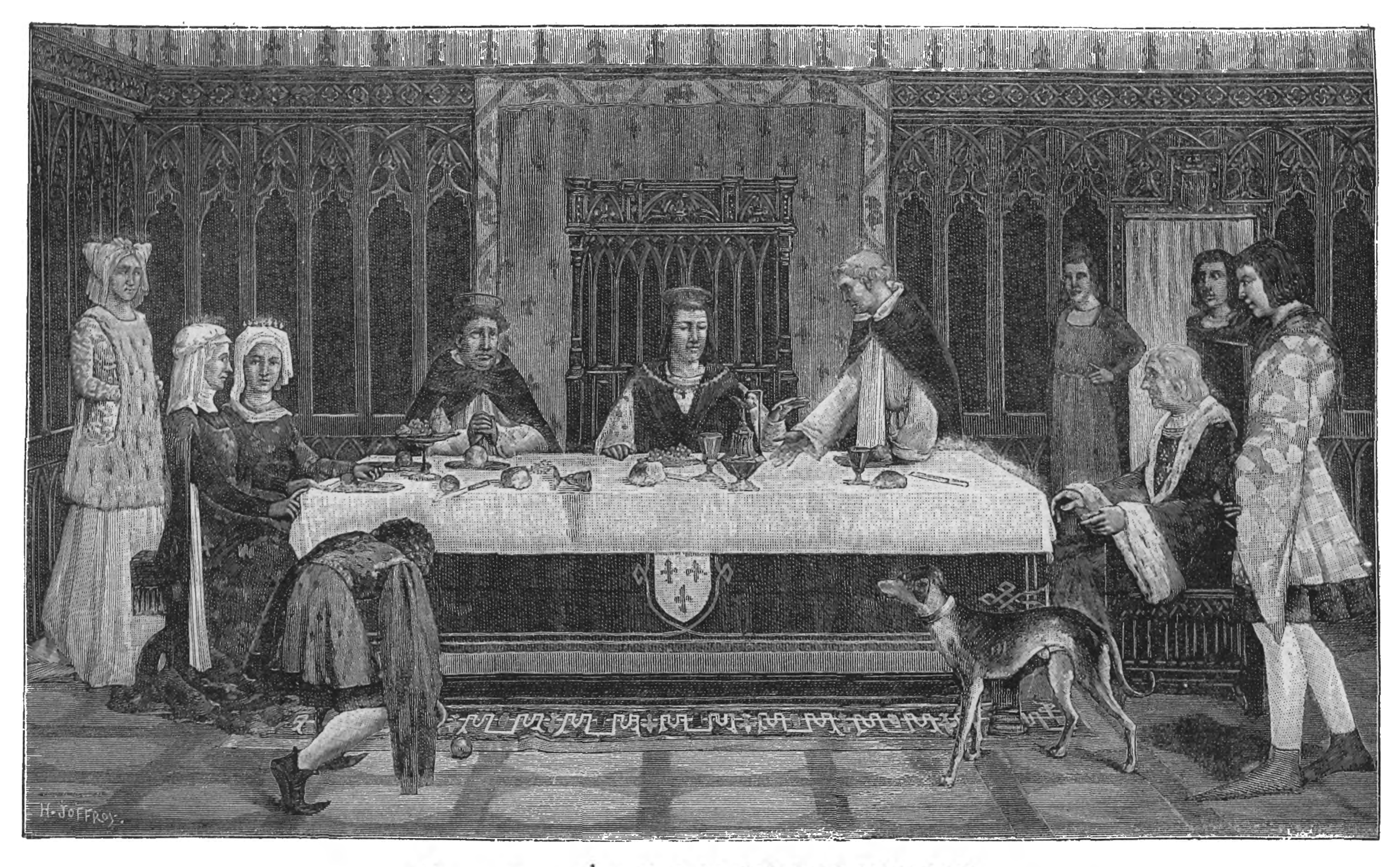
Eminemment contemplatif, disent les *Actes* de sa vie, tout appliqué aux choses de Dieu, le saint Docteur était le plus souvent ravi hors de lui-même. C'était merveille d'observer cet homme dans les actions qui ont coutume de distraire les sens : repas, conversations, visites. Tout à coup il s'élevait vers les régions célestes, laissant, pour ainsi dire, la place qu'occupait son corps, pour suivre l'élan de son esprit.

Un jour, racontent divers auteurs, on servit au réfectoire des olives salées à tel point que personne n'en put manger. Saint Thomas seul acheva sa portion ; on s'en aperçut trop tard pour l'arrêter. Après le repas, un Frère lui dit : « Maître, comment avez-vous pu goûter seulement à ces olives ? — Pourquoi donc n'en aurais-je pas mangé ? répondit Thomas. — Elles étaient horriblement salées. » Le Saint réfléchit un instant, et, voulant couvrir son recueillement en Dieu, il repartit avec un sourire : « Pour dessécher une masse de chair comme la mienne, ne faut-il pas beaucoup de sel ? »

Pareille abstraction le prit, on s'en souvient, à la table de saint Louis, lorsque, moins attentif à la grandeur des rois de la terre qu'à l'honneur du Roi du ciel, il s'écria en frappant du poing : « Argument péremptoire contre les Manichéens ! »

Frère Raymond Stephani, religieux napolitain, citait un fait du même genre, qui prouve que pour saint Thomas contemplation et étude étaient une seule et même chose.

« Un cardinal, revêtu alors de la qualité de légat en Sicile, ayant ouï les merveilles qu'on racontait de Frère Thomas d'Aquin, pria l'archevêque de Capoue de lui procurer un entretien avec ce Maître. Ils se rendent au couvent de Saint-Dominique; on appelle le Docteur, qui descend de sa chambre de travail, tout en demeurant dans une abstraction complète des sens. Les visiteurs attendaient depuis plusieurs minutes qu'il revînt à lui, lorsque tout à coup, son visage prenant une expression radieuse, il s'écria : « J'ai maintenant ce que je cherchais. » Comme le saint Docteur ne donnait aux deux prélats aucune marque de révérence, le cardinal commençait à concevoir intérieurement quelque mépris et laissait percer son désappointement. L'archevêque s'en aperçut et dit aussitôt : « Monseigneur, ne vous étonnez pas de ce que vous voyez : le Maître est souvent dans ces abstractions, au point de ne pouvoir adresser la parole, quelles que soient les personnes avec lesquelles il se trouve. » Puis il tira vivement Thomas par sa chape. Le Saint, revenant de sa contemplation comme d'un sommeil, et se voyant en face de si grands personnages, s'inclina respectueusement, demanda pardon à l'éminent cardinal, et engagea fort courtoisement la conversation. On voulut savoir pourquoi, quelques instants plus tôt, il avait montré un visage si joyeux. Il répondit : « Je viens de trouver un bel argument sur une question qui m'a longtemps arrêté ; le contentement intérieur que j'en ai ressenti s'est manifesté par la joie qui a paru sur mes traits. »



SAINT THOMAS D'AQUIN A LA TABLE DE SAINT LOUIS

D'après un tableau original conservé au couvent des Dominicains d'Avila (Espagne).
Gravure extraite de l'*Année Dominicaine*.

Chose non moins merveilleuse, attestée par des auteurs parfaitement dignes de foi : tel était l'empire que, par l'habitude de la contemplation, saint Thomas avait acquis sur les puissances de son âme et de son corps, qu'il pouvait à son gré provoquer ces ravissements, au point de perdre toute sensibilité. En voici plusieurs exemples.

Les médecins avaient conseillé de lui cautériser la jambe. Il dit à son compagnon : « Quand on viendra m'appliquer le feu, prévenez-moi d'avance. » Sa recommandation fut suivie. Le Saint aussitôt, se mettant au lit, entra dans une extase qui le rendit insensible à toute douleur ; les assistants purent s'en convaincre à l'immobilité du membre malade, tandis que le chirurgien brûlait les chairs.

Une autrefois, à Paris, on dut lui faire une saignée. Saint Thomas, à cause de l'extrême délicatesse de son organisme physique, redoutait toute opération chirurgicale. Grâce à son moyen ordinaire, le ravissement en Dieu, il n'éprouva pas la moindre sensation.

Une nuit qu'il dictait dans sa cellule sur la *Sainte Trinité*, il eut besoin de recourir à l'oraison pour obtenir l'intelligence d'un texte fort obscur. Il s'agenouilla, prit un cierge et dit à son secrétaire : « Quoi que vous voyiez en moi, gardez-vous d'appeler. » Puis il entra dans sa contemplation. Au bout d'une heure, le cierge s'était consumé presque en entier. Notre Saint demeura insensible aux ardeurs de la flamme qui avait atteint ses doigts.

L'oraison, qui absorbait si totalement l'homme de Dieu et lui enlevait toute sensibilité physique, n'endormait cependant pas toujours sa connaissance touchant les choses du dehors, même les plus secrètes. Un jour, à Naples, Dieu lui accorda de lire dans la pensée d'autrui.

Thomas était au chœur, assistant avec grande piété à la messe conventuelle, lorsque le portier du couvent vint appeler un Frère auquel on apportait une pâtisserie. Le Frère sortit, et rentra bientôt après, l'âme fort agitée. Le Saint, en ayant révélation, dit tout bas au religieux : « Mon Frère, veillez sur vos pensées et ne cédez pas au tentateur. — Maître, répondit le Frère, je m'efforce de bien entendre la messe que l'on célèbre en ce moment. — Dites-moi, reprit Thomas, pour quel motif vous avez quitté le chœur. » Le Frère, comprenant à cette question que son secret était connu, avoua la tentation qui l'obsédait. Thomas ajouta : « J'ai vu le démon danser devant vous, en vous présentant votre pâtisserie. Gardez-vous bien de la manger tout seul ; mais partagez charitablement avec vos Frères. » Le religieux, plein d'admiration, rendit grâces à Dieu d'abord, puis à Frère Thomas, qui lui avait donné un avertissement si salutaire.

La bonté divine se plaisait à exaucer les demandes de son fidèle serviteur, même en des sujets de l'ordre purement temporel.

A l'époque où saint Thomas enseignait à Paris, il devait, un jour, devant tous les membres de l'Université, conclure une question qui avait été discutée la veille. En se levant pour prier, au milieu de la nuit, selon sa coutume, il sent tout à coup dans sa bouche une excroissance fort gênante pour la parole. Grande est sa perplexité, parce que l'heure ne lui permet plus de mander un chirurgien. Le Frère qui couchait près de sa cellule s'efforce de le rassurer, en lui représentant qu'il sera facile le lendemain matin de donner contre-ordre, en faisant connaître l'accident inopinément survenu. Mais le saint Docteur, considérant d'un côté la déception des maîtres et des étudiants, et de l'autre le

danger qui pourra résulter pour lui d'une opération difficile, répond avec confiance : « Je ne vois d'autre ressource que de m'abandonner à la providence de Dieu. » Tombant à genoux, il conjure longtemps le Seigneur de l'assister. Tandis qu'il redouble de supplications, la tumeur disparaît : Thomas se trouve entièrement soulagé.

Deux grâces étaient l'objet assidu de ses prières : l'une, de savoir si son enseignement et ses actes plaisaient à Dieu; l'autre de persévérer toujours dans ses premières résolutions et de mourir simple religieux. Après la mort de ses frères, victimes de la vengeance impériale, il en ajouta une troisième : celle de connaître leur sort éternel.

Ces demandes lui furent toutes trois accordées. Il apprit le salut de ses frères, de la manière que nous verrons plus loin; Dieu permit qu'il n'exerçât jamais ni supériorité dans son Ordre, ni dignité dans l'Eglise; enfin il fut assuré de la bonne disposition de son âme par une vision, « non pas imaginaire mais corporelle », que Guillaume de Tocco rapporte ainsi qu'il suit :

« Frère Thomas priait à Naples, dans l'église du couvent, lorsque lui apparut Frère Romain, maître en théologie, son successeur au collège de Saint-Jacques. Frère Thomas, se trouvant en face de ce religieux, lui dit : « Soyez le bienvenu. Quand donc êtes-vous arrivé? » Celui-ci répondit : « Je suis sorti de ce monde, et il m'a été permis de vous apparaître à cause de vos mérites. » Le saint Docteur, que cette vision soudaine avait fortement ému, recueillant ses esprits, poursuivit en ces termes : « Puisque Dieu le veut, je vous adjure de sa part de répondre à mes questions. Qu'en est-il de moi, je vous prie? mes œuvres plaisent-elles à Dieu? » Frère Romain répondit : « Votre âme est en bon état, et vos œuvres sont agréables

à Dieu. » Le Docteur continua : « Et pour vous, qu'en est-il? » Il répondit : « Je suis dans la vie éternelle; mais j'ai passé seize jours en purgatoire, pour une négligence coupable à faire exécuter un testament dont l'évêque de Paris m'avait confié le soin. » Le Saint ajouta : « Parlez-moi, je vous prie, de cette fameuse question que nous avons agitée tant de fois : les habitudes acquises en cette vie demeurent-elles dans la patrie ? — Frère Thomas, répondit le visiteur, je vois Dieu, ne m'en demandez pas davantage. » Notre Docteur insista cependant : « Depuis que vous voyez Dieu, dites-moi, le voyez-vous sans aucun milieu, ou au moyen de quelque similitude? » L'envoyé céleste répondit par ce verset du Psaume quarante-septième : *Comme nous avons entendu dire, ainsi avons-nous vu dans la cité du Seigneur des vertus*, et la vision s'évanouit. L'homme de Dieu demeura dans l'étonnement d'une apparition si merveilleuse et si inattendue, mais sa joie fut extrême de la consolante réponse qui lui avait été donnée sur le bon état de son âme. »

Qu'admirer le plus? L'amour du Saint pour l'oraison, son recours à la prière en tout temps, en tout lieu, en toute circonstance; ou la fidélité du Dieu très bon à rémunérer la foi de son serviteur par des extases, des apparitions, la connaissance des cœurs, l'assurance que tous ses désirs sont exaucés ?

De part et d'autre, il y a matière à notre admiration et à notre instruction.

Nous apprenons d'abord que la prière humble, confiante, persévérante est le grand secours du chrétien dans toutes les nécessités de la vie, et la source de ses plus douces consolations. Nous voyons ensuite de quelle manière agit

le Tout-Puissant envers ceux qui l'aiment et qui l'appellent. *Comme l'aigle provoque ses aiglons à voler, et étend ses ailes pour leur servir de support* (1), ainsi *le Seigneur va-t-il chercher, dans le désert* de ce monde, les âmes sincèrement désireuses de s'unir à Lui ! *Il les prend, les instruit, les transporte* sur les plus hautes cimes de la contemplation, et les plaçant tout près du soleil de sa divinité, leur permet d'en fixer quelques rayons.

Tel fut le vol de l'Ange de l'école. En peu de temps, il parvint à ce degré sublime d'oraison où les parfaits n'en sont plus à *chercher* Dieu, *jouissant* de lui comme par un avant-goût de la vision béatifique. C'est à cette *jouissance* de Dieu dès ici-bas que tous nous devons tendre, dit le saint Docteur (2).

Puisse-t-il, par son crédit au ciel, obtenir cette grâce à tous ceux qui s'honorent de l'avoir pour PATRON !

(1) Deut., XXXII, 15.
(2) 2ª, 2ᵆ. q. 182, a. 2.





CHAPITRE III

DÉVOTION ENVERS JÉSUS-CHRIST, LA SAINTE VIERGE, LES SAINTS

Altaria tua, Domine virtutum.
Ps. LXXXIII, 4.
A moi vos autels, ô Dieu des vertus.



SAINT Thomas eut donc, à un degré éminent, l'esprit de prière. Cherchons à quelles sources s'alimentait cet esprit, vie et force de l'âme. Ouvrons de nouveau le livre qui nous a déjà plusieurs fois instruits : ouvrons, lisons, édifions-nous.

« Frère Thomas avait une dévotion singulière pour le très saint Sacrement. De même qu'il lui avait été accordé d'écrire avec plus de profondeur sur ce mystère, il lui fut donné aussi de le célébrer avec une piété plus tendre.

« Chaque jour, il disait la messe, en entendait une autre, qu'il servait souvent, avant même d'avoir déposé tous les ornements sacerdotaux. Si, pour cause d'infirmité ou quelque autre motif, il n'avait pu offrir le saint sacrifice, il assistait à deux messes consécutives.

« Pendant qu'il célébrait, le saint Docteur éprouvait fréquemment de tels transports, que son visage était tout inondé de larmes ; c'est alors que son âme puisait avec abondance aux lumières et aux grâces dont cet auguste sacrement est la source.

« Un dimanche de la Passion, au couvent de Naples, Frère Thomas semblait dire la messe avec plus de dévotion encore que de coutume. Tout à coup, les assistants, parmi lesquels se trouvaient plusieurs officiers de l'armée, le virent absorbé par la sublimité des mystères de l'autel. On eût dit qu'il assistait à la scène du Calvaire, et ressentait en lui-même les souffrances de l'Homme-Dieu. C'est ce que démontraient le ravissement de son esprit et les larmes qui couvraient ses joues. Comme cet état se prolongeait, quelques Frères s'approchèrent de lui, pour l'inviter à poursuivre le saint sacrifice, et, le tirant par ses habits, ils parvinrent à le faire revenir de son extase.

« Après la messe, plusieurs religieux, et les officiers ses amis, le prièrent de leur dire ce qu'il avait éprouvé dans ce ravissement ; mais le Saint refusa de les satisfaire, confus d'avoir à révéler les divins secrets. »

Depuis que, pour parler le langage des Ecritures, *l'abîme* de la misère humaine *appelle l'abîme* de la clémence infinie, et que le Très-Haut, *joignant les extrêmes*, s'est incarné dans le sein d'une Vierge pour habiter parmi nous, la religion, lien sacré qui unit la créature au Créateur, a pris une forme nouvelle et sublime. Le fondement du culte chrétien, c'est Jésus-Christ, Homme-Dieu, régnant au ciel, mais en même temps réellement et substantiellement présent au Sacrement de son amour.

L'Eucharistie est le centre vers lequel tout converge ; et la Messe, dans laquelle Jésus-Christ, Prêtre invisible, s'offre comme victime à la majesté de son Père, est l'acte solennel, l'acte par excellence de la religion.

Au regard de la foi, rien n'égale ici-bas le ministère du prêtre exerçant les fonctions de son sacerdoce. Mais, après l'honneur réservé au ministre sacré, en est-il un qui approche de celui du clerc servant à l'autel ?

Comme le prêtre, il est au milieu des anges, spectateurs invisibles de l'oblation très pure ; et, grâce au concours immédiat qu'il prête à la célébration des divins mystères, il en recueille des fruits plus abondants que les fidèles simplement adorateurs.

Vérités oubliées ou trop peu connues ! Saint Thomas d'Aquin, par son exemple, non moins que par sa doctrine, les enseigne à tous, mais plus spécialement aux jeunes enfants chargés, d'après l'usage, d'une fonction dont les Séraphins eux-mêmes ne s'acquitteraient qu'en tremblant.

Si la Messe est l'acte par excellence du culte catholique, la Communion est la plus riche des pratiques chrétiennes. Mais, pour être vraiment la source de tous les biens, elle requiert, avec la pureté de conscience, une sérieuse préparation et une fervente action de grâces. Nul ne comprit mieux ce devoir que le Docteur eucharistique : aussi, mettant sa science au service de sa foi, composa-t-il un certain nombre de prières très pieuses que l'Eglise a recueillies, et qu'elle propose à ses ministres, lorsqu'ils sont sur le point de monter à l'autel ou qu'ils en descendent.

A saint Thomas, d'après la tradition dominicaine, appartient la dévote prière

Ame de Jésus, sanctifiez-moi! (1).

L'*Adoro te*, cette hymne dont chaque strophe exhale un parfum si suave d'adoration et d'amour, autre chef-d'œuvre du Docteur angélique :

O Dieu vraiment caché sous cette Hostie,
Je vous adore, et je tombe à genoux!
A votre aspect, mon âme anéantie
Sans hésiter se soumet toute à vous.
. . . .
. . . .

Les hymnes de l'office du très saint Sacrement peuvent être regardées aussi comme d'admirables formules d'actes avant ou après la communion.

Saint Thomas avait quantité d'autres prières composées par lui, pour chacun de ses exercices : confession, prédication, étude, et autres actions de la journée.

Avant l'étude, il récitait la prière suivante, à laquelle S. S. Léon XIII a attaché 300 jours d'indulgence, afin de la rendre plus recommandable aux écoliers chrétiens.

« Dieu de miséricorde, accordez-moi la grâce de désirer avec ardeur, de rechercher avec prudence, de reconnaître avec vérité, et d'accomplir avec perfection ce qui vous est

(1) Cf. Béringer, S. J. *Les Indulgences*, tome I, p. 152. Consulter aussi *Les Heures d'York*, ouvrage anglais, de l'an 1517 ; la prière *Ame de Jésus* s'y trouve en entier, avec addition d'une invocation bien digne de saint Thomas : « Splendor vultus Christi, illumina me. — Splendeur de la sainte Face de Jésus-Christ, illuminez-moi. »

agréable, pour la louange et la gloire de votre nom. Ainsi soit-il (1). »

Souvent aussi, l'angélique Docteur recourait aux versets de l'Ecriture ou de la sainte liturgie. Quand il entendait la messe, il avait coutume, à l'Elévation, de dire avec une dévotion profonde : *C'est vous, le Roi de gloire, ô Jésus ! Vous, le Fils éternel du Père*, et les autres paroles du *Te Deum*, auquel ces versets sont empruntés.

En temps de Carême, à Complies, les Frères Prêcheurs, dans leur rite particulier, chantent une belle antienne qui commence par ces mots : *Media vita in morte sumus ;* « au milieu de la vie, nous sommes dans la mort. » On y adresse à Dieu cette prière touchante : « Ne nous rejetez pas au temps de la vieillesse ; quand notre force viendra à défaillir, Seigneur, ne nous abandonnez pas. » A ces paroles, le Docteur angélique était d'ordinaire comme ravi et absorbé dans la prière, et il ne pouvait retenir ses larmes. (2)

L'Eucharistie est le divin mémorial de la passion du Sauveur, et la Croix en est le royal attribut.

Thomas d'Aquin avait une dévotion marquée pour la croix. Il aimait à en tracer le signe auguste sur sa personne, toutes les fois notamment que retentissaient les roulements du tonnerre ; alors il ajoutait : *Verbum caro factum est, le Verbe s'est fait chair, — Dieu est mort pour nous.*

On montre à Anagni une salle souterraine où le Saint alla plus d'une fois chercher abri contre les orages. Un

(1) Oratio S. Thomae ad Deum ante lectionem aut studium recitanda. Concede mihi, misericors Deus, quae tibi placita sunt ardenter concupiscere, prudenter investigare, veraciter agnoscere, et perfecte adimplere ad laudem et gloriam nominis tui. Amen. (Indulg. 300 dier. *Rescript. Leonis XIII, 21 Junii 1879*). — Raccolta, 1886, p. 63.

(2) *Année Dominicaine.*

jour, il traça sur la muraille une croix en grandes lettres onciales superposées, dont la réunion forme le distique suivant, attribué à saint Fortunat, évêque de Poitiers :

Crux mihi certa salus, Crux est quam semper adoro ;
Crux Domini mecum, Crux mihi refugium.

O Croix, de mon salut l'espérance assurée,
Croix sainte, sois toujours de mon cœur adorée !
Croix du Seigneur, reste avec moi ;
O Croix, mon refuge est en toi !

Pour comprendre l'ingénieuse disposition des lettres et y lire le distique proposé, il faut chercher au centre l'initiale du mot *Crux* ; en remontant la ligne médiane, on trouve : *Crux mihi certa salus*, et en descendant : *Crux est quam semper adoro*. Puis, en allant du centre vers la gauche, en suivant la médiane horizontale, on a : *Crux domini mecum* ; enfin à droite : *Crux mihi refugium*.

Cette croix s'est répandue dans le monde chrétien sous le nom de *Croix angélique*, ou *Croix de saint Thomas*. Les habitants d'Anagni en ont un fac-similé dans leurs maisons pour se préserver contre le feu du ciel, et Pie IX, de sainte mémoire, a daigné accorder 300 jours d'indulgence à quiconque réciterait pieusement les aspirations formant le distique.

L'Eglise catholique ne sépare pas la bienheureuse Vierge de son divin Fils ; et quiconque, l'histoire à la main, parcourt les saintes *Vies* des serviteurs de Dieu, remarque chez tous une dévotion spéciale à la Mère de Jésus.

Dire qu'en saint Thomas le culte de Marie a prévenu la raison, ce n'est assurément pas une hyperbole. Nous l'avons vu, sur les genoux de sa nourrice, serrer dans sa

CROIX ANGÉLIQUE

OU

CROIX DE SAINT THOMAS D'AQUIN

S V L A S A S A L V S

L A S A T A S A L

S A T R T A S

T R E R T

R E C E R

E C I C E

C I H I C

M I H I H I M

V C H I M I H I V

C E M I M X M I V G I

E M I N I M O D X V X M I H I R E F V G

M I N I M O D X V R V X M I H I R E F V

I N I M O D X V R **C** R V X M I H I R E F

M I N I M O D X V R V X M I H I R E F V

E M I N I M O D X V X M I H I R E F V G

C E M S E X E S V G I

V C T S E S T I V

M Q T S T Q M

V Q T Q V

A V Q V A

M A V A M

S M A M S

E S M S E

M E S E M

P M E M P

E P M P E

A R E P E R A

O D A R E R A D O

O R O D A R A D O R O

Crux Mihi Certa Salus — Crux Est Quam Semper Adoro
Crux Domini Mecum — Crux Mihi Refugium

300 jours d'indulgence (Pie IX, 21 janvier 1874).

main et mettre dans sa bouche une feuille de papier portant ces mots : *Ave Maria.* Cette même main devait plus tard écrire un savant traité sur la *Salutation angélique*, et cette même bouche publier éloquemment les grandeurs de l'*Ave Maria.* Tout un carême, à Naples, on entendit le grand Docteur prêcher sur ces seules paroles : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous.*

Les élèves de nos collèges chrétiens, qui ont adopté l'usage de mettre des initiales pieuses en tête de leurs devoirs scolaires, se doutent-ils qu'ils ont pour devancier dans cette louable pratique le Docteur de l'Eglise, Thomas d'Aquin ? Les précieuses pages d'un manuscrit autographe récemment découvert portent en marge, et de la même écriture que le texte, ces mots souvent répétés : *Ave Maria, ave Maria !*

L'Eglise, interprète infaillible des Livres saints, applique à la Mère de Dieu ces paroles dites de la Sagesse incréée : *Pour moi, je chéris ceux qui m'aiment... Ceux qui contribuent à ma gloire auront la vie éternelle* (1). Saint Thomas en fit la douce expérience. Marie se montra sa mère dès le berceau ; elle inclina les affections de son cœur vers cet Ordre qu'elle-même appelait *Mon Ordre*, et auquel, en la personne du saint fondateur, Dominique, elle confiait la plus belle des dévotions établies en son honneur : le Rosaire. Marie fut pour saint Thomas l'étoile qui éclaira le frêle esquif de son innocence, dans la tempête si capable de l'engloutir. Enfin, cette science tenant du miracle, qui osera dire que notre Docteur ne la dut pas à l'intervention de Celle qui est justement appelée le *Siège de la Sagesse ?*

Il y a plus : saint Vincent Ferrier et saint Antonin nous

(1) Prov., VIII, 17. Eccli., XXIV, 31.

déclarent que la bienheureuse Vierge honorait Thomas de ses visites. En ces circonstances, le grand Docteur, tel qu'un enfant qui questionne sa mère, interrogeait la Reine du ciel, et lui demandait l'explication des difficultés qui l'avaient arrêté dans l'étude des saintes Lettres. Alors Marie, avec un doux sourire, s'adressait à Jésus, qu'elle tenait dans ses bras, et le priait de donner l'explication attendue.

Frère Réginald, sur l'aveu que lui fit le Saint lui-même, peu de jours avant sa mort, affirme que cette aimable souveraine lui était apparue, et lui avait donné pleine sécurité sur sa vie, sa doctrine et sa persévérance finale. L'historien qui rapporte le fait poursuit ainsi : « Cette tendre Mère, la plus généreuse des femmes, ne se mêle pas seulement aux rangs des habitants de la gloire ; elle daigne aussi ne pas refuser la consolation de sa présence à ceux qui sont encore voyageurs sur la terre. Sans quitter son trône royal du ciel, elle aime toujours à regarder le lieu d'où elle y est montée... C'est elle, nous le croyons pieusement, qui avait obtenu de son Fils pour son Docteur cet immense trésor de science, en récompense du lis qu'il avait offert à Dieu, et qu'il a conservé dans toute sa blancheur. » (1)

Ces réflexions suggèrent à un autre serviteur de Marie, le cardinal Pie, d'illustre mémoire, les paroles suivantes, dans une homélie prononcée à l'occasion du sixième centenaire de la mort de saint Thomas : « O Vierge puissante, ô la plus généreuse des Mères, daignez demander aussi pour nous la pureté de l'âme et du corps, la blancheur du lis, avec l'abondance de la doctrine ! Daignez nous rassurer avant le passage suprême, avant la fin de notre exil, et nous

(1) Boll., VII, 668.

donner votre certificat concernant notre science et notre vie : *ipsum certificavit de vita sua et scientia.* » (1)

Il n'est aucun de nos lecteurs très certainement qui ne souscrive du fond du cœur à ce langage.

En commerce habituel avec les prophètes, les apôtres et les Pères de l'Eglise, dont il interprétait les écrits dans ses savants ouvrages, notre Saint avait conçu pour eux, comme tout naturellement, une dévotion singulière; et avec cette simplicité qui n'est pas le moindre charme de son caractère, il leur demandait à eux-mêmes des éclaircissements. Souvent sa confiance fut récompensée par de célestes apparitions. Les exemples trouveront place dans le chapitre consacré à la science du saint Docteur.

Dévot à la personne des saints, il l'était pareillement à leurs images et à leurs reliques.

Vers la fin de l'été 1272, Thomas, se rendant à Naples pour ouvrir son cours, s'arrêta au château de la Molaria, qui se trouvait sur sa route, afin de saluer son ami, le cardinal Richard Annibaldi. Frère Réginald et Frère Tholomée de Lucques l'accompagnaient. A peine arrivé, il fut saisi de la fièvre avec Frère Réginald. Le Bienheureux se rétablit promptement; il n'en fut pas ainsi de son compagnon, dont l'état inspira même de vives inquiétudes. « Thomas, écrit Guillaume de Tocco, venait à sa chambre pour le consoler et le réconforter dans le Seigneur. Après l'avoir exhorté à la patience, il lui conseilla de s'adresser à sainte Agnès, avec espoir certain d'en recevoir le bienfait de la santé. Lui-même implora les mérites de la vierge martyre auprès de Dieu. Prenant ensuite des reliques de la sainte, lesquelles par dévotion il portait toujours suspendues

(1) *Œuvres complètes*, VIII.

à son cou, il les déposa sur la poitrine du malade, et redoubla ses supplications. A l'instant, Frère Réginald se leva joyeux et plein de santé. Ce miracle fut attribué par les uns à la piété du Maître, par les autres à l'intervention de sainte Agnès. Mieux vaudrait dire qu'il fut l'œuvre de l'un et de l'autre : les prières de l'illustre martyre s'unirent aux instances du saint Docteur, pour obtenir de Dieu la grâce désirée. »

Large dans les effusions de sa piété, saint Thomas ne pouvait oublier les saints de sa famille religieuse, et principalement le bienheureux Dominique, son Père. Nous l'avons vu, à Bologne, assister à une translation des restes du saint patriarche, et, par des veilles et des prières sur son tombeau, préluder à l'enseignement qu'il allait distribuer aux écoliers de l'Université bolonaise. Les mémoires du temps nous apprennent que l'angélique Docteur ne passait presque aucun jour sans étudier la vie de saint Dominique, afin de reproduire ses vertus. En agissant de la sorte, il était mû par cette pensée que tout Fondateur lègue à sa descendance spirituelle un esprit qui en formera toujours le caractère distinctif, de même que le chef d'une famille dans l'ordre naturel communique, avec son sang et ses biens, des principes d'honneur dont ses enfants et petits-enfants ne sauraient s'écarter sans forfaiture.

Saint Thomas professait encore une dévotion particulière envers saint Augustin, dans lequel il voyait non pas seulement un maître pour la doctrine, mais un ancêtre religieux, auquel les Prêcheurs sont redevables de la règle qui fait la base de leur législation. Aussi, en témoignage de sa piété, composa-t-il, d'après le texte même du grand évêque d'Hippone, un office propre, encore en usage dans l'Ordre des Frères Prêcheurs.

Enfin, un troisième culte de famille avait place dans le cœur de Thomas d'Aquin. L'an 1266, il lui fut donné de vénérer, à Milan, dans l'église de Saint-Eustorge, la tombe du martyr Pierre de Vérone, son Frère en Religion. Les Milanais érigeaient en ce moment un somptueux mausolée à leur nouveau protecteur céleste. Saint Thomas apporta à cette œuvre l'appoint de son génie. Il composa en hexamètres rimés la belle épitaphe que voici :

PRAECO, LVCERNA, PVGIL CHRISTI, POPVLI FIDEIQVE,
HIC SILET, HIC TEGITVR, JACET HIC, MACTATVS INIQVE.
VOX OVIBVS DVLCIS, GRATISSIMA LVX ANIMORVM,
ET VERBI GLADIVS, GLADIO CECIDIT CATHARORVM.
CHRISTVS MIRIFICAT, POPVLVS DEVOTVS ADORAT,
MARTYRIOQVE FIDES SANCTVM SERVATA DECORAT.
SED CHRISTVS NOVA SIGNA LOQVI FACIT, AC NOVA TVRBÆ
LEX DATVR, ATQUE FIDES VVLGATA REFVLGET IN VRBE.

Le héraut, le flambeau, le champion du Christ, du peuple et de la foi,
Ici se tait, ici est caché, ici repose, victime de l'iniquité.
Voix suave aux brebis, lumière très douce aux âmes,
Et glaive du Verbe, il tomba sous le glaive des Cathares.
Le Christ le glorifie, le peuple dévot le révère,
Et la foi conservée par son martyre rend honneur au saint.
Mais le Christ fait parler de nouvelles merveilles, de nouveau à la foule
La loi est proposée, et la foi divulguée brille dans la cité.





CHAPITRE IV

HUMILITÉ, OBÉISSANCE ET PARFAIT DÉTACHEMENT

Vas auri solidum, ornatum omni lapide pretioso. ECCLI., L, 10.

Il était comme un vase d'or, enrichi de toutes sortes de pierres précieuses.

ous savons que *Thomas* veut dire *abîme*. Notre Saint a justifié son nom par sa science, sans doute, mais encore, et surtout, par son humilité.

A cet égard, le P. Feuillet fait une judicieuse remarque : « Il est bien facile à une personne qui n'a que des qualités médiocres d'éprouver de bas sentiments d'elle-même, c'est plutôt une justice qu'elle se rend que l'effet d'une humilité véritable. Mais ne perdre jamais de vue ses misères et son néant, dans l'éclat d'une naissance illustre, au milieu de lumières qui font pénétrer les mystères les plus cachés, quand on est l'objet de louanges et d'acclamations universelles : voilà une humilité très particulière à saint Thomas d'Aquin. Il passait pour l'oracle de la théologie ; les papes Urbain IV et Clément IV l'honoraient de leur amitié ; saint Louis, roi de France, l'avait en vénération ; les cardinaux, les archevêques, les évêques, les universités, en un mot, tout ce qu'il y a de grand dans l'Eglise et dans l'Etat, le considéraient comme un homme extraordinaire. Lui seul

s'estimait un néant, le plus imparfait des religieux de son Ordre. Un jeune emporté lui reprocha un jour de n'être pas si savant qu'on le croyait : « Vous avez raison, mon cher enfant, répondit le Saint ; et c'est pour détromper le monde de la fausse opinion qu'il a de moi que j'étudie sans cesse. »

Au confident intime de ses pensées, lui-même disait, quelques jours avant de mourir :

« Grâce à Dieu, jamais ma science, mon titre de docteur, ni aucune victoire scolastique n'a fait naître en moi une impression de vaine gloire, capable de détrôner en mon âme la vertu d'humilité. Si parfois quelque premier mouvement s'est élevé en prévenant la raison, celle-ci est survenue aussitôt pour le réprimer. » Un auteur ajoute qu'en pareille circonstance, Thomas faisait extérieurement un petit signe de croix sur son cœur, afin de se prémunir contre les atteintes de l'amour-propre, et de lui fermer les avenues.

La liturgie dominicaine renferme cette juste exclamation :

O don de la vertu céleste,
De la grâce ô pouvoir vainqueur !
Jamais la vanité funeste
De Thomas n'effleura le cœur.

Ce n'est pas que le Docteur angélique n'eût conscience des lumières vraiment extraordinaires dont Dieu avait favorisé son esprit ; mais il les rapportait à l'Auteur de tout don, s'appliquant ces paroles de l'Apôtre : *Qu'as-tu que tu n'aies reçu ? Si donc tu as reçu ce que tu possèdes, pourquoi te glorifier comme si tu ne l'avais pas reçu ?* (1)

Cette humilité le rendait fort modéré dans les discus-

(1) I Cor., IV, 7.

sions théologiques, et quoiqu'il pressât d'arguments son adversaire, c'était néanmoins avec tant de retenue qu'alors son humilité paraissait autant que la vivacité de son intelligence.

On peut attribuer également à cette vertu la pureté d'intention qui régnait en tous ses actes, et aussi cette frayeur salutaire qui le faisait trembler de n'être pas dans l'amitié de son Dieu. Telle est la disposition du juste : bien que sa conscience ne lui reproche rien, il ne se croit pas néanmoins justifié ; il a de lui-même une défiance profonde, et vit dans l'appréhension continuelle que Celui qui sonde les cœurs et les reins ne le trouve coupable aux yeux de sa justice.

L'humilité de saint Thomas avait en horreur les plus imperceptibles retours sur soi-même ; sans nul doute, cette vertu est la clef qui tient renfermés, et cachés à nos yeux, jusqu'au grand jour des manifestations, les riches trésors amassés dans cette âme, grâce aux largesses du Maître et à la fidélité du serviteur. Ennemi de l'estime des hommes, il voilait avec le plus grand soin les faveurs dont il était comblé du ciel; s'il en découvrait quelque chose à son confesseur, c'était non moins par humilité, dans la crainte d'être le jouet de l'illusion, que par simplicité et obéissance. Encore scellait-il cette déclaration d'un acte d'humilité, défendant à son compagnon d'en rien découvrir, si ce n'est après sa mort, et pourvu qu'il le jugeât expédient à la gloire de Dieu.

De l'humilité à l'obéissance il n'y a qu'un pas; pour mieux dire, l'obéissance n'est autre chose que l'humilité mise en pratique par l'acquiescement de la volonté propre à la volonté d'autrui. C'est pourquoi nos auteurs rappor-

tent indifféremment à l'une ou à l'autre de ces vertus divers traits fort édifiants de la vie de saint Thomas.

Bien différent de ceux qui ne veulent jamais recevoir de conseil, ou qui ne tiennent aucun compte des salutaires observations que leur adressent des hommes ayant qualité pour cela, le saint Docteur était entièrement soumis à la correction de qui que ce fût; tous étaient bien venus à le reprendre.

Un jour qu'il faisait la lecture au réfectoire, le correcteur de table l'arrêta pour avoir donné à un mot une accentuation qui pourtant était la vraie. Le Saint accentua sans hésitation au gré du correcteur. Après le repas, quelqu'un lui dit : « Frère, vous avez eu tort de vous reprendre ; le père correcteur s'était manifestement trompé. » Thomas répondit : « Il importe peu de prononcer une syllabe longue ou brève, mais c'est beaucoup d'être humble et obéissant. »

Non moins admirable est le fait arrivé à Bologne, pendant que saint Thomas y exerçait la fonction de régent des études.

Il se promenait sous le cloître, seul et contemplatif, selon sa coutume, lorsqu'il est abordé par un Frère étranger, lequel, devant aller en ville, avait l'autorisation de prendre pour compagnon le premier religieux qu'il rencontrerait. « Mon Frère, dit l'étranger, le Père prieur vous commande de sortir avec moi. » Frère Thomas incline la tête en signe d'adhésion, et se met à le suivre. Mais comme, souffrant des jambes, il ne pouvait aller aussi vite que son compagnon, celui-ci lui en faisait de fréquents reproches. Thomas s'excusait humblement et s'efforçait de hâter sa marche. Cependant des citoyens de Bologne furent étonnés de voir le grand Docteur s'attacher aux pas d'un religieux inconnu. Soupçonnant quelque méprise, ils firent connaître

à l'étranger la qualité de celui qu'il admonestait ainsi. Le pauvre Frère tout confus se tourne vers Thomas, et lui demande pardon de son erreur. Les témoins de la scène, s'adressant alors au Maître, l'interrogèrent respectueusement sur sa condescendance aveugle aux volontés de ce Frère. Thomas leur fit cette admirable réponse : « Toute vie religieuse a sa perfection dans l'obéissance ; c'est par elle que l'homme se soumet à l'homme pour l'amour de Dieu, de même que Dieu a daigné obéir à l'homme pour l'amour de l'homme. »

Par ce seul fait se trouve justifié ce mot d'un historien : l'obéissance était pour le Docteur angélique sa boussole et son étoile polaire.

A partir du jour où, devenant profès solennel, il abdiqua, de son plein gré, toute volonté propre entre les mains du prieur de Naples, l'obéissance marque chaque étape de son voyage terrestre.

C'est par obéissance que, surmontant les répugnances de son humilité, il consentit à recevoir les grades de bachelier, licencié, maître en théologie ; c'est par obéissance qu'il transporta tour à tour son enseignement à Cologne, Paris, Rome, Orvieto, Pérouse, Bologne, Naples. Enfin, c'est par obéissance au premier de tous ses supérieurs, le Vicaire de Jésus-Christ, qu'il quitta Naples, malade et épuisé, et vint mourir dans un monastère étranger à son Ordre, en se rendant au concile de Lyon.

Sans doute, l'obéissance du religieux, comme la fidélité du soldat à sa consigne, doit être aveugle et aller jusqu'à la soumission du jugement. Cependant, elle est un *hommage raisonnable*, comme parle saint Paul : aussi, est-il parfois licite au religieux d'exposer avec simplicité et respect des motifs qui rendraient son acte d'obéissance diffi-

cile ou pénible au delà de l'intention formelle du supérieur. Quant à saint Thomas, a-t-il jamais fait valoir quelque cause de dispense?... Le trait de Bologne répond à cette question. — Quel exemple pour tous ceux que leur âge ou leur condition vouent à la plus exacte soumission, en toute chose!

Un autre fruit de l'humilité en saint Thomas d'Aquin fut son parfait détachement. Ouvrons de nouveau les annales de l'Ordre.

« Issu de noble lignée, il eût pu convoiter l'abondance des richesses et la pompe des honneurs; il mit sa richesse et sa gloire à imiter Jésus-Christ pauvre et humble, plutôt qu'à regorger de biens temporels et à monter au faîte des grandeurs mondaines. Un jour, accompagné de ses étudiants, il revenait de l'abbaye de Saint-Denys, où il était allé vénérer les précieuses reliques qu'on y conserve. Quand les Frères furent arrivés à une hauteur d'où l'on découvrait tout Paris, ils s'arrêtèrent un instant : « Maître, dit l'un d'eux, voyez donc la belle cité! — Très belle assurément, répondit Thomas. — Ne voudriez-vous pas en être le souverain? — Qu'en ferais-je? répondit en souriant le saint Docteur. — Vous la vendriez au roi de France, et avec les bons écus sonnants qui en reviendraient, vous bâtiriez tous les couvents des Frères Prêcheurs. » Or l'étudiant parlait ainsi, pensant bien provoquer quelque mot d'édification. Le Maître reprit en effet : « Si cette ville était à moi, le souci de son gouvernement m'arracherait à la contemplation et m'enlèverait la jouissance de l'âme; en vérité, j'aimerais bien mieux avoir les homélies de saint Jean Chrysostome sur saint Matthieu. »

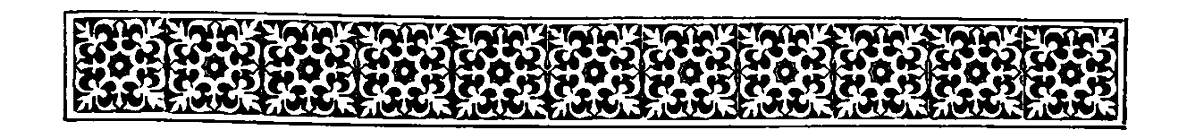
« Il le savait, le pieux Docteur, tout homme appartenant

à la milice de Jésus-Christ ne s'embarrasse pas dans les affaires du siècle, afin de plaire à Celui qu'il a promis de servir. Aussi, quand le bienheureux pape Clément IV, qui l'avait en grande affection, lui offrit plusieurs dignités et revenus, refusa-t-il revenus et dignités, content de vivre humble et pauvre. Les membres de son illustre famille eurent à subir, en Campanie, la persécution de l'empereur Frédéric, pour la cause de l'Eglise. Frère Thomas pouvait, du consentement du souverain pontife, les assister avec les biens ecclésiastiques; l'affection naturelle, plus encore la charité et la gratitude dues à d'aussi nobles victimes de la cause religieuse semblaient l'y inviter; mais comme, par amour pour Dieu, il avait été insensible à ses propres nécessités, ainsi ferma-t-il les yeux sur celles de ses proches.

« Un pareil motif de détachement lui fit refuser les amples bénéfices attachés au monastère de *Saint-Pierre à l'autel*, construit à l'endroit où, selon la tradition, le prince des apôtres, se rendant Rome pour la première fois, offrit le saint sacrifice sur un autel consacré par lui. »

Un dernier trait, car il faut se borner, nous sera fourni par Antoine de Brescia, religieux du couvent de Naples :

« J'ai entendu Frère Nicolas de Marsiliaco, ancien conseiller et chapelain du roi de Chypre, disciple de Frère Thomas, et homme de grande science et sainteté, me dire les larmes aux yeux : « Frère Antoine, j'ai vécu avec Frère Thomas à Paris, et j'atteste devant Dieu n'avoir jamais rencontré d'homme plus ami de la pureté et de la pauvreté. Dans le temps qu'il composait sa *Somme contre les Gentils*, il ne se servait pas des cahiers en usage, mais il écrivait sur de toutes petites feuilles; non qu'il lui fût impossible de s'en procurer de grandes, mais c'est qu'il n'avait nul souci des choses temporelles. »



CHAPITRE V

CHARITÉ ET DOUCEUR

> *Crevit mecum miseratio.*
> JOB., XXXI, 18.
> *Cum his qui oderunt pacem eram pacificus.* Ps. CXIX, 7.
> La commisération a grandi avec moi... Et j'étais pacifique avec ceux qui n'aimaient point la paix.

Une âme vraiment humble est, par là même, pleine de charité. Pénétrée de la connaissance de ses misères, croyant ne mériter que rebut et mépris, elle conçoit une haute opinion du prochain, le traite avec respect, s'abstient d'en mal juger, supporte ses défauts, excuse ses intentions lorsque les actes sont manifestement blâmables, et lui rend enfin toute sorte de bons offices.

Tel était notre saint Docteur. En lui, la charité fut toujours, comme la décrit saint Paul, généreuse, douce, patiente, sans amertume, sans jalousie, sans orgueil, sans le moindre égoïsme, etc., etc... (1).

La tradition rapporte une anecdocte charmante, dont il fut le héros n'ayant encore que dix ans.

C'était pendant les vacances qui suivirent son séjour au Mont-Cassin; la famille d'Aquin habitait alors le château

(1) I Cor., XIII.

de Lorette. Une affreuse disette désolait le pays ; les récoltes avaient manqué, et chaque jour une foule de malheureux affamés assiégeaient les portes de la demeure seigneuriale. Le jeune Thomas, qui dès sa plus tendre enfance avait ouvert son cœur à la charité, se fit, en cette circonstance, le distributeur des aumônes paternelles. Bientôt même il devint l'intercesseur des pauvres auprès de ses parents, et son éloquence persuasive, jointe aux charmes de sa personne, obtenait sans peine tout ce qu'il voulait.

Cependant la souffrance des indigents augmentait toujours, et, bien que le petit comte en vînt à se priver d'une partie des mets qui lui étaient servis, il ne put subvenir à tant de besoins. Après l'avoir rendu généreux, éloquent, inventif, la charité le rendit audacieux, et même, — le dirons-nous ? — un peu coupable !... Mais y eut-il vraiment faute ? La bonne foi, le consentement tacite d'un père et d'une mère très secourables, n'est-ce pas assez pour le justifier ? D'ailleurs, une telle faute compte à coup sûr parmi celles dont on peut dire : *felix culpa*, heureuse faute ! Oui, heureuse vraiment, puisqu'elle appela... un miracle !

Le jeune Thomas se glissait donc clandestinement dans les offices, enlevait avec adresse les aliments qui lui tombaient sous la main et allait les porter aux pauvres. Quelques domestiques se plaignirent au seigneur d'Aquin des prodigalités de son fils. Le comte ne comprit pas d'abord, ou feignit de ne pas comprendre ; mais enfin, sur de nouveaux griefs du majordome alarmé, il résolut d'intervenir et de saisir le petit voleur en flagrant délit.

« Un jour que Thomas s'en allait furtivement à travers les corridors de l'antique château de Lorette, emportant dans un pli de son manteau le doux butin de la charité, il

fut tout à coup arrêté par la rencontre inopinée de son redouté seigneur et père. Celui-ci, barrant le passage, lui commanda de découvrir ce qu'il cachait avec tant de soin. Troublé par le regard et la voix du comte, Thomas laisse retomber le pan replié de son vêtement : il ne s'y trouve que de belles et odorantes fleurs, qui, au grand étonnement de l'un et de l'autre, couvrent les pieds de l'enfant et ceux du vieillard. A la vue d'une telle justification, Landolphe, ému jusqu'aux larmes, embrasse son fils avec transport, et lui permet de suivre désormais l'inspiration de sa charité, tant qu'il restera une obole ou un morceau de pain dans le vieux manoir des Sommacle. » (1)

Job, le saint patriarche de l'Idumée, disait à ses amis : *La commisération a grandi avec moi depuis mon enfance.* Thomas d'Aquin eût pu tenir le même langage. Aux jours de sa vie religieuse, « plein de compassion pour les pauvres, il leur donnait jusqu'à ses tuniques et autres objets à son usage, ne consultant dans ses largesses que les élans de son cœur. Il ne se réservait aucun superflu, sachant que tout superflu doit, par l'ordre du Seigneur, être employé au soulagement de l'indigence. Il ne songeait même pas au lendemain, quand il s'agissait de secourir un de ses semblables réduit à la nécessité. » (2).

La charité qui, appliquée à l'aumône, s'appelle bienfaisance, revêt une autre forme dans les relations de la vie sociale, et prend le nom de bénignité, douceur.

Ici encore nous trouverons à nous édifier, en feuilletant les anciens mémoires.

(1) BAREILLE, *Histoire de saint Thomas d'Aquin*, ch. III. — Cf. Malvenda, Feuillet, Touron.
(2) Boll., VII, 669.

« Ce Docteur était admirable de bénignité, tout suave en paroles et libéral en ses actes, montrant à tous quel esprit habitait son âme, et s'épanchait sur ses lèvres en une incomparable douceur. A voir le tour de sa conversation, on pouvait lire la sainteté de son intérieur. Lui qui ne savait pas pécher s'insurgeait avec vigueur contre le péché, et, par amour pour la justice et pour le salut du prochain, voulait que tout homme en charge se posât en adversaire du mal. Tout ensemble persécuteur de la faute et libérateur du coupable, il faisait en sorte que la faute eût sa répression immédiate, et que le coupable ne pérît pas. Estimant l'innocence et les dons naturels des autres à l'égal, au-dessus même, de ses propres qualités, Thomas croyait difficilement aux défauts du prochain. Toutefois, s'il était constant que la faiblesse humaine eût amené quelque chute, il pleurait la faute, comme s'il l'eût commise. Jamais il ne contrista personne par une parole d'emportement ou de mépris. » (1)

Bel éloge ! Car, dans les joutes de l'école, au fort de la discussion, lorsque, en possession de la vérité, on se voit aux prises avec un contradicteur présomptueux et opiniâtre, qu'il est aisé de s'échapper en termes vifs et mordants ! Saint Thomas se tint toujours très éloigné de cet écueil ; jamais il ne se prévalut de la supériorité de sa science pour en imposer à un antagoniste. « Dans les disputes scolastiques, dit saint Antonin, il répondait sans emphase, estimant beaucoup ce qui lui était proposé, donnant son avis et marquant son sentiment avec toute la déférence imaginable. »

Ses écrits témoignent d'une modération admirable et des

(1) Boll., VII, 669.

plus grands égards pour ceux-là mêmes dont il combat les erreurs avec une inflexible fermeté. Et quand il rapporte les opinions des écrivains ecclésiastiques, surtout des Pères de l'Eglise, avec quel respect il le fait! « Si quelqu'une de leurs affirmations paraît prêter le flanc à la critique, il s'efforce de lui trouver un sens bon, admissible, qui l'exempte du reproche d'erreur. Si cela même n'est pas possible, il dira simplement : *l'auteur a excédé.* » (1)

Le dimanche des Rameaux 1259, Thomas prêchait en l'église de Saint-Jacques, à Paris, lorsqu'un certain Guillot, bedeau de la Faculté des arts, fendit la foule, et, se plaçant en face de la chaire, commanda au prédicateur de faire silence, afin qu'il pût donner lecture d'un avertissement rédigé par ses maîtres. Le Saint se tut, et lui laissa le temps de débiter une satire sanglante, remplie de calomnies et d'injures contre l'état religieux. Après que cet homme eut achevé, l'orateur reprit son discours, au point où il l'avait laissé, et continua avec une humilité et une patience qui édifièrent autant les fidèles que les avait scandalisés la lecture du libelle diffamatoire.

Les auteurs font une mention particulière du calme inaltérable que garda notre Saint durant la furieuse tempête soulevée par les clercs séculiers contre les religieux mendiants. Il gémissait en secret, il priait et pleurait devant son crucifix; et si, par ordre de ses supérieurs, quittant les hautes et pacifiques régions où il se tenait d'ordinaire, l'Ange de l'école descendait dans l'arène, pour venger la justice et la vérité, toujours il combattait avec des armes courtoises. L'ennemi terrassé, le vainqueur lui tendait généreusement la main.

(1) *Année dominicaine*, Mars.

Un jour, étant à Paris, saint Thomas discutait avec Jean de Peckam, des Frères Mineurs, dans la suite archevêque de Cantorbéry. Ce religieux s'emporta en paroles aigres et méprisantes, capables d'exaspérer un homme moins patient que Thomas. Mais le Saint ne se départit point de sa douceur et répondit avec charité. Ainsi agissait-il en toute discussion, quel qu'en fût le caractère passionné.

Autre fait du même genre; laissons-lui sa forme antique.

« Un religieux passait l'examen pour la licence devant le chancelier de Paris, et devait, selon l'usage, répondre dans l'après-midi à différentes objections. Il émit une opinion contraire à une vérité que le saint Docteur avait précédemment établie dans son cours, et la défendit avec un esprit altier et suffisant, comme s'il eût voulu braver son maître. L'homme de Dieu, plein de patience, n'estima point qu'il y eût préjudice à son autorité dans la contradiction d'un théologien novice encore ; en homme vraiment humble et magnanime, sans avoir souci de l'injure personnelle, il revint au couvent aussi calme à l'extérieur qu'il l'était dans le fond de son âme. Mais ses disciples et ses compagnons, justement indignés, ne purent retenir une respectueuse observation : « Maître, dirent-ils, nous avons été gravement offensés en votre personne ; il n'était pas permis à ce religieux de parler ainsi contre votre opinion, et vous, Maître, vous ne deviez pas supporter devant tous les docteurs de Paris pareille attaque à la vérité. » Frère Thomas répondit : « Mes fils, il m'a semblé qu'il fallait épargner ce débutant, et ne pas le couvrir de confusion en pleine assemblée. Quant à ma doctrine, je ne crois pas qu'elle puisse souffrir contradiction, car avec l'aide de Dieu, je l'ai appuyée des autorités des saints, et de toutes

les preuves fournies par le raisonnement. Si néanmoins les Frères le jugent utile, je pourrai suppléer demain à l'omission d'aujourd'hui. »

« Le lendemain, en effet, on se réunit de nouveau dans le palais de l'évêque, et Frère Thomas s'y trouva avec les mêmes auditeurs et ses étudiants. Le licencié répéta ses propositions de la veille sans atténuation aucune. Frère Thomas dit alors avec tout le ménagement possible : « Maître, l'opinion que vous défendez ne peut être soutenue sans erreur, parce qu'elle est contraire à tel concile ; il faut donc parler autrement. » L'argumentateur se mit à présenter sa thèse sous une autre forme, sans la modifier quant au fond. Frère Thomas le pressa derechef, lui opposant toujours les paroles du concile. Il finit par le contraindre à confesser son erreur, et à demander humblement d'être éclairé. « C'est bien », dit alors Frère Thomas, et il lui expliqua clairement ce qu'il fallait tenir pour vrai. Tous les maîtres admirèrent la tranquillité d'âme et la modération de langage du saint Docteur, reprenant un adversaire comme il eût instruit un disciple. » (1)

L'Esprit-Saint a dit : *Mon fils, conservez votre âme dans la douceur* (2). Fidèle à cette recommandation, saint Thomas jouit abondamment de tous les avantages que procure la vertu de douceur, avantages qu'il énumère dans ses écrits.

« La douceur chrétienne, issue de la charité, nous prépare à la connaissance de Dieu, parce qu'elle rend notre âme maîtresse d'elle-même, et, lui faisant réprimer la colère, l'empêche de résister à la vérité. Elle nous rend ensuite agréables à Dieu et aux hommes ; à Dieu qui réside avec

(1) Boll., VII, 666.
(2) Eccli., X, 36.

complaisance dans une âme remplie de la mansuétude de Jésus-Christ, aux hommes qui se laissent gagner sans peine par les prévenances de la charité. » (1)

Bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre, c'est-à-dire, d'après les commentateurs autorisés, les cœurs de leurs semblables. L'influence réelle du Docteur angélique sur tous ceux qui l'approchèrent, n'avait-elle pas en grande partie pour cause la douceur dont toute sa personne exhalait le parfum? Nous le croyons sans peine.

Pour terminer enfin par un témoignage dont personne ne suspectera la valeur, saint François de Sales, ce type admirable de la douceur chrétienne, appelle Thomas d'Aquin « la plus humble et la plus *douce* âme qu'on saurait dire » (2).

(1) 2ª 2ª, q. 157, a. 4.
(2) *Lettres spirituelles*, 180ᵉ, Vivès, 1874.





CHAPITRE VI

ANGÉLIQUE PURETÉ

Pulchritudinem candoris ejus admirabitur oculus. ECCLI., XLIII, 20.

L'œil ne se lasse pas d'admirer l'éclat de sa blancheur.



H! combien est belle, éclatante, la génération chaste! Sa mémoire immortelle est en honneur devant Dieu et devant les hommes.

A cette exclamation du Sage répondent, dans la vision apocalyptique de l'apôtre saint Jean, les cantiques des âmes vierges, qui forment au ciel le cortège de l'Agneau.

Le Patron des écoles catholiques brille au premier rang de cette génération sainte. Ce n'est pas en vain qu'il est appelé Docteur *angélique*. Homme vraiment céleste, innocent dans son enfance, pur en son adolescence, athlète de la chasteté, honoré de la visite des anges, ceint par eux d'un mystérieux cordon, déclaré leur égal, et confirmé, pour ainsi dire, dans la virginité, il mérite à tous égards d'être proposé à l'imitation des jeunes chrétiens, avec les Louis de Gonzague et les Stanislas Kostka, qui se faisaient gloire eux-mêmes de suivre ses traces.

Mais il faut au lecteur autre chose que des affirmations;

consultons les monuments de l'histoire sur l'admirable pureté de Thomas d'Aquin.

« Le saint Docteur avait lu que la *Sagesse n'entrera point dans une âme affectionnée au mal, et n'habitera jamais dans un corps asservi au péché* (1). Aussi s'efforça-t-il constamment de posséder la pureté de l'esprit et du corps ; et comme il savait que l'homme ne peut l'obtenir en vertu de son mérite, il pria Dieu de la lui accorder par un effet de sa libéralité infinie. Il est certain que le don de virginité lui fut conféré, ainsi que le prouve la vision qu'il eut dans sa prison, lorsque deux anges lui apparurent. Cette pureté admirable est attestée par Frère Raymond Sévère, lequel déclara par serment, à diverses reprises, qu'étant à Paris, dans le couvent d'études, avec Frère Thomas, il ne se rappelait pas, durant les sept années qu'il avait passées avec lui dans la plus étroite liaison, l'avoir entendu s'accuser au saint tribunal d'aucune pensée contraire à l'aimable vertu. Or, ces deux religieux se communiquaient les secrets de leur conscience, et, par la fréquente absolution, se préparaient l'un l'autre à la célébration des saints mystères.

« A ce témoignage s'ajoute l'affirmation de son dernier confesseur, Frère Réginald de Piperno, qui mérita d'être le compagnon et le témoin de toute sa vie. Ce religieux déclara plusieurs fois et à diverses personnes que la dernière confession du Bienheureux ressemblait à celle d'un enfant de cinq ans, dépourvu de toute malice. » (2)

Nos lecteurs se garderont bien de voir, dans la révélation faite par les confesseurs de saint Thomas, une rupture du sceau sacramentel. Ce sceau est assurément inviolable, sans réserve aucune, en ce qui concerne les péchés avoués au

(1) Sap., I, 4.
(2) Boll., VII, 667.

tribunal de la réconciliation. Mais quant aux vertus intimes des serviteurs de Dieu, quant aux merveilles de grâce opérées dans leurs âmes par la droite du Très-Haut, aucune loi ne défend au ministre de la Pénitence de les proclamer, après leur trépas, à l'honneur du Tout-Puissant et pour l'édification des fidèles. L'archange Raphaël a dissipé l'objection qu'on pourrait opposer ici, quand, avant de quitter Tobie et son fils pour remonter au ciel, il leur dit, en se faisant connaître : *Il est bon de cacher le secret du roi ; mais révéler et confesser les œuvres de Dieu est chose digne d'éloge.*

La merveilleuse pureté du Docteur angélique fut en outre dévoilée au Frère qui eut la vision du tissu d'argent.

« Comme ce Frère retournait à la cour pontificale pour presser la canonisation du serviteur de Dieu, il fut retenu par une furieuse tempête dans le port d'Astura. Pour se consoler du retard, il demanda au saint Docteur quelque révélation touchant les secrets de son admirable vie. Après avoir prié dévotement et avec larmes, il s'endormit vers l'aurore, et le bienheureux Thomas lui apparut. Il portait les traits de l'âge viril. Près de lui se tenait un autre religieux, jadis entré dans l'Ordre sur les conseils du Saint, et, lui aussi, sorti prématurément de cet exil terrestre. S'adressant à ce dernier pour lui exprimer sa surprise : « Frère Thomas, dit-il, paraît plus jeune que vous ! » Le Docteur prenant la parole, répondit : « Tels sont les saints, tous jeunes. » Désirant l'interroger sur l'histoire qu'il composait, le Frère reprit : « Maître, j'ai écrit toute votre vie ; un point me paraît merveilleux, dites-moi s'il est tel que je l'ai rapporté. Est-il vrai que vous soyez mort aussi pur et vierge qu'après votre baptême, ainsi que me l'a certifié Frère Pierre de Sezza ? » Le Docteur se retournant

comme pour cacher la rougeur que lui causait cette louange, répondit : « Oui, il en est ainsi; mais ce n'est pas Frère Pierre qui l'a déclaré, c'est mon compagnon Réginald. » Le Frère voulait le questionner encore pour savoir si l'histoire qu'il écrivait contenait la pleine vérité sur tous les autres points. Trois globes de lumière, égaux en splendeur, mais dont l'un surmontait les deux autres, apparurent subitement à ses yeux. Se rappelant alors ce qu'il avait lu touchant le triple mode de connaître Dieu, et pensant que ce triple mode était figuré par ces globes lumineux, il dit au Docteur : « Maître, vous avez enseigné et écrit que les saints auront une triple connaissance de Dieu ; l'une par les sens, l'autre par l'imagination, la troisième par l'intellect : en est-il ainsi ? — Oui, assurément », répondit Thomas, et la vision disparut. » (1)

Ce n'est pas à dire qu'après la résurrection, les bienheureux verront de leurs yeux corporels l'essence divine : sans doute, ils verront ainsi la très sainte Humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; mais Dieu, étant pur esprit, est par là-même inaccessible aux sens. Toutefois, ses perfections rayonneront avec une telle splendeur dans la création renouvelée, que le divin éclatera en quelque sorte à tous les regards. Déjà, au témoignage de saint Paul, l'invisible divin se rend en quelque manière visible dans les magnifiques spectacles du ciel et de la terre, *invisibilia Dei per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur* (2).

Il ne faudrait pas croire que la pureté tout angélique du saint Docteur ne lui coûtât aucun effort, et qu'affermi par une grâce exceptionnelle contre les mauvais penchants, il

(1) Boll., VII, 667.

demeurât oisif possesseur d'un don si précieux. Les auteurs ont soin de nous dire qu'il conserva sa pureté par une continuelle prière et un emploi scrupuleux de son temps. A cette double précaution, saint Thomas en joignit deux autres, également nécessaires pour maintenir dans une âme le précieux trésor de la chasteté : une sévère retenue dans ses relations, et une mortification parfaite des sens.

Avait-il à converser avec les personnes d'un autre sexe, jamais il ne les regardait en face ; il les entretenait brièvement, satisfaisait à leur direction d'une manière fort sérieuse, et mettait fin à la visite par quelques paroles édifiantes.

Rapprochons de cette conduite la pratique d'un saint Louis de Gonzague, qui tenait toujours les yeux baissés, sans les lever même sur sa propre mère, et admirons les précautions que l'esprit de Dieu sait inspirer aux saints pour la garde de leur innocence.

La conservation de la pureté demande, de plus, la mortification des sens : c'est une vérité passée à l'état de maxime, que le lis de la virginité ne croît que parmi les épines.

La mortification ! Par ce mot entendons-nous des austérités excessives, telles que l'histoire de quelques saints nous en offre le tableau ?...

L'Esprit souffle où il veut ; il lui appartient, à lui seul, de diriger dans les voies les plus ardues de la pénitence, des âmes particulièrement appelées à reproduire l'état d'expiation du Sauveur Jésus. Mais il suffit d'avoir parcouru les Vies des saints pour savoir que le Guide divin des âmes inspire habituellement l'attrait des grandes austérités à d'autres qu'à ceux qui ont pour mission d'éclairer l'Eglise par la splendeur de leur doctrine et l'excellence de leurs écrits. Toutefois, dans tous les grands docteurs on trouve

un esprit remarquable de sobriété, de tempérance et de mortification. Tant il est vrai que, pour prendre son essor vers les hauteurs qu'habite l'éternelle Vérité, l'âme doit être dégagée du poids du corps, et de tout ce qui l'incline vers la terre !

Les biographes de saint Thomas n'ont pas eu la prétention de tout dire sur ses vertus ; le peu qu'ils nous ont transmis sur sa mortification suffit pour nous édifier pleinement.

Outre l'abstinence de chair qu'il a gardée inviolablement jusqu'à la mort, et les sept mois de jeûne ordonnés par les constitutions dominicaines, l'homme de Dieu se livrait à des pénitences extraordinaires, quand il rencontrait des difficultés que sans une lumière nouvelle il ne pouvait résoudre.

Ce n'est pas la seule occasion où il affligeât son corps. Que de fois, en feuilletant l'histoire de notre Saint, on rencontre ces mots, ou autres expressions équivalentes : Thomas redoublait ses prières et ses *pénitences !...* C'était principalement lorsqu'il se voyait en danger d'être promu aux honneurs que cet ami du silence et de l'obscurité offrait ses larmes et son sang, priait et jeûnait. On pourrait même dire que saint Thomas jeûnait sans cesse ; car Jean de Blaise, qui avait été son familier pendant plus de cinq années, déclare, sous la foi du serment, que le saint Docteur était d'une sobriété extrême, ne mangeant qu'une fois le jour, et au réfectoire commun.

Le vin et les plaisirs, au rapport des saints Livres, rendent l'homme le plus sage *apostat* de son Dieu. Quiconque veut mener une vie pure et chaste doit, dès l'enfance, prendre ces habitudes de sobriété et de tempérance, que recommande l'hygiène non moins que la mortification.

Il doit, en outre, veiller sur tous les sens, en particulier sur ses yeux, portes ordinaires par lesquelles le péché pénètre dans l'âme.

Aux graves enseignements qu'on vient de lire sur le prix de la chasteté, et les précautions indispensables à sa conservation, ajoutons le conseil de ne pas s'abandonner à une présomptueuse confiance. Si persévérants qu'aient été les efforts déployés pour l'acquisition de cette vertu, à quelque degré de sainteté que l'on soit parvenu, fût-on même un saint Paul, ravi au troisième ciel, on peut, par la permission de Dieu, être exposé à ce que l'Apôtre appelle le « soufflet de Satan ». La vigilance est donc toujours nécessaire.

Prêtons de nouveau l'oreille à la voix de l'antiquité :

« Bien que le Docteur Thomas eût, dans sa prison, remporté sur l'ennemi de son âme un triomphe dû à sa prière, cet esprit audacieux, une première fois vaincu par l'adolescent, eut l'impudence de se mesurer plus tard avec le Maître.

« Jean de Blaise, jeune homme dévoué aux Frères, et tout spécialement à Frère Thomas, vit un jour, à Naples, le démon sous la forme d'un Ethiopien vêtu de noir, entrer dans la chambre du Docteur et s'approcher de lui. Aussitôt Frère Thomas lui opposa le signe de la croix, et courant sur lui le poing levé : « Comment peux-tu venir encore me « tenter ? » s'écria-t-il. A l'instant même, le démon disparut. » (1)

Comment peux-tu venir encore ?... « C'est qu'en effet, poursuit l'historien, le saint Docteur, devenu invincible par la vertu divine, était fort éloigné des trois voies qui don-

(1) Boll., VII, 674.

nent accès à l'ennemi pour combattre le genre humain : *la concupiscence de la chair*, anéantie en lui par la chaste étreinte du cordon angélique ; *la concupiscence des yeux*, qu'avait étouffée l'attrait des divines contemplations, et *l'orgueil de la vie*, auquel le rendait insensible une profonde humilité. »





CHAPITRE VII

SCIENCE MIRACULEUSE — SANCTIFICATION DE L'ÉTUDE

Dedi tibi cor sapiens et intelligens, in tantum ut nullus ante te similis tui fuerit, nec post te surrecturus sit.

III Reg., III, 12.

Je t'ai donné un cœur plein de sagesse et d'intelligence, au point que, dans le passé, nul ne t'égale, et que, dans l'avenir, personne ne s'élève à ta hauteur.

L'office de saint Thomas, en usage dans l'Ordre des Frères Prêcheurs, contient l'antienne suivante, qui est tout ensemble un hommage au Docteur angélique et l'énoncé d'une loi qui ne souffre guère d'exceptions :

La belle fleur de l'innocence,
Le lis de la virginité,
Préparèrent à la science
Le chantre de la vérité.

Un corps assujetti au péché enchaîne l'âme et comprime son élan vers la science, aussi bien que vers la vertu ; d'autre part, la fumée de l'orgueil obscurcit l'intelligence et aveugle le jugement.

Tout au contraire, la pureté du cœur, la mortification

des passions et le dégagement des choses terrestres disposent l'esprit aux grandes et nobles conceptions; comme aussi, *là où réside l'humilité, là se trouve la sagesse* (1). Par sagesse on peut entendre la *prudence consommée*, ou *l'ensemble des connaissances divines et humaines* : double acception que donnent à ce mot les livres inspirés.

Mais s'il est rigoureusement vrai que la pureté, et sa sœur l'humilité, aient frayé à l'Ange de l'école la voie de la sagesse, il est également certain que sa science fut plutôt miraculeuse que naturelle, plutôt infuse qu'acquise.

Dieu, s'étant plu à réunir dans ce génie les connaissances jusqu'alors réparties entre un grand nombre d'esprits supérieurs, l'avait doué des plus riches et des plus brillantes facultés : mémoire prodigieuse, où se gravait pour toujours chaque chose lue ou entendue; vivacité d'intelligence, qui pénétrait jusqu'au plus intime des questions; fermeté de jugement, qui n'avait point à revenir sur une solution précédemment donnée; présence d'esprit et fécondité de pensées telles que parfois quatre secrétaires suffisaient à peine au Maître dictant sur les matières les plus opposées; liaison si naturelle dans les idées, qu'elles formaient un tissu admirable dans les écrits du Saint; bref, une connaissance si universelle, que rien ne manquait à son enseignement.

Mais suivons le grand Docteur dans le détail de sa laborieuse journée.

Après un léger tribut payé à la nature, écrit un religieux érudit de notre temps (2), Thomas d'Aquin se plongeait dans ces nuits lumineuses, auxquelles on doit tant de

(1) Prov., XI, 2.
(2) P. Danzas, *Etudes sur les temps primitifs*, T. I, p. 79.

chefs-d'œuvre, élaborés à l'aide de la prière et de la méditation. L'office de Matines interrompait pendant une heure ou deux ces doctes veilles, que le Saint reprenait ensuite jusqu'à l'aube du jour. Alors, le premier des Frères, il offrait le saint sacrifice, entendait une messe d'action de grâces, et, après avoir satisfait sa piété, montait en chaire pour enseigner la théologie. Le cours terminé, le saint Docteur se mettait à écrire ou à dicter.

Au signal du repas, il quittait sa cellule, mais non ses pensées. Tout en mangeant, il poursuivait l'étude des questions qui l'occupaient; l'on pouvait placer devant lui ou retirer les assiettes sans qu'il y prît garde, et il ne distinguait point la saveur des mets. Thomas prenait ensuite quelques minutes de récréation; mais parfois, quand ses Frères l'invitaient à les suivre au jardin, il s'oubliait et remontait involontairement à sa cellule, s'y appliquant à lire la sainte Ecriture ou les Pères, jusqu'au moment du repos de l'après-midi. Ce repos, il le prenait fort court, et se remettait au travail. L'assistance aux Complies fermait le cercle de cette journée, dont tous les instants avaient été ordonnés par rapport à Dieu, et s'étaient déroulés d'anneaux en anneaux dans la contemplation, la psalmodie chorale, l'enseignement et la composition de merveilleux ouvrages.

Ce genre de vie, le Docteur angélique le conserva jusqu'à la fin, comme l'attestent divers témoins qui l'avaient connu à Naples.

La maladie n'apportait pas ordinairement trêve à ces labeurs. On peut le conjecturer en lisant le prologue du traité sur les *Substances séparées :*

« Privé d'assister aux solennités des Anges, nous ne devons pas laisser inoccupé un temps consacré à la dévo-

tion, mais compenser par l'étude les moments qu'il nous faut dérober à la psalmodie des divins offices. Voulant donc expliquer l'excellence de la nature angélique, nous rechercherons ce que les anciens ont écrit sur ces esprits célestes d'après les seules lumières naturelles, afin de profiter de ce que leur doctrine a de conforme à la foi, et de rejeter tout ce qui serait contraire au dogme chrétien. »

L'un des secrétaires de saint Thomas, Even Garwith, Breton, du diocèse de Tréguier, racontait une chose vraiment surprenante. Quelquefois, après avoir longtemps dicté, le Saint, éprouvant de la fatigue, se laissait insensiblement gagner par le sommeil. Même en cet état, il continuait à dicter, poursuivant de point en point la matière commencée. *Je dors, mais mon cœur veille*, s'écrie l'épouse du Cantique; ainsi pouvait parler le saint Docteur. Le sommeil dominait ses sens; quant à son âme, comme si elle eût rompu tout rapport avec la chair, elle veillait avec Dieu, dans le doux repos de la contemplation.

Pour composer sa *Chaîne d'or*, Thomas dut voyager en divers monastères, afin de compulser les manuscrits que recélaient les bibliothèques. « Or, dit Guillaume de Tocco, il confia en grande partie à sa mémoire les textes des saints Pères, et s'en servit dans la suite comme s'il avait eu les ouvrages sous les yeux. Lui-même, conversant familièrement avec ses écoliers, leur dit, non par vaine gloire, mais à la louange de la grâce divine, qu'il n'avait jamais lu de livre sans en avoir, avec le secours de l'Esprit saint, pénétré toute la doctrine. »

Sur la solidité de son jugement, le même auteur donne l'appréciation suivante :

« Grâce à une disposition secrète de la Providence, les œuvres de saint Thomas, ayant été l'objet d'un examen



CHŒUR DE SAINTS DOCTEURS

Fresque de Luca Signorelli, dans la cathédrale d'Orvieto,
d'après les cartons du B. Angelico.

Groupe inférieur : S. Grégoire le Grand, S. Augustin, S. Thomas d'Aquin,
S. Jérôme et S. Basile de Césarée.
Groupe du milieu : S. Bonaventure ; à gauche, S. Dominique et S. François ;
à droite, S. Ephrem et S. Jean Chrysostome.
Groupe supérieur : S. Bernard, abbé de Clairvaux, S. Benoit, S. Anselme,
le B. Bernard de Quintavalle, et S. Antoine de Padoue.

jaloux de la part de quelques docteurs de Paris, reçurent de cet examen un plus grand poids. Cédant à l'envie, ces docteurs cherchaient matière à critique; oiseaux de nuit, ils voulaient juger la lumière elle-même; mais la lumière les éblouit. Un maître ès arts, Frère Gilles, Ermite de Saint-Augustin et plus tard archevêque de Bourges, qui, pendant treize ans, avait suivi les leçons de Frère Thomas, dit en se moquant de l'insuffisance de ces détracteurs : « Une preuve manifeste de la pénétration d'esprit et de la solidité de jugement de Frère Thomas d'Aquin, c'est que, devenu Maître, il n'eut point à revenir, de vive voix ou par écrit, sur les opinions et les sentiments qu'il avait soutenus n'étant que bachelier. Pour nous, en avançant en âge, nous sommes convaincus de la faiblesse de notre jugement ; maintes fois un argument nous oblige à changer les opinions que nous avons défendues jadis. D'où il résulte que ceux qui mettent dans leurs balances les écrits de l'illustre Docteur, ne comprenant pas ce qu'ils jugent, cèdent uniquement à l'envie, semblables à ces moucherons qui, pour s'approcher trop de la lumière, y brûlent leurs ailes. L'Eglise peut donc, à bon droit, se plaindre de ces envieux et leur appliquer le passage du psalmiste : *Des montagnes éternelles vous versez des torrents de lumière, et le trouble a saisi tous les insensés.* Elle semble demander que, par un juste jugement, Dieu aveugle ces hommes jaloux de la vérité, tandis que resplendit la doctrine divinement inspirée de l'incomparable Docteur. » (1)

Pour concevoir l'universalité de la science de saint Thomas, les contemporains la comparent à celle de Salomon, duquel il est écrit : *Dieu lui avait donné un esprit vaste*

(1) Boll., VII, 670.

comme l'océan; il discourut sur toutes choses, depuis le cèdre du Liban, jusqu'à l'hysope qui sort du rocher (1). On peut dire des livres de saint Thomas qu'ils sont la condensation de tout ce qu'il y a de plus relevé dans la sainte Ecriture, de plus savant chez les Pères, de plus solide dans les écrits des docteurs, et de plus subtil chez tous les philosophes, tant sacrés que profanes; ce qui a donné lieu à ce mot si juste : « Thomas rassemble tous les esprits dans le sien. » (2) Et quand on songe à l'emploi que le Saint faisait de son temps, assistant à l'office de jour et de nuit, consacrant à l'oraison de longues heures, donnant audience à ceux qui venaient le consulter, enseignant presque tous les jours, prêchant en maintes occasions, on ne conçoit pas qu'il ait pu, sans miracle, composer tant de savants ouvrages, et cela en moins de temps qu'il n'en faut à un homme, même de grand talent et de sérieuse application, pour les lire et les étudier à fond.

Saint Thomas n'a écrit qu'en latin; il y a lieu de croire cependant qu'il parlait avec facilité le français et l'allemand, outre l'italien, sa langue maternelle. Certains auteurs pensent qu'il n'ignorait pas le grec, langue qui n'entrait pas alors dans l'enseignement classique. Erasme est de ce sentiment; et il en donne pour raison que les versions des œuvres d'Aristote étaient si imparfaites au XIIIe siècle qu'il serait surprenant que saint Thomas eût si bien saisi le sens de ce philosophe, si lui-même n'eût compris le grec. Le

(1) III Reg., IV, 29, 33.

(2) Card. CAJÉTAN, in 2a 2ae. Q. 148. — Dans la *Somme théologique* seulement, on trouve citées des sentences de *quarante-six* auteurs profanes, tant philosophes qu'orateurs, historiens, poètes; des décisions de *quarante-et-un* souverains pontifes; des décrets de *dix-neuf* conciles, généraux ou particuliers; des réflexions de *cinquante et un* docteurs ou auteurs sacrés. — La *Chaîne d'or* est une suite de citations de *vingt-huit* écrivains ecclésiastiques.

saint Docteur, du reste, en parlant des livres d'Aristote sur les *Substances séparées*, fait cette observation significative : « ouvrages que nous avions étudiés, avant même qu'on les eût traduits en notre langue. »

Chose digne de remarque! cette science, qui tenait vraiment du miracle, le Père des lumières ne la dispensait encore qu'avec mesure à son serviteur, comme si un homme d'une semblable humilité eût pu éprouver les surprises de la vaine gloire, et eût besoin d'être maintenu constamment sous la dépendance du Maître des maîtres.

Tel que Moïse au désert, saint Thomas devait frapper le rocher pour faire jaillir les eaux de la Sagesse. La verge dont il se servait était l'oraison.

Nous ne voudrions pas tomber dans des redites ; toutefois, pour ne pas tronquer un texte qui va droit à notre but, qu'on nous pardonne de rappeler un témoignage déjà entendu, du moins en partie.

Après que l'astre de l'école se fut éteint à Fossa-Nuova, Frère Réginald revint à Naples reprendre ses cours. La première fois qu'il reparut en chaire, il dit à ses auditeurs avec beaucoup de larmes : « Mes Frères, tant qu'il vécut, mon maître me défendit de rien publier des merveilles dont je fus le témoin. De ce nombre est cette science admirable dont il fut doué préférablement à tout autre docteur, et qu'il devait moins à la puissance de son génie qu'à l'efficacité de sa prière. Toutes les fois, en effet, qu'il voulait enseigner, écrire ou dicter, il commençait par se retirer dans le secret de l'oraison, et il priait avec larmes, afin d'obtenir de Dieu l'intelligence de ses mystères. Il s'était approché de l'oracle divin sous le poids du doute, de l'incertitude, il en revenait avec des vues claires et certaines. »

Le même compagnon du Docteur angélique a révélé un prodige plus merveilleux encore.

Dans le temps que Frère Thomas écrivait son *Exposition sur Isaïe*, il parvint à un texte sur lequel il ne rencontrait pas de sens littéral qui le satisfît. Il recourut à la prière et au jeûne, pour obtenir la lumière.

Or, à la suite d'une journée sanctifiée par une plus austère pénitence, son compagnon l'entendit, pendant la nuit, parler et répondre à haute voix, sans pouvoir deviner quels étaient ses interlocuteurs. L'entretien ayant pris fin, le Saint l'appela : « Réginald, mon fils, levez-vous ; allumez la lampe, prenez le cahier que vous avez commencé sur Isaïe, et préparez-vous à écrire de nouveau. » Le disciple obéit, et la dictée se prolongeait ; le saint Docteur proférait ses paroles avec autant de facilité que s'il avait lu dans un livre. Enfin, il s'arrêta et dit au Frère : « Allez, mon fils, vous reposer, il reste du temps encore pour dormir. » Frère Réginald, très désireux de savoir le secret de cette conversation mystérieuse, se jeta aux pieds du Maître, en disant : « Je ne me lèverai pas de cette place que vous ne m'ayez appris avec qui vous avez conversé si longtemps. » Et il se mit à l'en conjurer avec force, par le nom du Seigneur. Frère Thomas refusa une première, une seconde fois : « Mon fils, disait-il, quel besoin avez-vous de le savoir ? » Mais craignant de paraître mépriser le nom du Seigneur par lequel son compagnon avait osé l'adjurer, il dit enfin : « Cher fils, ces jours derniers, vous avez vu mon affliction ; j'avais un doute que je ne pouvais éclaircir sur un texte d'Isaïe ; vous savez avec quelles larmes j'ai supplié Dieu de m'en donner le sens. Eh bien, cette nuit, le Seigneur a eu pitié de moi, et m'a envoyé les bienheureux apôtres Pierre et Paul, par l'intercession desquels

je l'avais imploré, et ils m'ont pleinement instruit. Mais, de la part de Dieu, je vous commande de ne pas divulguer ce secret de mon vivant. »

L'historien ajoute à son récit les réflexions suivantes, qui méritent vraiment attention : « O conduite surprenante de la Providence, qui cache pour un temps l'intelligence des Ecritures, et la dévoile dans un autre avec une admirable bonté ! Elle nous montre ainsi combien l'esprit de l'homme est infirme, impuissant par lui-même à s'élever jusqu'aux mystères divins ; elle nous excite à demander l'esprit de sagesse à Celui auquel il appartient de découvrir ses secrets ; elle nous apprend à garder sous le voile de l'humilité les diamants célestes, cherchés et trouvés avec tant de peine. Mais aussi, heureux Docteur, à qui le porte-clefs du Paradis daigna ouvrir les saintes Ecritures, et que l'admirable Paul introduisit au troisième ciel de la vérité ! O doctrine de saint Thomas certifiée vraie, digne de toute confiance, approuvée d'en haut, reçue par révélation divine, et suggérée par les docteurs du ciel ! »

Touchant les Commentaires du Docteur angélique sur saint Paul, un savant auteur s'exprime ainsi :

« Dans son exposition des saintes Lettres, saint Thomas est si fécond, que le champ des divines Ecritures semble avoir été ouvert tout entier à son âme bienheureuse. » (1)

Après tout ce que nous venons de dire sur la science vraiment miraculeuse de l'Ange de l'école, comment ne pas souscrire à la déclaration suivante de Jacques de Viterbe, archevêque de Naples ?

« Je crois fermement, et sur ma conscience, que nôtre Sauveur, pour instruire les fidèles, pour éclairer le monde

(1) Cf. Ant. Possevin, *Appar. sacr.*, t. II, p. 477 et seq.

et l'Eglise universelle, a envoyé d'abord saint Paul, ensuite saint Augustin, enfin, de nos jours, Thomas d'Aquin, après lequel je ne crois pas qu'il vienne de semblable docteur jusqu'à la fin des siècles. » (1)

Mais, ne l'oublions pas, saint Thomas est un modèle, c'est à lui qu'il faut demander la manière de sanctifier l'étude : voilà pour nous le côté pratique.

L'étude, en effet, quoique très noble et très utile en elle-même, sera inévitablement préjudiciable au salut, si on la sépare de l'humilité et de la simplicité du cœur, et si l'on n'a soin de la faire précéder et de l'accompagner de la prière. Car, en supposant qu'elle ne précipite pas toujours dans des erreurs contraires à la foi, elle nourrit au moins l'orgueil, et produit cette sécheresse de cœur qui traîne à sa suite le dégoût des exercices de piété. Cette remarque s'applique à l'étude des sciences religieuses comme à celle des sciences purement profanes. L'expérience ne prouve que trop cette vérité. Quiconque veut étudier en chrétien doit se proposer sans cesse l'exemple du Docteur angélique, c'est-à-dire qu'il doit se défier de ses propres lumières, ne se mettre au travail qu'après avoir imploré le secours d'en haut, se tenir constamment en présence de Dieu, élever de temps en temps son cœur vers lui par des aspirations enflammées, lui demander avec ferveur l'éclaircissement de ses doutes et la solution de ses difficultés. S'il est fidèle à cette pratique, il éprouvera bientôt, comme saint Thomas, qu'*on apprend plus aux pieds du Crucifix que dans tous les livres du monde*. Alors les connaissances qu'il acquerra tourneront toutes à l'avantage de son âme; elles deviendront

(1) Boll., VII, 712.

pour lui un nouveau motif de reconnaître son néant, de s'attacher à Dieu, de l'aimer, de le servir.

Le Saint, d'ailleurs, va lui-même nous découvrir sa pensée dans une lettre adressée à un jeune religieux, nommé Jean, et dont tous les étudiants et élèves chrétiens peuvent tirer profit.

Très cher fils en Jésus-Christ, vous m'avez demandé la manière d'étudier pour acquérir le trésor de la science. Voici les conseils que je vous donne à ce sujet :

D'abord n'essayez pas d'entrer tout d'un coup dans la mer, mais tâchez d'y parvenir en suivant les petits ruisseaux ; c'est-à-dire allez par degrés des choses faciles aux questions plus difficiles. Retenez bien cet avis.

Je veux que vous soyez lent à parler, et que vous ne répondiez pas avec précipitation.

Conservez avec soin la pureté de conscience.

Ne cessez pas de vous adonner à l'oraison.

Aimez la *cellule*, si vous voulez être introduit dans le « *cellier* de l'Epoux ».

Montrez-vous aimable envers tout le monde.

Toutefois, ne vous familiarisez avec personne, car la trop grande familiarité engendre le mépris, et distrait de l'application nécessaire à l'étude.

Point de recherches sur les actions d'autrui.

Ne vous mêlez aucunement de ce qui se dit et se fait dans le siècle.

Evitez par-dessus tout le va-et-vient sans but.

N'omettez pas de suivre les exemples des hommes de bien et des saints personnages.

Confiez à votre mémoire tout ce qui se dit de bon, de quelque part que vienne la vérité.

Dans ce que vous lisez et ce que vous entendez, faites en sorte de ne rien laisser passer sans le comprendre.

Ne manquez jamais d'éclaircir vos doutes.

Toutes les connaissances que vous pourrez acquérir, mettez une sainte activité à les renfermer dans les compartiments de votre mémoire, comme on tâche de remplir un vase jusqu'aux bords.

Ne cherchez pas à pénétrer ce qui sera toujours au-dessus de vous.

En suivant cette marche, vous porterez dans la vigne du Seigneur des armées un épais feuillage et des fruits utiles, toute la durée de votre vie. En même temps vous pourrez atteindre le terme de vos désirs : la vraie science.

Adieu.





CHAPITRE VIII

ZÈLE APOSTOLIQUE

Vena vitæ os justi.
PROV., X, 2.
Les lèvres du juste distillent la vie.

PROVIDENTIELLEMENT amené dans le Languedoc, en 1205, pour y travailler à la conversion des Albigeois, saint Dominique, au milieu des labeurs de son ministère, eut l'inspiration de fonder un Ordre de religieux spécialement appliqués à la prédication. C'est en déclarant ce but qu'il soumit son projet à l'approbation du Saint-Siège; et, par une permission de Dieu, le pape donna au nouvel institut un nom qui est un perpétuel témoignage de sa fin.

Etienne de Salanhac raconte comme il suit cet épisode :

« Innocent III, ayant occasion d'écrire au bienheureux Dominique, appela un secrétaire, et lui dit : « Asseyez-vous et écrivez sur telles choses *à Frère Dominique et à ses compagnons ;* » et s'arrêtant un peu : « N'écrivez pas ainsi, dit-il, mais en cette manière : *A Frère Dominique et à ceux qui prêchent avec lui dans le pays de Toulouse.* » Réfléchis-

sant de nouveau, il dit : « Ecrivez de la sorte : *A Maître Dominique et aux* FRÈRES PRÊCHEURS. »

Si donc la prédication fut le but avoué du fondateur de l'*Ordre de la vérité*, il s'ensuit que l'esprit de zèle doit entrer comme élément essentiel dans les vertus d'un véritable enfant de saint Dominique. Quelle est sous ce rapport la physionomie du plus illustre fils de ce grand patriarche, la physionomie de l'angélique Docteur?

A d'autres qu'à lui, sans doute, appartiennent dans son Ordre les plus belles palmes de l'apostolat : cependant, bien loin de rester étranger, comme on pourrait le croire, au ministère de la parole évangélique, saint Thomas fut, dans la force du terme, Frère *Prêcheur*, et Dieu bénit son zèle, non seulement par des fruits merveilleux dans les âmes, mais encore, nous le raconterons plus loin, par un éclatant miracle.

Le tome XXIX[e] d'une édition récente des œuvres de saint Thomas (1) nous offre un recueil de cent quarante-deux sermons pour tous les dimanches de l'année, sur l'épître et l'évangile, et de quatre-vingt-trois panégyriques de saints.

Ce ne sont, il est vrai, que des canevas tracés à l'avance par l'orateur, ou des analyses recueillies au courant de la plume par de pieux sténographes, disciples du Saint, et soumises à la correction du Maître avant d'être classées parmi ses œuvres.

Quoi qu'il en soit, voilà *deux cent vingt-cinq* plans de sermons, avec des divisions et subdivisions, simples et claires, comme tout ce qui sort de la plume du Docteur angélique, appuyées de textes de l'Ecriture ou des Pères.

(1) Vivès, 1876.

Quelle mine pour de jeunes prédicateurs! mine d'autant plus précieuse qu'elle est moins exploitée! Combien peu la connaissent, combien peu y vont puiser!

On pourra juger de la richesse du filon par une citation, prise, pour ainsi dire, au hasard.

Sermon sur l'évangile du second dimanche après Pâques: *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.*

« Dans ces paroles, dit saint Thomas, il y a trois choses à noter : premièrement, la grande bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *il est le bon pasteur;* secondement, sa grande charité : *il donne sa vie;* troisièmement, la sainteté ou la bonté de ses élus : *ils sont ses brebis.*

« Sur le premier point, il faut savoir que Jésus-Christ est appelé *le bon pasteur* pour trois raisons. Trois devoirs sont le propre d'un bon pasteur. Le premier est de défendre ses brebis ; le second, de les tenir et de les faire paître en de gras pâturages ; le troisième, de rechercher les brebis errantes.

« Notre-Seigneur Jésus-Christ commence par défendre ses brebis des lions, c'est-à-dire des démons; des loups, c'est-à-dire des tyrans ; des ours, c'est-à-dire des hérétiques. On lit dans Ezéchiel : *Mes troupeaux ont été livrés en proie, et mes brebis exposées à la dent des bêtes sauvages,* XXXIV, 8. Plus loin : *Je délivrerai mon troupeau, ibid.,* 10. En saint Jean : *Mes brebis ne périront pas à jamais, personne ne les arrachera de mes mains,* X, 28. Secondement, le divin Pasteur fait paître ses brebis dans les prairies de l'Ecriture, de la grâce et de la gloire. Ezéchiel dit encore : *Je les mènerai dans les pâturages les plus fertiles; les hautes montagnes d'Israël fourniront leur pâture,* XXXIV, 14. — Il recherche avec sollicitude les brebis

errantes : *Quel est celui d'entre vous qui, ayant cent brebis et venant à en perdre une, ne laisse aussitôt les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert, pour courir après celle qui s'est égarée, jusqu'à ce qu'il la retrouve?* Ainsi parle-t-il en saint Luc, xv, 4; et dans Ezéchiel : *J'irai moi-même chercher mes brebis.*

« Sur le second point, il faut remarquer trois dons que nous a faits Jésus-Christ, et dans lesquels apparaît sa grande charité. Il a donné d'abord son corps en nourriture : *Prenez et mangez, ceci est mon corps;* puis son sang en breuvage : *Recevez et buvez-en tous, ceci est mon sang;* enfin, son âme pour notre rançon. *En cela,* dit saint Jean, *nous avons connu la charité de Dieu, c'est qu'il a donné son âme pour nous;* et ailleurs : *Je sacrifie mon âme pour mes brebis,* 1re Epître, III, 16.

« Sur le troisième point, la bonté des élus, il faut noter trois actes de bonté. Le premier est de ne nuire à personne : *Ne donnez à personne aucun sujet d'offense,* 2e Epître aux Corinthiens, VII. — Le second, de souffrir patiemment les injures : *Ne rendez pas le mal pour le mal,* S. Paul aux Romains, XI. — Le troisième, de céder volontiers à tous sa personne et ses biens. Denys l'Aréopagite a dit : *Le bien cherche à se communiquer;* et saint Jean : *Nous aussi, nous devons exposer notre vie pour nos frères,* 1re Epître, III, 16.

« Pour ces trois raisons, les brebis représentent les élus. Car, premièrement, elles ne font injure à personne; secondement, elles souffrent les maux avec mansuétude; troisièmement, elles abandonnent à l'usage des hommes et leur chair et leur toison. Ceux qui sont ainsi les brebis de Jésus-Christ parviendront sans aucun doute à son bercail, c'est-à-dire au royaume des cieux. Ecoutez : *Il placera les*

brebis à sa droite, etc.; et ensuite: *Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde*, S. Matthieu, xxv, 34. Daigne sa grâce nous y conduire. Amen. »

Dans le XXXIIe volume, nous trouvons, parmi d'autres recueils, *cinquante-cinq* sermons ou conférences d'une plus grande étendue, et dont plusieurs portent des titres spéciaux :

Sermon pour le premier dimanche de l'Avent, en présence de l'Université de Paris.

Sermon prêché au couvent des Frères Prêcheurs de Bologne, devant l'Université.

Sermon à Milan, en présence du clergé et du peuple.

Enfin, un très beau sermon prononcé en plein consistoire, sur la fête du *Corpus Christi* — Fête-Dieu.

Et il va sans dire que nous sommes loin de posséder, même dans ces courts abrégés, le résumé des œuvres oratoires du Docteur angélique. Les contemporains de saint Thomas nous apprennent qu'il prêchait en maintes circonstances, parfois même des carêmes entiers.

Mais quel était le caractère de sa prédication ?

Par l'extrait donné plus haut, on peut se convaincre que sa parole était tout apostolique, comme saint Dominique l'entendait et en laissa la tradition à sa descendance religieuse; comme l'entendait le grand Apôtre, qui ne prêchait que Jésus, et Jésus crucifié.

Au reste, l'antiquité peut encore nous instruire à cet égard.

« L'admirable Docteur, constamment appliqué aux choses célestes, et animé pour le prochain d'une charité qui ne

cherchait qu'à se répandre, dirigeait ses prédications de manière à plaire à Dieu, et à être utile au peuple. Il ne s'égarait point dans les périodes élégantes de la rhétorique, mais s'attachait à l'esprit et à la vertu de la parole divine, évitant ces vaines prolixités de langage qui font le compte de la curiosité plutôt que de l'édification. Il parlait dans l'idiome propre à son sol natal, n'ayant pu le changer à cause du continuel ravissement de son esprit, et il proposait aux fidèles ce qui leur était profitable, laissant les questions subtiles à la discussion de l'école. Aussi était-il écouté avec autant de vénération que si sa prédication fût venue du Christ lui-même. Et ce qu'il enseignait de bouche, il l'accomplissait en ses œuvres; il n'eût pas osé dire ce que Dieu ne lui eût pas donné de pratiquer. » (1)

L'une des années qu'il passa dans la Ville éternelle, à son retour de Paris, saint Thomas fut chargé de prêcher le carême à Saint-Pierre. Il le fit avec un fruit immense : au témoignage des auteurs il transforma, pour ainsi dire, jusqu'à la cour romaine. Le sermon du Vendredi saint fut pathétique à un tel point que l'auditoire fondit en larmes; l'orateur dut s'arrêter, pour laisser aux fidèles la liberté de se frapper la poitrine et de produire des actes de contrition.

Pareillement, le jour de Pâques, le saint prédicateur parla avec tant d'éloquence de la gloire de la résurrection, et de la joie qu'éprouva Marie du triomphe de son Fils, que, sans le respect dû à la majesté du temple, des cris d'allégresse et des acclamations eussent éclaté de toute part.

Comme il descendait de chaire, une femme qui depuis long-

(1) Boll., VII, 673.

temps souffrait d'une perte de sang, et avait eu vainement recours à toute sorte de remèdes, s'approcha de lui, toucha le bord de sa chape, et se sentit guérie instantanément. A l'exemple de cette infirme de Galilée, gratifiée d'une pareille faveur à l'attouchement de la robe de Jésus-Christ, elle proclama, pour la gloire de Dieu, le bienfait de sa guérison, et accompagna son libérateur jusqu'au couvent de Sainte-Sabine. Elle fit connaître le miracle dans tous ses détails à Frère Réginald, qui le rapporta en plusieurs circonstances et à plusieurs religieux.

Un autre témoin, que nous connaissons, Jean de Blaise, familier de la princesse Marie, reine de Sicile, avait assisté, à Naples, aux prédications du carême sur l'*Ave Maria*, et il remarqua que, pendant ses sermons, le Saint tenait habituellement les yeux fermés, mais la tête levée vers le ciel, où se dirigeait le regard de son esprit.

Le zèle apostolique de saint Thomas ne se déployait pas seulement dans la sphère d'un nombreux et brillant auditoire; il s'exerçait encore auprès de ceux qui avaient besoin d'être instruits ou exhortés en secret. Avec la même charité qu'il mettait à exposer dans ses conférences publiques le dogme ou la morale évangélique, il discutait en des entretiens privés avec quelques personnes éloignées de la foi ou de la pratique chrétienne.

« Une année, raconte Guillaume de Tocco, se trouvant au château de la Molaria, chez le cardinal Richard, le Bienheureux y demeura pour la fête de Noël. En même temps arrivèrent deux riches et savants Juifs, fort considérés parmi leurs coreligionnaires ; ils avaient coutume de venir à cette époque au château. Le seigneur cardinal pria le saint Docteur de traiter avec ces Juifs l'affaire de leur conversion.

« Après les avoir entretenus longuement sur la loi ancienne et leur avoir démontré par les textes des prophètes l'avènement du Sauveur, Frère Thomas fixa le lendemain pour répondre aux objections qu'ils pourraient avoir à lui présenter. Dans l'intervalle, il supplia le divin Messie, par la joie de sa Nativité, de changer les cœurs de ces deux enfants d'Israël. Or, à l'heure fixée, les Juifs susdits abordent l'homme de Dieu. A peine a-t-il ouvert la bouche que l'un et l'autre se trouvent changés, avouant qu'ils ne peuvent résister à l'esprit de sagesse qui parle en lui, et qu'ils n'ont rien à objecter à ses exhortations franches et simples. Comme on le pense, il y eut grande joie au château, et l'éminent cardinal célébra avec un redoublement d'allégresse la solennité de la Naissance du Sauveur. Quant à Frère Thomas, lui-même avait coutume chaque année, en cette fête, de recevoir du Fils de Dieu et de la glorieuse Vierge quelque révélation nouvelle, qui apportait la joie à son esprit, et comblait les désirs de son cœur. »

L'homme apostolique achève son ministère au tribunal de la Pénitence. C'est là qu'appliquant les principes de la morale chrétienne, exposés dans la chaire de vérité, il engendre vraiment à Jésus-Christ les âmes que sa parole a initiées à la vie de la foi. C'est là que, condescendant aux faiblesses de l'humanité et compatissant à toute douleur, il fait couler sur les plaies les plus invétérées le baume sacré du Calvaire. Il eût donc été d'un grand intérêt de considérer notre sublime Docteur dans l'exercice du ministère de la réconciliation ; mais le silence plane sur ce point important de sa vie sacerdotale. Toutefois, à parcourir ce qu'il a écrit sur la confession, dans le cours de ses ouvrages, notamment au traité de la Pénitence, son chant du cygne,

on ne peut s'empêcher d'accorder à saint Thomas une connaissance approfondie du cœur humain. Quand on se rappelle, par ailleurs, l'empire qu'il exerça sur la jeunesse de son époque, et son zèle pour l'instruire, soit dans la chaire de théologie, soit dans la chaire évangélique, il n'est pas téméraire de croire que le saint prêtre avait souvent reçu les confidences de bien des âmes. L'amour immense dont son cœur brûlait pour Dieu débordait alors, pour communiquer cette paix de la conscience, qu'on ne retrouve pleinement qu'aux pieds du prêtre, quand on a eu le malheur de la perdre par le péché.





CHAPITRE IX

SAINTES AFFECTIONS DE LA FAMILLE
PORTRAIT ET CARACTÈRE DE SAINT THOMAS

In dilectione sua redemit eos.
ISAI., LXIII, 9.
Dans sa constante affection il délivra les siens.

EST-IL vrai, comme on l'entend dire dans le monde, que la vie religieuse soit le sépulcre des affections de la famille, et que, renfermé dans sa clôture, le religieux oublie à tout jamais les personnes aimées avec lesquelles il a passé les jours bénis de son enfance et de sa jeunesse ?... Contre pareille accusation protestent des milliers d'exemples, empruntés à la vie des saints.

Loin d'étouffer les sentiments affectueux d'un noble cœur, la profession religieuse les épure, les élève, leur communique quelque chose de divin. L'âme qui a choisi Jésus-Christ pour Epoux craint sans doute de partager avec la créature l'amour parfait qu'elle doit à son Dieu. Elle cesse d'aimer d'un amour intéressé, égoïste ou simplement naturel ; mais, en conservant à des proches, à des amis, l'affection dont elle les entourait autrefois, elle les aime désormais en Dieu, elle les aime pour leurs intérêts spirituels ; et cette affection devenue plus puissante se tra-

duit par de ferventes prières, par de secrètes immolations, quelquefois aussi par de judicieux conseils, puisés auprès du Tabernacle, enfin presque toujours par une influence latente, mais réelle, qui émane de la pratique cachée de sublimes vertus.

Ce n'est pas dire assez. Que de fois l'héroïsme d'une affection toute surnaturelle pour un être ardemment chéri fut le motif déterminant d'une vocation religieuse !

Le siècle de Voltaire vit une fille de France quitter les splendeurs de Versailles pour l'obscurité d'un Carmel. En posant le pied sur le seuil du monastère, l'auguste princesse brisa-t-elle dans son âme les fibres de la piété filiale et des légitimes affections de famille ? Assurément non. Victime volontaire pour les péchés de la cour et du royaume, offrant jour et nuit ses oraisons et ses larmes, elle arrêtait le bras de la divine justice ; même, par intervalles, à travers les grilles de sa sombre retraite, elle versait dans le cœur de son royal père les seules gouttes de consolation vraiment capables de lui procurer quelque joie.

De nos jours encore, combien de cloîtres, s'il pouvaient parler, nous révèleraient de semblables secrets !...

Quand Thomas d'Aquin entrait à dix-sept ans dans l'Ordre de Saint-Dominique, sa famille, en le perdant, pour parler selon le monde, faisait en réalité un gain immense. Nous avons vu comment il fut pour ses sœurs l'instrument providentiel de leur salut et de leur sainteté. Les deux comtes, ses frères, virent leur existence rompue par une fin prématurée. Pourrait-on soutenir qu'à aucun titre ils ne durent aux prières de leur saint frère les sentiments chrétiens qui rendirent leur mort précieuse aux regards de l'Eternel ?

Pour la comtesse Théodora, son nom disparaît de l'his-

toire, peu après la sortie de notre héros du fort *San-Giovanni ;* tout porte à croire qu'elle précéda ses enfants dans la tombe. Elle aussi, revenue à de meilleurs sentiments, dut bénir maintes fois la vocation de son fils.

Saint Thomas supporta avec un calme inaltérable les malheurs domestiques par lesquels il plut à Dieu d'éprouver la maison d'Aquin. Ce calme l'accompagnait sans cesse, même quand lui parvenait la nouvelle d'un deuil de famille. « Alors, selon la déposition de Barthélemy de Capoue, il ne changeait ni de visage, ni de regard, ne donnait aucun signe de douleur en parole ou en acte, mais, conservant la sérénité et la quiétude de ses traits, se contentait de demander des messes et des prières pour ses neveux ou autres défunts, et lui-même priait pour eux. »

Cette impassibilité apparente, qu'on aurait tort d'attribuer à l'indifférence, provenait uniquement de ce que l'âme de saint Thomas habitait ces hauteurs où parviennent seulement, comme des échos lointains, les gémissements de la terre et l'explosion des douleurs humaines.

Et, en effet, la tristesse du chrétien, en face d'une tombe fraîchement ouverte, n'a rien qui ressemble à la désolation de ceux qui n'ont plus d'espérance.

Nous pleurons nos morts, soit : c'est un soulagement que nous accordons à la nature, soulagement que le Christ a lui-même consacré par ses divines larmes sur le tombeau de Lazare. Mais nous nous consolons dans l'espoir de retrouver un jour au sein de Dieu ces âmes que nous avons aimées ; et, à proprement parler, le seul véritable sujet de larmes, c'est la crainte, — si malheureusement elle est fondée ! — que des êtres chéris n'aient comparu devant le souverain Juge en état de péché mortel.

Or, telle était l'anxiété de notre Saint, après le trépas de

ses infortunés frères. Leur vie s'était écoulée dans la dangereuse profession des armes et la vanité des jouissances du siècle; leur conduite à son égard, quand, jeune novice, il les avait vus tendre un piège infâme à sa vertu, lui faisait craindre que leurs âmes ne fussent restées attachées à la fange. Sans doute, des revers terribles avaient fondu sur leurs têtes, et avaient pu leur ouvrir les voies de l'expiation. L'aîné, Landolphe, banni de ses domaines et dépouillé de ses biens, était mort en exil; le second, Raynald, avait succombé dans sa prison, aux tortures de la faim. Tout en espérant, tout en priant pour eux, Thomas désirait ardemment connaître le sort de leurs âmes, et sollicitait du ciel la faveur d'en être instruit par quelque lumière surnaturelle. Le Dieu de toute consolation l'exauça au delà de sa demande.

« Un jour, raconte le premier biographe, Frère Thomas, à Paris, était plongé dans la méditation, quand lui apparut, en vision imaginaire, sa sœur, l'abbesse de Sainte-Marie de Capoue. Elle déclare qu'elle est en purgatoire, et demande à son frère un certain nombre de messes pour sa délivrance. Le Bienheureux appelle aussitôt ses étudiants, et les conjure d'offrir pour l'âme de sa sœur des messes et des prières. Quelque temps après, comme il était à Rome, la défunte se montra de nouveau. Elle lui apprit qu'elle était délivrée du purgatoire et jouissait de la gloire céleste, grâce aux messes célébrées par ses soins. Le Saint lui demanda en quel état lui-même se trouvait devant Dieu : « Mon frère, répondit l'âme bienheureuse, vous êtes en bon état, et bientôt vous viendrez nous rejoindre. Il vous est réservé une plus grande gloire qu'à nous tous; tenez bien ce que vous avez. » Thomas l'interrogea sur le sort de leur frère Landolphe : « Il est en purgatoire, » répondit-elle. « Et Raynald ? — En paradis. »

« La joie causée à l'homme de Dieu par cette révélation s'affermit dans une autre vision non moins consolante. Un ange lui apparut, tenant en mains un grand livre, sur lequel étaient écrits des noms d'élus en lettres d'or et d'azur. Dans les lignes d'or destinées aux martyrs, Thomas distingua le nom de son frère Raynald, dont la mort, courageusement acceptée pour la liberté de l'Eglise, avait eu devant Dieu le mérite du martyre. » (1)

Remarquons ces dernières paroles, pour en tirer une conclusion favorable à la gloire éternelle de ces jeunes héros qui, en mourant pour le pouvoir temporel du Saint-Siège, à Castelfidardo, à Mentana, à la porte Pia..., ont écrit, de leur sang, une des plus belles pages de l'histoire de l'Eglise au XIXe siècle.

Pour compléter la physionomie de notre saint patron, il faut au tableau de ses vertus joindre le portrait que les contemporains nous ont laissé de sa personne et de son caractère.

Saint Thomas d'Aquin était de haute stature, la tête droite, le port noble et majestueux, attitude qui correspondait parfaitement à l'élévation de son esprit. Bien proportionné dans tous ses membres, d'une complexion délicate, d'une corpulence assez notable, il jouissait d'une vigueur ordinaire.

Il avait le crâne très développé, le front large, la tête un peu chauve, le teint brun, les yeux doux et pénétrants, le visage assez beau : ensemble de qualités physiques en harmonie parfaite avec une intelligence supérieure et des vertus hors ligne. Il était, en outre, fort grave dans tous ses mouvements.

(1) Boll., VII, 672.

La vigueur de son corps était admirablement soutenue, dans les occasions difficiles, par une énergie de volonté peu commune : de cette énergie procédait la tranquillité d'âme qui l'accompagnait partout. On en cite un trait remarquable.

Comme il retournait à Paris, après la condamnation du livre des *Périls des derniers temps*, une effroyable tempête s'éleva sur la mer ; les nautoniers éperdus croyaient périr, et ne savaient plus à quoi se résoudre. Lui seul conserva un sang-froid imperturbable au plus fort du danger.

Entre autres fréquents malaises de nature à le rendre sombre et triste, l'angélique Docteur souffrait souvent de l'estomac, soit à cause de ses abstinences et de ses jeûnes, soit à cause de sa continuelle application à l'étude. Souvent aussi, par suite du vol habituel de son esprit, il éprouvait, comme nous l'avons vu, des abstractions qui le rendaient complètement étranger à tout ce qui se faisait ou disait autour de lui. Il fallait qu'un Frère, comme une mère attentive, veillât à prévenir ou à écarter ce qui aurait pu lui être nuisible.

Malgré cet état de souffrance et ces habitudes de contemplation, le caractère de notre Saint n'offrait rien de mélancolique et de concentré, mais se prêtait à l'ouverture simple et naïve, voire même à d'agréables saillies.

On lui demanda, un jour, pourquoi à Cologne il était resté si longtemps sans dire mot sous maître Albert.

« C'est, répondit-il, que je n'avais pas encore appris à parler devant un tel Maître. »

Comme, un autre jour, on voulut lui remettre quelques deniers, il refusa et dit en souriant : « Je ne suis point chargé de garder la bourse de Judas. » (1)

(1) Castillo. — Frigerio.



VERA EFFIGIES D. THOMAE AQVINATIS

PORTRAIT TRADITIONNEL

D'après le tableau fait à Viterbe en 1270.

Sa récréation habituelle était de se promener solitaire sous le cloître du couvent, la tête dirigée vers le ciel. Une seule fois, à Naples, Barthélemy de Capoue le vit sortir à la campagne, sur le soir ; une autre fois, il le rencontra à travers les rues de Capoue, à une époque où le roi tenait sa cour dans cette ville. Thomas était venu pour arranger une affaire malheureuse arrivée à son neveu, le comte de Fondi. En cette circonstance, on le voit, le serviteur de Dieu n'avait pas hésité à sacrifier ses goûts personnels pour répondre à un appel de la charité.

Terminons par deux témoignages sur l'aménité de saint Thomas d'Aquin.

« Son seul aspect, écrit Guillaume de Tocco, révélait la bonté de son âme, et personne ne pouvait le regarder, ni lui parler, sans ressentir une consolation particulière. Aussi Frère Eufranon de Salerne, qui jouit dans tout l'Ordre d'une grande réputation, répétait-il souvent que chaque fois qu'il considérait ou entretenait le saint Docteur, il retirait de sa vue ou de sa conversation une grâce de joie toute spirituelle, attestant la présence de l'Esprit saint en lui. »

Barthélemy de Capoue dit de son côté : « C'était une opinion commune et accréditée parmi les plus graves religieux, que l'âme de Frère Thomas était le radieux tabernacle du Saint-Esprit, parce qu'on voyait toujours resplendir sur ses traits la joie, la douceur, la suavité. » (1)

Ce résumé rapide des *Vertus de saint Thomas d'Aquin* contribuera, nous n'en doutons point, à l'édification de nos lecteurs, et inspirera aux étudiants le désir de marcher sur les traces de leur glorieux Patron.

(1) Boll., VII, 669 et 710.

Pour peu qu'on y réfléchisse, en écartant toutefois la partie miraculeuse de son histoire, on reconnaîtra qu'en notre Saint les actes des vertus se déroulent dans les conditions ordinaires. L'imitation est donc à la portée de tous.

Tous, comme Thomas d'Aquin, peuvent pratiquer l'humilité et l'obéissance, la charité et la douceur; tous peuvent s'attacher aux pas de cet ange de pureté, et chercher un refuge, comme lui, au pied des autels et sous le manteau de la Vierge immaculée; tous peuvent compatir aux misères des pauvres et les assister avec le même zèle; tous peuvent sanctifier l'étude, à son exemple, et se rendre capables des luttes de l'apostolat par la parole ou par l'action. Saines connaissances et action éclairée: tels sont, en effet, les fruits qui doivent résulter d'une éducation vraiment sérieuse et profondément chrétienne.

Le 1er mai 1887, à l'ouverture du Congrès de l'Association de la jeunesse catholique, Mgr Freppel faisait devant un nombreux et sympathique auditoire la constatation suivante :

« On comprend de mieux en mieux que, pour servir efficacement les intérêts du pays, il nous faut des hommes d'étude et des hommes d'action. Et je suis plus touché que je ne saurais le dire de voir dans chaque ville nos jeunes gens catholiques, ici organisant des conférences scientifiques et littéraires, là se faisant les catéchistes des petits enfants, plus loin visitant et assistant les pauvres, prêtant partout leur concours aux cercles d'ouvriers, aux associations professionnelles, et préparant ainsi à toutes nos œuvres des membres actifs et des serviteurs dévoués... »

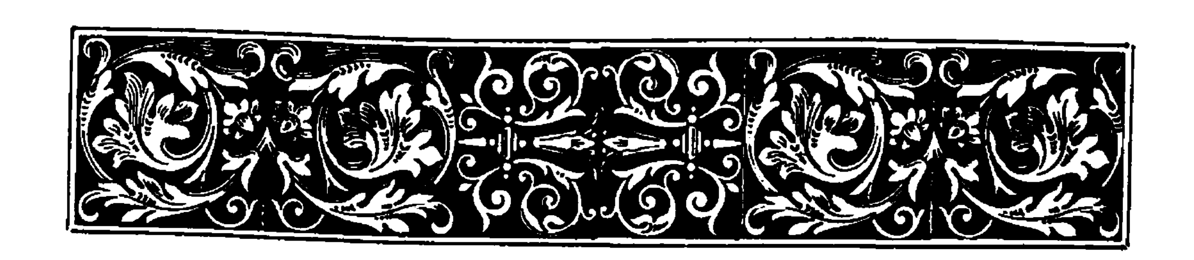
Mettons fin par ces paroles du grand évêque d'Angers aux enseignements recueillis dans les chapitres qui précè-

dent ; et ouvrons le *Livre troisième,* consacré à la glorification du Docteur angélique. Nous verrons comment se vérifie dès ici-bas l'oracle du Roi des humbles : *Quiconque s'abaisse sera élevé.*



PORTRAIT DU B. GIOVANNI DI FIESOLE
surnommé Fra Angelico 1387-1455

Vignette de *Les Arts au Moyen-Age,* par Paul Lacroix. — Firmin-Didot et Cie, éditeurs.



LIVRE TROISIÈME

MORT ET GLORIFICATION DE SAINT THOMAS D'AQUIN

CHAPITRE PREMIER

FIN PROCHAINE — AVERTISSEMENTS CÉLESTES

Certus quod velox est depositio tabernaculi mei. II PETR., I, 14.

J'en ai la certitude, bientôt je laisserai mon enveloppe mortelle.

Dieu, toujours rempli de prévenances à l'égard de ses saints, leur fait assez ordinairement connaître, par certains signes avant-coureurs, le terme de leur exil sur la terre. C'est un secret pressentiment d'une fin prochaine ; un dégoût indéfinissable des choses humaines ; un ravissement plus fréquent de leur esprit en Dieu ; un désir croissant de voir arriver la dissolution de leur corps pour être avec Jésus-Christ ; parfois même c'est une lumière très claire et très distincte, qui leur révèle

et leur fait prédire avec une étonnante précision le jour et l'heure de leur mort.

A partir de l'instant où l'Ange de l'école répondant à Jésus, qui lui demandait quel prix il voulait de ses travaux, s'écria : « Pas d'autre que vous-même, Seigneur, » il entra dans cette phase suprême qui présage le trépas.

Le 6 décembre 1273, fête de saint Nicolas, célébrant la messe dans la chapelle dédiée à ce saint au couvent de Naples, il eut une révélation qui le changea tellement, que dès lors il ne lui fut plus possible ni d'écrire ni de dicter. « Ou plutôt, dit l'auteur ancien que désormais nous ne ferons guère que traduire, le Docteur brisa sa plume ; il était à la troisième partie de sa *Somme*, dans le traité de la Pénitence. »

Frère Réginald, voyant son maître cesser d'écrire, lui dit : « Père, comment laissez-vous inachevée une œuvre si grande, entreprise par vous pour la gloire de Dieu et l'illumination du monde ? — Je ne peux continuer, » répondit le Saint. Réginald, qui craignait que l'excès du travail n'eût émoussé l'intelligence du grand Docteur, insistait toujours pour qu'il écrivît ou dictât, et Thomas lui répondait : « En vérité, mon fils, je ne puis plus; tout ce que j'ai écrit me paraît un brin de paille. »

Sur le conseil de ses supérieurs, qui pensèrent qu'une absence de Naples le reposerait, Thomas se rendit chez la comtesse de San-Severino, sa sœur, pour laquelle il avait une vive affection. Il n'y arriva qu'avec une extrême difficulté, et lorsque la comtesse vint à sa rencontre, c'est à peine s'il lui parla. Elle en fut effrayée, et dit au compagnon du Bienheureux : « Qu'est-il donc survenu à mon frère, qu'il soit comme étranger à tout, et qu'il ne m'ait presque

rien dit? — Depuis la fête de saint Nicolas, répondit Réginald, il est fréquemment dans des abstractions de ce genre, et il n'a plus écrit. Cependant je ne l'avais pas vu encore si complètement absorbé. » Et, après une ou deux heures, s'approchant du Maître, il le tira vivement par sa chape, pour le faire revenir à lui. Thomas poussa un soupir, comme un homme arraché aux douceurs d'un profond sommeil, et dit : « Réginald, mon fils, je vais vous apprendre un secret; mais je vous adjure, au nom du Dieu tout-puissant, par votre attachement à notre Ordre et l'affection que vous me portez, de ne le révéler à personne, tant que je vivrai. Le terme de mes travaux est venu; tout ce que j'ai écrit et enseigné me semble un brin de paille auprès de ce que j'ai vu et de ce qui m'a été dévoilé. Désormais j'espère de la bonté de mon Dieu que la fin de ma vie suivra de près celle de mes travaux. »

Le saint Docteur ne tarda pas à revenir à Naples, laissant sa sœur plongée dans la désolation.

Un jour qu'il était retenu au lit par la fièvre, et que Frère Buonfiglio de Naples, son infirmier habituel, était absent, un frère de ce dernier, Jean Copa, fut chargé de veiller près de la chambre du malade. Tout à coup, il aperçut une étoile brillante entrer par la fenêtre de la cellule, venir se reposer quelque temps au-dessus de la tête du serviteur de Dieu, et sortir ensuite par la même ouverture.

Quarante-cinq ans après, Jean Copa, devenu vieillard, rapportait ce prodige, sous la foi du serment, aux commissaires chargés de l'enquête pour la canonisation de Thomas d'Aquin.

Cependant le Saint-Siège était occupé par un homme que ses rares qualités et ses grandes vertus ont fait placer

sur les autels : il s'appelait Grégoire X. La nouvelle de son élection, qui mettait fin à une vacance de près de trois années, l'avait surpris en Palestine, où il travaillait à remédier aux maux des chrétiens.

Un des premiers soucis du nouveau pontife avait été de s'occuper de la Terre Sainte, et d'y envoyer avec le titre de patriarche de Jérusalem, Frère Agni de Lentino, alors archevêque de Cosenza, lui recommandant avec instances la réforme des mœurs parmi les chrétiens d'Orient.

En même temps, il adressait à tous les évêques et prélats du monde chrétien une bulle de convocation à un concile général, dans la ville de Lyon, pour le 1er mai 1274.

Parmi les principales questions à traiter venait celle de la réunion de l'Eglise grecque à l'Eglise latine; aussi attendait-on les ambassadeurs de l'empereur Michel Paléologue avec plusieurs prélats orientaux. Grégoire X, voulant s'entourer de toutes les lumières qui brillaient alors dans la catholicité, comptant de plus sur l'influence qu'exercerait au sein de l'auguste assemblée un homme tel que Thomas d'Aquin, lui envoya un bref spécial, pour lui enjoindre de se rendre à Lyon, et d'apporter son *Traité contre les erreurs des Grecs*.

Quoique souffrant, le Docteur angélique n'hésita pas à obéir au Vicaire de Jésus-Christ, et, par déférence pour le chef de la chrétienté, personne n'osa s'opposer à son départ.

Avant de quitter Naples, saint Thomas alla prendre congé du roi. Au cours de la conversation, Charles lui demanda ce qu'il dirait au concile des affaires du royaume. « Sire, répondit l'homme de Dieu, je dirai la vérité. » Cette franchise irrita vivement le monarque, dont le gouvernement et la conduite privée, au lieu de ce qu'on pouvait

attendre d'un frère de saint Louis, préparaient peu à peu la catastrophe sanglante des *Vêpres Siciliennes*. Sachant, en outre, le crédit dont jouissait Thomas d'Aquin, il voyait s'évanouir ses rêves ambitieux sur Constantinople. Aussi, quand trois mois plus tard on apprit la mort du grand Docteur, fut-ce, au rapport d'auteurs anciens, une rumeur publique en Italie que le Saint avait été empoisonné, sinon par ordre formel de Charles d'Anjou, du moins à la suggestion de quelques courtisans désireux de complaire à leur maître.

D'autres attribuent pareil forfait à des Grecs opiniâtrément rivés au schisme, et qui ne pouvaient pardonner à saint Thomas ses ouvrages contre leurs erreurs.

En attendant la lumière sur ce point d'histoire, il nous faut reconnaître que le travail incessant du Docteur angélique, joint à son austérité, était plus que suffisant pour causer une perturbation complète dans les fonctions de la vie, et déterminer la mort à courte échéance.

On était dans la plus grande rigueur de l'hiver. Accompagné de Frère Réginald, son fidèle ami, et d'un religieux chargé de servir l'un et l'autre, Thomas se dirigea d'abord vers Aquin, son pays d'origine. Là, il reçut une lettre de Bernard Ayglère, abbé du Mont-Cassin. Le supérieur de l'illustre abbaye demandait l'explication d'un texte des *Morales* de saint Grégoire, sur le sens duquel les Bénédictins étaient divisés. La réponse du saint Docteur s'ouvre par cette humble salutation : « Au Révérend Seigneur dans le Christ Bernard, par la grâce de Dieu Abbé vénérable du Mont-Cassin, Frère Thomas d'Aquin, son fils tout dévoué. » Au commencement de sa lettre, Thomas signale comme une circonstance providentielle que la missive lui soit parvenue au moment de son départ

pour la France, et dans cette ville d'Aquin, où le bienheureux Maur, disciple et fils de saint Benoît, en route lui aussi pour la France, avait reçu les lettres et le viatique du saint Patriarche. Il s'excuse, alléguant la longueur du jeûne et de l'office divin, de ne point monter à l'abbaye; puis il résout, avec sa clarté et sa science ordinaires, les difficultés du texte de saint Grégoire. Suivant toute probabilité, cette lettre, trouvée il y a peu d'années au monastère du Mont-Cassin, est le dernier écrit de saint Thomas.

Le Docteur angélique se rendit ensuite à Téano, qu'il ne fit que traverser.

Au sortir de cette ville, par le chemin de *Borgo-Nuovo*, il heurta la tête contre un arbre à demi renversé sur la route, et le coup lui fit presque perdre connaissance. Aussitôt s'empressèrent autour de lui Frère Réginald, son compagnon inséparable, un certain Guillaume, doyen de Téano, plus tard évêque de cette ville, et l'abbé Roffrid, neveu de ce dernier. Réginald demanda au Bienheureux s'il était meurtri. « Peu, » répondit Thomas. Pour faire diversion, Réginald entama un sujet de conversation propre à l'intéresser : « Maître, lui dit-il, vous allez au concile ; il s'y fera un bien considérable pour l'Eglise universelle, pour notre Ordre et le royaume de Sicile. » Frère Thomas répondit: « Fasse le Seigneur que cela soit. » Réginald poursuivit: « Sans doute, vous serez créé cardinal, comme Frère Bonaventure, et ainsi tous les deux vous exalterez vos Ordres. » Thomas répondit à Frère Réginald : « Dans aucune situation je ne puis être utile à notre Ordre comme dans celle où je me trouve. » Réginald reprit : « Père, je ne parle pas pour vous, mais dans l'intérêt du bien général. » Le saint Docteur l'interrompit en disant : « Soyez sûr que jamais je n'aurai à changer ma condition actuelle. »

Cette conversation fut entendue par l'abbé Roffrid, lequel en rendit plus tard un témoignage authentique.

Continuant leur route à travers la Campanie, nos voyageurs arrivèrent au château de Maënza, qui appartenait à la comtesse Francesca, épouse du seigneur Annibal de Ceccano, et nièce du serviteur de Dieu. Ils s'y arrêtèrent, et Thomas y perdit totalement l'appétit. Maître Jean de Gui, médecin du château, fut appelé sans retard. Après avoir épuisé divers remèdes, il demanda au Saint quel aliment lui ferait plaisir. Pour se délivrer de ses importunités peut-être, Thomas répondit : « Je n'ai de goût que pour une chose, des harengs frais, comme on en mange en France. » Le médecin fut fort attristé de ne pouvoir satisfaire son illustre malade ; ce poisson ne se trouvait point dans la contrée.

En sortant, il rencontra un homme nommé Bordonari, porteur d'une corbeille de sardines arrivées à l'instant même. Il le pria de déposer sa bourriche, et se mit à chercher si par hasard quelque autre espèce de poisson ne serait pas mêlée aux sardines. En effet, il trouve une provision de harengs frais. Grand fut son étonnement, parce qu'on n'avait jamais vu pareil poisson dans ces parages, et le vendeur assurait à maintes reprises n'avoir acheté que des sardines.

Tout joyeux, Jean de Gui donna ordre de servir ces poissons au Maître, pensant le consoler par un mets divinement accordé à ses désirs. Réginald dit au malade : « Dieu a rempli vos vœux, vous avez ce que vous souhaitiez, on a trouvé des harengs. » Frère Thomas répondit : « D'où sont-ils venus et qui les a apportés ? » Réginald reprit : « C'est Dieu qui vous les envoie. » A ces mots, Thomas, comprenant que la Providence avait fait un miracle, se sentit touché de reconnaissance ; mais il refusa de manger, et se tournant vers le médecin : « Docteur, lui dit-il, il vaut mieux

que je m'abandonne à la volonté de Dieu que de toucher à ces poissons; je les ai désirés trop avidement. — Non, Maître, répondit le docteur, vous devez aujourd'hui faire honneur au présent du bon Dieu. » Et avec la simplicité d'un parfait obéissant, Thomas goûta des harengs miraculeux.

« Admirable disposition de la divine Bonté, ajoute Guillaume de Tocco, d'accorder une légère satisfaction à celui qui n'avait jamais outrepassé la mesure de la sobriété la plus stricte ! Pareillement, admirable gratitude et mortification du Saint ! Il refuse avec délicatesse le mets présenté par la main de Dieu, trouvant ce mets trop agréable ! »

Le miracle fut divulgué dans tout le pays par Jean de Gui et les diverses personnes qui avaient pris part à la petite fête. L'un de ces heureux convives, Pierre de Castro, moine de *Fossa-Nuova*, vivait encore à l'époque du procès de canonisation, et il attesta le fait avec serment.

Dieu ajouta une nouvelle grâce à celle dont nous venons de faire le récit : il rendit l'appétit à son serviteur, et Thomas songea dès lors à se remettre en route.





LES RELIGIEUX DANS LE TABLEAU DU CRUCIFIEMENT
Couvent de Saint-Marc, à Florence, par Fra Angelico.

S. Benoit. S. Romuald. S. Thomas.

S. François d'As. S. Bernard. S. Jean Gualbert. S. Pierre de Vérone.



CHAPITRE II

DERNIÈRE MALADIE

Veni, dilecte mi, egrediamur in agrum.
CANT., VII, II.
Venez, mon bien-aimé, sortons dans la campagne.

APRÈS avoir pris congé du comte et de la comtesse de Ceccano, Thomas partit de Maënza. Outre ses compagnons habituels, il avait encore à ses côtés plusieurs moines de Fossa-Nuova, venus cinq jours auparavant avec leur abbé pour voir le saint Docteur. Cédant à leurs instances, sentant d'ailleurs le besoin de consolider ses forces, il se rendit à leur monastère, éloigné d'environ deux lieues. Il fut déterminé à recevoir cette hospitalité par un autre motif, qui montre comment l'esprit religieux avait pénétré jusqu'à la moelle de ses os. « Si le Seigneur veut me visiter, dit-il à ceux qui l'entouraient, il vaut mieux qu'il me trouve dans une maison religieuse que chez des séculiers. »

Quand on arriva en face de l'abbaye, la mule qui portait le Docteur angélique s'arrêta court ; et, d'après la tradition, ses pieds de devant laissèrent leur empreinte sur une dalle, que l'on montre encore avec une inscription commémorative.

Selon sa coutume, Thomas entra d'abord dans l'église, pour y adorer le très saint Sacrement, puis il pénétra sous le cloître. A ce moment, il lui sembla que la main du Seigneur se posait sur lui, et avec un accent prophétique, il s'écria : « Réginald, mon fils, c'est ici le lieu de mon repos ! » Les religieux qui l'entendirent, principalement ceux de son Ordre, fondaient en larmes ; on l'installa dans une chambre dépendante des appartements de l'abbé, et des cellules furent préparées avec grande charité pour ses compagnons.

Il y avait plusieurs jours que saint Thomas ne quittait plus le lit ; la faiblesse augmentait progressivement. Les moines de Fossa-Nuova le servaient avec un respect profond. Eux-mêmes allaient à la forêt voisine chercher du bois ; ils le rapportaient sur leurs épaules, ne jugeant pas convenable de laisser ce soin à des bêtes de somme, et s'estimant trop heureux de rendre quelques services à l'hôte illustre qu'ils possédaient.

Quant au pieux Docteur, vivement touché de leurs attentions, il disait, en les voyant entrer dans sa chambre avec leur charge : « D'où me vient cet honneur que les serviteurs de Dieu servent un homme comme moi, et aillent chercher au loin de si lourds fardeaux ? »

Non content de l'édification que leur causait le spectacle de ses vertus, les religieux prièrent le saint malade de leur expliquer le *Cantique des cantiques*, comme saint Bernard l'avait fait aux moines de Clairvaux. L'homme de Dieu s'en excusa d'abord : « Donnez-moi l'esprit de saint Bernard, dit-il, et je vous accorderai cette consolation. » Mais eux, qui savaient que le même esprit anime tous les saints, redoublèrent d'instances, et Thomas se rendit à leurs désirs. « C'est ainsi, dit Guillaume de Tocco, qu'au milieu des défaillances du corps, cette âme restait vaillante dans l'exer-

cice de la doctrine, et que l'étude des plus suaves mystères allait faire bientôt place à la vision de la gloire. Vraiment, il convenait que le grand Docteur, prêt à quitter la prison des sens, terminât son enseignement par le Cantique de l'amour entre l'Epoux et l'épouse, Jésus et l'âme fidèle. »

Arrivé à ce verset du septième chapitre : *Venez, mon bien-aimé, sortons ensemble dans la campagne*, il fut pris d'une faiblesse soudaine qui lui fit comprendre que sa dernière heure approchait. Il ne songea plus qu'à se préparer à la mort, fit une confession générale de toute sa vie, et pria qu'on lui apportât le saint Viatique.

L'abbé, entouré de ses moines, entra dans la chambre avec l'Hostie sainte. Thomas se fit étendre à terre, afin de recevoir dans une posture plus humble son Seigneur et son Dieu. On lui présenta le corps de Jésus-Christ, et selon l'antique usage de l'Eglise pour tout chrétien mourant, on lui demanda s'il croyait que cette hostie consacrée fût le vrai Fils de Dieu, sorti du sein de la Vierge, suspendu à la croix, mort pour nous, et ressuscité le troisième jour. Il répondit d'une voix claire et distincte, les joues inondées de larmes : « Si la science peut ajouter ici-bas quelque chose à la foi sur ce mystère, je réponds : Oui, je crois fermement et tiens pour certain que dans ce Sacrement adorable est Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, Fils unique du Père éternel et d'une Vierge Mère ; je le crois de cœur et le confesse de bouche ; » et après quelques autres paroles fort dévotes ; « Je vous reçois, Corps sacré, prix du rachat de mon âme, viatique de mon pèlerinage ici-bas, pour l'amour duquel j'ai étudié, veillé, enseigné et prêché. Jamais je n'ai rien écrit, que je sache, contre la vérité de votre Sacrement ; si pourtant il m'était échappé une expression réprouvée par la foi, je ne suis point opiniâtre dans mon erreur ; je laisse

tout à la correction de la sainte Eglise romaine, et c'est en fils obéissant de cette Mère bien-aimée que je m'en vais de ce monde. » Il communia ensuite avec une ferveur angélique ; après son action de grâces, on le replaça sur son lit, où il continua de s'entretenir doucement avec Dieu.

Le lendemain, il demanda l'Extrême-Onction. Tous les assistants pleuraient ; seul le visage du moribond présentait une douce expression de joie, témoignage d'une pleine confiance en Celui qu'il avait tant aimé. On l'entendait s'écrier parfois : « Bientôt, bientôt le Dieu de toute consolation, le Dieu bon, le Dieu saint mettra le comble à ses miséricordes et remplira mes désirs. Bientôt je serai rassassié, lorsque m'apparaîtra sa gloire. Je boirai au torrent de ses délices, il m'enivrera de l'abondance qui est en sa maison, parce que la source de la vie est en lui, et qu'il me fera contempler la véritable lumière dans sa lumière même. »

Cependant, les personnes présentes ne pouvaient croire à la rigueur du décret divin qui allait priver l'Eglise d'un appui jugé si nécessaire encore. Frère Réginald, qui avait constamment servi Thomas, non pas seulement comme un disciple sert son maître, ou un fils son père, mais comme un chrétien dévot honore un saint, s'approche du moribond, et lui dit : « Père, j'avais compté que vous rendriez d'importants services au concile de Lyon, et que vous recevriez quelque dignité capable de faire honneur à l'Ordre et à votre propre famille... » A quoi l'humble disciple de Jésus-Christ répondit : « Gardez-vous, mon fils, d'ouvrir votre cœur à ces pensées. Ce qui fut autrefois l'objet de mes désirs l'est en ce moment de ma reconnaissance. J'ai demandé à Dieu qu'il m'enlevât de ce monde dans l'état d'humilité où sa grâce m'avait placé : il me l'accorde aujourd'hui. J'aurais pu sans doute faire encore quelques progrès dans la science, et

me rendre utile aux autres en leur faisant part de mes lumières. Maintenant il a plu au Seigneur de me révéler pourquoi il m'a gratifié, quoique j'en fusse indigne, de connaissances supérieures à celles de docteurs qui ont vécu plus longtemps ; c'est qu'il voulait me retirer de cette vie mortelle plus tôt qu'il ne l'a fait pour eux, et me rendre plus tôt participant de sa gloire éternelle. Consolez-vous donc, cher fils, puisque mon bonheur est parfait. »

A la nouvelle de l'état désespéré de son saint oncle, la comtesse de Ceccano était venue de Maënza. Privée de le voir, à cause de la clôture monastique, elle lui envoya demander quelles étaient les choses dont il pouvait avoir besoin. Thomas lui fit dire qu'il la remerciait, mais qu'il entrerait prochainement dans un lieu où se trouve le bien dans sa plénitude. Le mourant ajouta la recommandation pour elle de vivre au milieu du siècle sans y attacher son cœur, et d'élever ses enfants dans la crainte de Dieu et la pratique des vertus.

Sentant ses forces diminuer, il renouvela ses remerciements aux moines de Fossa-Nuova, promettant, en échange de leurs soins charitables, son assistance spéciale devant le trône de Dieu. Ces saints religieux lui demandèrent sa bénédiction, ce qu'il ne put refuser à leurs larmes. L'un d'eux le pria de lui dire comment on pouvait passer la vie sans perdre la grâce. « Mon Frère, répondit le Bienheureux, tenez pour constant que celui qui sera toujours prêt à rendre compte de ses actions au souverain Juge ne péchera jamais. » Ce furent ses dernières paroles. Peu après commença l'agonie ; elle fut courte et paisible. Enfin la mort vint dégager son âme et lui ouvrir les portes du ciel, le 7 mars 1274, à l'aube du jour. Près d'achever sa quarante-

neuvième année sur la terre, dit l'historien souvent cité, Thomas d'Aquin alla célébrer dans la cinquantième le jubilé de l'éternelle gloire.

En ce moment, un moine priant à l'église fut saisi d'un mystérieux sommeil, et vit en songe une étoile admirable d'éclat s'élever de l'abbaye, deux autres de moindre grandeur venir du ciel se joindre à la première, puis les trois monter vers la voûte azurée. Aussitôt il s'éveille, et, entendant le son lugubre qui avertissait qu'un Frère venait de mourir, il comprit que la première étoile signifiait l'âme du saint Docteur, laquelle, quittant le corps inanimé, prenait son essor vers le ciel, en compagnie de deux autres âmes bienheureuses.

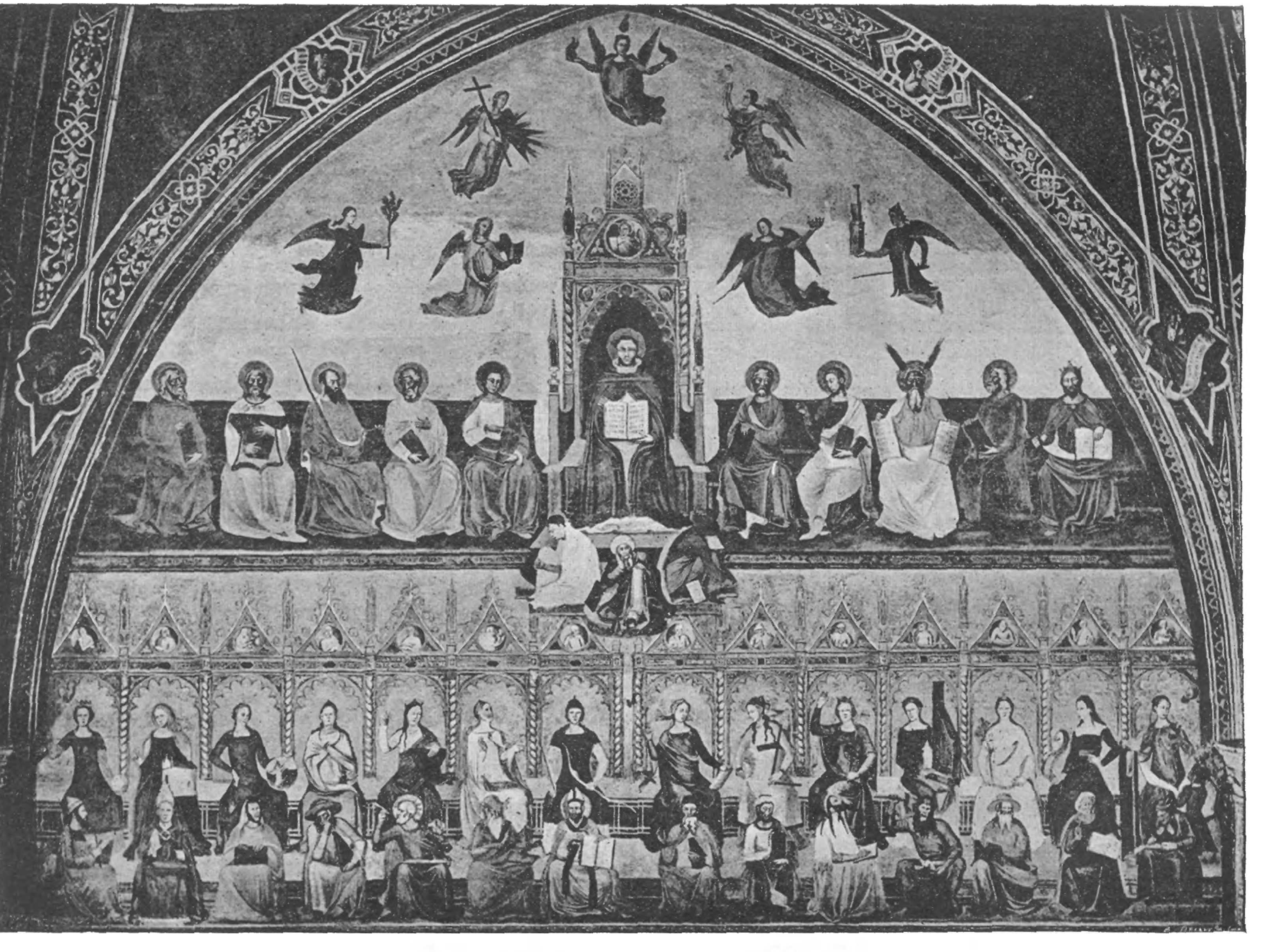
Peut-être, dit un biographe, étaient-ce les âmes de sa sœur, l'abbesse de Capoue, et de son frère Landolphe, qui, délivrées du purgatoire par les suffrages de leur frère, venaient à sa rencontre, pour marquer leur gratitude.

Ce premier prodige fut suivi d'un second.

Une étoile semblable à une comète, qui depuis trois jours planait au-dessus du couvent, s'éclipsa tout à coup, à l'heure où l'homme de Dieu rendait le dernier soupir.

Comment s'étonner que des lumières célestes aient salué à son passage au sein de la gloire éternelle celui qui, jusqu'à la fin des temps, doit resplendir comme un soleil dans l'Eglise !





GLORIFICATION DE SAINT THOMAS D'AQUIN

Fresque de Taddeo Gaddi XIVe siècle, à Santa-Maria-Novella, Florence.

Les trois Vertus théologales et les quatre Vertus cardinales.

Job, David, S. Paul, S. Marc, S. Jean, S. THOMAS, S. Matthieu, S. Luc, Moïse, Isaïe, Salomon, Arius, Averroës, Sabellius.

Personnages allégoriques représentant les arts et les sciences. — Principaux savants dans chacune de ces branches.



CHAPITRE III

FUNÉRAILLES TRIOMPHALES — NOUVELLES DE LA MORT

In morte mirabilia operatus est.
ECCLI., XLVIII, 15.
Après sa mort il opéra des merveilles.

LA dépouille mortelle du Docteur angélique n'était pas encore refroidie que le nouvel habitant des cieux accomplissait sa promesse à l'égard des religieux de Fossa-Nuova, en payant leurs services par des bienfaits.

Dom Jean de Ferentino, sous-prieur, était depuis quelque temps atteint de cécité. Conduit par la main auprès du cadavre, il baisa pieusement les pieds du défunt, à la suite des autres moines, rendant par là hommage à ses éminentes vertus. Or, il y avait dans le monastère, outre l'évêque de Terracine et Frère Réginald, quatre ou cinq Frères Mineurs, des Frères Prêcheurs en plus grand nombre, enfin les pères et les convers de l'abbaye, une centaine de personnes environ. Quelqu'un dit au sous-prieur : « Penchez-vous sur le visage du mort, mettez vos yeux sur les siens. » Frère Jean se penche avec dévotion, approche ses yeux des yeux du cadavre, en priant de toute l'ardeur de son âme. A l'instant même il voit la lumière, et, se sentant

parfaitement guéri : « Béni soit Dieu, s'écrie-t-il, de m'avoir fait recouvrer la vue par les mérites de Frère Thomas! »

En face de ce témoignage céleste rendu à la sainteté, l'abbé de Fossa-Nuova et ses moines, tout en déplorant la perte que faisait l'Eglise, se réjouissaient d'avoir désormais près de Dieu un puissant protecteur. Ils lavèrent le corps avec respect, l'exposèrent sur un lit funèbre et préparèrent des funérailles solennelles.

La nouvelle de la mort du grand Docteur s'était répandue dans toute la Campanie, et l'on vit affluer au monastère un nombre considérable de religieux et de nobles personnages, dont plusieurs étaient unis à Thomas par les liens du sang; beaucoup d'autres étaient attirés par l'affection, la renommée de sa science, le bruit du miracle opéré, les exemples de ses vertus. On se mit à couper des morceaux de ses habits, à s'emparer de quelque objet qui eût été à son usage. Les religieux durent faire la garde, pour empêcher de pieux, mais regrettables larcins. Prenant alors des rameaux d'olivier, la foule les fit toucher au saint corps, afin de les conserver comme des reliques. Au milieu de cette affluence, le cercueil fut porté à l'église, avec grand honneur et au chant des Psaumes. L'évêque diocésain, le révérendissime seigneur François, des Frères Mineurs, présidait la cérémonie, cérémonie plutôt triomphale que funèbre.

La comtesse de Ceccano, ne pouvant entrer dans le monastère, avait demandé par grâce que le cercueil de son oncle vénéré lui fût présenté à la porte extérieure. En le voyant, elle et les deux parentes qui l'entouraient éclatèrent en sanglots. Tandis que les cloîtres retentissaient de cris déchirants, un spectacle tout à fait inattendu acheva de

porter à son comble l'émotion universelle. La mule qui servait de monture à l'angélique Docteur, depuis que l'enflure de ses jambes ne lui permettait pas de faire ses voyages à pied, ayant brisé son licol, s'échappa de l'étable, se dirigea vers la bière, et là, fléchissant les genoux, s'affaissa sans vie. Dieu, selon la réflexion de saint Antonin, voulait associer les êtres sans raison à l'affliction causée par la perte immense que faisait le monde (1).

On entre dans l'église, et, après les prières liturgiques, le corps est descendu dans la fosse creusée en face du maître-autel. « Un peu de terre, dit Guillaume de Tocco, déroba l'astre céleste, en attendant qu'il plût à Dieu de faire resplendir la sainteté de son serviteur par l'éclat des miracles. »

Au retour de la sépulture, Frère Réginald, cédant à de vives instances, voulut bien, pour l'édification des assistants et l'allégement de la douleur commune, payer un tribut d'hommages à la mémoire de son illustre maître. Se levant donc au milieu de l'assemblée, il publia les merveilles de la grâce en cette âme d'élite, puis il ajouta : « J'ai été le témoin de la vie de Frère Thomas et le confident de sa conscience; j'ai fréquemment pénétré dans le sanctuaire de son cœur et entendu sa dernière confession générale. Je l'affirme en vérité, toujours je l'ai trouvé aussi pur qu'un enfant de cinq ans. Jamais il n'a ressenti l'humiliant aiguillon de la chair, ni consenti à quelque pensée mauvaise... » Il n'en put dire davantage; les sanglots étouffèrent sa voix, et l'assemblée lui répondit par un long gémissement. « Comment s'en étonner? continue le pieux historien ; qui aurait pu comprimer sa douleur, en voyant des-

(1) *Chron.* 3e partie, Tit. XXIII, ch. VII.

cendre dans la tombe un docteur si sublime? Qui aurait eu la force de retenir ses larmes, de maîtriser ses plaintes, alors que se voilait la lumière de la sagesse, que s'inclinait à terre la fleur de l'innocence, que se taisait l'organe de la vérité, que disparaissait le modèle de toute vertu? La mort, douce au grand Docteur, mais pour nous bien amère, tarissait cette source remplie de suavité, sans que le passage du Maître à la gloire céleste pût consoler efficacement l'âme troublée du disciple... » (1)

Cependant Dieu voulut que la mort de saint Thomas, avec la certitude de sa félicité, fût apprise dans les couvents de l'Ordre autrement que par la voix de la renommée.

A l'heure où il succombait à Fossa-Nuova, un Frère Prêcheur de Naples, nommé Paul d'Aquilée, homme de grande probité et réputation, vit en songe le Docteur angélique faisant son cours devant une foule d'étudiants. Soudain, l'apôtre saint Paul se présente, avec une escorte de bienheureux. Thomas s'interrompt en le voyant, et s'apprête à descendre de chaire; mais l'Apôtre lui fait signe de rester et de continuer sa leçon. Peu après, le Maître se tourne vers saint Paul, et le prie de lui dire s'il a bien saisi le sens de ses Epîtres : « Oui, répond le Docteur des nations, autant qu'un homme vivant dans un corps mortel peut le comprendre; mais je veux que vous veniez avec moi, et je vous conduirai dans un lieu où vous aurez une plus claire intelligence de toute chose; » et saint Paul semblait prendre Thomas par sa chape et l'entraîner hors de l'école. A ce moment, le Frère crie de toutes ses forces : « Au secours, au secours ! on nous enlève notre Docteur. »

(1) Boll., VII, 676.

Les Frères, réveillés en sursaut, courent à son lit, et lui demandent ce qui lui est arrivé. Paul d'Aquilée raconte sa vision; on marque l'heure avec soin, et le lendemain on apprend que Thomas d'Aquin a quitté ce monde à l'instant précis où le saint apôtre paraissait l'inviter à le suivre dans la gloire.

Le même jour, à Cologne, maître Albert, étant à table avec ses Frères, se mit tout à coup en fondre en larmes. Le prieur lui demanda pourquoi il pleurait : « Dieu me fait connaître une bien triste nouvelle, répondit-il, Frère Thomas d'Aquin, mon fils dans le Seigneur, et la lumière de l'Eglise, vient de mourir. » Les religieux notèrent cette parole, dont la douloureuse confirmation ne se fit pas longtemps attendre.

Trois jours après le décès du Docteur angélique, Raymond de Pise, homme de grand labeur et d'une profonde humilité, qui avait été particulièrement lié avec saint Thomas, eut lui aussi, au couvent d'Anagni, une vision significative. Ce Frère avait versé d'abondantes larmes par la douleur que lui causait la mort d'un si grand homme, et à la pensée que tant de science avait péri avec lui. Ses gémissements firent bientôt place à un sommeil permis du ciel : pendant ce sommeil, il vit Frère Thomas, revêtu des ornements sacerdotaux, sortir de la sacristie et se rendre à l'autel avec ses ministres, pour célébrer la Messe; lui-même était au lutrin, remplissant sa fonction de chantre. Après l'Evangile, Thomas se retourna vers le peuple, et fit une prédication solennelle. La messe achevée, quand il fut revenu à la sacristie, tout le chœur s'y rendit, et les Frères firent une inclination profonde au célébrant. En regardant plus attentivement, Frère Raymond s'aperçut que saint Thomas avait l'œil droit beaucoup plus grand

que le gauche, et d'un éclat incomparablement supérieur. Comme il s'en étonnait, le Bienheureux lui dit : « Vous êtes surpris, mon fils, de voir mon œil droit si différent en clarté de mon œil gauche; eh bien, autant diffère la science que j'ai maintenant dans la patrie de celle que j'avais sur terre. »

Plus admirable encore est la vision dont fut favorisé Albert de Brescia, et que consacre la liturgie dominicaine dans un répons de Matines.

Laissons parler l'historien du procès de canonisation :

« Albert de Brescia était spécialement attaché à la doctrine de Thomas d'Aquin, et fréquemment dans ses leçons il affirmait la sainteté du Maître, comme s'il en avait eu révélation : « Mes bien chers Frères, disait-il, je le sais, Frère Thomas est, dans le ciel, un grand saint. » A force de l'entendre parler ainsi, ses disciples soupçonnèrent qu'il avait été gratifié de quelque vision, et deux d'entre eux, Frère Antoine de Brescia et Frère Janin, après avoir longtemps pressé leur maître, finirent par l'adjurer au nom de Dieu, de leur dire comment il pouvait affirmer avec tant d'assurance l'éternelle félicité de Frère Thomas. Par respect pour le Seigneur, au nom duquel on l'avait adjuré, Albert répondit : « Très chers fils, vous savez comment j'ai suivi fidèlement la doctrine de Frère Thomas d'Aquin, et témoigné maintes fois mon admiration de ce que, dans l'espace d'une vie si courte, il soit parvenu à un tel degré de science et de sainteté. Songeant à cette merveille, je priais sans cesse Dieu, la Vierge Marie et saint Augustin de me montrer la gloire dont jouissait mon maître. Or, un jour que je m'étais jeté devant l'autel de la bienheureuse Vierge, et que je la suppliais avec beaucoup de larmes, tout à coup, au milieu de ma prière, alors que j'étais par-



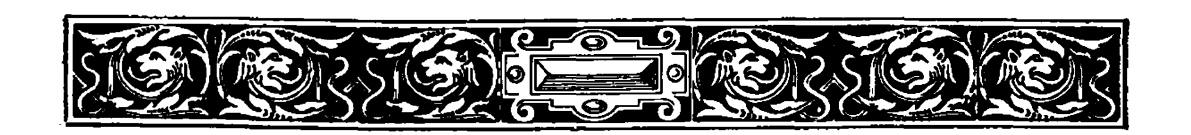
LA VIERGE-MÈRE ENTOURÉE DE S. AUGUSTIN ET DE S. THOMAS

Musée de Saint-Marc, à Florence, B. Angelico.

faitement éveillé, m'apparurent deux personnages vénérables, entourés d'une splendeur merveilleuse. L'un avait la mitre en tête, l'autre était en habit de Frère Prêcheur, le front ceint d'une couronne d'or enrichie de diamants. A son cou étaient suspendues deux chaînes, l'une d'or, l'autre d'argent, et sur sa poitrine brillait une escarboucle immense, en forme de soleil, jetant des feux de toutes parts. Sa chape était constellée de pierreries, sa tunique et son capuce avaient la blancheur de la neige. Stupéfait, je tombai à leurs pieds, les priant de m'indiquer qui ils étaient. Alors celui qui portait la mitre répondit : « Comment, Frère Albert, vous vous étonnez ! Dieu a exaucé vos prières. Je vous déclare en ce moment que je suis Augustin, docteur de l'Eglise, envoyé pour vous faire connaître la gloire de Thomas d'Aquin qui règne avec moi. Il est mon fils, parce qu'il a suivi en tout la doctrine de l'Apôtre et la mienne, et qu'il a éclairé de son enseignement l'Eglise de Dieu. Voilà ce que signifient les pierres précieuses qui lui servent de parure. Celle qui brille sur sa poitrine marque spécialement la droiture d'intention avec laquelle il a défendu et affirmé la foi; les autres désignent les livres nombreux et les écrits de toute sorte qu'il a composés. Aussi est-il mon égal dans la gloire, avec cette différence qu'il me dépasse par l'auréole de la virginité. » Tel fut le récit de Frère Albert de Brescia, après lequel il défendit à ses deux disciples d'en rien révéler de son vivant, sauf le cas d'une enquête juridique pour la canonisation du docteur Thomas d'Aquin. » (1)

(1) Boll., VII, 706.





CHAPITRE IV

LE TÉMOIGNAGE DES MIRACLES

Erit sepulchrum ejus gloriosum.
ISAI., XI, 10.
Son sépulcre sera glorieux.

Le miracle est l'œuvre propre de la vertu divine. Dans cette dérogation aux lois qu'il a établies lui-même, Dieu est l'agent principal; il se sert des causes secondes, il se sert de l'homme, de sa parole, de ses actes extérieurs, de ce qui lui appartient, de ce qui reste de lui après sa mort, comme l'ouvrier se sert de son outil. C'est pour notre bien que Dieu opère le miracle, et cela dans un double but : en confirmation de la vérité qui est prêchée; en démonstration de la sainteté, d'une sainteté qu'il veut faire resplendir pour la proposer en exemple.

Telle est la doctrine de l'Ange de l'école. (1) Le saint Docteur montre que cette conduite de la Providence est en parfaite harmonie avec la nature humaine. En effet, quelle voix meilleure que celle du miracle Dieu pourrait-il choisir pour manifester aux hommes la gloire de ses saints? Cette voix est tout aussitôt comprise de la multitude. Quand, près de la tombe d'un serviteur de Dieu, ou à l'in-

(1) 2a. 2ae., q. 178, passim.

vocation de son nom, les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les malades guérissent, les morts ressuscitent, parmi les fidèles il n'y a bientôt qu'un cri : le Saint ! le Saint ! Mais comme le jugement individuel laissé à lui-même peut errer, il appartient à l'oracle infaillible, qui réside au centre de la chrétienté, d'intervenir ; dès qu'il a parlé, prononcé définitivement, toute hésitation cesse, car Dieu se doit à lui-même, comme il doit à son Eglise, de ne pas permettre que par de faux miracles les fidèles soient induits à honorer d'un culte religieux une âme réprouvée.

Selon sa discipline actuelle, l'Eglise n'inscrit un serviteur de Dieu au catalogue des saints qu'après constatation de plusieurs miracles. Mais alors même qu'elle ne juge pas à propos de consigner dans un décret solennel tous les prodiges par lesquels il a plu au Seigneur de glorifier son serviteur, ces prodiges ne laissent pas de mériter créance, quand ils ont été attestés sur l'Evangile, par des témoins connus, que recommandent leurs vertus et leur science, et que rien ne rend suspects d'avoir été eux-mêmes victimes de l'erreur. Dans cette double catégorie se rangent les miracles et les faits extraordinaires que nous allons rapporter.

On ne saura jamais exactement quel nombre de miracles le ciel opéra en l'honneur de saint Thomas d'Aquin, les premières années qui suivirent sa mort. Barthélemy de Capoue, un des personnages les plus écoutés au procès de canonisation, déposa, comme opinion généralement répandue en Campanie, que les Cisterciens de Fossa-Nuova, craignant de perdre le corps du Docteur angélique, célèrent à dessein beaucoup de faveurs obtenues à son tombeau. D'un autre côté, Bernard Gui, voulant con-

sacrer tout le second livre de son Histoire de saint Thomas au récit des miracles, déclare, dans le prologue, que, « par l'incurie des Frères, quantité de prodiges opérés après l'heureux passage du Bienheureux à la patrie céleste tombèrent dans l'oubli, et ne furent consignés dans aucun Mémoire. » (1)

Pour rémédier à une telle lacune, cet auteur rapporte, en dehors des faits extraordinaires appartenant à l'histoire même de Thomas d'Aquin, quatre-vingt-dix-neuf miracles, extraits, soit des deux enquêtes faites par ordre du Saint-Siège, soit de dépositions étrangères à ces enquêtes, mais, d'après lui, parfaitement véridiques. Ces documents, que l'on trouve au tome VII[e] des Bollandistes, composent dans leur ensemble un glorieux trophée à la mémoire de l'Ange de l'école.

Mais ne puisons d'abord que dans la bulle de canonisation elle-même, et, parmi les miracles d'une authenticité incontestable qu'elle rapporte, choisissons le suivant. Il mérite d'être relaté d'après la forme originale que lui a donnée le procès-verbal de l'enquête juridique :

« Dom Thomas de Mathias, chanoine de Salerne, témoin cité et assermenté, est interrogé sur les miracles du dit Frère Thomas d'Aquin. Il déclare que lui-même, à une certaine époque, faisant édifier, pour la gloire de Dieu, une chapelle sur l'emplacement d'une croix, était en grande sollicitude de chercher des reliques de saints dont il pût l'enrichir. S'étant rendu à la chapelle de San-Severino, au diocèse de Salerne, et y ayant trouvé le chapelain, Maître Mathieu de Adjutorio, il le pria de lui montrer toutes les reliques en sa possession. Le chapelain lui pré-

(1) Boll., VII, 715.

senta d'abord diverses reliques, que le chanoine considéra respectueusement. Ensuite il lui déclara qu'il avait une relique bien plus précieuse . « Laquelle ? dit le chanoine. — Une main de Frère Thomas d'Aquin, des Frères Prêcheurs, » répondit le chapelain. — Le témoin prit cette réponse pour une moquerie. « Ce Frère Thomas, dit-il, a pu être un bon Prêcheur, mais ce n'est pas un saint, » et il dédaigna de voir la relique. A l'instant même, il fut saisi d'un tremblement nerveux, et il lui semblait que sa tête était devenue énorme. Repentant de son incrédulité et des paroles. irrévérencieuses qu'il avait proférées, il se jette aux pieds du chapelain, se confesse et demande pénitence de sa faute. Après avoir été réconcilié, il s'approche dévotement de la susdite main pour la baiser. A ce contact pieux, le chanoine est subitement délivré du tremblement nerveux et de l'enflure de la tête ; il sent une odeur délicieuse s'exhaler de la précieuse relique. Ce parfum adhéra tellement à ses habits que, pendant plusieurs jours, personne ne pouvait l'aborder sans être tout pénétré d'exquises senteurs, en sorte que lui-même se voyait contraint de raconter avec détails le miracle dont il avait été l'objet. » (1)

Un second témoignage, puisé encore au procès de canonisation, corrobore le précédent.

« Frère Léonard de Piperno, religieux convers de Fossa-Nuova, cité comme témoin, prête serment dans la forme voulue. Interrogé sur les miracles du même Frère Thomas, soit pendant sa vie, soit après sa mort, il dépose qu'à l'époque où Frère Guillaume de Tocco et son compagnon, de l'Ordre des Prêcheurs, chargés de poursuivre la cause du dit Frère Thomas d'Aquin, demeuraient au monastère de

(1) Boll., VII, 698.

Fossa-Nuova et avaient pour montures deux mulets qu'il fallait ferrer, il fut requis de faire cet ouvrage. Ennuyé d'une telle besogne, il se dit en lui-même : « Que ces Frères Prêcheurs nous fatiguent à l'occasion de leur Frère Thomas ! S'il a été un saint, comme ils le disent, qu'il fasse donc quelque grand miracle pour éloigner d'ici ces Prêcheurs, et les empêcher d'y remettre les pieds. » A peine avait-il achevé qu'il fut saisi au bras droit d'une douleur telle qu'il ne pouvait plus le remuer. Cette douleur et cette inertie subsistèrent jusqu'au lendemain. Alors il se rappela qu'il avait formé un mauvais soupçon contre le Bienheureux. Reconnaissant sa faute et en ayant regret. il se rendit au sépulcre du Saint, y demeura une heure en prières, et recouvra dès lors le parfait usage de son bras, de sorte que, le lundi suivant, il put travailler à son office, et ferra avec grande joie les mulets des deux Frères ci-dessus mentionnés. » (1)

L'homme ne fut pas toujours le seul à ressentir la puissante intervention de saint Thomas. Le trait suivant, rapporté par Sanchez, Ribera et Arriaga, provoquera peut-être le sourire; mais le fait n'aura rien d'étrange aux yeux de tout lecteur pieux qui connaît les *Fioretti* de saint François d'Assise, et tant de traits charmants empruntés à la vie des saints.

Un jeune homme très dévot au Docteur angélique avait un perroquet auquel il avait appris cette exclamation : *Saint Thomas, priez pour moi!* Un épervier fond un jour sur le gentil oiseau, et l'emporte dans ses cruelles serres. La pauvre victime pousse son cri habituel : *Saint Thomas,*

(1) Boll., VII, 692.

priez pour moi ! A l'instant même, l'épervier tombe comme frappé de la foudre, et le perroquet est délivré.

Jeunes chrétiens, dirons-nous à la suite d'un pieux évêque, dans ce fait permis de Dieu est contenue une leçon. Par l'invocation de saint Thomas, un animal inconscient de son langage est arraché à la mort ; par votre hommage raisonnable, votre recours empressé, assidu, au Patron des écoles, vous serez préservés de la griffe de Satan.

Terminons ce chapitre par un trait qui appartient au XVIIe siècle.

Parmi les couvents italiens qui avaient le plus en vénération l'angélique Docteur se trouvait celui de Salerne, fondé, nous l'avons dit, de son vivant et à sa recommandation. Ce couvent possédait, outre le corps de Théodora, sœur de notre Saint, sa main droite à lui-même, que Thomasius, fils de la comtesse de San-Severino, y avait fait respectueusement déposer. Or, à la partie supérieure d'un campanile fort élevé, et auquel on ne pouvait parvenir qu'à l'aide d'une très longue échelle, était suspendue une petite cloche, dite *clochette de saint Thomas*. Par un son miraculeux, elle indiquait avec une exactitude étonnante quand approchait la dernière heure de quelqu'un des Frères ou des serviteurs du couvent.

« Chaque fois que ce son retentit, écrivait en 1651 Silvestre Ajossa, prêtre de Capoue, tous se préparent à la mort, principalement ceux qui, souffrant d'une maladie de langueur, se croient plus voisins du trépas. Le résultat est souvent inattendu. Car il n'est pas rare que ceux dont l'état paraissait le plus désespéré recouvrent la santé, tandis que d'autres très bien portants viennent à mourir. Aussi les médecins, quand ils craignent de se tromper dans leurs

prévisions, ont-ils l'habitude de demander si la clochette de saint Thomas a fait entendre sa sonnerie. »

Pour preuve de son assertion, l'auteur ajoute le témoignage de Michel Rocco, docteur de la Faculté de Salerne, et médecin ordinaire du couvent.

« Ce docteur soignait le vénérable Père Innocent de Matalun, ancien provincial de la Province napolitaine. Il avait veillé une nuit près de son malade, pour s'assurer de l'effet d'une potion qui lui avait été administrée. Le résultat dépassa les espérances, et le vénérable religieux paraissait hors de danger, lorsqu'après une journée très bonne et une nuit calme, il fut au matin trouvé mort dans son lit.

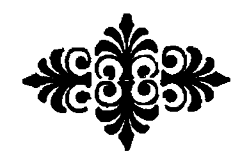
« On se demanda avec anxiété si la clochette du glorieux saint Thomas avait retenti; l'on sut alors qu'un Frère convers, infirmier habituel du P. de Matalun, avait été réveillé l'avant-dernière nuit par le son de la clochette.

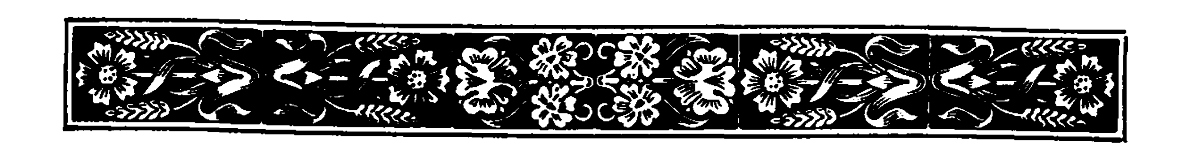
« Quand on me rapporta ce détail, écrit le docteur Rocco, il me revint à la mémoire qu'au déclin de la nuit, après avoir fait prendre la potion au malade, j'étais sorti dans une cour située à ciel ouvert, attendant l'effet du remède, et récitant mes prières accoutumées. J'entendis alors le son éclatant d'une clochette, produit par des coups vifs et fréquents, comme il arrive lorsque, au lieu de mettre une cloche en branle, on la frappe avec un marteau pour appeler le peuple aux armes. Ce son inattendu me saisit d'une vive épouvante, et je tremblai de tous mes membres. M'étant un peu remis, je me retournai pour voir d'où provenait ce signal, et je cherchai à me persuader qu'on avait sonné la cloche dite du Chapitre, placée non loin de la clochette de saint Thomas. Mais cette cloche n'aurait pu sonner de cette manière, avec ce bruit perçant et ce timbre

argentin. Aussi ne puis-je croire autre chose, sinon que ce fut le tintement entendu au même instant par le Frère dont il a été parlé. Voilà ce que je puis affirmer à la gloire de Dieu, et à l'honneur de notre protecteur saint Thomas d'Aquin. »

« Chose à remarquer, lisons-nous quelques lignes plus bas, l'an 1678, la dite clochette s'étant brisée en tombant, le P. Hyacinthe de Tripalda, prieur du couvent, la fit refondre, du consentement de son Chapitre, en y faisant représenter l'image de la bienheureuse Vierge avec son divin Fils entre ses bras. Mais, en perdant sa forme première, la clochette ne perdit point sa vertu, comme nous le prouve une expérience de chaque jour; d'où nous concluons que ce lieu est particulièrement cher à saint Thomas. » (1)

(1) Boll., VII, 743.





CHAPITRE V

LA CANONISATION

Glorificavit illum in conspectu regum.
ECCLI., XLV, 16.
Le Seigneur l'a glorifié en présence des princes de la terre.

DIEU avait parlé par la voix des miracles. Sans nul doute, l'âme de Thomas d'Aquin jouissait, dans l'Eglise triomphante, de la gloire particulière réservée aux saints. Mais il fallait encore que l'Eglise militante lui rendît de justes honneurs, qu'elle vénérât publiquement ses restes, plaçât ses images sur les autels et invoquât son nom.

Au Vicaire de Jésus-Christ seul, on l'a dit plus haut, il appartient de décerner le triomphe de la canonisation, suprême honneur qu'un héros de la foi puisse, après sa mort, recevoir de l'Eglise, sa Mère.

Jean XXII occupait le Saint-Siège et tenait sa cour à Avignon. Les supérieurs dominicains députèrent vers lui Guillaume de Tocco, prieur de Bénévent, et Robert, religieux de la même maison. En même temps, Robert, roi de Sicile, la reine-mère Marie de Hongrie, veuve du roi Charles II, Philippe, principe de Tarente, qui portait le titre d'empereur de Constantinople, Jean, duc de Gravina,

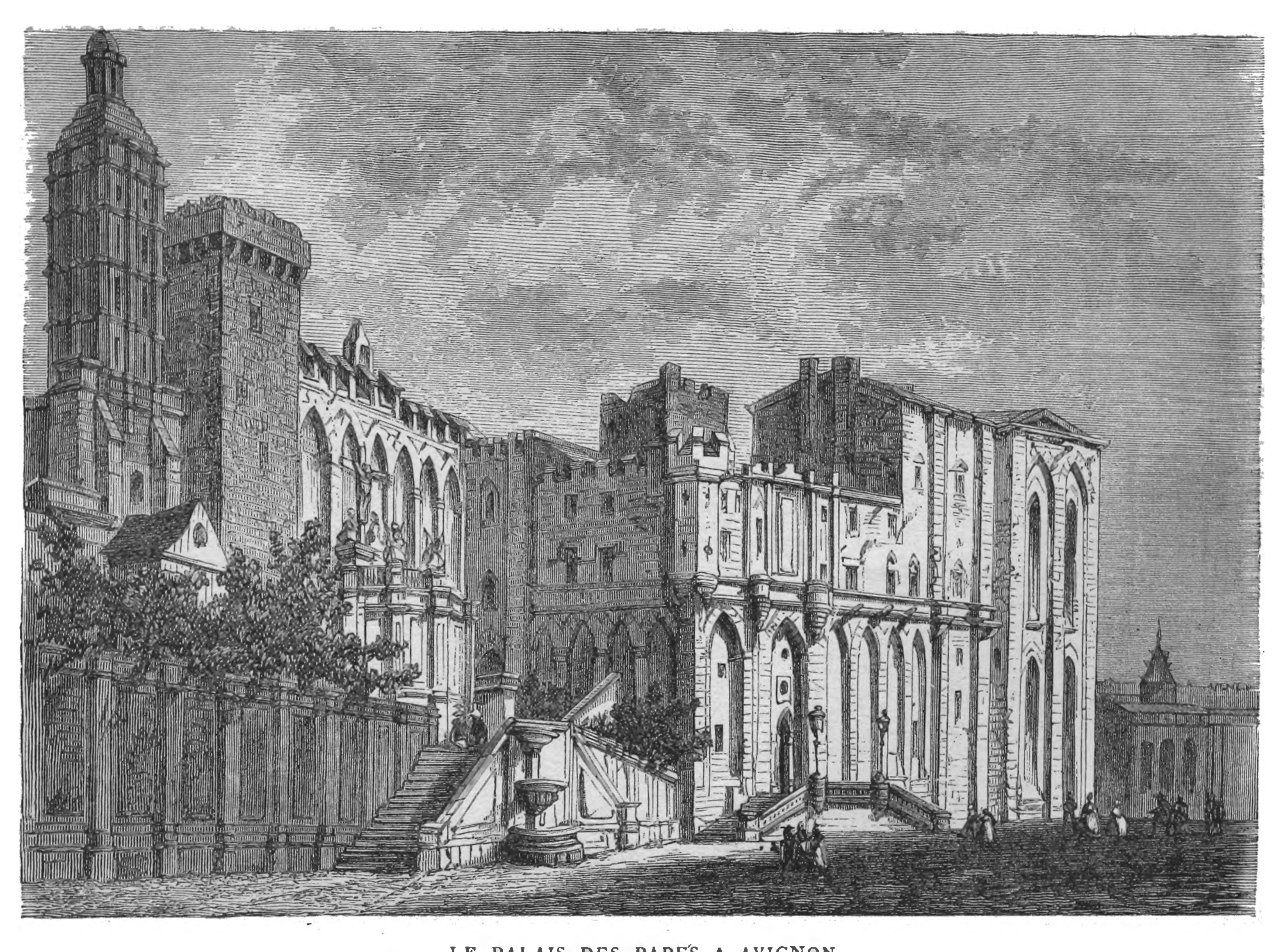
plusieurs grands seigneurs du royaume le clergé de Naples et les membres de l'Université, joignaient leurs instances à celles des Frères Prêcheurs pour solliciter la canonisation de leur illustre concitoyen.

On était à l'année 1318. Les deux messagers s'embarquèrent à Naples. La galère, munie de deux grandes voiles, avança rapidement. Mais quand elle fut près de doubler le Mont Argentario, vers Port d'Hercule, sur la côte de Toscane, une furieuse tempête se déchaîna, avec des torrents de pluie, au milieu d'une nuit profonde. Le naufrage semblait inévitable. Guillaume et Frère Robert, retirés dans une cabine, se disposaient, par la confession, à paraître devant Dieu. En ce moment, un des mariniers leur cria : « Priez donc vos saints d'arrêter la galère qui court se briser sur un roc. »

Tous deux alors invoquèrent avec larmes la Reine des Vierges, étoile de la mer, leur Père saint Dominique, saint Pierre martyr, et enfin le bienheureux Thomas lui-même. Ils lui représentaient avec confiance qu'il ne devait pas laisser périr des Frères porteurs des informations relatives à ses miracles... O prodige ! à peine avaient-ils achevé, qu'un vent nouveau souffle du flanc de la montagne, et repousse vers la haute mer la galère désormais en sûreté.

Cette préservation miraculeuse ne fut pas sans influence pour accréditer les deux envoyés auprès du souverain pontife. Ils lui exposèrent humblement l'objet de leur message, et lui remirent les lettres de leurs supérieurs et de la cour de Naples, en vue d'obtenir la nomination de commissaires apostoliques chargés d'informer sur les miracles de Frère Thomas d'Aquin.

Le pape, comme inspiré d'en haut, leur répondit : « Nous ne doutons pas que Frère Thomas ne soit déjà glorieux au



LE PALAIS DES PAPES A AVIGNON

Gravure de *Les Progrès de l'Histoire*, par Lecoy de la Marche, Emm. Vitte, éditeur.

ciel, sa vie ayant été sainte et sa doctrine miraculeuse. » Et, s'adressant au religieux qui avait fait la proposition : « Nous vous assignons au prochain consistoire, pour renouveler votre supplique devant Nous et Nos vénérables Frères. »

A ces paroles, les cardinaux dominicains Nicolas de Prato, évêque d'Ostie et doyen du Sacré Collège, Nicolas de Freauville, du diocèse de Rouen, ancien confesseur de Philippe le Bel, et Guillaume-Pierre de Godieu, évêque de Sabine, communément appelé le cardinal de Bayonne, dirent que la réponse du Saint-Père venait du ciel, et que le procès était en quelque sorte commencé par Dieu lui-même.

Trois jours après, la pétition fut portée au consistoire par Guillaume de Tocco, lequel, après son discours, fut invité par le souverain pontife à se retirer. Alors le pape, animé de cet esprit qui lui avait dicté sa précédente réponse, dirigea vers les cardinaux, à droite et à gauche, « un regard souriant et doux comme l'est un rayon de soleil » (1), et leur dit : « Vénérables Frères, Nous considérons comme une grande gloire pour Nous et pour toute l'Eglise d'inscrire ce serviteur de Dieu au catalogue des saints, pourvu que l'on puisse vérifier quelques miracles dus à son intervention. Car il a plus illuminé l'Eglise que tous les autres docteurs, et dans une seule année on profite plus à la lecture de ses écrits, qu'on ne le ferait en étudiant pendant une vie entière la doctrine des autres théologiens. »

Les cardinaux s'inclinèrent en fils soumis, et Jean XXII, après plus ample délibération, nomma trois prélats : Humbert, archevêque de Naples, Ange, évêque de Viterbe, et

(1) Boll., VII., 680.

Maître Pandulphe de Sabello, notaire apostolique, pour informer juridiquement sur la vie et les miracles du dit Frère Thomas. Le décret fut aussitôt rédigé, lu et accepté en plein consistoire, afin d'éviter jusqu'au moindre retard dans une canonisation que tout le monde avait à cœur.

Les deux Frères revinrent de la cour pontificale avec les lettres autorisant l'enquête demandée. Mais l'absence de l'évêque de Viterbe, retenu par la maladie, ajourna le commencement de la procédure. Guillaume de Tocco profita de ce délai pour se transporter à Fossa-Nuova, où, pendant quatre mois entiers, il prit de nouvelles informations sur les miracles sans cesse renouvelés par la miséricorde divine, pour augmenter la gloire de son serviteur, et accroître la piété des fidèles.

Sur ces entrefaites, un moine de Fossa-Nuova, nommé Barthélemy de Sulmona, homme de grande dévotion, au témoignage de son abbé, vit en songe Frère Thomas d'Aquin entrer avec plusieurs religieux de son Ordre dans le chœur du monastère. Surpris de sa présence, Barthélemy lui en demanda la cause : « J'ai appris, répondit le Saint, que le souverain pontife a ouvert une enquête sur mes actes ; c'est pour cela que je suis venu. — Il est vrai que vous devez être canonisé, reprit le moine ; cependant Frère Pierre de Morone n'a été canonisé qu'après sa mort, et vous êtes encore vivant ! » Ces paroles faisaient allusion à la récente canonisation du Pape Célestin V, Pierre de Morone, dont Clément V avait fixé la fête au 19 mai. Frère Thomas lui répliqua : « Mon fils, nul n'est canonisé s'il n'est vivant ; Frère Pierre de Morone est vivant et pour cela canonisé. » S'inclinant alors profondément, comme faisait le dévot pape dans sa cellule, il se mit à lui montrer la manière de prier de ce saint, et ajouta : « Frère Pierre a été canonisé

à cause de son grand amour pour l'oraison ; vous chanterez désormais en son honneur tel invitatoire. » Là-dessus le Frère se réveilla, ne se souvenant plus de l'invitatoire indiqué, mais remerciant Dieu des merveilles qu'il avait vues et entendues.

Cependant il semblait que Dieu voulait intéresser les commissaires apostoliques à poursuivre vivement la cause de l'angélique Docteur. Le premier des trois, Humbert, archevêque de Naples, souffrait à la jambe d'un ulcère que tout l'art des chirurgiens ne pouvait fermer. Il pria Thomas de le mettre promptement en état de le servir. Le soir même, quand on voulut panser le prélat, à la place de l'ulcère on ne trouva plus qu'une tache rougeâtre, attestant la réalité du miracle. Ange, évêque de Viterbe, avait été saisi d'une fièvre pourprée très violente qui devait amener une mort prochaine. Il recourut à l'intercession de saint Thomas, et s'endormit plein de confiance. Le lendemain, il se réveilla guéri.

Le procès s'ouvrit à Naples, au palais archiépiscopal, le samedi 21 juillet 1319. Guillaume de Tocco et Robert de Bénévent présentèrent les lettres pontificales, et lecture publique en fut donnée aussitôt ; les évêques écoutèrent tête nue, par respect pour la parole du souverain pontife. Le lundi 23 commença l'audition des témoins. Trente-deux personnes, tant religieuses que séculières, furent appelées à déposer. Plusieurs d'entre elles, ayant connu le serviteur de Dieu, gardaient encore fidèlement le souvenir de ses vertus. On leur fit prêter serment sur l'Evangile de dire l'exacte vérité touchant la vie et les miracles de Frère Thomas d'Aquin. Des secrétaires inscrivaient avec soin les noms, qualités et dépositions des témoins.

Les séances se poursuivirent quinze jours presque consécutifs. Les informations étant achevées, la minute en fut libellée, puis signée de Pierre de Rocca-Tarani, notaire pontifical et impérial, et de François de Loreto, notaire pontifical et royal, à la date du 18 septembre, enfin scellée, pour être ainsi remise au Vicaire de Jésus-Christ.

Matthieu, chapelain de l'archevêque de Naples, et Pierre, chanoine de Viterbe, furent chargés de cette commission.

Le Bienheureux voulut reconnaître par diverses faveurs les peines que l'on prenait pour le glorifier. Matthieu, se trouvant à la maison de campagne d'un chanoine de Naples, Jacques de Viterbe, différent de l'archevêque du même nom, fut pris d'une fièvre qui mit ses jours en danger. Sur le conseil de son ami, il fit vœu d'aller visiter la tombe du saint Docteur. A l'heure où devait revenir l'accès de fièvre, il se trouva guéri. Néanmoins, ayant pris quelque remède pour obéir au médecin, il éprouva une dangereuse rechute. Reconnaissant sa faute, il s'en humilia devant Dieu, et invoqua son céleste protecteur, qui lui rendit une seconde fois la santé.

Les deux envoyés se mirent en route, et remontèrent par les Alpes. Tandis qu'ils côtoyaient le lac de Lausanne, un mulet qui portait leurs bagages tomba d'une hauteur considérable sur des rochers aigus. Matthieu invoqua dans l'instant Thomas d'Aquin, et la bête se releva, comme à l'aide de mains invisibles.

Les informations portées à la cour pontificale y furent favorablement accueillies; mais, soit que plusieurs formalités eussent été omises, soit qu'on eût connaissance de plus importants miracles, on procéda en 1321 à une nouvelle enquête, au monastère de Fossa-Nuova. Guillaume

de Tocco y apporta, comme la première fois, une grande diligence et une profonde sagacité.

Pendant qu'on examinait à Avignon le résultat de cette seconde enquête, un miracle insigne s'accomplit presque sous les yeux du souverain pontife. Sa nièce, Marie d'Arnaud, était hydropique, déjà même abandonnée des médecins. Elle ne songeait plus qu'à se préparer à la mort, et à bien recevoir l'indulgence plénière que lui avait envoyée le pape par l'évêque de Lodève, Bernard Gui. Cependant son confesseur la pressa de s'adresser à Frère Thomas, dont la canonisation se préparait alors. Elle le fit avec grande dévotion.

La nuit suivante, ne dormant point, elle vit très distinctement près de son lit un religieux en habit de Frère Prêcheur, lequel lui dit d'une voix très douce : « Voulez-vous être guérie ? » S'apercevant qu'elle le prenait pour un évêque de l'Ordre, ce religieux reprit : « Je ne suis point le prélat que vous pensez, mais Frère Thomas d'Aquin, auquel vous avez eu recours. Accomplissez donc votre vœu et vous serez guérie. » La malade appelle sa mère et lui raconte la vision. L'une et l'autre promettent d'envoyer chaque année, le jour de Noël, un cierge de six livres au couvent le plus rapproché, et de vêtir en entier un Frère du monastère d'Avignon. Au matin, l'hydropisie avait en partie disparu. Mais la dame ne se hâtant pas d'exécuter l'une de ses promesses, Thomas lui apparut de nouveau et lui adressa de graves reproches. Elle accomplit alors intégralement son vœu, et se trouva parfaitement guérie.

Le moment marqué dans les desseins de Dieu pour la glorification de son serviteur était enfin venu. Jean XXII, ayant consulté les cardinaux en consistoire, résolut de

procéder à la canonisation de Thomas d'Aquin, et fixa pour cette cérémonie le 18 juillet de l'année 1323. Il y avait quarante-neuf ans que le saint Docteur avait quitté la terre.

L'ouverture de la solennité se fit le 17, fête de saint Alexis, dans l'église des Frères Prêcheurs d'Avignon, en présence du sacré collège, de nombreux archevêques et évêques, de Robert, roi des Deux-Siciles, et de plusieurs princes et ambassadeurs.

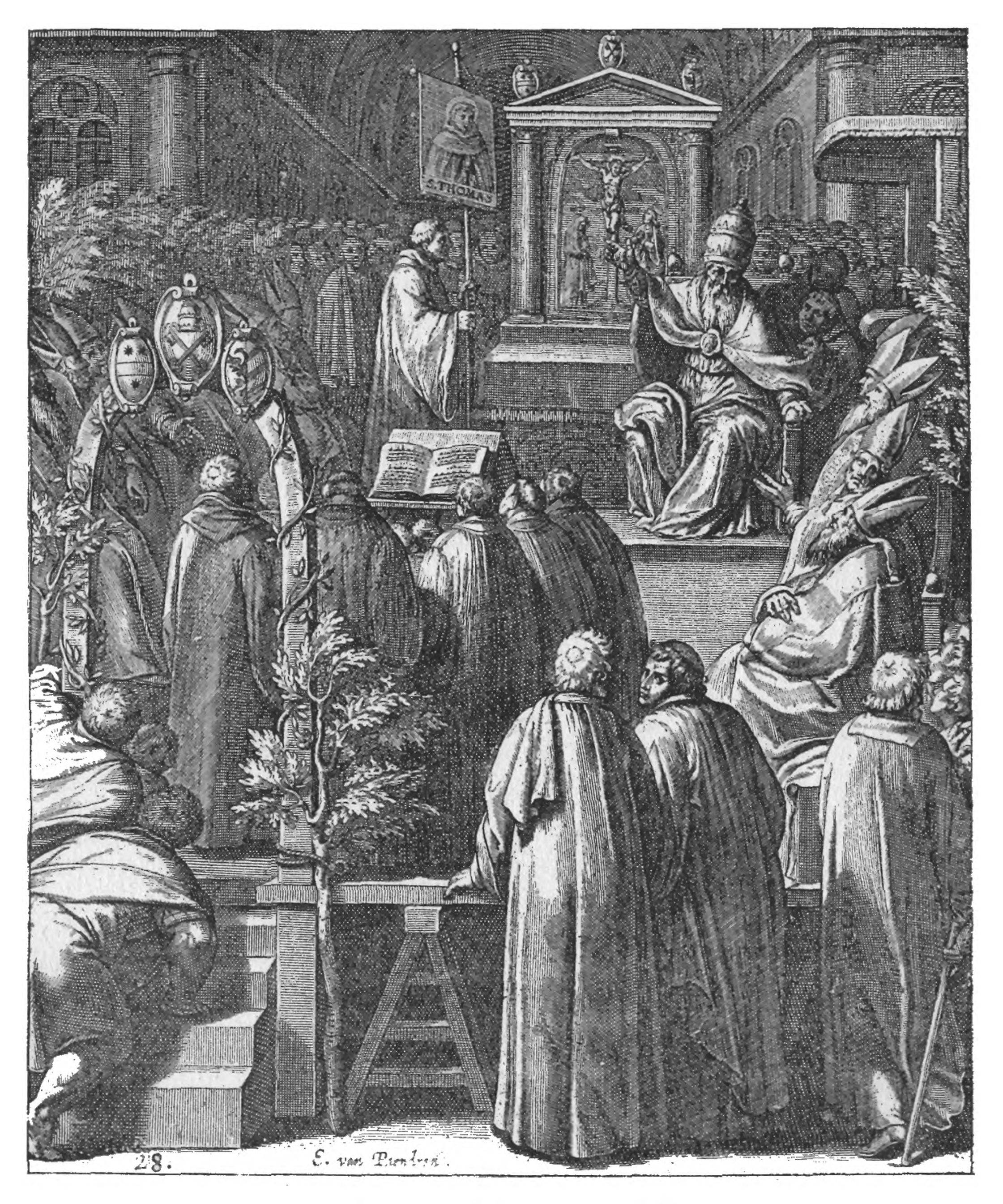
Le pape développa très éloquemment ce texte tiré du IVe Livre des Rois : *Voici un jour de bonnes nouvelles ; si nous les taisons et attendons jusqu'à demain pour les publier, on nous taxera de fraude ;* et il rendit hommage aux vertus éminentes et à la profonde doctrine de l'Ange de l'école.

Le P. Gratterei, représentant officiel des Frères Prêcheurs pour la canonisation, remercia Sa Sainteté au nom de l'Ordre, et fit, en l'honneur du Saint, un magnifique panégyrique sur ce passage de Job : *A ta voix, l'aigle prendra son essor, et posera son nid sur les plus hautes cimes.*

Robert, roi de Naples et parent du Docteur angélique, lui-même un des plus savants princes de son siècle, harangua le pape et le sacré collège, et démontra que Thomas d'Aquin méritait vraiment le triomphe qu'on lui décernait, parce qu'il avait été et qu'il serait, jusqu'à la fin des siècles, *une lumière ardente et luisante.*

L'archevêque de Capoue, disciple du Saint, releva la gloire de son illustre maître dans un éloquent discours.

Le P. Raymond Bequin, de Toulouse, maître du Sacré Palais et plus tard patriarche de Jérusalem, parla devant l'auguste assemblée avec une rare distinction.



CANONISATION DE SAINT THOMAS
Par le Pape Jean XXII, dans l'église des Frères Prêcheurs d'Avignon.

Gravure extraite du Recueil de Otto-Venius, Anvers 1610.

L'archevêque d'Arles, les évêques de Londres et de Winstown en Angleterre, prononcèrent les dernières harangues, qui furent fort goûtées.

Le lendemain 18 juillet, toute la ville était en fête ; les travaux avaient cessé, et une foule énorme se pressait dès le matin dans la cathédrale, Notre-Dame des Doms. Le pape célébra pontificalement la messe du nouveau Saint, et prononça encore une fois son éloge, devant le roi et la reine de Sicile, les prélats de sa cour, et quantité de personnes de qualité, venues exprès à Avignon pour être témoins de l'auguste cérémonie, et partager la joie universelle. Il prit pour texte cette parole de l'Evangile : *Ecce plus quam Salomon hic. — Il y a ici plus que Salomon.*

La bulle de canonisation, adressée à tous les patriarches, évêques, abbés et prélats de la catholicité, est trop étendue pour que nous en donnions une traduction intégrale. Nous nous bornerons à quelques extraits.

Après un brillant exorde sur l'œuvre par excellence de la rédemption, le Vicaire de Jésus-Christ résume la vie du serviteur de Dieu, et relate dix grands miracles dus à son intervention. Ensuite il élève ainsi la voix :

« Tels sont, ô Dieu, vos témoignages touchant la justice de cet homme, ils entraînent notre assentiment. Si nous acceptons, en effet, le témoignage humain, celui de Dieu n'est-il pas plus grand encore ? Nous croyons donc que l'âme de Thomas d'Aquin est déjà en possession du ciel, et nous attendons les heureux fruits de son intercession. Nous croyons qu'il brille d'un pur éclat, parmi les saintes phalanges, comme l'étoile du matin. Ainsi, ô bon Jésus, vous nourrissez en nous la foi, vous fortifiez l'espérance, et enflammez l'aimante charité.

« Donc que l'Eglise, notre Mère, se réjouisse, que l'Ita-

lie tressaille, que la Campanie, terre natale du Saint, soit dans l'allégresse, que l'Ordre sacré des Prêcheurs se livre à la jubilation, que la piété des religieux éclate, que la foule des docteurs applaudisse, que dans la conquête de la science les jeunes gens ne s'attardent pas et les hommes mûrs se délectent; que tous progressent en humilité, que les parfaits s'attachent de plus en plus à la contemplation, et les fervents à la pratique des divins préceptes.

« Car ce bon et fidèle serviteur a reçu de Dieu un cœur docile aux saints commandements, à la règle des actions et de la doctrine, et, par la sagesse de son humilité, il a mérité son exaltation. Au milieu de l'Eglise, le Seigneur lui a ouvert la bouche; il l'a rempli de l'esprit de sagesse et d'intelligence, et l'a revêtu d'un manteau de gloire.

« Comme le bon ordre demande que l'Eglise qui milite sur la terre suive en toute chose celle qui triomphe dans les cieux, il faut qu'elle entoure d'une particulière vénération un bienheureux dont le Seigneur veut attester la place glorieuse parmi les phalanges angéliques.

« Nous avons examiné et discuté la sainte vie et les miracles de ce confesseur, non pas une fois seulement, mais deux et trois fois; non pas à la hâte, mais avec maturité, appelant même à notre aide pour cette enquête Nos Frères les cardinaux de la sainte Eglise romaine, afin d'obtenir en si difficile affaire un résultat plus décisif et plus certain, par une plus sage circonspection et une procédure plus minutieuse.

« Grâce à Notre sollicitude et à celle de Nos vénérables Frères, ayant parfaitement constaté la sainteté de sa vie et l'authenticité de ses miracles; cédant de plus aux humbles et pieuses supplications à Nous adressées par les prélats nombreux présents à la cour apostolique; sur les conseils

et avec l'assentiment des cardinaux, Nos Frères; par l'autorité du Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, ainsi que par celle des bienheureux apôtres Pierre et Paul, Nous l'avons jugé digne d'être inscrit au catalogue des saints confesseurs.

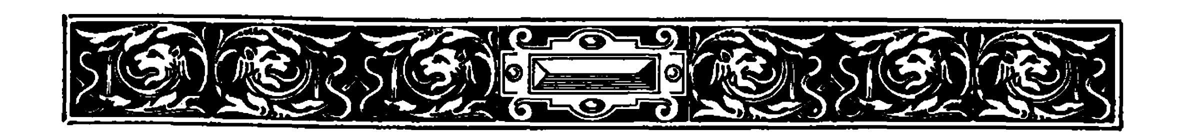
« C'est pourquoi Nous vous avertissons tous et vous exhortons, commandant au besoin, par ces Lettres apostoliques, de célébrer dévotement et solennellement la fête de ce Confesseur, le septième jour de mars, et de la faire célébrer par ceux qui dépendent de vous, avec la vénération qui lui est due.

« Pour rendre plus fervente et plus empressée l'affluence du peuple chrétien auprès du vénérable sépulcre, et entourer d'un plus grand éclat la solennité du serviteur de Dieu, à tous les fidèles vraiment contrits et confessés, qui, chaque année, dans ce jour, visiteront dévotement le tombeau du Saint pour implorer sa protection, Nous accordons, par l'autorité de Dieu tout-puissant, et des bienheureux apôtres Pierre et Paul, un an et une quarantaine d'indulgence; et à ceux qui accompliront ce même acte de piété dans les sept jours qui suivent la fête, Nous remettons encore cent jours de la peine qu'ils auraient encourue pour leurs péchés.

« Donné à Avignon, le 15 des calendes d'août — 18 juillet, — de Notre pontificat l'an septième. »

JEAN XXII, PAPE.





CHAPITRE VI

TRANSLATION DU CORPS DE SAINT THOMAS

Asportate ossà mea vobiscum de loco isto. GEN., L, 24.

Emportez avec vous mes ossements de ce lieu.

QUAND un chrétien est sorti de ce monde dans la foi de son baptême, l'Eglise catholique, avant de confier à la terre sa dépouille mortelle, veut qu'on l'apporte en face des autels : là, au milieu des chants liturgiques, et des cierges allumés, sur ce corps sans vie elle répand l'eau sainte, et en son honneur fait fumer l'encens.

Si l'Eglise traite avec tant de respect un cadavre qui peut-être, au dernier jour, ressuscitera pour la réprobation éternelle, quels égards n'aura-t-elle pas pour les restes de ceux de ses enfants qui laissent en mourant une juste réputation de sainteté? Quels honneurs surtout ne leur rendra-t-elle pas lorsque, par un jugement irréformable, elle aura déclaré qu'ils jouissent de la gloire avec Jésus-Christ? Aussi l'a-t-on vue toujours recueillir avec soin les ossements de ses martyrs et de ses confesseurs, les envelopper dans la pourpre et la soie, les porter en triomphe et les exposer à la vénération des fidèles.

A la suite de ces réflexions, on se demande naturellement quels hommages ont été rendus au corps de saint Thomas d'Aquin ; s'il a échappé aux ravages des siècles et à la fureur des révolutions ; s'il est une ville, un lieu où l'on puisse vénérer ce front qu'illuminait le génie, cette main qui écrivit la *Somme théologique* et l'*Office du très saint Sacrement.*

Deux chapitres répondront à ces questions et satisferont la légitime curiosité du lecteur.

Frère Réginald, en quittant Fossa-Nuova, avait protesté, devant témoins, qu'il n'y laissait le corps du saint Docteur qu'à titre de dépôt, jusqu'à ce qu'il plût aux supérieurs de l'Ordre de désigner le lieu définitif de sa sépulture. Les plus vives instances s'élevaient de divers côtés pour obtenir une si précieuse dépouille. La première demande vint de l'Université de Paris. Ses membres adressaient aux Frères Prêcheurs, assemblés en Chapitre général à Lyon, une lettre empreinte de la plus sombre tristesse : « Hélas ! hélas ! qui nous donnera d'exprimer avec les plaintes de Jérémie la désolation qui a saisi nos esprits et la douleur qui a pénétré nos cœurs, à la nouvelle que le docteur vénéré, Frère Thomas d'Aquin, avait cessé de vivre !... Ses cendres sont le plus riche présent que vous puissiez nous faire; nous vous les demandons. Il ne serait ni juste ni convenable de choisir pour la sépulture de ce Maître un autre lieu que Paris, le foyer des sciences, l'école qui l'a élevé, nourri, réchauffé sur son sein, et qui a reçu ensuite, avec d'ineffables consolations, les merveilleuses lumières de son intelligence... »

Naples réclamait aussi ; son roi faisait valoir en même temps les droits de la famille.

De leur côté, les religieux de Fossa-Nuova redoutaient vivement de perdre un trésor que la divine Providence semblait leur avoir confié. C'est pourquoi, la nuit même qui suivit les funérailles, l'abbé du monastère, Jacques de Férentino, fit transporter secrètement le cercueil dans une chapelle voisine du cloître et dédiée à saint Etienne. Mais, quelque temps après, Frère Thomas lui apparut en songe, lui reprocha sévèrement de tromper ainsi ceux qui venaient s'agenouiller sur sa tombe, et le menaça d'un châtiment, s'il ne reportait ses restes à leur première place.

Terrifié par cette vision, et voulant encore dissimuler sa faute, l'abbé se rend, de nuit, à la chapelle de saint Etienne, avec deux religieux étrangers et quelques oblats. Il retire et ouvre le cercueil; aussitôt s'en échappe une odeur des plus suaves, qui pénètre jusque dans les dortoirs. Les moines se réveillent, ils accourent en foule et contemplent un spectacle inattendu. Les membres, les vêtements n'avaient nullement souffert, bien que, de son vivant, saint Thomas fût d'une forte corpulence, et que depuis sept mois son corps reposât dans une fosse profonde, tout près d'un cours d'eau. On va chercher le brancard des morts, et on transporte solennellement à l'église le saint corps qu'environne une lumière céleste. Le chantre pris à l'improviste entonne l'antienne *Iste sanctus: Ce saint mérite le souvenir des hommes, puisqu'il est entré dans la joie des anges.* Tout le jour, il y eut grande fête ; et, à la messe, le chantre n'ayant préparé aucun Introït spécial, commence à haute voix : *Os justi : La bouche du Juste méditera la sagesse, et sa langue rendra des jugements.*

Sept ans plus tard, Pierre de Mont-Saint-Jean, un des témoins de la translation précédente, devenu abbé de Fossa-Nuova, voulut placer les restes du grand Docteur

dans un monument plus honorable, à gauche du maître-autel. Quand on ouvrit le tombeau, il en sortit le même parfum que la première fois, et l'on trouva le corps dans un état parfait de conservation; le pouce de la main droite était seul entamé. Les moines chantèrent de nouveau la messe d'un confesseur, craignant de manquer à Dieu et à son serviteur en célébrant une messe de *Requiem*.

La comtesse de San-Severino ayant désiré posséder la main droite de son saint frère, il y eut une troisième ouverture du cercueil, quatorze ans après la mort du Docteur angélique. Les vêtements, les membres étaient encore intacts; on détacha avec respect la main recouverte de chair; il s'en échappait, ainsi que de tout le corps, cette odeur céleste qui déjà deux fois avait embaumé l'assistance; mais tous ne la sentirent pas, Dieu le permettant ainsi pour mieux attester le prodige, et prévenir tout soupçon de supercherie. La pieuse Théodora reçut en pleurant cette insigne relique, et la mit dans le trésor de sa chapelle. A sa mort, la main du saint Docteur devint la propriété du couvent de Salerne.

Cependant les Cisterciens avaient un secret pressentiment qu'ils perdraient le corps de saint Thomas. Leurs craintes augmentèrent quand ils virent, à peu d'intervalle, deux fils de saint Dominique occuper la chaire pontificale, sous les noms d'Innocent V et de Benoît XI. Ils conçurent alors la pensée de sauver au moins une partie des reliques. Une nuit donc, trois d'entre eux se réunirent, exhumèrent le corps, en séparèrent la tête, et la déposèrent dans une chapelle située derrière le chœur. Puis, comme le corps était d'un transport difficile, ils dépouillèrent les os des chairs, ensevelirent celles-ci et renfermèrent les ossements dans une cassette portative. Faute irréparable ! qui peut-

être a privé la postérité chrétienne du bonheur de posséder dans son intégrité le précieux corps de l'Ange de l'école.

Le respect rendu à la vénérable dépouille de Thomas d'Aquin croissait chaque jour, et lorsque Jean XXII eut placé le serviteur de Dieu sur les autels, la dévotion des fidèles ne connut presque plus de bornes.

Vers 1349, le seigneur de Piperno étant en guerre avec Honoré, comte de Fondi, résolut d'enlever le corps de saint Thomas, afin d'en faire argent pour payer ses troupes. Mais il fut prévenu par le comte qui, aidé d'un moine de Fossa-Nuova, en présence de plusieurs de ses amis, parmi lesquels était le Dominicain Jacobello de Sienne, enleva les saintes reliques et les mit à l'abri dans un appartement de son château. Le danger passé, rien ne put le décider à s'en dessaisir : ni les réclamations des Cisterciens, ni les instances des Frères Prêcheurs, ni même les offres du roi de Sicile, qui lui remettait à cette condition une créance de 15 mille florins, plus de 160 mille francs de notre monnaie.

Un soir que la mère du comte et l'évêque de Fondi s'entretenaient près de la châsse sur l'authenticité des reliques qu'elle contenait, le saint Docteur, vêtu de l'habit dominicain, leur apparut dans une lumière éclatante, fit quelques pas devant eux, et, leur souriant avec bonté, rentra dans son cercueil.

A quelque temps de là, dans une partie de chasse, le frère du comte est renversé de cheval et presque broyé dans sa chute. Le comte au désespoir recommande son frère à saint Thomas, promettant, s'il lui sauve la vie, de restituer le corps aux moines de Fossa-Nuova. Le blessé se rétablit, et le comte Honoré, après s'être entendu avec l'abbé et un religieux du monastère, porte clandestinement les reli-

ques dans une excavation pratiquée au bas du mur du clocher.

Sur ces entrefaites, l'abbé et le religieux son confident vinrent à mourir; le seigneur de Fondi voulut recouvrer son trésor. Il vient nuitamment frapper au monastère, et, se disant poursuivi par des ennemis, demande un refuge dans le clocher. On le lui accorde. En même temps, il persuade aux moines de sonner toutes les cloches pour dérouter les soldats à sa recherche : pur stratagème imaginé dans le but d'étouffer le bruit causé par l'extraction qu'il projetait. Au point du jour, le comte a disparu avec les reliques, qu'il garde dix ans à Fondi au-dessous de sa chambre.

Le Docteur angélique, apparaissant à la mère du comte, se plaignit de cette irrévérence. Comme cette dame était gravement malade, le Saint la toucha et la guérit. En reconnaissance, on plaça les reliques dans la chapelle du château, avec une lampe qui brûlait nuit et jour.

Un an ne s'était pas écoulé que saint Thomas se montrait de nouveau à la comtesse et lui disait : « Mon corps n'est pas où il doit être. »

Sur l'avertissement de sa mère, le comte eut un entretien avec Philippe de Théate, provincial de Sicile, lequel le supplia d'abandonner enfin les saints ossements à la disposition du Maître de l'Ordre. Celui-ci était alors Simon de Langres; mais peu après il devint évêque de Nantes, et l'affaire en resta là. « Dieu voulait, dit un auteur, donner saint Thomas d'Aquin à Toulouse, afin qu'il honorât cette cité et illuminât tout le royaume de France. » Deux Toulousains eurent, en effet, la gloire de procurer à leur couvent cette précieuse conquête.

Frère Elie de Toulouse, nommé Général des Prêcheurs, reprit les négociations avec le comte de Fondi. Elles eurent

un plein succès. Le 11 février 1367, les précieux restes lui furent remis, mais en grand secret, dans une riche cassette, et déposés au couvent dominicain de Fondi.

Cependant Frère Raymond d'Hugues, compagnon du Maître général et historien de cette translation, se demandait avec perplexité si des reliques entourées de tant de mystère étaient bien authentiques. Un jour que, sous l'empire de cette inquiétude, il priait dévotement dans l'église, il vit tout à coup le saint Docteur, qui arrêta sur lui un regard affectueux, et lui déclara que la cassette renfermait vraiment ses restes. Grande fut la joie dans le couvent, et l'on chanta le *Te Deum*, avec une messe d'actions de grâces.

Ce fut alors que les moines de Fossa-Nuova élevèrent la voix bien haut, accusant même le Général des Prêcheurs d'être venu en personne dérober sacrilègement le corps de saint Thomas. Leur plainte fut portée à Rome devant le pape par Jacques de Sienne, avocat fiscal, qui eut soin d'y ajouter des circonstances mensongères. Le Saint-Père se montra fort mécontent, et cita le Maître général à son tribunal.

Après que six cardinaux dévoués à l'Ordre eurent essayé d'adoucir la colère d'Urbain V, Frère Elie comparut devant lui, le samedi de Pâques. En entrant dans la salle d'audience, il dit à genoux : Très saint Père, je souhaite longue et heureuse vie à votre Sainteté. » Le pape répondit : « Vous venez bien à propos, larron ; c'est donc vous qui avez volé le corps de saint Thomas ? — Très saint Père, reprit Maître Elie, il est notre chair et notre frère, » voulant faire entendre par là qu'on ne peut pas voler ce que l'on possède en propre. Urbain l'admit alors au baisement du pied et de la main, et l'embrassa ensuite paternellement. Les assis-

tants ne revenaient pas d'une réception si bienveillante. Le pape continua : « Où avez-vous ordonné qu'on plaçât le corps ? — Très saint Père, nulle part ; ce sera où Votre Sainteté le voudra. » Le pape ajouta : « Je vous ferai justice. » Frère Elie répondit : « Très saint Père, je regarderai toujours votre justice comme une grâce. » Le pape fit alors l'éloge des Frères Prêcheurs, et dit aux cardinaux présents : « Dussent les hérésies pulluler, je ne les crains pas, tant que durera cet Ordre. » Puis il invita à sa table le Maître général pour le lendemain, Dimanche de *Quasimodo*.

Rien ne faisait pressentir encore quelle serait la décision du pontife, et les Cisterciens s'agitaient d'autant plus que le précieux trésor paraissait leur échapper. Par ordre du Général, on redoublait les prières dans tous les couvents dominicains ; une sainte religieuse de Monte-Pulciano, sœur Catherine de Rome, fit dire au Maître d'avoir bon courage, car tout s'arrangerait.

Quelques jours après, le pape tomba gravement malade ; mais, sa santé s'étant rétablie vers la Pentecôte, il se rendit à Monte-Fiascone, avec sa cour. Frère Elie voulut l'y suivre, en s'arrêtant d'abord au couvent de Viterbe.

Le matin de la fête du très saint Sacrement, il rencontra sous le cloître le procureur général de l'Ordre, et lui dit que, contrairement à ses intentions de la veille, qui étaient de célébrer la solennité avec les Frères, il se sentait pressé de monter à Fiascone. « Comme saint Thomas, ajouta-t-il, a composé l'office de la fête, et écrit des choses si admirables sur la divine Eucharistie, le souverain pontife pourrait bien accorder aujourd'hui quelque grâce à l'Ordre. » Le procureur répondit qu'il avait eu la même pensée.

Quand Maître Elie entra dans la chapelle pontificale, le

cardinal de Beaufort, qui devint le pape Grégoire XI, lui fit un amical reproche d'arriver si tard, et l'encouragea vivement à profiter de ce jour pour obtenir la faveur tant désirée.

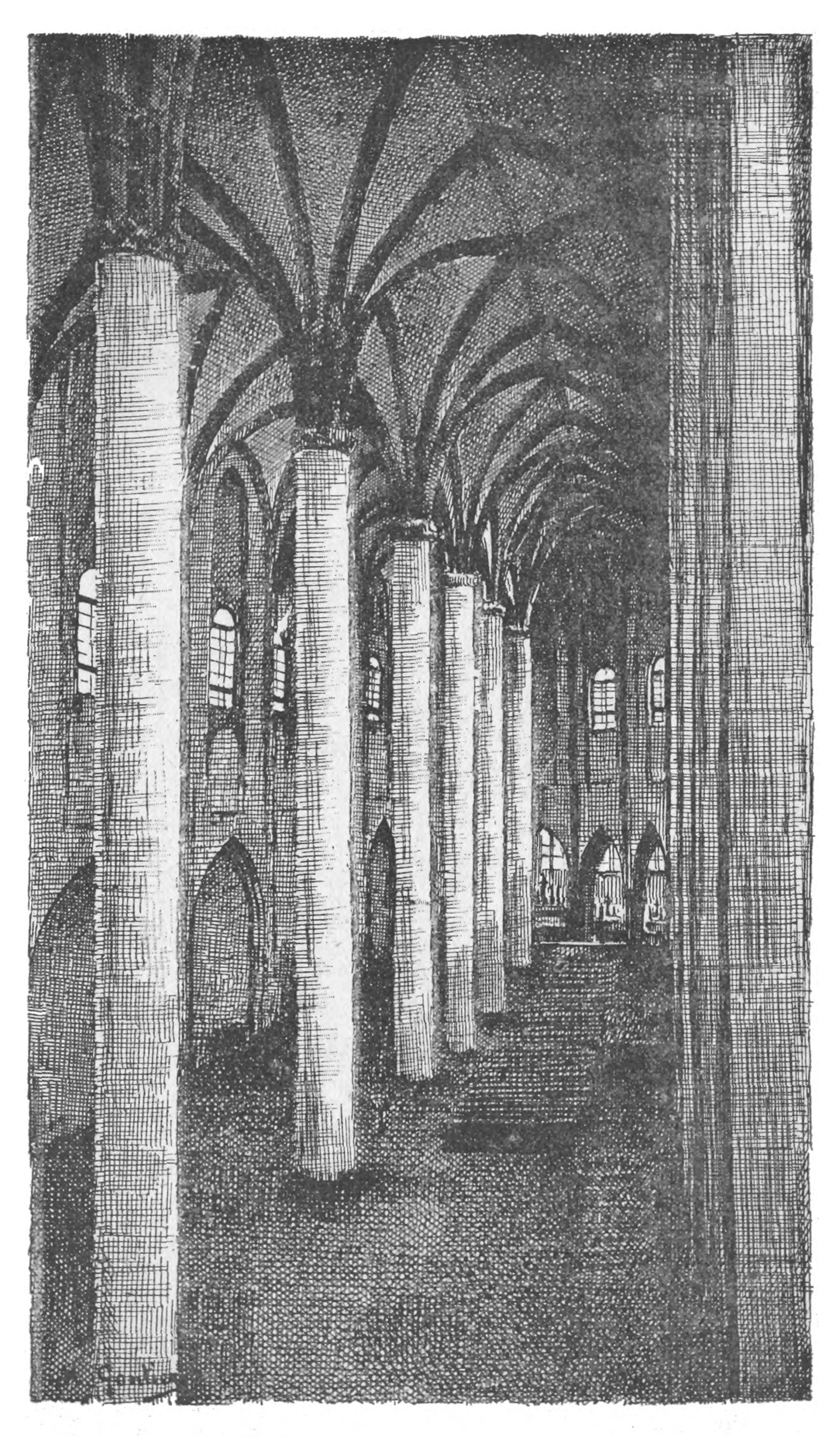
Après les vêpres, Urbain V donna audience, et le Maître général fut introduit : « Très saint Père, dit-il, la solennité de ce jour nous rappelle que saint Thomas composa l'office du Saint Sacrement, sur l'ordre de votre prédécesseur Urbain IV. — Je nie le fait, prouvez-le; » répondit le pape, qui étant de joyeuse humeur plaisantait agréablement. Frère Elie fournit ses preuves, et ajouta : « De plus, saint Thomas fit, à la demande du même souverain pontife, un admirable commentaire sur l'Evangile. — C'est vrai, dit le pape, mais qu'en voulez-vous conclure ? — Très saint Père, puisque Urbain IV d'heureuse mémoire a imposé de si importants travaux à saint Thomas, et que vous êtes Urbain V, par la grâce divine, je vous supplie de décerner au Saint les honneurs qu'il mérite. — Quels honneurs puis-je lui décerner ? — Très saint Père, qu'il demeure parmi ses Frères, les Prêcheurs, qui l'honoreront mieux que personne. — Comment ! reprit le pape, est-ce que mon Ordre de Saint-Benoît n'est pas plus capable d'honorer saint Thomas que le vôtre qui n'est rien ? — Très saint Père, répondit humblement le Maître général, l'Ordre de Saint-Benoît est très puissant, je le reconnais ; auprès de lui, le mien n'est qu'un tout petit grain de sable, ou plutôt est néant. Mais, aussi, l'Ordre de Saint-Benoît compte tant de saints qu'il a peine à les fêter, tandis que celui des Prêcheurs, que vous aimez particulièrement, Très saint Père, comme Votre Sainteté a daigné me le dire souvent, ne possède que deux saints, outre saint Thomas. Si vous le lui rendez, il l'honorera donc d'une façon toute spéciale. »

Le pape réfléchit; puis, invitant du geste tous ceux qui étaient dans la salle voisine à s'approcher, il porta cette sentence : « Par l'autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des bienheureux apôtres Pierre et Paul, et par la Nôtre, Nous donnons et accordons à vous, Maître général, et à l'Ordre des Frères Prêcheurs, le corps du bienheureux Thomas d'Aquin, profès de cet Ordre, pour être placé à Toulouse ou à Paris, selon que le croira meilleur le prochain Chapitre général ou le Maître de l'Ordre. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » Les assistants répondirent : Amen, et le Général des Prêcheurs tomba aux genoux du pape, pour lui rendre grâces.

Le lendemain, sur le conseil d'un cardinal, Frère Elie vint de nouveau remercier Sa Sainteté. Urbain V lui dit : « Hier, je vous ai donné, à vous et à votre Ordre, le corps de saint Thomas, en remettant à votre Chapitre général le soin de fixer le lieu où il serait porté. Mais j'ai songé à vous délivrer de sollicitations importunes, et je choisis moi-même, pour recevoir le corps du Saint, l'église de votre couvent de Toulouse; cela pour quatre raisons :

« D'abord, il est certain que le bienheureux Dominique a fondé l'Ordre des Prêcheurs à Toulouse, car il était d'au delà des monts, en qualité d'Espagnol. Son corps devrait être à Toulouse; de fait, il est à Bologne, et, quand même vous me le demanderiez en justice, je ne vous l'accorderais pas, ne voulant pas dépouiller l'Italie d'un si grand trésor. Mais, à la place, je vous concède le corps de saint Thomas, pour l'église de votre Ordre, à Toulouse.

« En second lieu, vous m'avez prié de faire rendre à saint Thomas de plus grands honneurs; pour ce motif, je veux que son corps soit porté à Toulouse, car je ne connais pas de cité plus religieuse, ni de peuple plus capable que



ÉGLISE DES DOMINICAINS DE TOULOUSE

où fut transporté le corps de Saint Thomas par ordre du B. Urbain V.

le peuple toulousain d'avoir pour ce Saint la plus grande dévotion.

« Troisièmement, il y a là une nouvelle Université de théologie : je veux qu'elle soit établie sur la doctrine solide et ferme de saint Thomas, et je fais aujourd'hui un commandement à tous les clercs qui s'assemblent chaque semaine dans votre église de suivre son enseignement.

« Enfin, puisque cet incomparable Docteur se distingue par la clarté de son style et la beauté de ses sentences, je veux que son corps soit placé dans le lieu le plus beau et le plus convenable que l'on puisse trouver. Or je sais que vous avez à Toulouse une vaste et magnifique église. »

Le pape dit ensuite au Maître général :

« Avez-vous la tête du Saint ? — Non, Très saint Père, répondit Frère Elie. — Savez-vous où elle est ? — Oui, Très saint Père. — Où donc est-elle ? — A Piperno, dans une maison du Père Abbé de Fossa-Nuova, et elle est bien gardée ; le coffret qui la renferme est sous quatre clefs, confiées à différentes personnes. » Le pape ajouta : « Eh bien, moi, je vous donne la tête de saint Thomas, afin que vous la portiez à Toulouse avec le corps. » Le Maître général, au comble de l'allégresse, remercia Sa Sainteté le mieux qu'il lui fut possible, et rendit grâces à Dieu de cette nouvelle faveur.

Il s'agissait maintenant de recouvrer le précieux chef d'une manière parfaitement authentique et sans aucun esclandre. Le pape convint d'y réfléchir la nuit suivante. Dieu inspira au Maître général la pensée que Frère Guillaume de Lordat, Toulousain d'origine, et alors collecteur apostolique en Campanie, s'acquitterait mieux que personne de cette commission.

Muni d'une bulle qui obligeait, même sous peine d'ex-

communication, tous les détenteurs de la tête et du corps de saint Thomas à les lui remettre, Guillaume se présenta au couvent de Fondi, et reçut publiquement le corps du saint Docteur, renfermé dans une belle châsse de vermeil. L'abbé de Fossa-Nuova et les magistrats de Piperno lui livrèrent ensuite le chef du Saint, et l'accompagnèrent à Monte-Fiascone, où il se rendait pour remettre au souverain pontife les précieuses reliques. Le pape les fit déposer dans sa chapelle, et le 4 août 1368, fête de saint Dominique, en présence de nombreux prélats et de hauts personnages, il octroya solennellement au Maître des Prêcheurs le corps et la tête de saint Thomas, pour être au plus tôt transportés à Toulouse. Acte public fut dressé de cette déclaration.





CHAPITRE VII

LE CORPS DE SAINT THOMAS A TOULOUSE

Hæc requies mea in sæculum sæculi.
Ps. CXXXI, 14.
C'est ici que je reposerai pendant les siècles des siècles.

Le B. Urbain V, devenu tout à coup si libéral envers l'Ordre, poussa la condescendance jusqu'à régler lui-même le mode de transport. Il dit à Frère Elie : « Enveloppez de riches étoffes la tête et le corps du Saint, et placez-les dans un coffre, à l'extérieur duquel vous ferez peindre mes armes; vous y attacherez la bulle spéciale de translation. Recouvrez le tout d'un sac noir ou brun, et faites-le porter par deux Frères. Vous-même, avec votre compagnon, vous le suivrez à la distance d'une demi-journée, de manière que vous dîniez à l'endroit où ils étaient le matin, et soupiez là où ils auront dîné. Vous conviendrez avec eux de certains signes, afin de savoir s'il ne leur est arrivé rien de fâcheux. En arrivant près de Toulouse, déposez les reliques dans la chapelle dite *de Feretra*, et attendez que le clergé et le peuple viennent les y chercher, pour les introduire avec pompe dans votre église. »

Les dispositions du pontife furent suivies de point en

point. Aux portes de Florence, ville alors en guerre avec les cités voisines, on arrêta les deux Frères et on les fouilla; mais l'âne porteur du précieux fardeau passa sans être remarqué. Il en fut de même à la sortie, et on arriva sans obstacle à Bologne. Là, le cardinal d'Albano, parent du pape et vicaire apostolique, envoya aux deux Frères son auditeur Gérard Testa, avec une escorte d'honneur, qui les accompagna jusqu'à Rivoli. On était à la fin de novembre : une protection manifeste planait sur les pieux voyageurs et sur l'animal chargé des reliques. Les Frères arrivèrent à Prouille la veille de Noël, et le corps de saint Thomas demeura un mois dans le monastère des Filles de saint Dominique, à l'insu de tout le monde. Pendant ce temps, on faisait à Toulouse les préparatifs d'une réception magnifique. Voici, d'après l'historien de la translation, quelle en fut l'ordonnance:

« Nous partîmes de Prouille, et, sur le seuil même du monastère, une jeune fille qui était regardée comme morte revint à la vie. Le vendredi 26 janvier nous nous arrêtâmes à Avignonet, et le samedi à Villefranche pour y célébrer la messe. Pendant notre station à Montgiscard, une vieille femme paralytique et un jeune garçon aveugle, sourd et muet, furent guéris.

« Le dimanche 28 janvier, au lever du jour, le saint corps fut déposé dans la petite chapelle *de Feretra*, hors des murs de Toulouse. C'est là que vint, avec grande dévotion, le prince Louis d'Anjou, frère du roi de France Charles V. Il était escorté d'une nombreuse suite de nobles, et de religieux en vêtements sacerdotaux, portant des reliques. Venait après eux une multitude de clercs et de fidèles, évaluée à cent cinquante mille personnes; plus de dix mille tenaient

en main des flambeaux allumés. Dans le cortège marchaient les archevêques de Toulouse et de Narbonne, les évêques de Lavaur, de Béziers et d'Aire, les abbés de Saint-Saturnin et de Simorra, tous avec leurs insignes pontificaux. Sans la guerre qui désolait alors ces contrées, un plus grand nombre de prélats eussent été présents ; ils envoyèrent des lettres d'excuse. L'éloge du Bienheureux fut prononcé par le curé de la Daurade, éloquent prédicateur, et par l'archevêque de Narbonne.

« Sous un magnifique dais de drap d'or, offert par le duc d'Anjou, et porté par lui-même avec plusieurs nobles seigneurs, s'avançait le saint corps, placé sur les épaules des religieux. On remarquait en outre six riches étendards, dont deux aux armes du roi, les autres aux armes du pape, du duc d'Anjou, de la cité toulousaine et de la famille du Saint.

« La Messe fut chantée solennellement dans l'église des Prêcheurs. A l'offrande, le duc Louis présenta *cinquante francs d'or* — environ six cent cinquante de notre monnaie — et promit d'en donner mille autres pour une châsse plus riche. En un mot, la fête fut si belle que de mémoire d'homme on n'avait rien vu à Toulouse qui en approchât. » (1)

L'anniversaire de cette translation se célèbre dans l'Ordre de Saint-Dominique, le 28 janvier de chaque année ; il se célébra pareillement à Toulouse pendant plus de quatre siècles.

Pour être agréable au roi de France, et pour dédommager l'Université de Paris de n'avoir point le corps de saint Thomas, le pape Urbain V avait concédé au couvent de

(1) Boll., VII, 730.

Saint-Jacques le grand os du bras droit. La cérémonie de réception se fit le 13 juillet de la même année 1369, et commença dans l'église Sainte-Geneviève, au milieu d'une affluence considérable de prêtres et de fidèles, et en présence du cardinal de Beauvais, de huit archevêques et évêques, et de trois abbés mitrés.

Le roi très chrétien arriva accompagné de trois reines : Jeanne, son épouse, la veuve du roi Jean le Bon, et la veuve de Philippe de Valois. A leur suite marchaient tous les princes du sang et grand nombre de seigneurs.

Frère Elie, Général des Prêcheurs, en habits sacerdotaux, se présenta devant Charles V. « Sire, lui dit-il, pour vous rendre hommage, notre Chapitre général m'a chargé, à titre de Maître de l'Ordre, d'offrir à Votre Majesté ce bras de saint Thomas. C'est avec joie que je m'acquitte de cette mission. Je vous jure que ce bras est parfaitement celui de Thomas d'Aquin ; pour l'attester, je m'incline devant lui et le vénère. »

Le roi reçut à genoux l'insigne relique, et la remit au cardinal de Beauvais. On se rendit alors processionnellement à Saint-Jacques ; le cardinal y célébra la messe, et trois sermons furent prononcés en même temps : l'un à l'église, pour la Cour ; le second dans le cloître, pour les Frères, et le troisième pour le peuple, sur la place située devant l'église.

Charles V se distingua par ses largesses, et voulut que la chapelle de Saint-Thomas, dans laquelle il plaça de ses mains le bras du grand Docteur, portât désormais le nom de *Chapelle royale*.

La sainte relique y demeura jusqu'à la tourmente révolutionnaire : le dernier Prieur de Saint-Jacques, le P. Faitot, de vénérée mémoire, sauva le précieux trésor avec les

autres richesses spirituelles de son église, en confiant le tout au duc de Parme, Ferdinand III de Bourbon, très dévot à saint Thomas. Plus tard, la fille de Ferdinand, s'étant faite dominicaine, apporta la relique au monastère de Saint-Dominique et Saint-Sixte, à Rome. En 1873, Pie IX fut atteint de rhumatismes qui mirent ses jours en danger. On se préparait à fêter pour l'année suivante le sixième centenaire de la mort de Thomas d'Aquin. Le pape se recommanda aux prières du saint Docteur, et désira vénérer une de ses reliques. On lui porta l'os conservé à Saint-Dominique et Saint-Sixte. A l'application de la relique sur les parties malades, Pie IX se sentit soulagé et fut bientôt guéri. Par reconnaissance, il fit placer le bras de saint Thomas dans un superbe reliquaire; et, comme le monastère des religieuses était menacé de suppression, il remit aux Pères de la Minerve, pour enrichir leur église, le précieux trésor.

Le couvent de Saint-Dominique de Naples, qui renfermait la chapelle de Saint-Nicolas, si pleine pour Thomas d'Aquin de consolants mystères, hérita de l'os principal du bras gauche. Mais en 1604, à la suite d'une peste effroyable, pendant laquelle le peuple napolitain avait reconnu la bienfaisante intervention de saint Thomas, la relique fut transportée en triomphe à l'église métropolitaine, où elle est restée.

Chaque année, les Frères Prêcheurs vont la chercher en procession pour l'exposer dans leur église le jour de la fête, et le lendemain ils la reportent avec la même solennité.

Plusieurs villes et de nombreux couvents obtinrent enfin, à des titres divers, d'autres reliques, mais moindres, du saint Docteur.

Quant à Toulouse, elle montra que le pape Urbain V avait dit vrai, en affirmant que saint Thomas y serait dignement honoré. Dès 1379, sa fête était de précepte ; les capitouls venaient en grande cérémonie assister à la messe solennelle dans l'église des Prêcheurs, et offraient au Saint, en exécution d'un vœu, deux cierges pesant cent livres chacun.

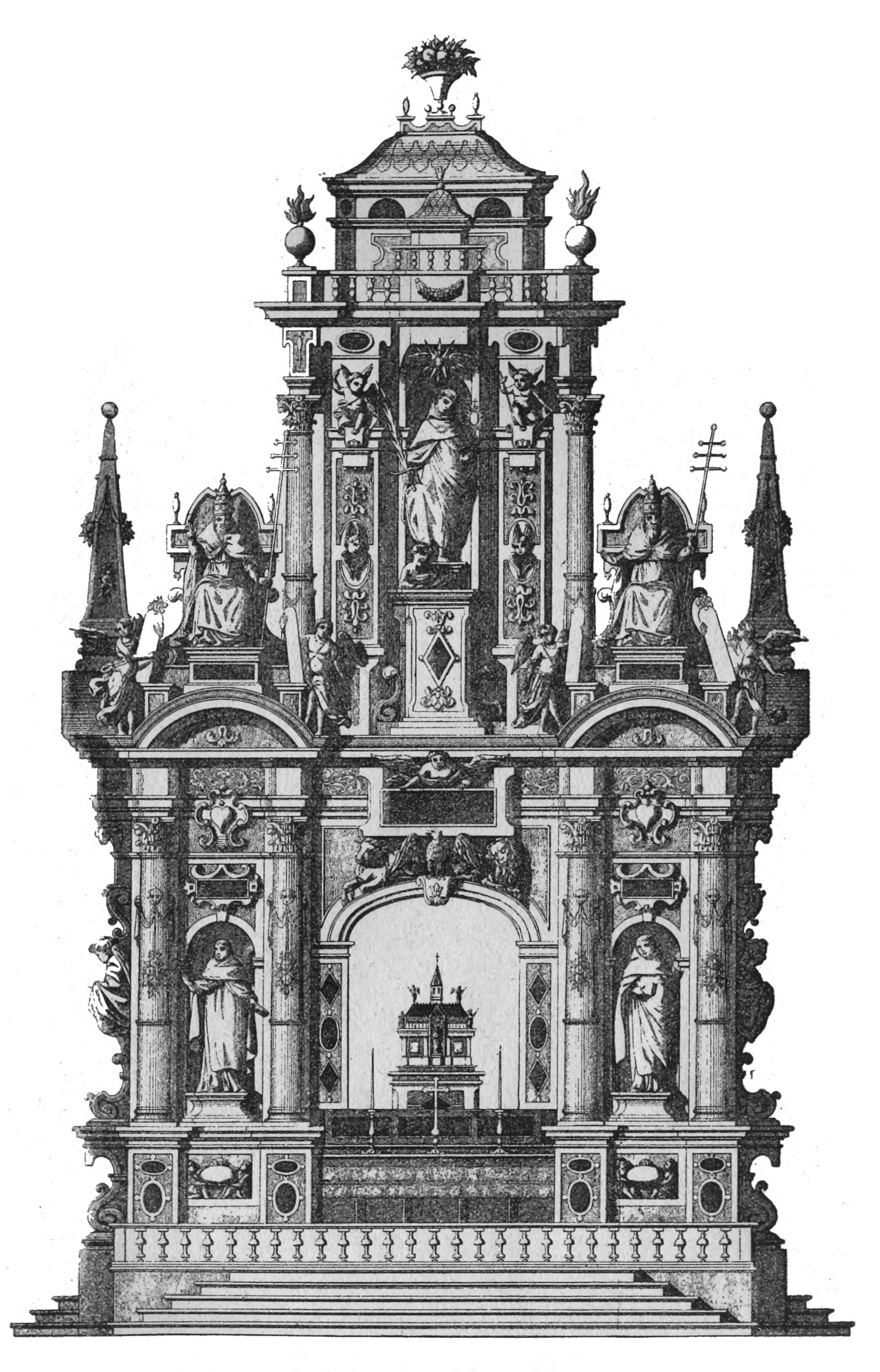
Plus tard l'Université toulousaine adopta, une des premières, la confrérie de la *Milice angélique*, en y ajoutant certains règlements propres à maintenir parmi ses membres la pratique d'une vie parfaitement chrétienne.

Pendant les guerres de religion, Toulouse demeura six jours au pouvoir des calvinistes. L'église des Frères Prêcheurs fut saccagée, et la châsse de saint Thomas dépouillée de ses richesses; mais, par une protection qui tient du miracle, les ossements restèrent intacts, comme l'atteste un procès-verbal de 1587.

Grand avait été l'outrage fait à l'angélique Docteur, bien que le peuple n'y eût point pris de part ; magnifique fut la réparation.

Grâce aux libéralités de la province entière de Toulouse, du clergé de France et du roi Louis XIII, on construisit dans l'église des Frères Prêcheurs un monument, chef-d'œuvre de l'art, qui fut appelé *Mausolée de saint Thomas d'Aquin*. Il n'en reste plus un seul vestige, même dans les musées. Voici du moins la description qu'en donnent les *Annales archéologiques :*

« Dans l'abside, deux Frères dominicains, Claudius Borrey et Jean Raymond, architectes et sculpteurs, avaient érigé de 1623 à 1627, pour les reliques de saint Thomas d'Aquin, un immense tombeau, décoré de plusieurs ordres de colonnes et montant jusqu'aux voûtes. Ce monument,



MAUSOLÉE DE SAINT THOMAS D'AQUIN

dans l'église des Dominicains de Toulouse. — Face principale.

de forme quadrangulaire, présentait à son soubassement quatre autels sur lesquels quatre prêtres pouvaient à la fois célébrer la messe. Au centre, les os du saint Docteur reposaient dans une châsse d'argent, exécutée par des orfèvres de Paris. La tête était à part, dans un reliquaire de vermeil. Huit colonnes de marbre, dont les deux plus belles étaient un présent du duc de Nevers, garnissaient les parois du splendide mausolée. Dans les niches creusées entre les colonnes, se trouvaient les statues de la Vierge portant le Christ, de saint Antonin de Florence, de saint Pierre martyr, d'Albert le Grand, de saint Thomas d'Aquin, qui tenait d'une main un glaive, de l'autre un ostensoir, et celle de saint Dominique, la plus estimée de toutes; il y avait aussi des figures d'anges, et une quantité prodigieuse de sculptures et de peintures. »

L'inauguration du mausolée eut lieu le jour de la Pentecôte 1628, avec une magnificence qui ne le cédait en rien aux fêtes brillantes de 1369. Pendant huit jours, les fidèles se pressèrent en foule devant les saintes reliques ; les louanges du grand Docteur retentirent en diverses langues, et des joutes théologiques furent célébrées, en présence du Père Secchi, Maître de l'Ordre, et du prince Henri de Bourbon, père du grand Condé, qui commandait alors les armées royales dans tout le midi.

Quelques années après, Anne d'Autriche, reine de France, visitant Toulouse, y vénéra le chef de saint Thomas. Elle revint en 1659, et désira voir de nouveau l'insigne relique. « J'eus l'honneur de la lui présenter, raconte le Père Percin. La Reine me dit : « Voyons si la tête sent bon, comme l'autre fois que je la vis. » Et quand elle l'eut baisée avec grand respect, elle ajouta : « Cette odeur est douce et donne de la dévotion. »

L'évêque de Montauban lui dit alors : « J'ai autrefois lavé la précieuse relique dans l'eau bouillante, et bien que je renouvelasse l'eau à plusieurs reprises, l'odeur persistait toujours et se communiquait à l'eau. »

Pour achever l'historique du corps de saint Thomas à Toulouse, nous ne saurions mieux faire que de reproduire le résumé qui sert d'appendice à l'article de la *Translation de saint Thomas*, dans la nouvelle édition de l'*Année dominicaine.*

« Les ossements de saint Thomas d'Aquin reposèrent en paix « au milieu de ses Frères », selon son désir exprès, jusqu'aux mauvais jours de la Révolution. Le 11 juin 1790, en présence de Hyacinthe Sermet, évêque schismatique de Toulouse, et de son clergé constitutionnel, la municipalité de Toulouse soumit à une translation d'un nouveau genre les reliques de saint Thomas. Nous devons le dire, autant que cela était possible à des laïques et à des prêtres révoltés contre le pape, cette translation s'accomplit avec décence ; les hommages sincères de la population n'y firent au moins pas défaut.

« Le corps et la tête de saint Thomas furent portés dans les cryptes de l'église de Saint-Sernin avec les reliquaires dans lesquels ils étaient renfermés ; mais bientôt on se souvint de la richesse matérielle de ces reliquaires, et, le 27 juillet 1794, la châsse fut dépouillée de l'or et de l'argent qui la recouvraient. Trésor mille fois plus précieux, les saintes reliques furent providentiellement respectées.

« En 1795, dans un intervalle de paix, M. du Bourg, vicaire général de Mgr de Fontanges, procéda à une vérification des saintes reliques. Il reconnut leur intégrité, et, devenu évêque de Limoges, il put, en 1807, assister à un

second examen fait par l'ordre de Mgr Primat, archevêque de Toulouse, examen dans lequel les reliques de saint Thomas d'Aquin et toutes les autres conservées dans l'église de Saint-Sernin furent reconnues authentiques, et offertes de nouveau à la vénération des fidèles.

« En 1825, le corps du saint Docteur, placé dans une châsse nouvelle, fut élevé au-dessus de l'autel du Saint-Esprit, au fond de l'abside, et, en 1852, la tête de saint Thomas, retirée du buste de bois doré dans lequel elle était renfermée depuis la Révolution, fut mise dans un riche reliquaire. A cette occasion, le T. R. P. Lacordaire, que Dieu avait suscité pour rétablir en France l'Ordre de Saint-Dominique, fut prié de faire le panégyrique du grand Docteur, et, de ce jour il fut décidé que les Dominicains auraient un couvent dans cette ville, qui avait été le berceau de leur Ordre. L'année suivante, ce projet devint une réalité.

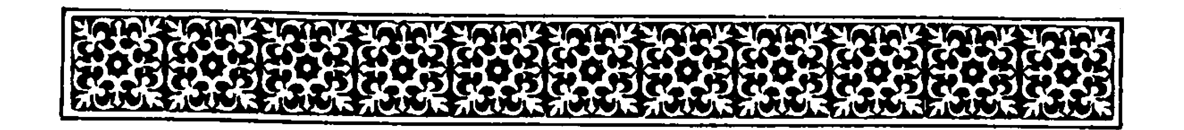
« Enfin le 24 juillet 1878, Mgr Florian Desprez, archevêque de Toulouse — et depuis cardinal, — remplaça par une châsse magnifique, en or et en émaux, l'humble coffre de bois dans lequel étaient, depuis la Révolution, les reliques de saint Thomas. Cette nouvelle et dernière translation s'accomplit en présence des archevêques de Toulouse et d'Albi, des évêques de Montauban, de Carcassonne et de Montpellier, du Révérendissime Père Sanvito, Vicaire général de l'Ordre des Frères Prêcheurs, des Provinciaux français et d'un grand nombre de religieux. Un concours immense de prêtres et de fidèles assistaient à cette cérémonie.

« L'archevêque, à genoux, retira successivement toutes les saintes reliques et les remit au Révérendissime Père Vicaire général. Il y avait vingt et un ossements parfaite-

ment conservés et d'une grande dureté, que deux médecins ont examinés, reconnus et désignés par leur nom, au procès-verbal. Après quoi, ces ossements furent renfermés par l'archevêque dans une boîte d'ébène oblongue, sans autre ornement qu'une plaque d'argent ciselé portant les armes de saint Thomas, qui fut fermée et scellée des sceaux du prélat, de la ville de Toulouse et du Vicaire général de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

« Le soir, l'évêque de Montpellier, Mgr de Cabrières, du Tiers-Ordre de la Pénitence de Saint-Dominique, fit le panégyrique du saint Docteur, et célébra ses œuvres, résumées dans la *Somme théologique*. En terminant, l'évêque de Montpellier exprima un vœu dont la réalisation ne serait que justice : celui de voir le chef et les ossements du Docteur angélique reposer de nouveau au milieu de ses Frères dans la splendide église de Toulouse, choisie par le pape Urbain V comme le seul reliquaire digne de lui. »

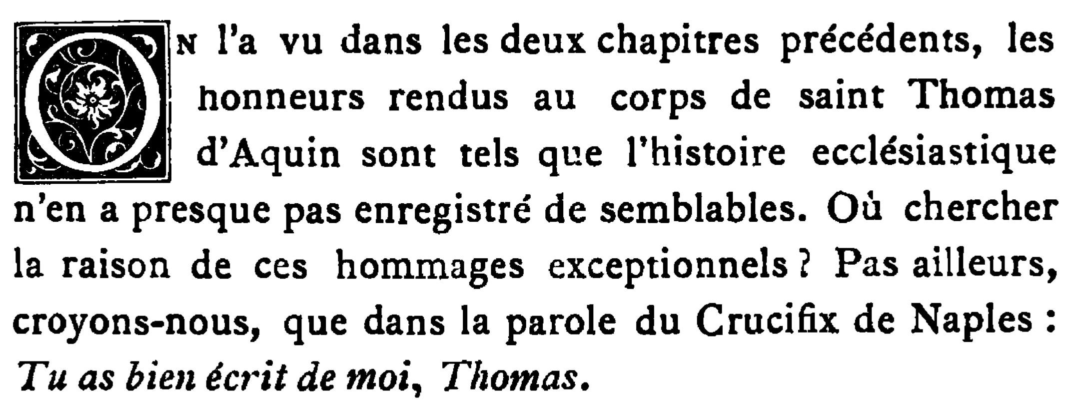




CHAPITRE VIII

HOMMAGES RENDUS A LA DOCTRINE DE SAINT THOMAS PAR LES PAPES ET LES CONCILES

Collaudabunt multi sapientiam ejus.
Eccli., xxxix, 12.
Beaucoup acclameront sa sagesse.



ON l'a vu dans les deux chapitres précédents, les honneurs rendus au corps de saint Thomas d'Aquin sont tels que l'histoire ecclésiastique n'en a presque pas enregistré de semblables. Où chercher la raison de ces hommages exceptionnels ? Pas ailleurs, croyons-nous, que dans la parole du Crucifix de Naples : *Tu as bien écrit de moi, Thomas.*

Sur cette parole, six siècles se sont levés, témoins de l'écho qu'elle a suscité dans la parole des papes, des conciles, des ordres religieux, des universités et des plus savants docteurs. La poésie l'a chantée, l'éloquence l'a célébrée, la sculpture l'a gravée dans la pierre et le marbre, la peinture l'a fixée en des fresques et des toiles immortelles.

Pénétrons dans le détail.

L'Eglise, empruntant les expressions du cardinal Baronius, commence ainsi qu'il suit une leçon du bréviaire dominicain :

« On ne suffirait pas à rapporter tous les éloges décernés à saint Thomas par les théologiens catholiques, et les approbations solennelles que son irréprochable doctrine a reçues des pontifes romains. »

Alexandre IV ouvre cette glorieuse série. Dans un bref à Emeric, chancelier de l'Eglise de Paris, il écrivait :

« Bien vive a été notre satisfaction d'apprendre avec quel zèle et quelle vigilance vous prenez les intérêts de la piété et de la justice. C'est ainsi que récemment, avant même d'avoir reçu nos Lettres, vous avez accordé la Licence à Frère Thomas d'Aquin, de l'Ordre des Prêcheurs, homme également illustre par la noblesse de sa race, la pureté de sa vie, et le trésor de science et de doctrine que la grâce de Dieu lui a déjà fait acquérir. »

Quand Alexandre IV tenait ce langage, en 1256, Thomas d'Aquin, âgé de trente ans, était loin encore d'avoir donné les plus belles productions de son génie.

Citons seulement pour mémoire la fameuse parole de Jean XXII : « Autant ce Docteur a composé d'articles, autant il a opéré de miracles, » et cette autre du même pontife : « Lui seul a plus éclairé l'Eglise que tous les autres docteurs ensemble. »

Clément VI, dans une bulle datée de 1344, après avoir comparé la doctrine de l'Ange de l'école au rayon de soleil qui illumine la terre, et à un glaive spirituel qui pourfend l'erreur, ajoute à sa louange : « Les écrits de saint Thomas, remplis de sagesse et de science, ne cessent pas de procurer à l'Eglise universelle cette abondance de fruits variés, dont l'arome console et réjouit toujours la sainte Epouse de Jésus-Christ. »

Il appartient au pape Innocent IV d'avoir marqué en une courte sentence le cachet spécial des œuvres du Maître :

« Sa doctrine a sur toutes les autres, la Canonique exceptée, la propriété des termes, la mesure dans l'expression, la vérité des propositions ; ceux qui la tiennent ne sont jamais surpris hors du sentier de la vérité, et quiconque la combat est justement suspect d'erreur. »

Ecoutons Urbain V s'adressant à l'archevêque et à l'Université de Toulouse :

« Considérant que saint Thomas a, par cette science éminente qu'il avait reçue de Dieu, illustré non seulement l'Ordre des Frères Prêcheurs, mais encore l'Eglise entière, et que, fidèlement attaché aux pas du bienheureux Augustin, il a enrichi cette même Eglise d'un très grand nombre de savants ouvrages, Nous vous exhortons dans le Seigneur Jésus à recevoir son corps avec toute sorte de respect, d'honneur et de vénération.

« Nous voulons aussi, et Nous vous l'enjoignons par ces présentes, que vous embrassiez constamment et propagiez de tout votre pouvoir la doctrine du même saint Thomas, comme véritable et parfaitement orthodoxe. »

En 1567, le pape saint Pie V déclara Thomas d'Aquin Docteur de l'Eglise, et ordonna que sa fête fût célébrée avec la même solennité que celles des quatre premiers docteurs de l'Eglise latine : saint Grégoire le Grand, saint Ambroise, saint Augustin et saint Jérôme. Le principal motif de cette décision se trouve exposé comme il suit, dans la bulle *Mirabilis* :

« Par un effet de la providence du Tout-Puissant, plusieurs hérésies qui s'étaient élevées, depuis la mort du Docteur angélique, sont maintenant confondues et entièrement dissipées, grâce à la force et à la vérité de sa doctrine ; on l'a vu dans le passé, mais la chose a paru en dernier lieu très clairement, dans les décrets du saint concile de Trente. »

Le zèle empressé des Napolitains, pour obtenir du Saint-Siège le droit d'honorer saint Thomas comme patron de leur cité, donna occasion au pape Clément VIII de leur adresser trois Brefs, desquels on peut détacher ces magnifiques éloges :

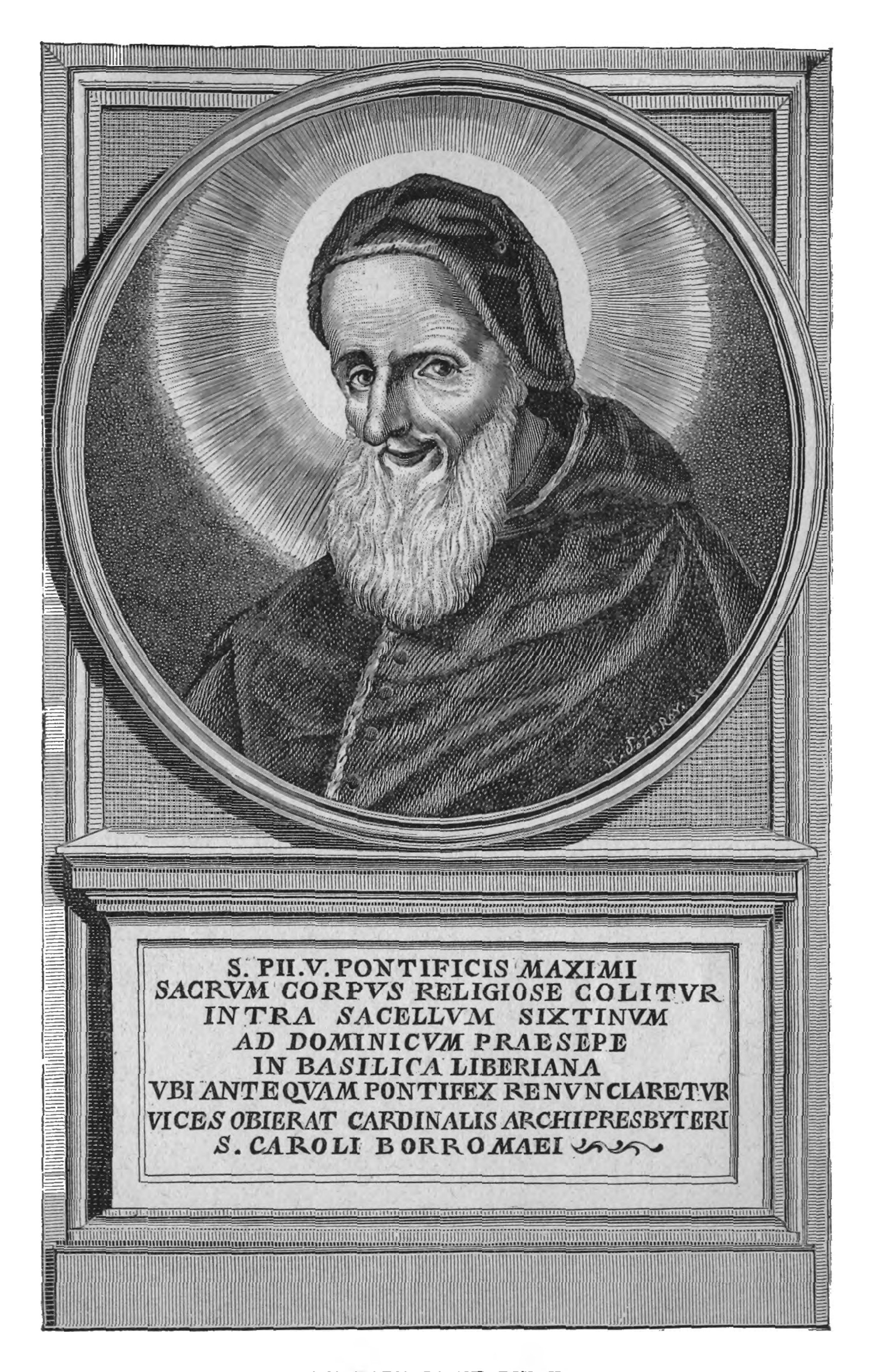
« C'est par un motif également sage et pieux que vous désirez avoir pour nouveau protecteur le bienheureux Thomas d'Aquin, jadis votre concitoyen, angélique interprète des volontés divines, dont la doctrine a eu ce rare privilège d'être approuvée par le témoignage de Dieu même. En accordant votre demande, Nous voulons non seulement satisfaire Notre dévotion particulière envers ce Saint, mais témoigner, en Notre nom autant qu'au nom de toute l'Eglise, combien Nous nous sentons redevables au Docteur angélique. »

Quatre ans après, Paul V, successeur de Clément VIII, écrivait ces paroles non moins remarquables :

« Nous nous réjouissons beaucoup dans le Seigneur de voir tous les jours s'accroître le culte et les honneurs que l'on rend à saint Thomas d'Aquin, ce très illustre athlète de la foi catholique, dont les écrits servent à l'Eglise militante comme d'un bouclier pour repousser avec succès les traits des hérétiques. »

Le pape Alexandre VII, qui condamna les cinq fameuses propositions de Jansénius, écrivait, en 1660, aux docteurs de Louvain :

« Nous ne doutons point que vous ne suiviez toujours et n'ayez en singulière vénération les principes très sûrs et inébranlables de saint Augustin et de saint Thomas, ces deux célèbres et saints docteurs, dont le grand génie et la réputation si bien établie parmi les peuples catholiques sont supérieurs à toute louange, et ne peuvent être recommandés par de nouveaux éloges. »



LE PAPE SAINT PIE V

auteur de la première édition des Œuvres complètes de Saint Thomas.

Benoît XIII, dans trois magnifiques brefs, adressés à l'Ordre des Frères Prêcheurs, auquel il déclare avoir eu l'honneur d'appartenir, relève de son autorité apostolique les louanges décernées par ses prédécesseurs à la doctrine de saint Thomas, et s'insurge contre les calomnies dont on s'est armé pour l'attaquer :

« Par un effet de sa providence suprême, Dieu ne s'est pas contenté de donner au Docteur angélique la force et la science nécessaires pour confondre et dissiper les hérésies qui avaient précédé sa naissance ou qui s'étaient répandues de son temps, mais encore plusieurs autres qui ont affligé l'Eglise depuis sa mort. Méprisez donc, Nos chers fils, les calomnies que l'on a mises en avant pour noircir vos sentiments, particulièrement sur la grâce efficace par elle-même et par une vertu intrinsèque, comme parle l'école, et sur la prédestination gratuite à la gloire, sans aucune prévision des mérites ; sentiments que vous avez enseignés jusqu'à ce jour avec honneur, que votre école se glorifie avec juste titre d'avoir puisés dans saint Augustin et dans saint Thomas, et qu'elle soutient avec une louable fermeté être conformes à la parole divine, aux décrets des conciles, aux décisions des souverains pontifes et à la doctrine des Pères de l'Eglise.

« Continuez de vous consacrer à l'étude des ouvrages de votre saint Docteur sans craindre de vous égarer, puisque ses écrits, exempts de toute erreur, sont plus lumineux que le soleil, et que l'Eglise, qui admire son érudition, reconnaît en avoir été éclairée ; appuyés sur une règle si sûre de la doctrine chrétienne, soutenez toujours avec courage les vérités de notre sainte religion et la pureté de sa morale.

« Voilà ce que nos prédécesseurs ont pensé et Nous ont

appris de la doctrine de saint Thomas; à leurs justes éloges Nous joignons de grand cœur les Nôtres. »

On ne saurait trop remarquer l'acte important de Clément XII pour honorer la mémoire de l'angélique Docteur. Après avoir rappelé l'approbation donnée à ses écrits par les pontifes romains, et cité nommément treize de ses prédécesseurs : Alexandre IV, Jean XXII, Clément VI, Urbain V, Nicolas V, Pie IV, Pie V, Sixte-Quint, Clément VIII, Paul V, Alexandre VII, Innocent XII et Benoît XIII, le Saint-Père déclare que, voulant aussi témoigner son estime particulière pour la doctrine de saint Thomas, il accorde à tous les séculiers qui auront étudié la théologie dans les écoles des Frères Prêcheurs, selon la forme en usage, mêmes prérogatives, mêmes grades, mêmes droits aux bénéfices, que s'ils avaient suivi les cours des plus célèbres Universités du monde.

Pour continuer cette glorieuse nomenclature, il faudrait citer encore Benoît XIV, Pie VI, Pie IX, qui ont à l'envi comblé de louanges le Docteur angélique. Quant à Léon XIII, ce ne sera pas trop d'un chapitre entier pour rapporter les actes de son pontificat relatifs seulement à l'Ange de l'école.

Dans la constitution de 1733 du pape Clément XII est contenu le témoignage suivant :

« La doctrine de ce grand homme a été exaltée dans les conciles même œcuméniques. »

A l'appui de cette assertion existe un discours célèbre, prononcé à Trente, le 7 mars 1563, dans l'église des Frères Prêcheurs, devant l'éminente assemblée des Pères du concile, par le Dominicain Jean Gallo, de Burgos.

« Saint Thomas, disait ce docte théologien, n'a pu assis-

ter pendant sa vie à aucun concile général ; mais, grâce aux trésors de sa doctrine, on peut assurer que, depuis son heureux trépas, il ne s'est point tenu de concile dans l'Eglise, où le saint Docteur ne se soit trouvé et n'ait été consulté. Sans parler des autres, remarquez celui qui se tient sous nos yeux. Parmi ses nombreux docteurs, dont les lumières font tant d'honneur à l'Eglise, en est-il un seul qui opine sans appuyer son avis de l'autorité de saint Thomas ? Dans le secret du sanctuaire, où se traitent de si graves questions, s'il s'élève quelque doute, quelque partage de sentiments, c'est à saint Thomas qu'on a recours ; sa doctrine est comme la pierre de touche de la foi, c'est à elle que vous faites tous profession de vous rapporter. »

Un incident très glorieux pour notre grand Docteur marqua la vingt et unième session.

On se disposait à faire lecture d'un décret relatif au moment où Jésus-Christ institua les prêtres de la loi nouvelle. L'archevêque de Grenade fit observer que saint Thomas paraissait contraire à une proposition qu'on voulait insérer. Les Pères se firent aussitôt lire le passage de la *Somme* cité par l'archevêque, et, pour donner le temps d'éclaircir le doute, renvoyèrent unanimement la promulgation du décret à la session suivante, qui ne se tint que deux mois après.

Bossuet, expliquant la doctrine du concile de Trente, en particulier sur la justification, a donc eu raison d'écrire : « Toute cette doctrine a été puisée dans saint Thomas, ou plutôt, elle n'est, pour ainsi dire, qu'un tissu de ses propres paroles. » (1)

(1) *Circa dilectionem in Sacram. Pœnitentiæ requisitam*, XIV, XXXV.

Autre hommage rendu à la doctrine de l'Ange de l'école. Les Pères de Trente avaient ordonné qu'on rédigeât une exposition pratique de la foi orthodoxe à l'usage des pasteurs des âmes et des fidèles. L'ouvrage, élaboré sous leurs yeux, ne put être achevé pour la fin des sessions. Une commission de trois savants Dominicains, Léonard de Marinis, Gilles Foscherari et François Foreiro, fut nommée pour y mettre la dernière main. Leur travail parut trois ans après, sous le titre de *Catéchisme du concile de Trente*, ou de *Catéchisme romain.*

« Les approbations réitérées données au Catéchisme romain, dit le P. Touron, sont comme autant de nouveaux témoignages en faveur de la doctrine de saint Thomas, puisque c'est dans ses écrits qu'on a puisé et les lumières dont on avait besoin, et tous les principes qu'on a répandus dans les différentes parties de cet ouvrage. » (1).

Après que les papes et les conciles ont parlé, faut-il faire appel à l'autorité des ordres religieux, des universités et des docteurs catholiques ? Nous en avons fait mention déjà au chapitre XVII du premier livre, à propos de la *Somme de théologie.*

Toutefois un trait cité par Bernard Gui trouve ici naturellement place :

« Frère Eleuthère, des Frères Mineurs, était dans une perplexité très grande au sujet d'une question théologique. Sans prendre la peine de recourir aux écrits de saint Thomas, il pria dévotement Notre-Seigneur et saint François d'Assise de lui découvrir la vérité. Or, voici que, dans une vision, saint François lui apparaît avec Thomas

(1) Livre V, chap. VIII.

d'Aquin, dont la chape était scintillante d'étoiles. Au-dessus des deux saints, la Vierge Mère de Dieu avec son divin Fils tenait deux splendides couronnes suspendues sur leurs têtes. Comme le Frère éprouvait un bonheur inexprimable dans cette vision céleste, saint François lui dit, en montrant saint Thomas : « Mon fils, croyez à ce Saint, sa doctrine ne vieillira jamais. » Frère Eleuthère, se réveillant alors, se mit à lire saint Thomas, et trouva sur-le-champ la solution désirée. Lui-même a raconté le fait à plusieurs religieux, assurant par serment qu'il était véritable. »

Barthélemy de Capoue, que nous connaissons pour l'un des principaux témoins entendus au procès de canonisation, fit plusieurs dépositions tout à la louange de la doctrine de saint Thomas.

Il tenait de Jacques de Viterbe, religieux augustin et archevêque de Naples, que Frère Gilles de Rome lui avait dit fréquemment à Paris, dans des causeries intimes : « Frère Jacques, si les Prêcheurs l'avaient voulu, eux seuls auraient été savants ; quant à nous, nous n'eussions jamais été que des idiots. Ils n'avaient qu'à nous refuser les écrits de Frère Thomas d'Aquin. »

« Le même Frère Jacques, continue Barthélemy, après avoir goûté la manne délicieuse des œuvres du saint Docteur, ne voulut jamais voir d'autres ouvrages. La première fois qu'il vint à Naples et visita le couvent des Prêcheurs, il se fit conduire à la cellule qui avait été celle de Frère Thomas, et voulut qu'on lui indiquât l'emplacement de sa table de travail. S'agenouillant aussitôt, en présence de nombreux Frères : « Je suis venu, dit-il, pour prier à la place où se sont posés ses pieds. » (1)

(1) Boll., VII, 713.

Nos lecteurs aimeront maintenant à contempler, comme en un diadème de perles, les principaux titres élogieux décernés à saint Thomas d'Aquin par les papes, les conciles, les universités, les théologiens les plus éminents de la Ville éternelle et de tout l'univers.

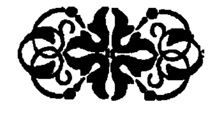
Voici ces titres :

Docteur angélique ;
Ange de l'école ;
Ange de la théologie ;
Docteur eucharistique ;
Docteur incomparable ;
Docteur des docteurs ;
Prince des théologiens ;
Siège de la sagesse ;
Tabernacle de la science et de la sagesse de dieu ;
Disciple privilégié du saint-esprit ;
Oracle divin ;
Interprète fidèle des volontés divines ;
Prince et père de l'église ;
Astre matinal de l'église ;
Lumière de l'église militante ;
Grand luminaire du monde ;
Flambeau de la théologie catholique ;
Lumière de science ;
Chérubin des anges ;
Oracle du concile de trente ;
Pierre de touche de la foi ;
Athlète de la foi orthodoxe ;
Bouclier de l'église militante ;
Arsenal de l'église et de la théologie ;
Ange exterminateur des hérésies ;
Terreur des hérétiques et marteau des hérésies ;
Miracle du monde ;
Abime de science ;

CLEF DES SCIENCES ET CLEF DE LA LOI ;
ALPHA DE TOUTES LES SCIENCES ;
AIGLE DES ÉCOLES ;
RÉSUMÉ DE TOUS LES GRANDS ESPRITS ;
LANGUE DE TOUS LES SAINTS ;
COMMUN MAITRE DE TOUTES LES UNIVERSITÉS ;
PREMIER DES SAGES ET DÉLICES DES SAVANTS ;
PERLE DU CLERGÉ, FONTAINE DES DOCTEURS ET MIROIR SANS TACHE DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS.

Enfin, dans l'office liturgique, l'Eglise l'appelle :

ORNEMENT DE L'UNIVERS ;
GUIDE ET LUMIÈRE DES FIDÈLES ;
RÈGLE, VOIE, LOI DES MŒURS ;
TABERNACLE DES VERTUS ;
FLAMBEAU DU MONDE ;
LUMIÈRE DE L'ÉGLISE ;
SPLENDEUR DE L'ITALIE ;
HONNEUR ET GLOIRE DES FRÈRES PRÊCHEURS ;
CHANTRE DE LA DIVINITÉ.

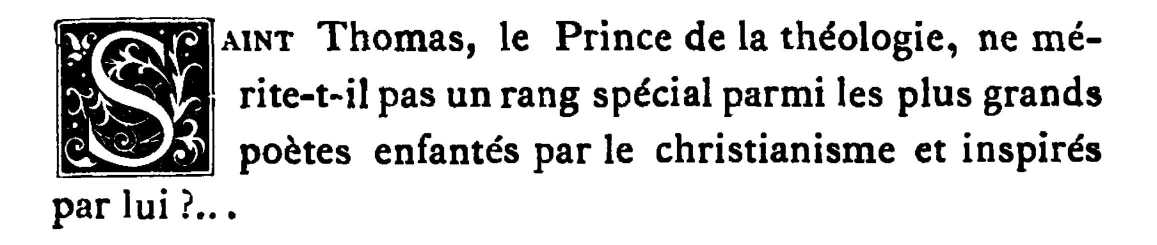




CHAPITRE IX

HOMMAGES DE LA POÉSIE, DE L'ÉLOQUENCE ET DE LA PEINTURE

Tripliciter sol refulgens radiis suis.
Eccli., xliii, 4.
Soleil au triple rayonnement.



SAINT Thomas, le Prince de la théologie, ne mérite-t-il pas un rang spécial parmi les plus grands poètes enfantés par le christianisme et inspirés par lui ?...

Nous l'avons vu, nul n'a chanté plus admirablement que notre Saint la merveille par excellence, l'ineffable résumé de toutes les merveilles, la divine Eucharistie. Chanter l'amour de Dieu, du Dieu caché, anéanti, pour mieux se donner à l'homme ; chanter le mémorial de l'infinie tendresse comme l'aurait fait un séraphin sur sa lyre d'or, n'est-ce pas mériter, sans conteste, toutes les palmes de la poésie, de cette poésie sacrée qui l'emporte incomparablement sur toute poésie profane, par la sublimité des sujets qu'elle traite, la grandeur des sentiments qu'elle inspire ?

Mais pourquoi rappeler un seul des chefs-d'œuvre de Thomas d'Aquin pour démontrer qu'il est poète ? Il l'est

dans toutes ses œuvres, il l'est essentiellement par son génie. Ce n'est pas le rythme qui fait le poète, a dit le régulateur du Parnasse latin, c'est le génie, c'est le sens du divin, c'est une voix faite pour annoncer les grandes choses, c'est le souffle énergique des paroles et l'élévation du sujet (1).

« A cette mesure, s'écrie Mgr Landriot, saint Thomas est un grand poète; il a le sens du divin à un degré éminent; ce qu'il traite ne saurait être plus élevé, et ses paroles dans leur simplicité ont une puissance que personne ne révoque en doute. M. de Humboldt (2) disait du langage poétique « qu'il devait jaillir du pressentiment de cette harmonie mystérieuse qui existe entre les mondes visible et invisible. » Or, qui a mieux compris le rapport de ces deux mondes que saint Thomas? Pour rendre sensibles les vérités les plus hautes, il les incarne dans une simple comparaison, et il laisse ainsi la vérité dérouler facilement ses gerbes d'or aux yeux de ses lecteurs. On dirait un musicien qui, dans le silence de la pensée, écoute les lois de l'éternelle mélodie, et les traduit sur les cordes d'un instrument matériel. C'est lui qui a formulé cette loi merveilleuse, clef de tout le symbolisme : « Les raisons des choses qui existent en Dieu sous une forme intellectuelle sont écrites dans la création sous une forme sensible. » (3) Ainsi Dieu, l'éternel géomètre, l'éternel poète, a écrit une partie de ses pensées en caractères grandioses sur toute la nature matérielle; et le poète est celui qui lit et qui fait lire aux autres cette écriture gigantesque. Saint Thomas a dit encore : « La création est la voix du Verbe, et toutes les

(1) Liv. I, Satire IV, 40-44.

(2) Ministre d'état allemand, célèbre par ses recherches sur l'étude comparée des langues, 1767-1835.

(3) Sur l'Epître aux Hébr., ch. IX.

créatures sont comme un chœur de voix qui répètent le même Verbe. » (1) Or, qu'est-ce que contenir en soi le feu de la poésie, sinon posséder ce génie qui entend avec une exquise pénétration les harmonies divines du fini et de l'infini, et qui les redit comme il les sent? Et nul ne l'a fait en un langage plus magnifique que saint Thomas. » (2)

La poésie appelle la poésie.

Ce souffle puissant qui circule dans tous les traités du Maître, en particulier dans sa *Somme théologique*, a fait surgir autour de la mémoire du Saint, autour de son tombeau lui-même, des chantres d'une verve intarissable.

« Parmi les nombreux écrits à la louange du prince des théologiens, il existe, dit Echard, un poème commençant par ces mots : *A teneris annis... Dès ses tendres années.* »

D'après Echard également, un Dominicain espagnol du XVI[e] siècle, Dominique de Mendoza, voulant fixer davantage dans sa mémoire la *Somme de théologie*, qu'il savait par cœur, en fit un résumé en vers hexamètres.

Un siècle après, un autre Frère Prêcheur donnait à un travail analogue le rythme du *Lauda Sion.*

Vers le même temps, un savant Jésuite, le P. Aubry, consacrait *sept cent vingt-cinq* vers latins à la description du mausolée splendide élevé à la gloire du Docteur angélique, dans l'église de Toulouse (3). Un autre Jésuite du même siècle, le P. Labbé, a résumé les mérites et les

(1) I Sent., Dist. 27, q. 2, a. 2.
(2) Discours prononcé aux Carmes, à Paris, le 7 mars 1864.
(3) *Thomeum, sive D. Thomæ Aquinatis gloriosum sepulcrum, Tolosæ.*

gloires de saint Thomas dans un éloge poétique demeuré célèbre, et souvent reproduit (1).

Mais le plus bel hommage offert par la poésie à notre glorieux patron, nous le devons au chantre immortel de Florence : Dante Alighieri.

Après avoir, pendant sa jeunesse, étudié les lèttres et la philosophie à Florence, à Bologne et à Padoue, Dante, disent ses biographes, vint à Paris, et s'adonna dans un âge plus mûr à la sainte théologie. Il y acquit une telle renommée qu'on l'appelait indistinctement le poète, le

(1) SANCTI THOMÆ, DOCTORIS ANGELICI, ELOGIUM

THOMAS Angelus erat, antequam esset Doctor angelicus.
Angelorum discipulus, et pene æmulus fuit ;
Multa ab Angelis didicit, quædam Angelos docere potuit :
Aut Theologiam ad terras deduxit è cœlo,
Aut scivit in via quod videtur in patria.
Audivit Apostolus arcana verba, sed illa tacuit ;
Quæ Paulo dicere non licuit, hæc Thomas dixit.
Mysteriorum compendium est Summa Thomæ ;
Collegit in ea quidquid doceri potest, aut sciri :
Inclusit Ambrosios, Hieronymos, Augustinos, Gregorios ;
Inclusit seipsum, major seipso, et se minor.
Epitomem fecit alienæ sapientiæ, et Summam suæ :
Didicit omnes, qui Thomam intelligit,
Nec totum Thomam intelligit, qui omnes didicit ;
Ubi alii dubitant, Thomas non ambigit ;
Ubi omnes desinunt, inde incipit :
Inde progressus eo ascendit quo nemo præiverat,
Sequitur præviam fidem, et illam ducit ;
Discipulam facit Theologiam, et magistram ;
Ostendit quod illa credit :
Neque aliud superest nisi lumen gloriæ post Summam Thomæ.
De Deo sic loquitur, quasi vidisset ;
De tribus Personis, quasi singulas nosset ;
De Angelis sic disputat, quasi Spiritus esset ;

philosophe et le théologien (1). Même il soutint une thèse publique sur quatorze questions, qu'il défendit avec grand applaudissement contre les plus fameux professeurs de l'Université. Le manque d'argent seul le priva de la réception solennelle du bonnet.

Alighieri fréquenta les écoles dominicaines et fit une sérieuse étude des doctrines de saint Thomas. On en peut établir la preuve dans sa prédilection marquée pour le Docteur angélique, auquel il consacre quatre beaux chants de son Paradis, et plus encore dans la comparaison de son épopée avec la Somme de théologie.

Des savants modernes ont mis en regard avec une fidélité

Ingenerat horrorem peccati, dum describit ;
Amabiles reddit virtutes, dum ostendit ;
Incarnatum Verbum sic explicat, quasi vox Verbi.
Siste aliquando, Thoma, pervenit ad summum Summa tua :
Ire ulterius non potes, nisi aliquid quæras post omnia.

BENE SCRIPSISTI DE ME, THOMA.

Probat scripturam hominis Qui character est Patris ;
Silete, linguæ, ubi Deus laudator est,
Fallere non potest qui laudatur, dum qui laudat non fallitur.
Appellent alii Thomam Angelum Theologiæ,
Dicant pontifices Summam tot miraculis constare quot titulis ;
Plus dicit una vox BENE.
Christus est Verbum Patris, Thomas adverbium Filii.

QUAM ERGO MERCEDEM ACCIPIES ?

Quam bene scripserit collige ex testimonio,
Quam bene vixerit disce ex præmio,
Ut scias meritum virtutis, datur optio præmii.
Quid eligat nisi DEUM, qui novit pretium Dei ?
Nec potuit eligere majus, nec debuit minus ;
Male scripserat, si aliter elegisset.

PETRUS LABBÉ, soc. Jesu.

(1) César Balbo, liv. II, ch. IX.

scrupuleuse les articles de la Somme et les stances du poète sur Dieu, l'ange, l'homme, le dogme chrétien ; ils sont arrivés à cette conclusion : sous une forme différente la *Somme théologique* et la *Divine Comédie* ne sont qu'un seul et même livre, à savoir le poème de l'âme qui, après avoir expié sa faute, marche à la conquête de la félicité éternelle.



DANTE ALIGHIERI

DISCIPLE « DU BON FRÈRE THOMAS », *Convito*, IV, 30.

Vignette tirée de *La Divina Commedia*, édition J. Berthier, O. P.

Symbolisée par Virgile, la philosophie morale avait pu conduire aisément le chantre florentin à travers les cercles affreux de l'*Enfer*, et le diriger ensuite, non sans quelque peine, par les sentiers fatigants de la montagne du *Purgatoire;* mais la raison humaine a les ailes trop courtes pour tenter un plus haut vol. Qui donc désormais guidera l'explorateur des régions célestes ?

Sur la cime du *Purgatoire*, Dante suppose un plateau vaste et délicieux : c'est le Paradis terrestre. Là doit venir le prendre le messager divin, chargé de l'introduire dans la céleste Jérusalem. A l'approche de ce messager, une clarté extraordinaire illumine toute la forêt, et une suave harmonie, mêlée au bruissement des feuilles, résonne au

milieu de cette atmosphère resplendissante. Tout à coup s'avancent avec une majestueuse lenteur sept flambeaux ardents, laissant derrière eux une traînée lumineuse ; puis vingt-quatre vieillards couronnés de lis, et les animaux symboliques d'Ezéchiel enguirlandés de vert. Alors paraît un char triomphal tiré par un griffon et porté sur deux roues. A droite et à gauche, les Vertus théologales et les Vertus cardinales forment deux gracieux chœurs de danse ; les quatre Docteurs de l'Eglise latine et trois Apôtres ou évangélistes marchent par derrière. Au-dessus, des anges répandent les roses à pleines mains et font entendre des cantiques de félicitation.

Ecoutons le poète :

Non seulement Rome ne fêta jamais d'un char si beau Scipion l'Africain, ni même Auguste ; mais, auprès de celui-ci, pauvre serait le char du Soleil.

Dans un nuage de fleurs qui s'élevait des mains des anges et retombait sur le char et à l'entour,

M'apparut une femme couronnée d'olivier par-dessus un voile blanc ; elle portait un manteau vert, et sa robe avait la couleur d'une vive flamme.

L'être mystérieux assis sur le char relève son voile, et Dante reconnaît... Béatrix.

Naturellement, on croirait que cette douce apparition n'est autre que la vertueuse fille de Foulques Portinari ; le poète se charge de nous donner lui-même l'interprétation du symbole :

Béatrix figure la science divine, resplendissant de toute la lumière de son objet, qui est Dieu (1).

(1) *Convito*, II, 4.

Béatrix, c'est donc la sainte Théologie ; la Théologie, telle que Dante l'a apprise dans les doctes volumes de Thomas d'Aquin. Bientôt même il oubliera Béatrix pour converser avec Thomas d'Aquin en personne. Dès ce moment, le Docteur angélique prend le rôle principal, et dans le *Paradis* du poète, il remplit l'office de l'ange de l'Apocalypse qui se présente à saint Jean, et le conduit en esprit dans la Jérusalem céleste, pour en mesurer avec une verge d'or les admirables proportions.

Création vraiment originale, le *Paradis* de Dante comprend des myriades de corps lumineux, peuplés d'êtres intelligents, d'où s'élèvent incessamment des cantiques d'amour, de louange et de bénédiction vers l'auteur de toutes ces merveilles. Assurément, c'est ici que *les cieux racontent la gloire de Dieu.*

Après avoir visité diverses planètes, Dante, avec sa divine conductrice, est porté par un nouvel élan de charité jusqu'au soleil. Dans les Ecritures, le soleil est le tabernacle de l'Eternelle Sagesse ; il est également, d'après le poète, le séjour des sages qui ont illuminé le monde de leurs doctrines.

La vue de ces grands esprits réjouit son âme : il les voit, ornés d'une clarté qui leur est propre, resplendir au-dessus d'une mer lumineuse, comme de petites flammes légères ; puis se ranger en forme de couronnes, composées chacune de douze d'entre eux, et dans des ravissements, des extases et des rondes célestes, se renvoyer mutuellement la lumière, la joie et l'amour dont ils sont pénétrés.

Placé au centre de l'une de ces couronnes, et s'enivrant des douceurs de leurs harmonies, Dante cherche du regard s'il lui serait donné de reconnaître quelqu'un de ces sages. Son cœur lui dit que dans le nombre doit être Thomas

d'Aquin. Le Saint a compris la pensée du poète ; il vient à lui :

Tu voudrais savoir de quelles fleurs se compose cette couronne de Bienheureux, qui considère avec amour la belle dame qui t'a fait monter jusqu'au ciel ;

Je fus l'un des agneaux du saint troupeau que Dominique mène par un chemin où l'on trouve une nourriture délectable, si l'on renonce aux vanités terrestres.

Le plus proche de ma droite fut mon frère et mon maître : c'est Albert de Cologne, et je suis Thomas d'Aquin.

Si tu désires être renseigné sur tous les autres, suis ceux que ma parole t'indiquera, en jetant tes regards sur chacune des lumières dont est formée cette couronne bienheureuse.

Alors, le saint Docteur lui désigne les âmes de Gratien, de Pierre Lombard, de Salomon, de saint Denis l'Aréopagite, de Paul Orose, de Boèce, de saint Isidore, du vénérable Bède, de Richard de Saint-Victor, de Siger enfin, qui fut, à Paris, le maître de Dante, et qui « enseignait, rue du Fouarre, des vérités si belles qu'elles lui créaient des jaloux (1). »

Puis, la couronnne des bienheureux reprend sa danse mystique et ses chants,

Avec une mesure et une douceur qu'on ne peut connaître que là où la jouissance est éternelle.

Cependant, Alighieri continue de s'entretenir avec saint Thomas, et lui propose quelques doutes. L'angélique Docteur trouve ainsi l'occasion de décrire une des époques les plus étonnantes qu'ait vues l'histoire de l'Eglise et de la civilisation : le XIIIe siècle, mélange de nobles aspirations et de douloureuses épreuves. Partout la lutte, dans les idées

(1) *Paradis*, chant X.

comme dans les mœurs, dans la vie publique comme au foyer de la famille; l'Eglise est battue en brèche par le césarisme et l'hérésie : moment suprême! Comment sortira-t-elle de cette tourmente?

La Providence qui gouverne le monde avec une sagesse où tout regard humain est vaincu bien avant d'en voir le fond,

Voulant assurer la marche de l'Epouse vers son Bien-Aimé, Celui qui, avec une clameur puissante, s'unit à elle par son sang béni,

Choisit en sa faveur deux princes pour lui servir de guides et diriger ses pas.

L'un fut séraphique par son ardeur; l'autre, par sa sagesse, fut sur terre un rayon de la lumière des chérubins.

En ces deux princes, Dante a reconnu François d'Assise et Dominique de Gusman, envoyés au monde pour apaiser les discordes de la famille humaine, et guider l'Eglise dans l'accomplissement de sa divine mission. Ici, saint Thomas entonne un hymne triomphal au patriarche des Mineurs, et un instant après, délicate pensée! saint Bonaventure fait un non moins splendide éloge du patriarche des Prêcheurs. Les deux fondateurs, avec des moyens différents, tendent à la même fin : ils figurent la vie contemplative et la vie active, la vie intérieure et la vie extérieure de l'Eglise. François d'Assise est montré sur la cime des Apennins levant les mains au ciel, comme un autre Moïse, pour rendre Dieu propice aux preux chevaliers qui, sous les ordres de Dominique, nouveau Josué, combattent au pied des monts les ennemis du Seigneur.

Après les louanges décernées aux fondateurs des deux grands Ordres mendiants, Dante, bien loin de prendre congé de saint Thomas, cherche par de nouvelles questions à le retenir longtemps encore. Il imagine qu'aux paroles



LA RONDE DES ÉLUS

Fragment du Jugement général, du B. Angelico.

Formant un groupe à part, saint Thomas et un autre heureux élu, peut-être Dante lui-même vêtu d'un manteau de gloire, s'entretiennent des beautés du Paradis.

du grand Docteur, les belles couronnes d'âmes qui l'entourent resplendissent d'une plus pure lumière et tressaillent d'une joie plus vive. Elles s'évanouissent enfin en chantant, et le poète quitte l'Ange de l'école, non sans inviter tous les amis de la science à célébrer la gloire de son illustre Maître.

*
* *

Inspirateur de la poésie, qui lui rend en hommages ce qu'elle a reçu de lui, Thomas d'Aquin est-il aussi l'inspirateur de l'éloquence ?

Pour traiter à fond cette question pleine d'intérêt, il faudrait un volume. Mais, fidèle à la loi que nous nous sommes prescrite, la brièveté, nous nous bornerons à jeter ici quelques pensées sommaires, trop heureux de fournir, aux jeunes étudiants des cours de rhétorique et d'éloquence, matière à l'exercice de leurs talents.

Sans parler autrement que pour en faire mémoire, des éloquents panégyriques que saint Thomas inspire au retour de sa fête, à d'illustres évêques, à des membres distingués du clergé séculier ou régulier, est-il des orateurs sur le génie desquels l'Ange de l'école ait exercé une influence réelle et féconde ?

Quand on prononce le mot d'éloquence chrétienne, tout aussitôt un nom se présente à la pensée : celui de Bossuet. Bossuet est chez nous, Français, la personnification de l'éloquence sacrée, peut-être pourrait-on dire de l'éloquence sans restriction. Cet immortel génie empruntait aux Pères de l'Eglise, à Tertullien surtout, sa vigoureuse diction. Mais à qui demandait-il ces pensées profondes, ces aperçus immenses qui vous saisissent à la lecture des Sermons ou des Oraisons funèbres ? Après saint Augustin, à saint

Thomas. N'oublions pas d'ailleurs que la doctrine du Docteur angélique n'est autre que la doctrine du Docteur de la grâce, qui elle-même est celle de l'Apôtre des nations.

Bossuet, nous l'avons dit, avait étudié dans sa jeunesse cléricale la *Somme* de saint Thomas. S'étonnera-t-on qu'il en ait exploité les richesses, et que son génie ait su revêtir des formes de la plus riche éloquence les grandes et nobles pensées du prince de la théologie? Faut-il un témoignage? Bossuet lui-même nous le fournit. Dans quelques-uns de ses discours, il jette parfois de ces exclamations qui valent à elles seules tout un panégyrique : « J'ai appris du grand saint Thomas... — C'est le grand saint Thomas qui me l'apprend » (1). L'aigle de Meaux s'élevait donc sur les ailes de l'Ange de l'école, pour atteindre ces hauteurs où nous l'admirons.

L'Espagne possède, elle aussi, son Bossuet : le vénérable Louis de Grenade, dont les œuvres faisaient les délices de saint François de Sales et de saint Charles Borromée. Est-il besoin de dire que Louis de Grenade était fidèle disciple et interprète éloquent du Docteur angélique, en même temps que son Frère par la profession religieuse?

La douce éloquence de saint François de Sales lui-même possède une force latente qu'on ne saurait méconnaître. Quel en est le secret? Serait-ce témérité de croire qu'exact à lire chaque jour, autant qu'il le pouvait, un ou plusieurs articles de la *Somme,* le saint évêque de Genève s'est imprégné des pensées solides du grand Docteur?

De nos jours, la chaire a retenti des accents d'une éloquence toute nouvelle.

(1) Second panégyr. de saint Joseph, et *alibi.*

L'élite de la France a entendu tour à tour la voix puissante et autorisée des Lacordaire, des Félix, des Monsabré !...

Lacordaire ! « Etudiez ses conférences, s'écriait Mgr Landriot dans le brillant discours cité plus haut (1), étudiez ses conférences, et vous verrez que très souvent c'est la pensée de saint Thomas qui en fait la principale beauté. Disciple du Maître, il s'est enrichi de la grandeur du fond, il a perfectionné les détails de la forme. » Qui ne connaît l'admirable panégyrique prononcé par le P. Lacordaire, en 1852, devant le chef de saint Thomas, à Toulouse ? Comme il est manifeste que « cette tête sublime, cette tête qui en a illuminé tant d'autres », illuminait celle du grand orateur ! Ecoutons :

« Qu'ils sont rares, ces hommes, mortels comme nous, qui ont entendu la voix de la vérité dans toutes ses sphères, depuis le murmure qu'elle produit dans l'atome jusqu'à l'harmonie qu'elle fait tomber des lèvres de Dieu, et qui, paisibles possesseurs de ce concert, l'ont redit à notre oreille avec une puissance digne de notre âme, de l'univers et de Dieu même ! Tel fut saint Thomas d'Aquin. Il était né prince. De là, tout d'un coup et par un seul bond, il s'élança, jeune encore, à l'autre extrémité des choses humaines. il revêtit l'habit de moine mendiant... Prince, moine, disciple, il pouvait monter sur le trône de la science divine; il y monta en effet, et depuis six siècles qu'il y est assis, la Providence ne lui a point encore envoyé de successeur ni de rival. Il est demeuré prince comme il était né, solitaire comme il s'était fait, et la qualité seule de dis-

(1) Page 385.

ciple a disparu en lui, parce qu'il est devenu le maître de tous... Trahi par une hospitalité trop admiratrice, son corps n'avait point été rendu aux supplications de son Ordre ; il attendait là depuis un siècle les décisions de l'Eglise, et la gloire paisible d'un tombeau selon son cœur.

« Ici, mes frères, mes entrailles s'émeuvent, car ce tombeau si longtemps attendu, ce tombeau si envié de tout un siècle, ces restes que se sont disputés tant de villes fameuses et les nations elles-mêmes, les voici présents ! Je les vois, je les touche, j'y applique mes lèvres enivrées du parfum qui s'en échappe, et qui ne s'est point épuisé au feu de tant de vénération !

« O reliques sacrées, dont j'avais tant désiré l'approche, c'est bien vous ; je vous reconnais à ces voûtes qui tressaillent de m'entendre vous louer, à ces solennités dont vous êtes l'objet, aux joies et aux certitudes intérieures que vous donnez de vous... »

Lisons maintenant cette page du P. Félix, détachée de la première conférence sur le *Progrès de l'intelligence par l'harmonie de la raison et de la foi :* harmonie si bien comprise par l'éminent Jésuite à l'école de saint Thomas :

« Ah ! si vous voulez contempler dans une rare figure l'agrandissement que peut donner à l'intelligence humaine cette alliance féconde de la raison et de la foi, de la philosophie et de la théologie, je vous dirai : Regardez saint Thomas d'Aquin, la plus haute représentation du Verbe de Dieu dans un homme ; saint Thomas d'Aquin, le génie de la raison et de la foi éclairé par le double rayonnement du Verbe créateur et du Verbe incarné, et en faisant rejaillir sur les deux mondes de l'intelligible les divines clartés ; saint Thomas d'Aquin, ange de l'école, oracle de la théo-

logie, maître dans la philosophie, faisant parler l'une et l'autre dans la langue la plus catholique et la plus rationnelle, la plus profonde et la plus claire, la plus pleine et la plus précise, en un mot, la plus angélique qu'il soit possible d'imaginer ; parole, par sa lumière tranquille et par sa céleste sérénité, la plus rapprochée du Verbe même de Dieu.

« Le voyez-vous d'ici, cet homme incomparable qui s'est levé au sommet de nos âges chrétiens pour réfléchir la lumière du Christ, comme la coupole de nos grandes cathédrales les rayons du soleil ? Je l'aperçois au centre même de cette cité, sur les hauteurs de la science et dans le plus vaste épanouissement de son intelligence, montrant à l'Eglise qui l'envoie, à la science qui l'écoute, aux siècles qui l'admirent, ce que peuvent pour l'agrandissement d'un homme la raison et la foi se rencontrant ensemble dans les splendeurs d'un même génie : sa théologie à sa droite, sa philosophie à sa gauche, lui au milieu, aussi hardi philosophe que profond théologien, face à face avec le monde chrétien et le monde païen, aussi illuminé de foi que rayonnant d'intelligence, montrant ces deux chefs-d'œuvre de la pensée, et lui-même plus grand que ces chefs-d'œuvre, il dit, en jetant à toutes les incrédulités et à tous les rationalismes ses invincibles défis : « Je suis la synthèse humaine de la philosophie et de la théologie ; je suis l'agrandissement de l'intelligence de l'homme par le Verbe de Dieu ; je suis l'harmonie de la raison et de la foi !... »

A la voix puissante qui vient de nous parler a succédé, dans la même enceinte, une autre voix non moins sympathique.

Dix-huit années durant, on a vu, à chaque Carême, se

presser autour de la chaire de Notre-Dame, une assistance choisie de prêtres, de religieux, d'hommes du monde, avides d'entendre l'*Exposition du dogme chrétien*, et par cet enseignement de préparer leurs âmes aux luttes de la vie.

« Théologien éloquent, ardent et enflammé, écrit un appréciateur judicieux, l'orateur a reconnu, avec les vrais savants de ce siècle, que la plus grande plaie qu'il faut guérir, avant toutes les autres, c'est l'ignorance religieuse et l'affaiblissement du sens chrétien ; il a voué sa vie apostolique à vulgariser l'enseignement de la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin. Missionnaire en même temps plein de compassion pour les pauvres pécheurs, il a vu que dans la pratique des doctrines théologiques il s'agit de l'application du Sang de Jésus-Christ sur les âmes. Et ce merveilleux problème de l'application du Sang de Jésus-Christ a percé son cœur; il l'a étudié, médité avec intelligence, avec fermeté, avec une infinie confiance en la miséricorde de Dieu. Aussi l'a-t-il résolu selon les doctrines les plus douces, les plus modérées, les plus favorables aux pécheurs touchés de repentir. »

Ainsi, commentée du haut de la chaire avec une diction sobre, facile, lumineuse, convaincante, la *Somme théologique* est comme ces monuments publics dont les grandes lignes architecturales, un soir de fête, paraissent tout en feu aux yeux de la multitude émerveillée. Qu'on relise les Conférences sur les Sacrements, et spécialement celles du Carême de 1884 sur la divine Eucharistie, et qu'on nous dise si c'est franchir les limites du vrai que de tirer cette conclusion : chaque année, Notre-Dame de Paris entend résonner sous ses voûtes les accents de Thomas d'Aquin s'exprimant par la bouche de son frère, de son éloquent disciple, le T. R. P. Monsabré.

*
* *

Après la poésie et l'éloquence, la peinture : elle aussi parle un langage propre à éveiller dans l'âme les plus nobles, les plus religieux sentiments. Saint Thomas d'Aquin a-t-il exercé son influence sur la peinture, et la peinture lui en a-t-elle été reconnaissante ? Le lecteur va juger.

Bien que ne venant pas au premier rang dans la classification des beaux-arts, la peinture, grâce aux ressources dont elle dispose et à l'avantage de fixer ses œuvres, possède plus qu'aucun autre le secret de représenter le beau.

Qu'est-ce que le Beau ?

L'auteur de la *Somme théologique*, auquel nous sommes redevables de tant de sublimes aperçus, en a-t-il donné une définition ?

Constamment appliqué à l'étude du vrai et du bien, saint Thomas ne pouvait manquer de considérer le beau, qui jaillit de l'un et de l'autre. Sa théorie esthétique est à la fois des plus simples et des plus lumineuses.

Pour le Beau, dit-il, trois choses sont requises :

1° L'*intégrité* de l'objet, sans quoi il n'y a pas beauté, mais laideur ;

2° La *proportion* et la correspondance des parties, d'où résulte l'harmonie de l'ensemble ou l'unité ;

3° La *splendeur*, qui consiste, pour les objets visibles, dans des couleurs gaies et vives, et qui, dans les concepts rationnels et les actes humains, n'est autre que l'irradiation de la raison elle-même.

« Ces trois propriétés se trouvent au suprême degré dans le Verbe de Dieu, origine et source de toute beauté.

« En effet, comme Fils, le Verbe possède dans toute son

intégrité la même nature que le Père. En même temps, il en est l'image absolument parfaite; saint Paul l'appelle la *figure de sa substance*. Enfin, en tant que Verbe, il est la splendeur de l'intelligence du Père, ou, selon saint Paul encore, *la splendeur de sa gloire*. » (1)

Cette admirable définition, donnée par le Docteur angélique, est à la fois objective et subjective : objective, parce qu'elle nous montre dans le Verbe la beauté substantielle, éternelle et immuable, qui, en se reflétant sur les créatures, les rend belles de sa propre splendeur; subjective par l'énumération des qualités qui, présentées simultanément à nos yeux, constituent la beauté, savoir : l'intégrité, la proportion ou correspondance des parties, et la splendeur.

Le prince de la théologie embrasse dans sa définition le beau naturel et le beau surnaturel, le beau à tous les degrés, et nous fait remonter jusqu'à l'archétype de la beauté éternelle, le Verbe divin.

Ainsi, son esthétique a ceci de particulier qu'elle soulève l'artiste comme dans un mouvement ascensionnel, le fait passer de la considération de la beauté créée et finie à celle de la beauté incréée et infinie, agit sur toutes les puissances de son âme auxquelles elle communique un merveilleux essor.

L'esthétique de Thomas d'Aquin laisse donc bien loin la théorie du *réaliste*, lequel, n'attribuant à l'art d'autre fin que d'imiter la nature, cherche le beau hors de soi, uniquement dans les objets qui l'entourent. Elle ne s'arrête pas à la théorie de l'*idéaliste*, qui cherche le beau en soi, c'est-à-dire dans sa propre idée, dans ce qui reste en l'homme de sa beauté primordiale, et essaie de la reconstituer, telle

(1) 1a, q. 39, a. 8.

qu'elle était avant la chute. L'esthétique de notre Docteur s'élance plus haut, et cherche le beau... en Dieu lui-même! Toutefois elle ne répudie pas l'élément sensible; mais elle associe avec suavité le naturel au surnaturel, le sensible à l'intelligible, l'idée à la forme, l'esprit à la matière.

En se tenant à la doctrine du Docteur angélique, l'art, la peinture en particulier, prend un caractère éminemment mystique et religieux. Les éléments sensibles : dessin, couleur, clair-obscur, géométrie, perspective, tout en restant à son service, deviennent secondaires, subordonnés à des lois d'un ordre beaucoup plus élevé, que l'art naturel n'enseigne pas, mais qu'il faut déduire des sentiments intimes de l'âme et d'un fond propre de vertu.

A cette théorie féconde puisa ses inspirations, durant de longues années, la peinture italienne, qui n'a de rivale sous aucun ciel. Mais, parmi cette phalange d'artistes fidèles aux principes de saint Thomas, nul ne se pénétra davantage de son esprit que son frère en Religion, le B. Giovanni de Fiesole, mieux connu sous le nom de *Fra Angelico.* Si parfois, d'après certains critiques, il laisse à désirer pour la perfection du dessin, le relief des figures, la distribution des ombres et des lumières, du moins excelle-t-il à donner aux saints et aux anges une expression vraiment céleste. Aucun peintre assurément n'observe mieux cette règle d'esthétique chrétienne posée par notre saint Docteur : ***Plus une forme est belle, plus elle échappe aux chaînes de la matière pour la dominer par sa vertu.*** (1) Les peintures de Fra Angelico sont des méditations, des extases, des visions, des scènes non de la terre, mais du paradis. En les contemplant, on adore, on prie, on partage les senti-

(1) 1ª, q. 76, a. 1.

ments du pieux artiste qui ne peignait qu'à genoux le Christ et sa Mère.

Fra Angelico, par excellence peintre de l'*intuition*, marque le point le plus lumineux de l'art chrétien. Après lui commence la réaction, le domaine de la forme sur l'âme, puis celui de la matière sur la forme, devenu enfin le réalisme ou *positivisme* moderne. Qu'on ne s'étonne pas de ces transformations en sens rétrograde. Quand avec la Renaissance, et, peu après, le protestantisme, on vit le doute et l'erreur se substituer à la foi sincère et orthodoxe, inévitablement devaient se dessécher les vraies sources de l'inspiration, celles qui avaient fourni aux anciens artistes tant d'immortels chefs-d'œuvre.

De nos jours, en France, sauf d'honorables exceptions, l'art suit la voie d'un *positivisme* purement matériel. Chaque année, en rendant compte du *Salon*, qui offre aux amis du beau les productions nouvelles du talent artistique, la presse honnête, après avoir rendu justice au mérite, se voit contrainte de protester contre les aberrations d'une école pour laquelle l'idéal esthétique s'arrête à la forme corporelle, au lieu d'atteindre la beauté de l'âme se reflétant sur le visage de l'homme, ou mieux, selon la doctrine du Docteur angélique, *la splendeur du Verbe divin illuminant toutes les créatures de son éternelle beauté.*

Ne craignons pas de l'affirmer : c'est en revenant aux principes d'esthétique chrétienne donnés par Thomas d'Aquin, que les beaux-arts reprendront leur éclat, et exerceront une influence salutaire sur les individus et les sociétés.

Mais il est temps de voir comment la peinture a payé au Maître le tribut de la reconnaissance. Ne pouvant contem-



COURONNEMENT DE LA VIERGE

S. Thomas, S. Benoit, S. Dominique. — S. François, S. Pierre martyr, S. Paul.

Fra Angelico. — Musée de Saint-Marc, à Florence.

pler les uns après les autres les monuments presque sans nombre de sa gratitude, arrêtons-nous seulement devant les plus remarquables et les plus célèbres.

Dans la chapelle des Espagnols, à Santa-Maria-Novella de Florence, Taddeo Gaddi, élève de Giotto, a représenté Thomas d'Aquin majestueusement assis dans sa chaire de docteur, ayant au-dessus de lui les Vertus théologales et cardinales ; à droite et à gauche, dix sages de l'Ancien et du Nouveau Testament, et, sous ses pieds, trois ennemis de la foi : Arius, Sabellius, Averroës. Au-dessous, les sciences sacrées et profanes sont figurées par des personnages allégoriques et par les savants qui ont principalement illustré chacune d'elles (1).

A Sainte-Catherine de Pise, un tableau de Traïni, disciple d'Orcagna, montre le Saint recevant de Notre-Seigneur des flots de lumière, qu'il transmet à un auditoire composé de religieux, d'évêques, de cardinaux et même de souverains pontifes.

Fra Angelico, dont les chefs-d'œuvre décorent le cloître de Fiesole et le couvent de Saint-Marc, à Florence, reproduit avec une complaisance marquée la figure de saint Thomas. On considère généralement comme une de ses plus belles têtes du Docteur évangélique celle du *Couronnement de la Vierge*, actuellement au Musée du Louvre. Placé dans un groupe, au bas du tableau, le saint Docteur paraît expliquer au roi saint Louis les gloires de Marie au ciel. Une autre figure, peut-être plus remarquable d'expression, se voit dans le groupe des saints religieux du *Crucifiement*, au couvent de Saint-Marc, à Florence (2).

Disciple d'Angelico, Benozzo Gozzoli, dans une compo-

(1) Voir la gravure, p. 307.
(2) V. pages 176 et 299.

sition exécutée pour le Dôme de Florence et transportée au Louvre, traite avec plus d'ampleur encore que Gaddi et Traïni le triomphe de Thomas d'Aquin.

Au centre d'une gloire circulaire, le Docteur angélique tient ses ouvrages en mains. A ses côtés, Aristote et Platon prêtent l'oreille, et sous ses pieds est étendu Guillaume de Saint-Amour, le fameux adversaire des Ordres mendiants. Au bas du tableau, le pape Alexandre IV, assis sur son trône, condamne le libelle des *Périls des derniers temps*, en présence de saint Bonaventure, du bienheureux Albert le Grand, des cardinaux Jean des Ursins et Hugues de Saint-Cher, et d'autres personnages historiques. Dans la partie supérieure, Jésus-Christ se penche vers son docteur et semble lui dire les paroles qu'on lit au-dessous : « Tu as bien écrit de moi, Thomas. » Autour du Fils de Dieu sont rangés saint Paul, dont l'Ange de l'école a commenté les épîtres ; Moïse, dont il a expliqué la loi figurative, et les évangélistes, qu'il a interprétés par les textes des Pères dans sa *Chaîne d'or* (1).

A Rome, dans l'église de la Minerve, se voit une des œuvres les plus remarquables du peintre florentin Filippino Lippi : la *Dispute de saint Thomas d'Aquin*, terme synonyme en Italie de discussion théologique.

Assis sur une estrade que domine un édicule construit et décoré dans le goût du xve siècle, saint Thomas tient d'une main le livre où il a formulé sa doctrine ; de l'autre, il montre le corps d'un hérétique, gisant à ses pieds. La Théologie, la Philosophie et deux figures symboliques siègent aux côtés du saint Docteur. Au premier plan, Averroës, Arius et divers hérésiarques l'écoutent dans des attitudes confuses, et semblent avouer leur défaite. Pour

(1) Voir la gravure du frontispice.



LA DISPUTE DU SAINT SACREMENT

Fresque de Raphaël dans la Chambre de la Signature, au Vatican, XVIe siècle.

n'avoir pas le mérite de l'originalité, cette composition ne laisse pas de présenter beaucoup de variété et de richesse d'exécution.

A son tour, le génie de Raphaël rend hommage au génie de Thomas d'Aquin. Dans la Chambre de la *Signature*, au Vatican, se voit la fameuse composition de la *Théologie*, connue plutôt sous la désignation de *Dispute du Saint Sacrement*. Debout près d'un autel où est exposée l'Hostie sainte, le Docteur eucharistique, la main sur la poitrine et le visage plein d'une majestueuse autorité, semble affirmer sa foi, au milieu d'une brillante assemblée d'autres docteurs.

Mentionnons le recueil flamand d'Otto-Venius, publié à Anvers en 1610, et donnant, en trente planches, une *Vie illustrée* de saint Thomas d'Aquin.

Parmi les productions plus modestes, mais non moins pieuses, de l'iconographie de saint Thomas, nous signalerons aux élèves de nos collèges chrétiens une charmante gravure éditée par G. Besnard, de Tours, et faite tout exprès pour eux. Elle porte en titre latin :

Saint Thomas, docteur angélique, patron céleste de toutes les écoles catholiques.

Quant à celle qui le représente coiffé du bonnet de docteur, chapitre IX du livre second, elle est le portrait traditionnel — *Vera effigies* — dont l'original fut peint à Viterbe, en 1270, du vivant de saint Thomas.

Puisse la douce figure de notre glorieux PATRON, souvent reproduite dans les illustrations de ce volume, inspirer la dévotion et la joie spirituelle que procurait, au témoignage de Frère Eufranon, la vue du Saint lui-même ! Puisse également chacun des lecteurs entendre un jour, de la bouche de Jésus, ces consolantes paroles : « Par les œuvres de ta vie, *tu as bien écrit de moi !* »



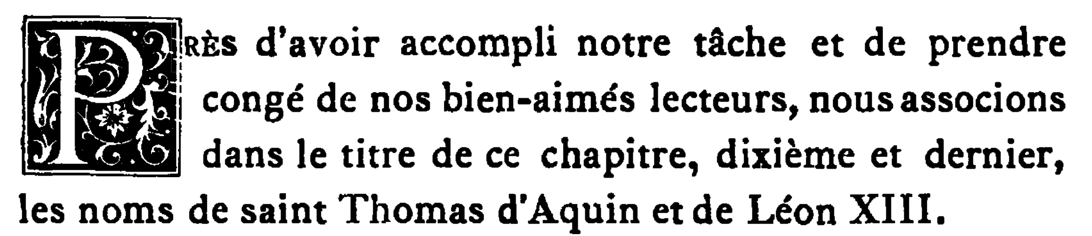
CHAPITRE X

SAINT THOMAS D'AQUIN ET S. S. LÉON XIII

Corona tribuetur in generationem et generationem.

Prov., XXVII, 24.

Une couronne sera posée sur son front pour les siècles des siècles.



PRÈS d'avoir accompli notre tâche et de prendre congé de nos bien-aimés lecteurs, nous associons dans le titre de ce chapitre, dixième et dernier, les noms de saint Thomas d'Aquin et de Léon XIII.

Qu'on n'en soit pas surpris.

A l'acte solennel par lequel le Vicaire de Jésus-Christ a déclaré Thomas d'Aquin Patron de toutes les écoles catholiques est due la pensée de cet ouvrage : son meilleur couronnement sera le résumé succinct des actes du même pontife pour la glorification de notre saint Docteur.

Léon XIII, n'étant encore que le Cardinal Joachim Pecci, manifestait hautement son admiration pour la doctrine de l'Ange de l'école. Dès 1859, il instituait à Pérouse une Académie spéciale de Saint-Thomas-d'Aquin, aux séances de laquelle il aimait à prendre part.

Bientôt la *Somme théologique* devenait le manuel de son

séminaire diocésain, et plus tard il mettait aux mains de ses étudiants en philosophie le *Cours de Philosophie* thomiste du R. P. Zigliara, régent de la Minerve, avec lequel on le voyait souvent s'entretenir.

Au mois de juin 1875, l'archevêque de Pérouse généralisait une pensée émise par l'archevêque de Naples, en rédigeant une éloquente supplique à Pie IX, de sainte et illustre mémoire, afin qu'il daignât proclamer saint Thomas Patron des universités, académies et écoles catholiques du monde entier. Plusieurs cardinaux, près de deux cents archevêques et évêques, et vingt-sept généraux d'Ordres religieux signaient avec lui.

Au pape Léon XIII était réservé l'honneur d'exaucer les vœux du cardinal Pecci.

Le nouveau pontife venait à peine de s'asseoir sur le siège de saint Pierre, qu'il laissait voir sa pensée relatiment à la doctrine de saint Thomas. Aux élèves des séminaires de la Ville éternelle il recommande l'étude de la philosophie « d'après l'excellente méthode et les principes très sûrs qu'ont suivis les plus illustres maîtres de la sagesse chrétienne, et principalement le *Docteur angélique* ».

A des prêtres de divers diocèses il parle dans le même sens.

Dans une réponse aux RR. PP. Jésuites de Woodstock (Maryland), qui lui ont fait hommage de leurs *Leçons de théologie dogmatique*, on lit ces remarquables paroles : « Il est d'une souveraine importance que le clergé soit pénétré de doctrines solides et sûres, résultat qui sera certainement obtenu, si la doctrine de saint Thomas fleurit dans vos écoles... »

Dans le courant de 1876, un autographe de la *Somme*

contre les Gentils, conservé dans une bibliothèque privée de Bergame, avait été racheté par une souscription de l'évêque, du clergé et des fidèles, pour être offert à Pie IX. Le Saint-Père en avait témoigné une grande satisfaction, et avait voulu qu'on l'imprimât aux frais de la Propagande. Ce fut le nouveau pape qui en eut la dédicace. En remerciant l'éditeur de son gracieux hommage, et pour encourager ses travaux, Sa Sainteté ajoute : « Plaise à Dieu que les autres autographes du saint Docteur échappés aux ravages du temps, s'ils gisent quelque part dans la poussière, puissent être retrouvés et mis en sûreté ! »

En juin 1879, le pape fait venir de Naples un savant professeur pour occuper une chaire importante du Séminaire romain ; la raison qu'il donne de son choix, c'est qu'il veut voir *refleurir dans cet athénée les doctrines de saint Thomas.*

Malgré leur valeur incontestable, les actes que nous venons de rapporter n'étaient encore que des prémisses ; la conclusion magistrale, c'est l'encyclique *Æterni Patris.*

Dans cet impérissable monument, après des considérations grandioses sur l'importance d'une saine philosophie pour servir de base au dogme chrétien, se trouve un des plus magnifiques éloges de saint Thomas qui soient émanés du Siège apostolique :

« Entre tous les docteurs scolastiques brille d'un éclat sans pareil leur prince et maître à tous, Thomas d'Aquin, lequel, ainsi que le remarque Cajetan, *pour avoir profondément vénéré les saints docteurs qui l'ont précédé, a hérité en quelque sorte de l'intelligence de tous.* Thomas recueillit leurs doctrines comme les membres dispersés d'un même corps ; il les réunit, les classa dans un ordre admirable, et les enrichit tellement qu'on le considère lui-même, à

juste titre, comme le défenseur spécial et l'honneur de l'Eglise.

« D'un esprit docile et pénétrant, d'une mémoire facile et sûre, d'une intégrité parfaite de mœurs, n'ayant d'autre amour que celui de la vérité, très riche de la science tant divine qu'humaine, justement comparé au soleil, il réchauffe la terre par le rayonnement de ses vertus, et la remplit de la splendeur de sa doctrine.

« En même temps qu'il distingue parfaitement, comme il convient, la raison d'avec la foi, il les unit toutes deux par les liens d'une mutuelle amitié : il conserve ainsi ses droits à chacune, il sauvegarde leur dignité, de telle sorte que la raison, portée sur les ailes de Thomas jusqu'au faîte de l'intelligence humaine, ne peut guère monter plus haut, et que la foi peut à peine espérer de la raison des secours plus nombreux ou plus efficaces que ceux que Thomas lui fournit...

« Il ne faut donc pas s'étonner de l'immense enthousiasme des siècles précédents pour les écrits du saint Docteur. Presque tous les fondateurs et législateurs d'Ordres religieux ont ordonné à leurs sujets d'étudier la doctrine de saint Thomas et de s'y tenir religieusement ; ils ont pourvu d'avance à ce qu'il ne fût permis à aucun d'eux de s'écarter impunément, ne fût-ce que sur le moindre point, des vestiges d'un si grand homme. Sans parler de la famille dominicaine, qui revendique cet illustre Maître comme une gloire lui appartenant en propre, les Bénédictins, les Carmes, les Augustins, la Société de Jésus, et plusieurs autres Ordres religieux se sont imposé cette loi, comme le témoignent leurs statuts respectifs.

« Et ici, c'est vraiment avec délices que l'esprit s'envole vers ces écoles et ces académies célèbres et jadis floris-

santes de Paris, Salamanque, Alcala, Douai, Toulouse, Louvain, Padoue, Bologne, Naples, Coïmbre et autres en grand nombre. Personne n'ignore que la gloire de ces académies crut en quelque sorte avec l'âge ; on sait aussi que, dans ces nobles asiles de la sagesse humaine, Thomas régnait en prince, comme dans son propre empire.

« Il y a plus : les pontifes romains ont honoré la sagesse de Thomas d'Aquin par de singuliers éloges et les attestations les plus amples. »

Et Léon XIII cite en cet endroit plusieurs des témoignages qu'on a lus dans l'avant-dernier chapitre.

Mêmes hommages de la part des assemblées œcuméniques de l'Eglise.

« Dans les conciles de Lyon, de Vienne, de Florence, de Trente, du Vatican, on eût cru voir Thomas prendre part, présider même, en quelque sorte, aux délibérations et aux décrets des Pères, et combattre, avec une vigueur invincible et le plus heureux succès, les erreurs des Grecs, des hérétiques et des rationalistes...

« Enfin une dernière palme semble avoir été réservée à cet homme incomparable : il a su arracher aux ennemis mêmes du nom catholique le tribut de leurs éloges et de leur admiration... »

Le pape conclut « en exhortant, de la manière la plus pressante, ses Vénérables Frères à remettre en vigueur et à propager de tout leur pouvoir la doctrine vraiment d'or de saint Thomas, et ce, pour *la défense et l'ornement de la foi catholique, pour le bien de la société, pour l'avancement de toutes les sciences.* »

Cette encyclique si imposante et si solennelle causa dans l'univers chrétien la plus vive émotion. Les adhésions arrivèrent de toutes parts : de l'épiscopat, des chefs d'Ordres,

des universités catholiques, des théologiens les plus autorisés, et donnèrent au souverain pontife l'occasion d'accentuer avec encore plus d'énergie ses conclusions.

Le cardinal Nina, secrétaire d'Etat, écrivant au nom du pape, le 27 octobre, à l'archevêque de Bologne et à ses suffragants ; le 28, à l'archevêque de Turin et à ses suffragants ; le 29, au Vicaire général des Frères Prêcheurs, dit en propres termes dans chacune de ses lettres : « Le Saint-Père désire extrêmement que son encyclique ait *un résultat pratique et une vaste application*, non seulement à Rome, mais encore dans toutes les autres cités du monde chrétien. »

Que de fois, dans ses relations avec les Pasteurs de divers diocèses, Léon XIII se plaît à recommander les règles qu'il a tracées pour les hautes études en philosophie et en théologie ! Nous en avons comme preuves un bref aux évêques de Belgique, un autre aux évêques d'Irlande, une encyclique à tous les archevêques et évêques d'Italie, un bref à l'évêque de Plaisance, un autre aux évêques de Turin, Milan et Verceil...

A ces derniers il écrit : « Nos lettres encycliques du 4 août 1879 disent ouvertement Nos désirs et Nos vœux pour que la jeunesse soit formée dans la doctrine de saint Thomas d'Aquin, doctrine puissante en tout temps pour la sage culture des intelligences, mais devenue plus opportune que jamais pour la réfutation des erreurs funestes qui ont jeté tant d'esprits hors de la vraie voie. »

Reçoit-il en audiences publiques ou privées des ecclésiastiques, des religieux ou des membres de savantes académies, le pape trouve moyen de leur parler de saint Thomas, de la splendeur de ses doctrines, de l'accueil sympathique fait à l'encyclique.

Le 7 mars de l'année qui suivit la publication de ce document, deux mille savants étrangers, de tout pays, étaient rassemblés à Rome pour fêter l'angélique Docteur, et porter au Saint-Père le respectueux hommage de leur adhésion. Le pape les admit en audience solennelle; il était entouré de vingt-cinq cardinaux.

« En remettant en honneur la doctrine de saint Thomas, leur dit-il, faisons-nous autre chose que proposer un modèle où tout ce que peut la vertu, tout ce que peut la science, brille du plus vif éclat, en la personne d'un homme complètement versé dans toutes les sciences divines et humaines, d'un homme que tant de siècles ont comblé d'honneurs, et qui a été comparé aux esprits angéliques eux-mêmes? »

Le soir du même jour, une fête littéraire était donnée à ces étrangers et à l'élite de la société romaine par l'Académie des Arcades, savante compagnie, fondée en 1690, et offrant cette particularité que chacun de ses membres prend le nom d'un ancien pasteur de la Grèce. Léon XIII en fait partie; mais, depuis son élévation au rang suprême, il a reçu un nouveau nom et s'appelle *Pastor Maximus*, le *Pasteur Maxime*, c'est-à-dire *Très Grand*.

Notre glorieux pontife n'est pas seulement l'homme de la parole, il est, dans un degré non moindre, l'homme de l'action : nul ne sait mieux que lui poursuivre la réalisation d'un noble dessein.

Deux mois après l'apparition de l'encyclique, il adressait au cardinal de Luca, préfet de la Sacrée Congrégation des études, une lettre importante dans laquelle, précisant sa pensée, il chargeait l'éminent cardinal de préparer au plus tôt, à Rome, la fondation d'une Académie, qui fût comme la tête et le cœur des autres académies établies ou à établir,

par tout le monde chrétien, pour la diffusion et la direction de l'enseignement thomiste.

Le 8 mai 1880, en effet, était inaugurée l'*Académie romaine de Saint-Thomas-d'Aquin*. Elle se compose de trente membres, dont dix résident à Rome, dix en Italie, les autres à l'étranger. Ses présidents furent, au début, le docte cardinal Joseph Pecci, frère de Sa Sainteté, et le cardinal dominicain Zigliara, natif de Bonifacio, à ce titre une gloire française.

Léon XIII prit sur sa cassette particulière de quoi doter cette Académie, laquelle publie, deux fois par an, dans une revue périodique, les travaux de ses membres, et même ceux des autres savants catholiques, sur la doctrine de saint Thomas.

Outre le projet de l'Académie romaine de Saint-Thomas d'Aquin, le souverain pontife exprimait, dans sa lettre au cardinal de Luca, l'intention de faire éditer à nouveau les œuvres du grand Docteur. En cela il suivait les traces de l'un de ses prédécesseurs, saint Pie V, qui donna, en dix-huit volumes in-folio, une édition, réputée la meilleure de toutes, mais devenue fort rare.

On n'épargnera rien pour rendre la nouvelle publication vraiment splendide. Les éditeurs seront les Dominicains de Rome, sous le haut patronage de leur éminent cardinal Zigliara ; ils veilleront avec un soin extrême à l'intégrité du texte, et y ajouteront les commentaires des interprètes les plus illustres de leur Ordre, tels que Thomas de Vio, cardinal Cajetan, pour la *Somme théologique*, et François Silvestri, de Ferrare, pour la *Somme contre les Gentils*. L'imprimeur sera le chevalier Melandri, directeur de la typographie polyglotte de la Propagande, et le Saint-Père alloue une somme de trois cent mille francs pour frais d'installation.



SAINT THOMAS ET LÉON XIII

LE RESTAURATEUR DE L'ENSEIGNEMENT THOMISTE

Telles sont les dispositions prises par Léon XIII, et dont témoigne une lettre écrite *proprio motu*, le 18 janvier 1880.

Le 3 octobre de la même année, le cardinal Simeoni, préfet de la Propagande, bénissait le local, et, environ deux ans après, il présentait au Saint-Père le premier volume, édité à trois formats, et contenant tout d'abord une dédicace à Léon XIII, et les actes pontificaux ayant trait à la restauration de la philosophie chrétienne.

« Je suis fort content de ce premier volume, dit le pape aux éditeurs, et je voudrais déjà voir cette entreprise terminée, afin qu'il n'y eût plus un collège, plus un séminaire, où l'on ne trouvât aux mains des maîtres et des élèves les œuvres de saint Thomas d'Aquin, au moins *les deux Sommes*, dans un texte aussi conforme que possible à l'original. »

A l'heure qu'il est, plusieurs nouveaux volumes ont pris place à la suite du premier, à la satisfaction et avec les précieux encouragements de Sa Sainteté.

Ainsi le Père des fidèles opérait une heureuse restauration en présentant aux esprits éclairés de l'univers catholique *le plus savant des saints;* il lui restait à prendre une autre mesure non moins heureuse, en excitant la dévotion des chrétiens envers *le plus saint des savants.* C'est l'objet de nouvelles Lettres apostoliques, données en forme de *Bref*, le 4 août 1880, une année, jour pour jour, après la promulgation de l'encyclique *Æterni Patris.*

Ce n'est point à l'aide d'une pâle analyse, mais bien plutôt dans le document pontifical lui-même, que la jeunesse des écoles catholiques doit apprendre les motifs qui ont déterminé le Saint-Père à lui donner saint Thomas

d'Aquin pour patron. Aussi la traduction du bref suivra-t-elle immédiatement ce chapitre.

Du moins, il importe de remarquer ici que le monde chrétien salua pareillement avec acclamation le nouvel hommage rendu au Docteur angélique par le Vicaire de Jésus-Christ. Depuis lors, la fête du patron céleste se célèbre chaque année dans les universités, collèges et écoles catholiques avec une solennité inconnue jusque-là. Le matin, maîtres et disciples s'assemblent au pied des autels, pour demander au Dieu de l'Eucharistie, dont Thomas d'Aquin fut et demeure le *Chantre immortel*, la pureté qui affine l'esprit pour pénétrer plus avant dans les mystères de la science, et qui dispose le cœur aux plus nobles vertus. Le soir, dans des séances académiques, qui réunissent un auditoire érudit et brillant, l'éloquence, la poésie, la musique rivalisent tour à tour dans l'expression de leurs louanges pour le Prince des docteurs.

Aux évêques qui lui en font la demande, le pape accorde le renvoi de la solennité religieuse au dimanche qui suit le 7 mars, avec une indulgence plénière pour les professeurs et les élèves des écoles catholiques.

En outre, Sa Sainteté attache des indulgences partielles à nombre de prières composées par saint Thomas, et publiées en divers petits recueils à l'usage de la jeunesse.

L'un de ces recueils, de date récente, est un *Petit office de saint Thomas d'Aquin*, approuvé par la S. Congrégation des Rites et enrichi d'indulgences par le souverain pontife. Cet opuscule, qui contient, en outre, les diverses prières composées par l'angélique Docteur, sert en quelque sorte de complément à la vie de *Saint Thomas d'Aquin, patron des écoles catholiques.*

Le 21 août 1886, à la requête du R^{me} P. Cicognani, Pro-

cureur général des Frères Prêcheurs, Léon XIII autorisait la *dévotion des six dimanches* en l'honneur du Docteur angélique, avec indulgence plénière chacun de ces dimanches.

Enfin le pape a voulu que la liturgie rappelât à jamais l'acte par lequel il a institué saint Thomas Patron des écoles. Sur son ordre, une addition a été faite dans le Martyrologe à l'*Éloge* du Saint, et les leçons du second nocturne, retouchées par une main non moins docte que pieuse, après avoir présenté un admirable résumé de sa vie, concluent en ces termes : « Exauçant les supplications et les vœux presque unanimes de l'épiscopat, Léon XIII, pour la confusion de tant de systèmes philosophiques qui détournent les âmes de la vérité, pour l'accroissement des sciences et le bien général de la société, après avoir pris l'avis de la sacrée Congrégation des Rites, a, par Lettres apostoliques, déclaré et institué Thomas d'Aquin patron céleste de toutes les écoles catholiques.

De son côté, la numismatique consacrera la réintégration de l'enseignement thomiste dans les chaires de philosophie et de théologie. Selon un vieil usage, chaque année, à l'occasion de la fête de saint Pierre, le souverain pontife fait frapper une médaille commémorative du fait saillant de l'année. La médaille de 1880 porte d'un côté l'effigie de Léon XIII, et au revers saint Thomas debout, accueillant d'une main la Philosophie scolastique, et lui montrant de l'autre la Théologie, sa gracieuse souveraine, à laquelle elle doit toujours rendre hommage. On a pour exergue, en inscription latine : « Alliance renouvelée de la science divine et de la science humaine, » et autour de la médaille : « La doctrine de saint Thomas ramenée à son antique gloire. »

Ce n'est pas tout. Le nouveau triomphe de Thomas d'Aquin inspire à un ami des arts et peintre lui-même,

M. l'abbé Lambert, chanoine de Paris, une composition magistrale, imitée de Benozzo Gozzoli. Elle offre cette différence que les personnages qui figurent au plan inférieur sont, d'une part, Léon XIII entouré du sacré collège, et de l'autre, les archevêques et évêques fondateurs des Universités catholiques de France. Le tableau original se voit au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris; des réductions en ont été faites par la maison Schulgen, en belles lithographies et photographies.

Plus récemment encore, les six voûtes de la superbe galerie des *Candélabres*, au Vatican, devant être décorées de nouvelles fresques, l'artiste Seitz, chargé de la quatrième, a, d'après l'inspiration de Léon XIII, représenté, dans une série de magnifiques tableaux, saint Thomas enseignant la vérité, écrasant l'erreur sous son triple aspect: le paganisme, le judaïsme et l'hérésie, et associant *dans une douce amitié* la Foi et la Raison.

Enfin le jubilé sacerdotal de Léon XIII a sonné; de tous les points de l'univers arrivent au Père commun des fidèles, avec les hommages respectueux de la piété filiale, de riches présents ayant pour la plupart une signification particulière. On s'est rappelé la prédilection marquée du souverain pontife pour le Docteur angélique. Sous l'empire de cette pensée, le Séminaire romain a ouvert une souscription à laquelle ont adhéré de grand cœur tous les séminaires du monde catholique, afin d'élever dans la Bibliothèque vaticane une statue monumentale à saint Thomas d'Aquin.

L'exécution en a été confiée au sculpteur Aureli. Saint Thomas est représenté assis, la main droite étendue, la gauche appuyée sur la Somme théologique. La statue, plus grande que nature, repose sur un piédestal rectangu-

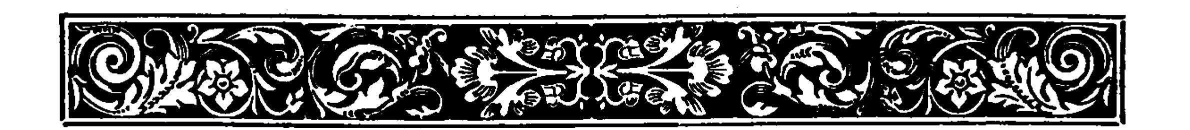
laire, orné de deux bas-reliefs où figurent, d'un côté, Léon XIII déclarant saint Thomas protecteur des études ; de l'autre, le Docteur des docteurs enseignant.

Honneur à un pontificat si fécond en actes importants pour la glorification de saint Thomas d'Aquin ! Successeur de pontifes illustres qui de mille manières ont exalté sa mémoire et recommandé sa doctrine, « Léon XIII résume et dépasse les hommages rendus à saint Thomas par tous ses prédécesseurs. » Les papes venus avant lui, depuis six siècles, avaient érigé à l'Ange de l'école « un monument plus durable que l'airain » ; Léon XIII y a mis la main à son tour, pour l'embellir et en poser le couronnement.

C'est donc justice d'unir dans une commune louange les noms de saint Thomas et de Léon XIII, et de citer ici, en la traduisant, une inscription latine qui, à la séance du 7 mars 1880, au palais des Arcades, surmontait le portrait du Docteur angélique et le buste du Pape heureusement régnant :

THOMAS, NOUS ACCLAMONS TA SUBLIME SCIENCE,
ET L'EGLISE EN CE JOUR SE PLAIT A TE BÉNIR.
LÉON, PAR TOI NOS CŒURS S'OUVRENT A L'ESPÉRANCE,
CAR TON RÈGNE PRÉPARE UN MEILLEUR AVENIR.
SAINT DOCTEUR, GRAND PONTIFE, ORACLES DE LA TERRE,
VOUS AFFIRMEZ TOUS DEUX LA PLEINE VÉRITÉ ;
PUISSE LE MONDE ENFIN RECUEILLIR LA LUMIÈRE,
ET VOTRE ENSEIGNEMENT DE TOUS ÊTRE ÉCOUTÉ !





BREF

INSTITUANT SAINT THOMAS D'AQUIN PATRON DES ÉCOLES CATHOLIQUES

LÉON XIII, PAPE

POUR PERPÉTUELLE MÉMOIRE

C'est un usage fondé sur la nature et approuvé par l'Eglise catholique de rechercher le patronage des hommes éminents en sainteté, et l'imitation de ceux qui ont excellé ou atteint la perfection en quelque genre. C'est pourquoi, depuis déjà longtemps, un grand nombre d'ordres religieux, des collèges, des sociétés littéraires, avaient choisi, avec l'approbation du Siège apostolique, pour maître et pour patron, saint Thomas d'Aquin, qui toujours a brillé comme un soleil par la doctrine et par la vertu.

Or, de notre temps, l'étude de sa doctrine ayant pris un accroissement considérable, de nombreuses demandes s'étaient produites pour qu'il fût assigné comme Patron, par l'autorité du Saint-Siège, à tous les collèges, académies et écoles du monde catholique. Un certain nombre d'évêques avaient fait connaître que tel était leur vœu, et avaient envoyé, à cet effet, des lettres particulières ou col-

lectives; beaucoup d'académies et de sociétés savantes avaient adressé dans le même but d'humbles et instantes suppliques.

On avait cru devoir différer de donner satisfaction à ces ardentes prières, afin d'en laisser le nombre s'accroître, lorsque surgit un événement favorable à la cause: Nous voulons parler de la publication, faite l'année dernière à pareil jour, de Notre Lettre encyclique sur *la Restauration dans les écoles catholiques de la philosophie chrétienne, selon l'esprit du Docteur angélique, saint Thomas d'Aquin.* En effet, les évêques, les académies, les doyens, les collèges et les savants de tous les pays déclarèrent, d'un seul cœur et comme d'une seule voix, qu'ils étaient et qu'ils seraient dociles à Nos ordres; qu'ils voulaient même, dans l'enseignement de la philosophie et de la théologie, s'attacher entièrement aux pas de saint Thomas; affirmant qu'ils ont comme Nous la conviction que la doctrine thomiste possède une éminente supériorité, en même temps qu'une force et une vertu singulières pour guérir les maux dont souffre notre époque.

Nous donc, qui avons longtemps et vivement désiré voir toutes les écoles fleurir sous la garde et le patronage d'un maître si excellent, après l'attestation si formelle et si éclatante du désir universel, Nous jugeons le moment venu d'ajouter ce nouvel éclat à la gloire immortelle de Thomas d'Aquin.

Le premier et principal motif qui Nous détermine, c'est que saint Thomas est le plus parfait modèle que, dans la culture de la science, les catholiques puissent se proposer. En lui brillent, en effet, toutes les qualités du cœur et de l'esprit qui imposent, à bon droit, l'imitation: une doc-

trine très riche, parfaitement pure, bien ordonnée; le respect de la foi et un admirable accord avec les vérités divinement révélées; l'intégrité de la vie, relevée par l'éclat des plus hautes vertus.

Sa doctrine est si vaste qu'elle contient, comme une mer, toute la sagesse de l'antiquité. Toutes les vérités émises, toutes les questions sagement traitées par les philosophes païens, par les Pères et les Docteurs de l'Eglise, par les hommes supérieurs qui florissaient avant lui, non seulement il les a pleinement connues, mais il les a accrues, complétées, résolues avec une intelligence si supérieure, avec une telle perfection de méthode et une telle propriété de termes, qu'il semble avoir laissé à ceux qui le suivraient la faculté de l'imiter, mais leur avoir ôté la possibilité de l'égaler.

Sà doctrine possède encore ce grand avantage que, munie de principes d'une grande largeur d'application, elle répond aux nécessités, non pas d'une époque, mais de tous les temps, et qu'elle est très propre à vaincre les erreurs sans cesse renaissantes. Se soutenant par sa propre force et sa propre valeur, elle reste invincible et cause aux adversaires un effroi profond.

Le parfait accord de la raison et de la foi n'est pas de moindre importance, surtout au jugement des chrétiens. Le saint Docteur démontre avec évidence que les vérités de l'ordre naturel ne peuvent pas être en désaccord avec les vérités que l'on croit sur la parole de Dieu ; que, par conséquent, suivre et pratiquer la loi chrétienne, ce n'est pas un asservissement bas et humiliant de la raison, mais une noble obéissance qui soutient et élève l'esprit ; enfin, que la raison et la foi viennent l'une et l'autre de Dieu, non

pas pour qu'elles soient en dissension, mais pour que, vivant en amies, elles se rendent de mutuels services.

Tous les écrits du bienheureux Thomas offrent le modèle de cette union et de cet admirable accord. Car on y voit dominer et briller tantôt la raison qui, précédée par la foi, atteint l'objet de ses recherches dans l'investigation de la nature, tantôt la foi qui est expliquée et défendue à l'aide de la raison, de telle sorte, néanmoins, que chacune d'elles conserve intactes sa force et sa dignité ; enfin, quand le sujet le demande, toutes deux marchent ensemble comme des alliées, contre les ennemis de l'une ou de l'autre.

S'il fut toujours très important que l'accord existât entre la raison et la foi, on doit le tenir pour beaucoup plus important encore depuis le XVIe siècle ; car, à cette époque, on commença à semer les germes d'une liberté dépassant toute borne et toute mesure, d'une liberté qui fait que la raison humaine répudie ouvertement l'autorité divine, et demande à la philosophie des armes pour attaquer et miner les vérités religieuses.

Enfin, le Docteur angélique n'est pas moins grand par la vertu et la sainteté que par la doctrine. Or, la vertu est une préparation excellente pour l'exercice des forces de l'esprit et l'acquisition de la science ; ceux qui la négligent se flattent à tort d'acquérir une science solide et fructueuse, parce que *la sagesse n'entrera pas dans une âme affectionnée au mal, et n'habitera point dans un corps asservi au péché.* Cette préparation de l'âme, qui vient de la vertu, exista en Thomas d'Aquin à un degré excellent et supérieur, digne d'être divinement consacré par un fait merveilleux.

Sorti vainqueur, en effet, d'une tentation de volupté très dangereuse, le chaste adolescent obtint de Dieu, comme

récompense de son courage, de porter autour de ses reins une ceinture mystérieuse, et de sentir en même temps complètement éteint en lui le feu de la concupiscence. Dès lors, il vécut comme s'il eût été exempt de toute contagion du corps, méritant d'être comparé aux esprits angéliques, autant pour l'innocence que pour la sublimité du vol intellectuel.

Pour ces motifs, Nous jugeons le Docteur angélique digne à tous égards d'être choisi comme patron des études. Et en prononçant avec joie ce jugement, Nous agissons dans la pensée que le patronage de ce grand homme, de ce grand saint, donnera une impulsion puissante à la restauration des études philosophiques et théologiques, pour le plus grand bien de la société. Car, dès que les écoles catholiques se seront placées sous la direction et la tutelle du Docteur angélique, on verra fleurir comme spontanément la vraie science, puisée à des principes certains et se développant dans un ordre rationnel. De l'intégrité des doctrines naîtra l'intégrité de la vie, soit privée, soit publique, et les bonnes mœurs auront pour conséquences le salut des peuples, l'ordre, l'apaisement et la tranquillité générale.

Ceux qui s'adonnent aux sciences sacrées, si violemment combattues de nos jours, puiseront dans les œuvres de saint Thomas d'amples secours pour démontrer les fondements de la foi chrétienne, persuader les vérités surnaturelles et défendre victorieusement notre sainte religion contre les assauts criminels de ses ennemis. Et que toutes les sciences humaines comprennent bien qu'elles ne seront point pour cela empêchées ni retardées dans leur marche, mais, au contraire, stimulées et agrandies ; quant à la raison, réconciliée avec la foi par la disparition des causes

de dissentiment, elle ira librement sous la conduite de celle-ci à la recherche du vrai.

Enfin, tous les hommes avides de savoir, façonnés par les exemples et par les préceptes d'un si grand maître, s'habitueront à une vie intègre; ils ne poursuivront point cette science qui, séparée de la charité, enfle les esprits et les égare, mais la science légitime qui, découlant du *Père des lumières et du Maître des sciences*, ramène également à lui.

Il Nous a plu de consulter sur cet objet la Sacrée Congrégation des Rites;. son avis a été pleinement d'accord avec Nos vœux. C'est pourquoi, en vertu de Notre suprême autorité, pour la gloire du Dieu Tout-Puissant et l'honneur du Docteur angélique, pour l'accroissement des sciences et l'utilité commune de la société humaine, Nous déclarons le Docteur angélique, saint Thomas, Patron des universités, académies, collèges et écoles catholiques, et Nous voulons qu'il soit comme tel tenu, vénéré et honoré par tous. Il est entendu cependant que rien n'est changé pour l'avenir aux honneurs et au rang décernés aux saints que des académies ou des collèges peuvent avoir choisis pour patrons particuliers.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 4 août 1880, de Notre Pontificat l'an troisième.

THÉODULPHE, Card. MERTEL.

A la suite de l'acte pontifical, une simple question :

Serait-ce une innovation par trop contraire aux traditions classiques que d'ajouter désormais à l'*Ave Maria* qui se dit après le *Veni Sancte*, une invocation au PATRON DES ÉCOLES CATHOLIQUES, dans la forme la plus simple :

SANCTE THOMA, ORA PRO NOBIS.
Saint Thomas, priez pour nous?

A Messieurs les Supérieurs d'en juger.





ÉPILOGUE



Docteur angélique, très saint et illustre Thomas d'Aquin, permettez au dernier de vos frères en Religion, et au plus humble de vos serviteurs, de déposer à vos pieds ce modeste ouvrage, entrepris pour votre gloire et l'utilité de la jeunesse dont vous êtes établi le céleste Patron.

Vous faire connaître, grand Saint, par le simple récit de vos actions ; en vous faisant connaître, vous faire aimer ; en vous faisant aimer, exciter les étudiants de nos Universités, les élèves de nos Séminaires, de nos Collèges, de toutes nos Ecoles catholiques à vous invoquer et à imiter vos vertus : tel est le but unique que nous nous sommes proposé. A vous de verser sur ces pages la bénédiction qui féconde et qui assure le succès.

Protégée par vous, puisse la jeunesse studieuse éviter les sentiers glissants, et ne déserter jamais le drapeau sans tache de votre *Milice !*

Puisse cette jeunesse avide de connaissances répondre aux désirs de Léon XIII, en se désaltérant « aux eaux très pures de la sagesse, telles que vous les répandez, profondes, limpides, intarissables ! »

Puisse, du sein des générations ainsi formées sous votre patronage, surgir une légion de chrétiens vaillants, que n'intimide point le sarcasme de l'impie, que n'ébranle jamais le sophisme du faux philosophe, mais que l'on trouve fidèles à l'accomplissement des divins préceptes, dociles à la voix de l'Eglise et de son chef, toujours prêts à défendre leur foi, et, s'il le faut, à mourir pour elle !

Puisse enfin votre protection, ô sublime Docteur et Modèle des vertus, accompagner jusqu'au terme de leur course terrestre tous ceux qui vous auront prié, béni, exalté ici-bas, afin que tous s'abreuvent avec vous à la même source de lumière et de félicité, dans l'éternelle vision et la pleine jouissance du Vrai sans nuage, du Beau sans ombre, du Bien sans mélange !



DÉCLARATION

En attribuant, dans cet ouvrage, la qualification de Saint ou de Bienheureux à certains personnages d'une très haute vertu, nous n'avons fait que nous conformer à une tradition autorisée, sans vouloir prévenir les décisions de la sainte Eglise ni aucunement nous écarter des règles posées par le Pape Urbain VIII.



TABLE DES ILLUSTRATIONS





TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

VIE DE SAINT THOMAS D'AQUIN

CHAPITRE PREMIER

LA MAISON D'AQUIN

CHAPITRE II

PREMIÈRE ENFANCE

CHAPITRE III

L'ÉCOLIER DU MONT-CASSIN

CHAPITRE IV

L'ÉTUDIANT NAPOLITAIN — LES FRÈRES PRÊCHEURS

CHAPITRE V

VOCATION — ÉPREUVES

CHAPITRE VI

LA CAPTIVITÉ

CHAPITRE VII

TRIOMPHE DE LA CHASTETÉ

CHAPITRE VIII

LA DÉLIVRANCE — UN DERNIER ASSAUT

CHAPITRE IX

LE MAITRE DU DOCTEUR ANGÉLIQUE

CHAPITRE X

LA MANIFESTATION DU GÉNIE

CHAPITRE XI

COUVENT DE SAINT-JACQUES — LE PROFESSEUR

CHAPITRE II

ESPRIT DE PRIÈRE

CHAPITRE III

DÉVOTION ENVERS JÉSUS-CHRIST — LA SAINTE VIERGE — LES SAINTS

CHAPITRE IV

HUMILITÉ, OBÉISSANCE ET PARFAIT DÉTACHEMENT

CHAPITRE V

CHARITÉ ET DOUCEUR

CHAPITRE VI

ANGÉLIQUE PURETÉ

CHAPITRE VII

SCIENCE MIRCAULEUSE — SANCTIFICATION DE L'ÉTUDE

CHAPITRE VIII

ZÈLE APOSTOLIQUE

CHAPITRE IX

SAINTES AFFECTIONS DE LA FAMILLE — PORTRAIT ET CARACTÈRE DE SAINT THOMAS

LIVRE TROISIÈME

MORT ET GLORIFICATION DE SAINT THOMAS D'AQUIN

CHAPITRE PREMIER

FIN PROCHAINE — AVERTISSEMENTS CÉLESTES

CHAPITRE II

DERNIÈRE MALADIE

CHAPITRE III

FUNÉRAILLES TRIOMPHALES — NOUVELLES DE LA MORT

CHAPITRE IV

TÉMOIGNAGE DES MIRACLES

CHAPITRE V

LA CANONISATION

CHAPITRE VI

TRANSLATION DU CORPS DE SAINT THOMAS

CHAPITRE VII

LE CORPS DE SAINT THOMAS A TOULOUSE

CHAPITRE VIII

HOMMAGES RENDUS A LA DOCTRINE DE SAINT THOMAS PAR LES PAPES ET LES CONCILES

CHAPITRE IX

HOMMAGES DE LA POÉSIE, DE L'ÉLOQUENCE ET DE LA PEINTURE

CHAPITRE X

SAINT THOMAS D'AQUIN ET S. S. LÉON XIII

FIN

Lyon. — Imprimerie Emmanuel VITTE, rue de la Quarantaine, 18.